



Mémoire de maîtrise

Faculté des sciences sociales et politiques

Sciences Sociales – Orientation spécifique Développement et Politiques Sociales

Directeur : Nicolas Bancel

Codirecteur : Thomas Riot

Expert Externe : Antoine Kernén

« *Wamkelekile¹ to the Kayamandi township* »

*Ethnographie sociale et politique d'un produit touristique
multidimensionnel*

Jonathan Beecroft

¹ Wamkelekile signifiant « bienvenu » en isiXhosa.

Remerciements

Je tiens à remercier Mr Nicolas Bancel, directeur du présent mémoire, qui a eu l'amabilité d'accepter de me suivre dans l'élaboration de ce processus de recherche. Son ouvrage « Zoos Humains » (2004) a d'ailleurs contribué à fonder les axes d'analyse forgés à partir des principaux enseignements tirés du livre. Un grand merci à Mr Thomas Riot pour son soutien et aide précieuse quant à l'avancement de ce travail. Celui-ci, via ses remarques et suggestions enrichissantes, m'aura aiguillé tout au long des étapes de la recherche. Enfin, Mr Antoine Kernén, pour avoir accepté d'intervenir comme expert à la défense orale du mémoire.

Mes remerciements vont aussi à Christian Beaussier, un ami de Sciences Politiques de Paris, qui a eu la gentillesse de m'accompagner sur le terrain, que ça soit à certains entretiens semi-directifs, durant des journées d'observation au *township* ou simplement lors de bons moments de partage avec les acteurs locaux rencontrés.

À ce propos, une réelle amitié s'est créée avec Lwando, guide touristique du *township* qui nous a véritablement permis de tisser de belles relations avec certains résidents de Kayamandi, malgré le relatif court laps de temps (5 mois) passé sur le terrain. Celui-ci fut d'une aide précieuse et d'intermédiaires, Lujah (résident et artiste reggae du *township*) et lui, sont devenus des amis avec lesquels nous avons partagé des *Braai*, de belles soirées de partage, au-delà, d'un simple échange de bons procédés.

De près ou de loin, il y a également d'autres personnes qui ont contribué à leur niveau au présent travail. Hanli et Thembi, toutes deux travaillant à '*Bites and Sites*' ont accepté, au-delà de l'expérience vécue durant le *township tour*, de répondre aux quelques questions de précision que je désirais leur poser. De même *Mama Shumi* fut d'une aide formidable de par ses connaissances du lieu et ses années d'expérience. Mr Pumlani Sibula, Professeur d'isiXhosa, a aussi partagé son savoir tout au long du cours que j'ai eu le privilège de suivre en sa compagnie. Mais pas seulement; l'entretien effectué fut d'un apport indéniable.

Puis, merci à mes proches, que ça soit ma famille ou mes amis(es) qui ont eu la patience nécessaire afin de supporter mes quelques coups de stress parfois ressentis. De par leurs (re)lectures et conseils, ils ont eux aussi participé à aiguiller la rédaction de ce mémoire.

Sommaire :

- Page de titre
- Remerciements
- Sommaire
- Termes étrangers sollicités
- I. Introduction
 - i. Problématisation
 - ii. Sources et méthodes
 - iii. Concepts clefs et cadre théorique
- II. Développement thématisé
 - i. Histographie de Kayamandi et « ses » *townships tours*
 - ii. Les imaginaires du *tour* dans la monstration de l'autre
 - iii. *Townships tours*; « *Insiders* » et « *Newcomers* »
 - i. Impact socio-culturel
 - ii. Organisation de l'espace; ouverture et séparation intérieure
 - iv. Le *tour* et les stratégies développées par les acteurs locaux
- III. Conclusion
- IV. Index des Figures
- V. Table des matières
- VI. Bibliographie
- VII. Annexes

Termes étrangers sollicités²:

Aesthetic configuration of culturalization of poverty: angl. « la configuration esthétique de la culturalisation de la pauvreté ».

Agency: angl. « pouvoir/capacité d’agir ».

Amazing: angl. « extraordinaire ».

Backpacker: angl. « routards/personnes voyageant simplement ».

Background: angl. « formation/cadre culturel ».

Big picture: angl. « vision/vue d’ensemble ».

Bites and Sites: angl. « des bouchées » et des « locations géographiques ».

Bottom-up: angl. « de bas en haut/inductif ».

Braai: afrikaans. « grillade/viande grillée ».

Breadwinner: angl. « gagne-pain/soutien de famille ».

Business: angl. « commerce ».

Compounds: angl. « camp/enceinte ».

Cottage: angl. « une maison unifamiliale de deux étages hors-sol ».

Cowboy: angl. « bouvier vacher ».

Dump: angl. « dépotoire/décharge publique ».

Empowerment: angl. « autonomisation ».

Ethnic networks: angl. « réseau ethnique ».

Ethnic shows: angl. « exposition/spectacle ethnique ».

Exotisation of deprivation: angl. « l’exotisation de la privation ».

Experience: angl. « expérience ».

Freedom route: angl. « route de la liberté ».

Gate: angl. « portail ».

Get rich or die tryin’: angl. « réussir ou mourir ».

Going native: angl. « adopter le style de vie de la population locale ».

Grounded Theory: angl. « théorie ancrée ».

Guesthouse: angl. « chambre d’hôtes ».

Hillbilly: angl. « péquenaud/plouc ».

Homestay: angl. « logement chez l’habitant ».

Hostel: angl. « petit baraquement de migrants » à la base.

Imifino: xhosa. « épinard sauvage ».

Indigenous: angl. « indigène ».

Informal dwellings: angl. « habitations informelles ».

Insider: angl. « initié(e)/établi(e) ».

Isonka samanzi: xhosa. « pains à l’huile ».

Itshakalaka: xhosa. « ratatouille; mixe de poivrons, tomates et oignons dans une sauce épicée ».

Library: angl. « bibliothèque ».

² Traduction aussi littérale que possible.

Location: angl. « série de baraquements d'ouvriers sans infrastructures « publiques » ».

Mama: xhosa. « maman ».

Marimba: xhosa/zoulou. « marimba -> instrument à percussion ».

matchbox houses: angl. « maisons en forme de boîtes d'allumettes ».

Multi-adult: angl. « multi-adulte ».

Multi-generation: angl. « multi-génération ».

New: angl. « nouveau ».

Newcomer: angl. « nouveau venu ».

Not only: angl. « pas uniquement ».

Old: angl. « vieux ».

Poorism: angl. « tourisme de la pauvreté ».

Post: angl. « après ».

Pro Poor: angl. « à destination des pauvres ».

Pseudo-event: angl. « un événement mis en scène avant tout afin d'être médiatisé ».

Rangers: angl. « garde forestier ».

Rather: angl. « plutôt ».

Self-made: angl. « autodidacte ».

Seven: angl. « sept ».

Shebeen: xhosa. « taverne informelle locale ».

Shack: xhosa. « petite maisonnettes constituée de taule ondulée, bois et carton ».

Slum: angl. « quartier pauvre/taudis ».

Snowball: angl. « boule de neige ».

Social bungee jumping: angl. « saut à l'élastique social ».

Social entrepreneur: angl. « entrepreneur social ».

Spaza: xhosa. « petit magasin informel ».

Swartgevaar: afrikaans. « danger noir ».

Taximan : angl. « chauffeur de taxi ».

Tour: angl. « tour/visite ».

Township: angl. « ghetto/zone ségréguée ».

Traditional Healer: angl. « guérisseur traditionnel ».

True spirit: angl. « vrai esprit ».

Ubuntu: angl. « philosophie humaniste africaine; je suis parce que nous sommes ».

Ulwaluko: xhosa. « circoncision traditionnelle et initiation à la virilité ».

Umlungu: xhosa. « Blancs ».

Usually: angl. « en général/habituellement ».

Victimization: angl. « victimisation ».

Queer: angl. « homosexuelle ».

Wine estate: angl. « domaine viticole ».

I. Introduction

Prologue

D'une petite colline, j'entraperçois Kayamandi, *township* en marge de Stellenbosch, derrière un mur érigé de toute pièce aux abords de vignes qui constituent mon « espace détente » pour une heure. Des enfants s'amuse sur un terrain de jeu à travers les rues des quelques maisons construites par le gouvernement tout au Nord du *township*. Il est précisément 17h, ce mercredi 15 Juillet 2015, et me voilà depuis deux jours dans ce pays qu'est l'Afrique du Sud. Un pays marqué par une histoire socio- raciale agitée et récente. Il y a là le désir de participer, via mon modeste statut de sociologue en herbe, à rétablir un semblant de justice, dans une nation dont les hiérarchies semblent encore ancrées et intériorisées. Ces raisons, ainsi qu'une envie d'évasion, de dépaysement, m'auront poussé à franchir le cap. C'est d'ailleurs, précisément au Cap le 13 Juillet que j'atterris. Ce territoire sud-africain qui est à 13'500 kilomètres de la paisible Suisse où je suis né et dont sa superficie est d'environ 30 fois supérieure à celle-ci.

Lwando: *We live 20 minutes walk from Europe man !³*

&

Thembi: *C'est un township à deux secondes de Stellenbosch.⁴*

De cette colline, au loin, la cime de Stellenbosch et la vallée de Jonkershroek au Sud de Stellenbosch rappellent toute la splendeur du cadre. Au pied de la cime de Stellenbosch, la ville de Stellenbosch est, elle, d'une blancheur saisissante. Nous y apercevons d'éblouissantes villas et une verdure fournie qui tranche avec l'aridité d'Enkanini, la plus vaste partie informelle du *township*, située au Sud de Kayamandi. Néanmoins, « vaste » étant un bien grand mot au vu de l'espace restreint qui délimite le lieu, couplé à la promiscuité entre ses résidents. Cette municipalité de Stellenbosch constituée de contrastes se décompose en trois bulles bien distinctes.⁵ Il y a la ville

³ Dixit Lwando, jeune guide touristique et résident de Kayamandi.

⁴ Annexe 2.

⁵ Une fin d'après-midi (15.07.15) en rentrant à pied depuis le Campus Universitaire de Stellenbosch jusqu'au lieu (Mount Simon Estate) où je réside, j'ai été frappé par l'extrême contraste entre l'univers étudiantin et le *township* de Kayamandi à l'Ouest et celui de Cloetesville à l'Est du pont, via la route régionale R304. Le Campus de Stellenbosch reluit de propreté et d'élégance alors que les zones observées des deux *townships* respectifs croulent sous les détritrus, baignent dans des eaux stagnantes. Voilà deux, voire trois mondes qui coexistent. Il est intéressant de noter qu'une partie des mêmes personnes que j'ai observée depuis ce pont, paraissent durant la journée employées dans les commerces de la ville blanche

essentiellement blanche de Stellenbosch, les *townships* coloured de Cloetesville, ainsi qu'Idas Valley et le *township* essentiellement noir de Kayamandi. Du haut de cette colline, de même que du sommet de la cime de Stellenbosch, j'ai l'opportunité de remarquer la répartition de l'espace et les frontières symboliques qui créent des remparts à l'interaction entre les résidents dans la sphère du domaine du privé. Ainsi, à la frontière naturelle qu'est la rivière de Plankenburg entre Kayamandi et Cloetesville, se trouvent la voie de chemin de fer et ses barrières, la route régionale R304 et un mur. Ces impasses séparent brutalement les cris des petits me saluant et la route sur laquelle j'effectue mon jogging. Cette démultiplication des obstacles entre les trois mondes s'observent au jour le jour dans la Stellenbosch blanche. Dès lors, les traces de l'Apartheid paraissent encore présentes; des barbelés aux fils électriques et les barricades sont légions aux alentours des villas et bâtisses du centre-ville. De même, en rentrant du footing, le complexe sécurisé dans lequel je réside, à l'intersection entre le *township* de Kayamandi d'un côté et celui de Cloetesville de l'autre n'est pas sans rappeler qu'en tant que Blancs, nous bénéficions, malgré certains d'entre nous, d'une position de privilégiés,⁶ au sein d'une société sud-africaine polarisée.⁷ Ainsi, à l'entrée du complexe, une série de mesures sécuritaires s'offrent aux résidents du lieu. La *gate* surveillée par des securitas dans laquelle nous entrons, via un dispositif réclamant une empreinte digitale ou une visite prouvée chez une connaissance tend à démontrer le confinement de cette zone; entourée d'un dispositif électrique. Puis, durant la journée et la nuit, les securitas effectuent des rondes afin de s'assurer qu'il n'y ait pas d'intrus dans ce petit coin paisible, composé de villas de couleur essentiellement blanche. Cette sensation de calme s'amenuise à mesure que nous constatons les traces quasi indélébiles laissées par l'Apartheid et les tensions qui persistent dans une ville dont la majorité des Présidents blancs d'extrême droite ont suivi leur cursus universitaire. La Stellenbosch conservatrice, bastion nationaliste, a, toutefois, su grandir et les *townships* *tours*, bien qu'ayant mis du temps à faire leur place à Kayamandi, tendent à prouver que des mutations se créent dans cette société sud-africaine, et ce malgré l'abolition de

ou en tant que securitas ou jardiniers dans le complexe au sein duquel je réside. D'ailleurs, il m'est arrivé de croiser ces mêmes securitas faisant des allées et venues à pied entre le *township* et le complexe.

⁶ Cela me rappelle parfois la description du style de vie d'expatriés dans certains pays africains, qui, bien qu'en étant au contact de certaines populations locales sur le terrain, vivent de manière cloisonnée dans le privé.

⁷ « *ho, les chiens de Kayamandi sont racistes !* », annexe 4. Prise avec le sourire, cette petite phrase de la bouche d'un résident du *township* paraissant anodine démontre toutes les particularités du contexte sud-africain.

l'Apartheid d'un point de vue légal et diplomatique en 1991. Et avec elles une ouverture progressive au tourisme avec son lot de dimensions à observer. Ce dernier point fait l'objet de mon travail. En effet, les impacts socio-culturels des visites s'accoupleraient de stratégies entreprises par les acteurs locaux qui semblent former un échange riche d'enseignements d'un point de vue culturel, social, monétaire et/ou politique avec les touristes de passage. Les traits parfois caricaturaux accompagnant ces *townships tours* donnent à penser une réalité potentiellement plus nuancée.

i. Problématisation

Si nous nous référons à l'offre concernant les *townships tours* proposés dans le *township* de Kayamandi, l'agence '*Bites And Sites*' paraît détenir le monopole (ce qui pourrait expliquer notamment le prix élevé des visites). Malgré que des *tours* soient aussi suggérés de la part de particuliers (cf. Selwyn Davidowitz)⁸; '*Bites and Sites*' est l'unique agence qui est implantée à Kayamandi, via les *tours* qu'elle propose.⁹ D'après Hanli Fourie, responsable de l'agence;

Hanli : « *Il y a quelques guides basés au Cap qui parfois font des visites euh... mais c'est pas, c'est pas très publié ou je sais pas...* ».¹⁰

De même, elle confie au fil de l'entretien, du 14 Octobre 2015, que ses *tours* ont commencé à Kayamandi en 2010. L'idée est alors simplement de proposer aux touristes de passage à Stellenbosch, une offre à trois kilomètres du centre-ville et non à 25 kilomètres ou plus dans les *townships* environnant la ville du Cap. A ce propos, Hanli Fourie relève que;

Hanli : « *Oui, je pense que l'idée de venir à Kayamandi ça c'est un peu nouveau parce que les gens... tout le monde va à Khayelitsha, à Gugulethu donc euh... et même les touristes qui viennent à Stellenbosch ils font toujours des visites à Khayelitsha, par exemple.* »¹¹

⁸ <http://www.ilovecapetown.com/km.htm> , consulté le 14.04.2015. Toutefois, celui-ci a confié par *email* avoir pris sa retraite en Octobre 2014, donc d'autres guides indépendants sont présents à Kayamandi.

⁹ Se référer à l'étude de ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009, pp.33-34, concernant l'exemple des *townships tours* proposés à Masiphumelele, *township* à une quarantaine de kilomètres du Cap, et qui de par sa taille et les *tours* proposés ressemble à l'offre de Kayamandi. Toutefois, le tourisme à Masiphumelele semble quelque peu en perdition, contrairement à Kayamandi.

¹⁰ Annexe 4.

¹¹ Ibid.

Autant Hanlie Fourie que Thembi, guide touristique à Kayamandi au sein de l'agence '*Bites and Sites*', ont puisé dans leur expérience au Cap, lorsqu'elles y suivent une formation (courte, d'environ trois/quatre jours par semaine sur une durée de trois à six mois, si vous êtes déjà au bénéfice d'un diplôme), un modèle qu'elles appliquent à Kayamandi. Mais avec une vision qui leur est propre. Thembi désire en priorité éduquer et informer les touristes de passage sur ce qui est, d'après elle, le « vrai »¹² visage des *townships*, tandis qu'Hanli Fourie envisage de mixer la découverte culturelle du lieu à l'aventure culinaire (« de célébrer », annexe 4, et d'ainsi jouer sur les forces que décèlent ce lieu). D'ailleurs, si nous nous attardons sur le nom de l'agence '*Bites and Sites*'; littéralement des « bouchées » et des « locations géographiques », nous remarquons que, de par la dénomination de la compagnie et l'offre visée, il s'agit de faire découvrir un lieu, ses résidents et leur mode de vie, ceci principalement par le médium de la cuisine proposée. Il y a une insistance prioritairement mise sur un voyage des sens. Il reste, dès lors, à découvrir si ces divers objectifs tendent à se concrétiser dans la réalité. À noter que c'est tout naturellement que ces deux femmes passionnées, après leur rencontre en 2012, ont associé leurs forces afin de développer des *tours* en commun à Kayamandi. Hanli, qui, en 2010, propose le « *Cape Malay cooking* » voit alors son vœu se réaliser. D'une visite essentiellement culinaire, l'offre se diversifie sur le plan culturel et à visée éducative.

De même, l'agence se revendique d'un tourisme responsable, qui va de pair avec le désir du gouvernement sud-africain, dès 1996,¹³ d'élargir la répartition du tourisme dans des territoires autrefois marginaux. Ce tourisme, que nous pourrions qualifier de « responsable », englobe la promotion des *townships* comme étant des lieux qui méritent qu'« on » s'y attarde. Ainsi, les *tours* proposés font partie du projet national de la diversification pittoresque à usage interne et externe. C'est-à-dire une ouverture de lieux autrefois méconnus à une frange de la population sud-africaine, comprenons par-là à des touristes nationaux. Cet objectif, à Kayamandi, est pour le moment difficilement conciliable. Mais l'attraction de touristes internationaux (majoritairement européens et états-unis), sorte de voyage « cathartique et décomplexé », reste la principale plus-

¹² « *Je leur en veux pas, à cause du passé et les stéréotypes par rapport aux townships comme étant des lieux dangereux* », annexe 2.

¹³ White Paper ; The Development and Promotion of Tourism in South Africa, *Government of South Africa – Department of Environmental Affairs and Tourism*, May, 1996.

value.¹⁴ Malgré les efforts entrepris dans ce sens, l'auteure (Cornelissen) relève la responsabilité des tour-opérateurs quant à leur propension à privilégier des populations et zones bien particulières. Il y aurait, selon elle (p.114), quatre biais à retenir et/ou explorer; à savoir, le fait que ces opérateurs ont tendance à « *i) sending out certain messages in the way that marketing brochures are constructed; ii) in the setting up of travel packages and itineraries, promoting certain destinations and locales above others, and limiting destination choice for consumers; iii) acting as selectors and conduits of information (and knowledge) about destination; and, relatedly, iv) in the manner in which destinations are represented.* » La stratégie 'routes-and-themes' vise à diversifier les flux touristiques et ainsi démocratiser son impact à une plus grande part de la population et des territoires qui la concentrent. Or, nous remarquons justement qu'à Kayamandi, l'offre vise à s'éloigner de ces 4 principes; toutefois, les analyses des *townships tours* effectués, de même que les diverses observations et entretiens permettent sans doute d'y voir un peu plus clair.

Contrairement aux grandes villes, telles que le Cap, dans laquelle il existe une panoplie d'agences, signifiant qu'il règne une concurrence forte entre les divers tour-opérateurs établis,¹⁵ Kayamandi contient une agence que nous pourrions qualifier de « formelle » et quelques entités privées « informelles ». ¹⁶ Notons que l'agence '*Bites and Sites*' propose deux tarifs quant au déroulement de la visite et a inclus une alternative pour les petits budgets. À ce propos, le tarif du mini-tour, ne comprenant pas le repas dans l'offre, est d'après Hanli:

Hanli : « *L'idée, au début, c'était d'avoir ce tarif-là pour que les sud-africains puissent aussi venir (rires...). Mais cela n'a pas vraiment marché ! Mais on a quand même beaucoup plus de jeunes qui viennent...* »¹⁷

L'offre, avec son accès plus aisé, qui visait en priorité des touristes nationaux, s'est plutôt ouverte à des *backpackers*¹⁸ de passage. En outre, le prix conséquent de la visite

¹⁴ FOLIO, F., Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, *EchoGéo*, 2010, p.4.

¹⁵ Cf. ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009.

¹⁶ Par « formelle », cela signifie que, depuis 2012, l'agence '*Bites and Sites*' propose des *tours* réguliers et répétés dans le temps au sein du *township* avec un socle commun composé d'Hanli Fourie, Thembi, *Mama Swartbooi* (*Mama du township*) et Jimmy (artiste potier). Par « informelle », nous comprenons des visites irrégulières et fonctionnant plutôt au bouche à oreille et via des guides privées dont le *tour* proposé varie fortement d'un guide à l'autre; c'est-à-dire sur sa forme, son horaire, sa durée et/ou son prix.

¹⁷ Annexe 4.

¹⁸ En principe des jeunes, voyageant simplement.

standard (790ZAR¹⁹; environ 60CHF), incluant le repas, n'est, d'après Hanli, pas dans le but de fossoyer sa clientèle, mais de simplement récompenser et valoriser le travail conséquent de son équipe à sa juste valeur (cet aspect-là est plus longuement discuté, via le développement thématique et les analyses par la suite). Néanmoins, il est à noter que la variable « prix » n'est pas la seule à devoir être prise en considération. L'innovation, le lancement de produits, la communication ou les capacités de production sont des variables toutes aussi importantes, si ce n'est plus (Koenig, 1996, p. 225, 251). À supposer que nous partirions du principe qu'un *township tour* est un « produit ambigu » ou *pseudo-event*, comme tend à le décrire Urry (2002). Par produit ambigu ou *pseudo-event*, nous comprenons que;

*« The deterioration and commercialisation of non-material forms of culture has been a matter of major research concern, and the marketing of culture appears to be most prevalent in developing countries. The staging of contrived experience to compensate for the lack of real cultural experiences is another development that has become an accepted outgrowth of contemporary tourism. »*²⁰

Que ça soit à Kayamandi, à Gugulethu ou à Langa, cela n'empêche que les *tours* proposés ne paraissent de loin pas s'arrêter à cet aspect artificiel de l'expérience. En effet, bien que certains acteurs soient potentiellement passifs et subissent quelque peu la venue de touristes dans leur microcosme, ces *tours* participent aussi à mettre en valeur tout le dynamisme des lieux. Ainsi, nous y remarquons les figures de petits entrepreneurs des guides touristiques (*self made men or women*), de même que la roublardise et les petites entreprises domestiques que certaines *Mamas* du *township* (figures de la *female breadwinner(euse)*) sont parvenues à fonder.²¹ En outre, ces expériences comportent parfois des relations sociales et des échanges riches entre acteurs locaux et touristes de passage (Christian au Djembé et des jeunes talentueux du *township* de Gugulethu au *Marimba*).²² Ces *tours*, par-delà l'échange sur un laps de temps court et quelque peu abrupte, recouvrent des dimensions sociales, culturelles, politiques et monétaires, qui, plus qu'un « produit ambigu » ou *pseudo-event*, semblent former un produit complexe et pluridimensionnel qu'il s'agit d'étudier sous ses nombreuses

¹⁹ Rand sud-africain.

²⁰ RAMCHANDER, P., Towards the Responsible Management of the Socio-Cultural Impact of Township Tourism, Thesis Work, University of Pretoria, 2004, p.10.

²¹ « Et eux ce sont des entrepreneurs qui font leurs propres choses, donc ils ont leur petite entreprise et euh... donc ce n'est pas... je dirais ce ne sont pas nos employés ! », annexe 4; Hanli à propos de Mama Swartbooi et Jimmy.

²² https://instagram.com/p/80tl3XAxT_/?taken-by=christian_helgi & https://instagram.com/p/80viR9AxWy/?taken-by=christian_helgi, consulté le 23.10.2015.

facettes et particularités.²³ Il est donc probablement prématuré, trop minimaliste, voire essentialiste de les penser comme recouvrant uniquement d'un caractère factice et spectaculaire. C'est donc avec ces éléments en tête que le présent travail tente de cerner l'offre « *township tour* à Kayamandi » dans sa globalité et dans ses nuances, ainsi que dans ses subtilités les plus fines (tactiques, assujettissantes, mobilisatrices, etc.), via une analyse de terrain de l'expérience proposée.

En ayant ces quelques particularités propres à Kayamandi et à l'agence '*Bites and Sites*' à l'esprit, il est à noter qu'il existe une certaine controverse autour de la question de l'impact des visites des *townships* sud-africains.²⁴

*Qualifié parfois de « zoo humain » ou de « voyeurisme à sensation », qu'en est-il des opportunités, notamment économiques et d'émancipation, que le township tour, produit complexe et pluridimensionnel, de Kayamandi, et son ouverture progressive au tourisme offrent à la population locale? En quelque sorte, les résidents locaux parviennent-ils véritablement à prendre part à ce « jeu d'acteurs »; entre l'agence 'Bites and Sites' d'une part et les touristes de passage de l'autre qui caractérisent l'offre et l'ouverture du tourisme dans ce lieu? Enfin, sont-ils assujettis à l'ouverture du tourisme dans leur microcosme ou alors ont-ils une capacité d'action et d'investissement les permettant d'agir directement sur l'évolution de leur cadre de vie, via les township tours proposés?*²⁵

A partir de là, deux hypothèses sont plus longuement discutées dans l'avancement du processus de recherche, basées sur les lectures, observations et entretiens menés à ce propos.

Raisonnement hypothétique

H1 : Plus qu'un « produit ambigu » ou *pseudo-event*, comme tend à le décrire Urry (2002), le *township tour* de Kayamandi se veut plutôt une offre complexe et multidimensionnelle.

H2 : Les acteurs locaux de Kayamandi parviennent à développer un ensemble de stratégies leur permettant d'être inclus dans le maillon « *township tour* ».

²³ « *I think that's what we're supposed to see when we visit a township, when we visit a place like Kayamandi. We're not supposed to see the past or the present necessarily, but we are supposed to see the future.* » & « *In other words, we're not supposed to see places like Kayamandi as an attraction or a tourist site, we're supposed to see the people who live there as people and to use the visit as a chance to learn more about them and who they are.* », <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

²⁴ FOLIO, F., Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, *EchoGéo*, 2010, p.2.

²⁵ SWANEPOEL, H. & DE BEER, F., *Community Development : Breaking the cycle of poverty*, Juta, 2011, p.39.

H1 : La première hypothèse tente ainsi principalement de rebondir sur la littérature. Puis, de par l'apport des observations et entretiens, elle nécessite d'élargir la perspective. Ce premier niveau d'analyse renvoie à la monstration et au déroulement de l'événement « *township tour* ». Nous nous situons donc principalement dans l'ordre de l'« avant » et du « pendant ». L'idée étant de mieux saisir, pour le touriste-chercheur en herbe, comment les imaginaires tels qu'ils apparaissent par la définition de l'offre, via les sites internet et des brochures, prennent forme, se déforment et se transforment au gré de l'expérience du *tour* en question, des interactions qu'il produit et de ses effets sur les acteurs locaux.

Nous nous référons ici prioritairement aux perceptions antérieures, immédiates et en partie postérieures aux visites. En l'occurrence sur le site internet de la compagnie '*Bites and Sites*', nous lisons: « Puis, vous goûterez les plats locaux avec lesquels Nelson Mandela a grandi et qu'une *Mama* africaine vous préparera avec amour. », « vous testerez des plats traditionnels et quotidiens » ou encore « vous apprendrez l'histoire de nos hôtes en savourant votre repas ». ²⁶ En bref, il y a là une insistance toute particulière sur l'authenticité des résidents de ces lieux, de par leur *background* socio-racial paraissant unique avec une insistance certaine sur l'aspect culinaire. D'ailleurs, ce principe de mise en avant de l'authenticité du lieu et de ses résidents rejoint en partie certaines brochures, notamment celles vantant les *townships tours* proposés à Langa. Cela renvoie à divers concepts tels que la « spectacularisation de l'autre », « la monstration de la différence », « les *ethnic shows* » qui ont principalement trait au rapport touriste-acteur local, mais aussi à la relation particulière entre celui qui voit et celui qui est vu; via un regard qui construirait la différence. ²⁷ En l'occurrence, Kayamandi a la particularité d'avoir été « occupé » par des volontaires ou touristes de passage dès la « fin » de l'Apartheid, en tout cas sur le plan légal et diplomatique: Ainsi, selon Hanli;

Hanli : *En fait, au début... ça existait déjà ! Mais c'était juste... surtout à cause des volontaires ! Depuis, je sais pas, 20 ans peut-être. Il y a des volontaires qui sont à Kayamandi et les homestays, cela a commencé en 2005 plus ou moins je pense, donc quand nous on a commencé, ça existait déjà ! euh... mais c'était juste pas... pas si souvent ! de voir des visiteurs... mais par exemple, il y a, je crois que ce sont des suédois euh... qui ont fondé euh... le « Trust Center » ²⁸ à côté d'AmaZink, donc il y avait déjà beaucoup de gens qui ont euh...*

²⁶ <http://www.bitesandsites.co.za/fr/xhosa-cooking/>, consulté le 24.10.2015.

²⁷ BANCEL, N. & al., *Zoos Humains; Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004.

²⁸ *Ikhaya Trust centre*: centre socio-culturel venant en aide aux jeunes et moins jeunes sans emploi du *township*.

contribué et des étrangers surtout et quelques églises de Stellenbosch qui faisaient déjà des bonnes choses à Kayamandi. Donc, pour moi, et ça c'est une discussion que j'avais déjà avec Vuyo, avec qui j'ai commencé, j'étais inquiète, parce que je voulais pas que les gens locaux, qu'ils pensaient être comme dans un zoo et que les... les gens un peu... « voyeuristic », qu'est-ce que c'est en français?²⁹

Cette dimension intériorisée par l'agence 'Bites and Sites' du risque d'un *tour* qui dériverait sous une forme non souhaitable de « zoo humain » voyeuriste a d'ailleurs été mentionnée, comme relevé auparavant, par le responsable d'une des compagnies offrant des *townships tours* à Langa; à savoir, « *Hey guys, it is not an urban safari, if you want to take a picture of somebody, you just ask!* » (29.08.15). Nous sommes donc, du côté des responsables des *tours*, bien conscients des potentielles dérives de cette pratique et tentons de nous en distancier au mieux. Pour autant, il est à remarquer que la présence de Blancs dans le *township* reste encore aujourd'hui perçue comme inhabituelle. Les petits s'exclament « *Umlungu!* »; « il y a des Blancs » en Xhosa, lorsqu'ils croisent nôtre regard. Nous avons pu l'expérimenter aussi, hors expérience *township tour*, lorsque nous sommes arrivés à vélo, un ami et moi-même dans le *township*, sous les yeux ébahis des résidents locaux. Nous observons que ces pratiques restent très inhabituelles, pour autant que nous n'y soyons pas établis. « *Ici, quand ils voient une coloured, on est tout de suite mal vu...* », faisant référence au court échange avec une femme coloured lors d'une visite à Kayamandi la même journée (25.09.15), démontre qu'il y a une frontière raciale souvent appréhendée comme un « choc » de classe; « *c'est pas du racisme vous savez... c'est juste que les gens ont pas d'argent* ». L'interprétation mènerait certains résidents de Kayamandi à assimiler difficilement une présence phénotypique étrangère sur leur territoire. Tout en gardant à l'esprit le fait que les relations ethniques et les tensions restent vives entre une part de la population blanche afrikaans, majoritairement d'origine européenne, et conservatrice, qui plus est, dans un des anciens bastions de l'extrême droite sud-africaine qu'est Stellenbosch et la population noire de Kayamandi, majoritairement d'origine africaine.³⁰ Cela renvoie d'ailleurs au double regard institué; entre d'un côté celui qui perçoit et de l'autre celui qui est vu.³¹ Une société sud-africaine qui peinerait, selon Thembi, « à se regarder droit dans les yeux ». Mais, ces *townships*

²⁹ Annexe 4.

³⁰ Cf. Lwando ; « *we live 20 minutes from Europe man!* » (25.09.2015).

³¹ À ce propos, le regard des résidents du *township* quant aux agents externes aurait évolué, comme tend à le démontrer ce court extrait; « **Mama S.** : Je crois oui... même si tous a pas été réglé. Au moins maintenant on associe plus la présence d'un Blanc à des mauvaises intentions. Pour nous, dès qu'on voyait un Blanc, c'était un policier qui venait brutalement chez nous pour nous contrôler... euh... donc oui, il a fallu du temps pour qu'on change notre regard là-dessus... », annexe 1.

tours peuvent permettre de décloisonner l'espace en question et agir comme une « soupape » d'apaisement du spectre de l'Apartheid qui tend à subsister dans cette ville particulière d'Afrique du Sud. D'ailleurs, il y a une insistance chez les interviewés(es) sur le fait que ces *tours* auraient permis de bousculer les idées reçues. Ainsi, selon Thembi;

Thembi : *Oui, car on entend toujours « oui, ne va pas au township car c'est vraiment dangereux et tout », ce qui est de la merde ! Tu sais ? Surtout aujourd'hui... Donc c'est pour ça que là les gens peuvent dire « hé viens boire une bière » ou juste se montrer tels qu'ils sont vraiment. Je suis pas allé au travail, alors je prends simplement du bon temps et me relaxe, tu vois ce que je veux dire. Je suis quelqu'un de normal !*

Le *tour* participerait à désarçonner des stéréotypes et atténuer les aprioris de visiteurs de passage, en tous les cas du point de vue de certains des interviewés(es).³² À ce propos, quelques *emails* échangés avec Busisiwe Deyi, militante et activiste *Queer*, permettent de renforcer l'idée, qu'à l'image de Butler (2003), entre autres, certains(es) intellectuels(lles) s'offusquent de cette pratique, pour qui, autant les « vrais » *townships* *tours*, que les *tours* à visée de justice sociale, se caractérisent par;

Busisiwe Deyi : *« Firstly, I don't think "social justice" tours are the lesser evil because they create very problematic relations between the observers and the observed - mainly because they are not a meeting of equals but an exercise by, mainly, middle-class, white persons who assume that this is a healthy way to create solidarity. Secondly, the observer/observed dynamic creates pity - thus any act of solidarity becomes charity - reading from Frierre's Pedagogy of the oppressed solidarity given through charity is oppressive and recreates the conditions of dehumanization for the oppressed. Thirdly the dynamic is not one of equals meeting in order to critically assess and then dismantle the conditions giving rise to the dehumanization of the oppressed. It again recreates and further perpetuate and re-establish oppressive relations. »³³*

Puis, dans la lignée des propos de Busisiwe Deyi, il y a de même l'idée de l'« *exotisation of deprivation* » et l'« *aesthetic configuration of culturalization of poverty* »³⁴. Ces concepts tendent à se référer à une mise en scène du lieu en question via la répétition de scènes qui performant l'action, malgré un désir certain de la compagnie de diversifier son offre et de l'élargir en incluant de nouveaux acteurs.³⁵ Mais aussi la

³² Il n'empêche, la sécurité actuellement à Kayamandi reste une problématique clef (cf. Annexe 3; Discussion avec *Mama Shumi*, *Lwando* et *Lujah*).

³³ Il est, toutefois, remarquable de noter que celle-ci est restée durant son argumentation essentiellement dans le domaine de l'imaginaire et de la création de la différence par le regard de l'ordre de l'« avant » et du « pendant » « *township tour* ». Il n'y a pas d'insistance sur l'« après » et les opportunités qu'offrent ces *tours* et stratégies entreprises par les acteurs locaux afin de s'y accommoder/accoutumer (cf. hypothèse 2); *Victimization vs Agency*. Néanmoins, son discours se doit d'être véritablement pris en considération et ouvre à un champ de pensée dans lequel les acteurs locaux insérés dans le tourisme peuvent difficilement s'immiscer; au risque d'une certaine langue de bois.

³⁴ ROLFES, M. & al., *Township as Attraction ; An Empirical Study of Township Tourism in Cape Town*, Universitat Potsdam, 2009, p.50.

³⁵ « **Hanli :** *Oui... et euh... ce que je voulais dire en fait, c'est que j'aime beaucoup c'est que les entrepreneurs avec lesquels on travaille eux ils aiment aussi incorporer d'autres gens, donc par exemple j'ai raconté à Jimmy*

potentielle artificialité du *tour* proposé (sur une durée limitée et contrainte par un horaire à respecter et des touristes à combler). Il est ainsi saisissant de questionner sur ce point le rôle de la photographie (se veut-elle la révélatrice/légitimatrice de hiérarchies indébouloables? Du fait qu'elle figerait un instant « t » dans le temps en étant transmise « au monde extérieur » du *township* par la suite).³⁶

Notons que ces éléments sont plus longuement « disséqués », principalement dans les deux premiers chapitres du développement thématique.

H2 : Cette seconde hypothèse a émergé du terrain; c'est-à-dire qu'au fil des observations et entretiens, j'ai pu saisir chez certaines personnes rencontrées dans le *township* une faculté de s'émanciper et de créer par eux-mêmes leur propre destinée en s'adaptant aux opportunités offertes par leur environnement. Ce second niveau d'analyse a trait aux impacts des *tours* proposés et aux stratégies développées par les résidents de Kayamandi et la faculté d'adaptation de ces derniers. Sur ce point, nous nous situons, cette fois-ci, plutôt dans l'ordre de l' « après ». Ainsi, si nous nous référons à des extraits d'entretiens.

Mama Shumi : *Oui! C'est comme ça que je fonctionnais avec mon business...*

&

Lwando : *Oui! Tu choisis par toi-même ce qui est bien ou mal... et tu suis ton chemin, tant que c'est positif, ils seront fiers de toi!*

Ces deux bouts d'entretien renvoient à la discussion chez *Mama Shumi* le 12.10.2015, durant laquelle, en compagnie de *Mama Shumi* (femme entrepreneuse du *township* et arrière grand-maman) et *Lwando* (jeune guide touristique du lieu), les destins croisés de ces deux personnes semblent éclore au fil de la discussion. Il s'agit là de se référer en partie à l'économie ethnique, via l' « *entreprenariat ethnique* »; la figure de la *Mama* « *breadwinner(euse)* » étant particulièrement saisissante. Elle, qui a converti le travail domestique gravitant autour de l'emploi masculin en petit *business*, participant notamment à former de nouvelles dynamiques de genre au sein du microcosme. Le guide touristique pouvant, lui, être considéré comme un entrepreneur ou, pour

*qu'il y avait cette femme Jacky (?) que j'ai rencontrée et euh... elle, elle fait des bijoux vraiment très... elle est très créative, etc. et Jimmy m'a dit mais « d'inviter Jacky, de venir chez lui ». Pour euh... pour vendre ses bijoux aux touristes et euh... aux voisins de Jimmy. Jones qui est Zimbabwéen, qui lui a ses petites statues, etc. Donc il y a une volonté de euh... », cf. annexe 4, concernant le désir de créer une dynamique et d'en partie éviter une monotonie, une répétition de l'offre qui figerait les visites. De même, l'agence est très à l'écoute des *feedbacks* de sa clientèle, cela dans le but de sans cesse améliorer l'offre.*

³⁶ « le regard ethnographique dérange, comme celui du photographe ou du documentariste. » (Beaud et Weber, 2010, p.8).

reprendre Swanepoel et De Beer (2011), un « *social entrepreneur* »³⁷ qui parvient à tirer son épingle du jeu. Dans le cas de Lwando, celui-ci, dont les parents sont restés au Cap oriental, a dû, tels d'autres jeunes du lieu, tracer son propre chemin. À la relative jeunesse du microcosme abordée dans la partie « *Histogramme de Kayamandi et ses townships tours* », par la suite, concernant les caractéristiques sociodémographiques des résidents, il est à ajouter que, lorsque nous avons évoqué la question de la retraite, lors de l'entretien mené avec *Mama Shumi*, Lwando et Lujah, ceux-ci ont insisté sur quelques points revendicatifs;

Lwando : Oui, mais ils devraient l'abaisser car on meurt jeune ici.

Lujah : Oui, surtout maintenant...

Mama Shumi : *Tu reçois ta pension, ensuite tu meurs... Tu n'as pas le temps d'apprécier ta retraite...*³⁸

Il y a donc une double absence « des anciens » dans le *township*, qui s'explique par le fait qu'une bonne part d'entre-eux(ou elles) sont restés(es) au Cap oriental et que l'espérance de vie y est relativement basse.

En ce sens, quelles sont les grandes différences en termes de rapport à l'emploi entre l'*Old (Insiders)* et le *New (Newcomers)* Kayamandi? De même, il est saisissant de remarquer qu'au sein du *New Kayamandi*, il y a des disparités; et ce sont principalement les « petits frères » qui poseraient problèmes. Ainsi, selon Lwando;

Lwando : Ça part du fait que ce sont spécialement les jeunes qui viennent après notre génération. Ce sont ceux-là qui posent problèmes et qui rendent la vie à Kayamandi délicate pour une partie de la population...³⁹

Il est intéressant de creuser l'idée que l'insertion semble avoir été plus facile pour les premiers que les seconds (choc intergénérationnel). A l'époque des premiers, l'« on » s'intégrait et évoluait dans la communauté par l'emploi formel lors des premières vagues de migration. Désormais, ce n'est plus véritablement le cas. Puis, au sein même de la catégorie du *New Kayamandi*, il y aurait des disparités avec une part des adolescents qui serait devenue incontrôlable, d'après mes interviewés(es). De même, l'entremêlement de relations ethniques et commerciales est l'une des particularités supplémentaire du *township*. En fonction de son origine ethnique, ou à son affiliation, les résidents se retrouvent directement dans tel ou tel emploi. Il s'agit là d'une dimension à prendre en considération de par la répartition des acteurs locaux dans le tourisme,

³⁷ « *a person with an exceptional ability to see and seize upon new opportunities, the commitment and drive required to pursue them, and an unflinching willingness to beat the inherent risks* », p.22.

³⁸ Annexe 3.

³⁹ Ibid.

renvoyant ainsi à l'idée d'un « monde en créolisation », pour reprendre la formule d'U.Hannerz. Quant à ce monde en créolisation, Thembi relève la diversité du *township* de par ses propos, mais pas simplement. Elle même se considérant issue de la diversité;

Thembi : *D'une manière ou d'une autre, il se mélange avec les locaux ! Comme moi, je ne suis pas Noire comme une Noire typique. Maintenant tu as une coloured personne comme moi... Dont le père est, par exemple, coloured, la maman est Xhosa ou le père est Xhosa et... vice-versa. Donc depuis les années 80-90, le township n'est plus exclusivement Noir.*⁴⁰

Ces divers niveaux d'analyses sont plus longuement débattus dans la partie « développement thématisé ». Mais il est révélateur de remarquer que d'après les observations et entretiens menés, au sein d'un *township* dans lequel la communauté prime sur l'individu, c'est principalement une collaboration et coopération entre les divers acteurs qui furent misent en avant, que ça soit par la responsable de l'agence, la guide touristique et certains acteurs locaux concernant l'ouverture progressive de Kayamandi au tourisme (« **Thembi :** *c'est Kayamandi avant tout !* », annexe 2). Quitte à coopérer avec les « concurrents », pour le bien de la communauté. De même, nous pouvons remarquer que les stratégies entreprises ne sont pas similaires et que les opportunités d'être véritablement insérés dans la chaîne divergent. D'où l'importance de ne pas uniquement se référer aux discours d'acteurs insérés eux-mêmes dans le tourisme.⁴¹

ii. Sources et méthodes

Sources

Le processus de recherche ne fut et n'est pas linéaire. À ce titre, les lectures n'ont pas simplement précédé l'arrivée sur le terrain, mais se sont poursuivies tout au long du parcours empirique et analytique. Ces lectures parfois précisent et réorientent l'avancée

⁴⁰ Annexe 2. Puis elle mentionne par la suite qu' « on est déjà de cultures mixtes à la base ». Cela participe notamment à forger l'hétérogénéité du lieu.

⁴¹ SWANEPOEL, H. & DE BEER, F., *Community Development : Breaking the cycle of poverty*, Juta, 2011, p.42; concernant la nécessité d'une action qui se doit avant tout d'être collective mais dont certains acteurs restent en marge : « *There is a personal freedom for individuals to join the collective activity or not* ». Cela rejoint l'entretien mené en compagnie de Thembi; « **Thembi :** *C'est ton business si tu ne parviens pas à te vendre. Tu sais, personne ne pourra m'enlever mon propre business à moi. Mais à nouveau si tu veux pas être sous la pluie, prend ton parapluie, car voilà je ne pas te forcer à faire quelque chose si tu n'en as pas l'envie.* », Annexe 2.

du chercheur sur le terrain. Ce dernier n'est pas dépourvu de surprises et de découvertes en tous genres. Un exemple parmi d'autres; lors d'un entretien chez *Mama Shumi* (12.10.2015), Lwando dévoile qu'au sein du *New Kayamandi*, qui semblait, de par la littérature (« A needs analysis for health interventions – case study of Kayamandi » ou Rock, 2011 et Dutoit, 2009), être caractérisé par une forme d'enveloppe homogénéisante, au sein de laquelle les individus partageaient quasi uniformément les mêmes traits en contraste à l'*Old Kayamandi*. Ce constat est pourtant nuancé par le répondant. Ainsi, des clivages internes existent au sein même du *New Kayamandi*, complexifiant une rupture intergénérationnelle qui paraissait clairement s'établir, de par les lectures entre les anciens et nouveaux arrivants. Or, certains nouveaux arrivants sont parvenus à faire leur place et s'établir dans la communauté à l'image des premiers arrivants, et ce au détriment de groupes d'individus potentiellement déviants au sein du *New Kayamandi*.⁴²

Quatre catégories complémentaires

Pour en revenir aux lectures, quatre catégories principales composent le volet littéraire.⁴³ À savoir un certain nombre d'ouvrages et articles qualifiés de généraux nous autorise à mieux cerner le contexte socio-racial et historique particulier sud-africain, de même que la manière dont le tourisme international et national a petit à petit éclos dans ce pays, qui reste le plus visité d'Afrique, malgré que le continent soit à la traîne dans ce secteur. Puis, des ouvrages et articles plus spécifiques ou « opératoires »,⁴⁴ liant tourisme et développement avec au cœur de cette relation l'idée d'un *Pro Poor Tourism* (PPT) ou *slum tourism*. En ce sens, les *townships tours* sud-africains seraient le pendant des *tours* effectués dans les favelas brésiliennes ou la visite par des sans-abris des recoins « invisibles » de la ville de Rotterdam; en bref un tourisme de la pauvreté. Or, diverses lectures contrecarrent cette essentialisation du lieu visité, qui serait uniquement caractérisé par la précarité de ses résidents (l'article de Folio, 2010, entre

⁴² La figure du jeune guide touristique, entrepreneur local, semblant être un modèle de réussite pour ce qui est de la nouvelle génération du *township*.

⁴³ À noter que ces 4 catégories se complètent, plus qu'elles ne se distinguent entre elles. La division a simplement pour tâche de regrouper des troncs communs entre eux.

⁴⁴ C'est-à-dire des lectures qui font avancer rapidement sur le sujet; BEAUD, S. & WEBER, F., *Guide de l'enquête de terrain*, Grands Repères Guides, 2010, p.63.

autres).⁴⁵ La librairie fournie de Stellenbosch a de même permis de, via des articles traitant de l'histoire particulière de Kayamandi (Rock, 2011), des incendies qui ont récemment et continuent à secouer le lieu (Du Toit, 2009) ou d'autres articles traitant des nécessités en termes de logement, de santé ou d'infrastructures, mieux saisir les spécificités et challenges qui restent à venir. À ma connaissance, une étude approfondie de son ouverture au tourisme n'a pas été réalisée jusqu'à ce jour. Concernant les apports méthodologiques, ils sont de plusieurs types. L'ouvrage de Beaud et Weber (2010) nous remémore les précautions à adopter lors du travail de terrain, qui plus est ethnographique; via l'idée de rendre « la parole aux humbles », ainsi que « familier l'étranger » (p.6). Cette démarche n'est pas sans rappeler l'ouvrage de Bagele Chilisa (2012), intitulé « *Indigenous Research Methodologies* », promouvant une relation entre le chercheur et l'enquêté « je/nous », plutôt que « je/tu ».⁴⁶ L'idée étant, pour cette auteure, originaire du Botswana, de viser au maximum à une recherche éthique et coresponsabilisante. Puis, l'ouvrage de Giroux et Tremblay (2009) intervient comme une bonne pique de rappel quant aux subtilités de la recherche en sciences humaines, via notamment un chapitre non dépourvu d'intérêt traitant de l'éthique de la recherche. Enfin, des ouvrages et articles, qui, bien que n'ayant pas à proprement parler pour but d'enseigner des préceptes à suivre en sciences sociales, permettent, de par leur ancrage ethnographique, de mieux cerner les particularités de cette méthode ancrée sur le terrain. L'article de Clifford Geertz de 1972, intitulé « Jeu d'enfer, Notes sur les combat de coqs balinais » en est un bon exemple. Finalement, des sources diverses telles des brochures, sites internet (site de la compagnie '*Bites and Sites*', entre autres), comptes rendus de bloggeurs⁴⁷ sont autant d'apports qui permettent d'étoffer les lectures à ce sujet.

1. Ouvrages/articles généraux

Nous pouvons penser à diverses lectures qui se réfèrent au « Grand Apartheid » ou Apartheid territorial telles que « Les Questions urbaines en Afrique du Sud », d'Onana (2000) retraçant notamment les 40 ans d'échec des politiques d'urbanisation sud-

⁴⁵ Le terrain a, d'ailleurs, tendance à confirmer l'hétérogénéité du lieu déjà perceptible de par la littérature à ce sujet.

⁴⁶ D'ailleurs, Busisiwe Deyi critique le fait que les *townships tours*, auraient tendance à; « *Because the relationship is from the onset one of observer and observed, it removes possibilities of identifying mutual points of struggle. It sets the template for interaction at a 'you vs. us' level, removing the possibilities of a 'we' interaction.* », <http://africasacountry.com/2014/10/a-take-your-madam-home-campaign-instead-a-comment-on-social-justice-tours-in-townships/>, consulté le 15.11.2015.

⁴⁷ <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

africaines concernant la question des *townships* suivant la fin de la Second Guerre mondiale (1950-1990). Dans la même lignée, l'article « *measuring quality of life in informal settlements in South Africa* » de Richards and al. (2015) nous donne à réfléchir quant aux principaux challenges que recouvrent une « partie »⁴⁸ des *townships*, de par une méthodologie faisant la part belle au point de vue des acteurs locaux. Puis, l'article « *a descriptive study of the dynamics of relative poverty in the Western Cape province of South Africa* », bien qu'à composante quantitative, nous en dévoile davantage sur la situation socio-économique des résidents du Cap occidental, avec une attention particulière sur les populations noires et coloured majoritairement frappées par la précarité.

S'en suivent diverses lectures, soit d'ouvrages, soit de rapports du gouvernement sud-africain, concernant les potentialités de coupler tourisme et développement. L'idée étant de diversifier l'offre touristique, non plus seulement aux grandes attractions touristiques, mais de viser à un tourisme responsable et englobant les minorités et les zones en périphérie dans la chaîne d'acteurs pouvant bénéficier des retombées de ce secteur. En ce sens, le « *White Paper on the Development and promotion of Tourism in South Africa* » vise à une plus grande équité social, à un *empowerment* économique et à plus de coopération et de partenariats entre acteurs sur le terrain.⁴⁹ « *The Global Tourism System; Governance, Development and Lessons from South Africa* », dont l'auteure est, qui plus est sud-africaine (Cornelissen, 2005), nous permet de nous familiariser d'avantage avec les principaux tournants et évolutions qu'a connu le secteur touristique en Afrique du Sud, d'autant plus dès la fin de l'Apartheid, sur le plan légal et diplomatique. Ainsi, l'initiative '*Brand South Africa*', lancée en 2002, via la promotion d'un « *more equitable sharing of the development benefits of tourism* » est un exemple parmi d'autres des mesures adoptées afin de viser à un tourisme plus responsable, via une plus grande répartition des bénéficiaires sur le territoire sud-africain. Finalement, pour ce qui est de ce premier volet, divers articles (Folio, 2010; Ramchander, 2004; Rolfes, 2009) font directement référence aux *townships* et les *tours* qui ont contribué à diversifier l'offre touristique sud-africaine et ouvrir des espaces qui furent et restent en partie cloisonnés aux touristes de passage ou nationaux. Une insistance particulière est portée sur l'hétérogénéité du lieu « *township* » (Folio, 2010), les impacts socio-culturels

⁴⁸ Les *informal settlements* n'étant pas l'unique type d'habitat que décèlent ces lieux.

⁴⁹ WHITE PAPER, *The Development and Promotion of Tourism in South Africa*, May 1996.

des « visites » (Ramchander, 2004) ou encore, pour ce qui est d'une étude comparative, un recensement de 40-50 compagnies offrant des *townships tours* au Cap (Rolfes, 2009).

2. Ouvrages/articles spécifiques

Ce deuxième volet a plus directement trait aux relations entre tourisme et développement, ce que certains auteurs (Sellinger, 2009) appellent, d'ailleurs, de manière assez péjorative, le « *poorism* ». Derrière ce terme « *poorism* » se cache l'idée des PPT (*Pro Poor Tourism*) dont l'idée serait de faire partager à un maximum de personnes défavorisées les bénéfices du secteur touristique. Ce procédé n'est pas dépourvu de critiques; étant parfois qualifié de voyeurisme (cf. Butler, 2003) ou de consumérisme de la pauvreté. Butler (2003) et d'autres intellectuels(les) ne mâchent pas leurs mots concernant les dérives de ces pratiques. Ainsi, selon Busisiwe Deyi, « *Queer rebellion, lesbian resistance, part-time writer warrior* », ⁵⁰ les *tours* n'auraient participé qu'à renforcer et légitimer la déshumanisation des opprimés, d'individus subissant l'insertion d'agents externes dans leur intimité.⁵¹ A ces critiques acerbes, mais révélatrices du produit particulier que semble pour d'aucuns constituer ces visites, l'*agency* et l'*empowerment* de certains acteurs est à considérer.⁵² Ainsi, cela renvoie à la débrouillardise et aux stratégies développées par quelques-uns des résidents locaux recomposant, figeant et déformant leurs pratiques les plus quotidiennes. Ces stratégies tendent à nuancer le destin figé et statique que l'oppression dans leur intimité tendrait à provoquer par les touristes de passage. Ainsi, la figure d'un « *social entrepreneur* » (Swanepoel et De Beer, 2011) capable de « *seize upon new opportunities* » (p.22) renvoie à l'idée d'un « *entreprenariat ethnique* » (Costes, 1994). D'autant plus dans un contexte, Kayamandi, dont la plupart des résidents ont migré en aspirant à des meilleures conditions de vie et, dès lors, certains d'entre eux(ou elles) se sont mis(es) à leur propre

⁵⁰ <http://africasacountry.com/author/busisiwe-deyi/>, consulté le 28.09.15.

⁵¹ Ajouté à cela, nous pouvons penser à l'ouvrage de Nicolas Bancel (2004), intitulé « *Zoos humains* », qui, bien que ne se référant pas directement aux *townships tours*, nous en apprend d'avantage sur des pratiques questionnables telles que l'« *exhibition de l'autre* », la « *monstration de la différence* » et les « *ethnic shows* » qui furent des procédés courants durant l'époque coloniale; exhibitions de l'exotique, caractérisés par une forme de racisme populaire. Ces exhibitions mettaient en scène des individus « *exotiques* » dans les grandes villes européennes derrière des grilles ou enclos devant les yeux ébahis des citadins.

⁵² « *Bhattacharyya (2004:12) argues that the "ultimate goal of development should be human autonomy or agency." Therefore, any developmental effort that includes or targets a specific community will only be successful if the result is that the community is empowered to act.* », cité par DUTOIT, N., *Informal Settlement Fires : Addressing the issue in Kayamandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2009, p.59.

compte en parvenant à créer leur petit *business*.⁵³ Mais qu'en est-il des stratégies relationnelles qui vont s'établir entre les divers acteurs? En ce sens, Roy (2010), développe diverses dimensions, de ce qu'il considère être l'affrontement entre les protagonistes d'un lieu. La coopération, la compétition ou la cooptation (terme hybride entre coopération et compétition) sont autant de concepts, qui, dans la réalité, vont influencer le comportement des acteurs locaux et impacter sur les stratégies développées, de même que sur l'évolution des relations entre les individus du microcosme étudié. Enfin, l'idée étant de focaliser son attention sur le concept du « rapport marchand »; qui définit la relation entre les personnes amenées à participer aux échanges économiques (Agence/Touristes/Acteurs locaux -> guides touristiques, petits commerçants, etc.). Puis d'un « monde en créolisation » (Hannertz, 1987); le microcosme de Kayamandi semblant être un mélange d'une pluralité d'origines ethniques, représenté par diverses nations, et ce malgré l'appartenance de la quasi intégralité des résidents à la catégorie des Noirs.⁵⁴ Les catégories d'appartenance à une race étant spécifiquement visibles dans le contexte sud-africain et qui restent ancrées dans les normes en forgeant en grande partie les relations socio-raciales, ainsi que la consommation de produits et de signes dans un nouvel univers social.

Pour en revenir à Kayamandi, l'intérêt des chercheurs sur cet espace est de divers types; Rock (2011), nous dépeint l'historique du *township* et nous apprend notamment que le lieu; « *has not been a passive location in the Western Cape subject to the whims of those in power* » (p.3). Cette recherche décompose l'évolution du lieu en plusieurs phases et nous permet de mieux cerner le Kayamandi actuel à partir des transformations et chamboulements qui ont marqué son histoire agitée. S'en suit le travail de Dutoit (2009), qui, à partir d'un événement dramatique, et particulier aux zones informelles du *township*, à savoir des incendies dévastateurs à répétition qui l'ont frappé, nous en apprend d'avantage sur les réactions suscitées par les instances locales et provinciales en charge de lutter contre ce phénomène.⁵⁵ Ainsi, l'idée sous-jacente de

⁵³ « *Relocation to an urban area can facilitate employment, and general better life opportunities (Gelderblom, 2007:242)* », cité par DUTOIT, N., *Informal Settlement Fires: Addressing the issue in Kayamandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2009, p.25.

⁵⁴ En 2011, 94,6% d'entre eux sont affiliés à la catégorie « Noirs », 4,7% de « Coloured », 0,2% de « Blancs », 0,1% d'Indiens et 0,5% « Autres ».

⁵⁵ « *The case includes all role-players affected and involved in addressing the issue, and also includes the government legislation, policy, and role-players involved in disaster management from a macro to a micro level perspective* », DUTOIT, N., *Informal Settlement Fires: Addressing the issue in Kayamandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2009, p.65.

l'article semble être de cerner si cette zone à la marge est prioritairement placée au centre des préoccupations d'acteurs externes au *township* lorsqu'elle est frappée par des événements tragiques. Dans la même lignée, un rapport datant de 2012,⁵⁶ porte une attention toute particulière sur la zone informelle la plus répandue du *township* de Kayamandi; à savoir Enkanini, plus exactement, le but étant de comprendre davantage les principaux challenges que recèle le lieu en termes d'accès à l'eau, à l'hygiène publique, à l'énergie; mais aussi à l'emploi ou aux allocations sociales. Concernant plus directement l'ouverture du tourisme dans le *township*, comme déjà mentionné; peu, voire pas encore d'intérêt a été porté à cette potentielle « ressource ».

3. Ouvrages/articles méthodologiques

L'ouvrage de Beaud et Weber (2010) n'a pas pour ambition de définir une méthode de recherche absolue et unilatérale pour « apprentis-sociologues/ethnologues en partance pour le terrain » (p.9), mais aide, entre autres, à surmonter « la solitude du terrain ».⁵⁷ C'est avant tout un guide définissant les écueils et « gaffes » à éviter, de par l'exemplification riche qui le constitue.⁵⁸ De même, cet ouvrage rejoint le livre de Bagele Chilisa (2012) dans le sens d'un chercheur qui se doit de discuter « d'égal à égal » (p.82) avec les répondants(es) en visant à « ne jamais se départir de cette attitude respectueuse et détachée » (p.83). L'enquêteur(rice) ayant à trouver un savant mélange entre familiarité et distanciation/dépaysement vis-à-vis de son milieu d'enquête. Bagele Chilisa (2012) promeut une recherche participative, à travers laquelle les résultats de la recherche doivent aussi, et avant tout, bénéficier aux communautés locales. Le mot d'ordre étant « *I belong. I participate. I share.* » (p.22); ainsi l'auteure vise à une recherche au maximum éthique, qui, « déracinerait » les hiérarchies préétablies. Cette émancipation des enquêtés(es), par une démarche qualifiées d'« hybride », n'est pas sans rappeler un séminaire suivi durant le semestre d'automne 2015 à Stellenbosch intitulé « *Qualitative Data Analysis* » qui nous a introduit les points constitutifs de la « *Grounded Theory* » en insistant sur la nécessité de placer les interviewés(es) en tant qu'experts de l'objet sur lequel nous portons notre attention, quitte à inverser les relations de pouvoir. C'est là toute l'humilité et modestie dont un chercheur en sciences

⁵⁶ Enkanini (Kayamandi) Household Enumeration Report, Enkanini Community Leadership – Stellenbosch Municipality, 2012.

⁵⁷ Dans le même ordre d'idée, l'ouvrage de Giroux et Tremblay (2009), s'articulant autour des grandes étapes d'un projet de recherche, offre un certain nombre de lignes directrices utiles dans le cadre du présent travail de mémoire, de même que pour ce qui est de la présentation de ce dernier.

⁵⁸ Encadrés gris foncés dans l'ouvrage.

d'excellent à terrible (excellent, très bien, moyen, suffisant, terrible).⁶⁰ Nous pouvons y observer un *township* défini comme « *a vibrant place* », disposant d'une « *vibrant community* » et dont le *tour* proposé serait un « *perfect mix* » entre culture, histoire et dégustations culinaires. D'ailleurs, l'un des commentaires n'oublie pas de mentionner qu'« *everybody felt completely safe* ». ⁶¹ Puis, divers déplacements à l'office du tourisme de Stellenbosch ou à la municipalité de Stellenbosch ont permis d'obtenir notamment une ou deux cartes un peu plus précises de l'espace considéré.⁶² Enfin, les sites internet (de l'agence '*Bites and Sites*', entre autres) et divers comptes rendus de bloggeurs quant à leur visite à Kayamandi sont autant de sources utiles à la constitution du présent travail. Ainsi, « *The Awkward Beauty of Visiting a Township in South Africa* », ⁶³ titre d'un commentaire posté par un blogueur américain, est révélateur de l'expérience pluridimensionnelle que celui-ci semble avoir expérimenté en visitant le *township* de Kayamandi.

Méthodes

*« L'ethnographie se réclame souvent, mais pas toujours, d'un interactionnisme méthodologique qui lui permet de prendre en compte les individus, non comme les atomes de base de la description, mais comme le résultat d'interactions et de processus qui leur préexistent, au premier rang desquels les différentes modalités de la socialisation. »*⁶⁴

&

« Il s'agit de comprendre les groupes, à la fois dans leurs relations les uns avec les autres (un atelier dispose d'une personnalité collective dans ses rapports avec les ateliers voisins, comme une équipe avec les autres équipes, une école avec les autres écoles, etc.), et dans les

⁶⁰ Il reste encore à savoir si le fait d'avoir apprécié la visite nous pousse d'avantage à poster un commentaire. Il y a là un risque de biais.

⁶¹ Ce constat va à l'encontre des images et idées que les touristes se font en amont de la visite des *townships*. En principe, « *negative associations clearly dominate the semantic field of the term "township"* », la délinquance étant l'une des dérives du lieu à laquelle s'attendent à être confrontés les visiteurs; ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009, p.37.

⁶² Bien que ça ne soit pas chose facile, la bibliothèque de l'Université de Stellenbosch ne disposant, d'ailleurs, que de très peu d'archives sur Kayamandi, hormis quelques clichés en noir et blanc ou d'articles scientifiques traitant des problématiques que recèle ce lieu.

⁶³ <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

⁶⁴ WEBER, F., *Settings, Interactions and Things – A Plea for Multi-Integrative Ethnography*, *Ethnography*, vol.2, no.4, 2001, p.292.

relations que leurs membres entretiennent entre eux (de coopération, de rivalité, de subordination hiérarchique, etc.) »⁶⁵

La démarche de l'ethnographe vise à aller « voir de plus près la réalité sociale ».⁶⁶ Il s'agit pour ce dernier de dépasser les explications toutes faites et aprioris qui dépeignent un lieu ou un microcosme particulier. Cette curiosité doit permettre au chercheur de surpasser les idées préconçues et prénotions dont il ou le monde extérieur au microcosme étudié se serait prémuni en amont. Il y a là, en outre, un parallèle saisissant à tirer avec l'imaginaire qu'entoure la notion de « township ». Ainsi, même en ne s'y étant jamais rendus, certains Blancs sud-africains vont vous décrire avec précision, ce qui le constituerait, de même que les résidents qui y vivent. Ceci dans les moindres détails; en quelque sorte, « vous êtes « sur le terrain » avant même de vous y être déplacé. »⁶⁷ ⁶⁸ L'enquête ethnographique vise, elle, justement à franchir le pas; à partir sur le « terrain » sans être sous l'emprise de l'image stéréotypée de l'objet étudié. L'ethnographie qui puise sa source dans la tradition qualitative de l'école de Chicago, se veut avant tout inspirée par l'interactionnisme symbolique. L'ethnographe se doit de mêler art et science, selon Woods (1986). Cet équilibre à trouver rapproche sa démarche de celle du romancier, de l'historien social (et/ou du rappeur ?).⁶⁹

Idéalement, il s'agit de viser à « *an equal two-way of exchange* » et de « *promote balance and harmony* »⁷⁰ entre le chercheur et l'enquêté. Cette relation donnant-donnant n'est pas une sinécure; c'est là toute la difficulté de la tâche de l'ethnographie, qui, de par notamment une approche *bottom-up*, se doit autant que possible de balayer toutes

⁶⁵ Ibid, p.301.

⁶⁶ BEAUD, S. & WEBER, F., *Guide de l'enquête de terrain*, Grands Repères Guides, 2010, p.7.

⁶⁷ BEAUD, S. & WEBER, F., *Guide de l'enquête de terrain*, Grands Repères Guides, 2010, p.86.

⁶⁸ Cela rejoint en partie ce qui est dit par Selwyn Davidowitz, à savoir; « *It is for this reason that I do not agree with those who say that township travel is not safe. The locals who proclaim this have more than likely never set foot in a township, yet act as if they are experts. These people are misinformed. I say this in a qualified manner as I spend the best part of 2-4 days a week in Kayamandi and other townships and can without any doubt say that these proponents of hearsay are completely wrong and do townships residents more of an injustice than anything else.* » Il reste encore à savoir les raisons qui poussent ce dernier à présenter le lieu de la sorte, bien qu'en 2008 (l'année de la publication du commentaire) la problématique sécuritaire était probablement moindre. Les entretiens semi-directifs vont donner un autre « son de cloche » quant à la situation actuelle en termes de sécurité, un peu plus nuancée; <http://www.ilovecapetown.com/township-tours.htm>, consulté le 26.02.2015. Les médias participeraient aussi à caricaturer les traits de certains individus. Ainsi, « comme d'autres producteurs de ce média unidimensionnel qu'est la radio, Hay s'efforça de forger des personnages faciles à identifier et à visualiser sans les avoir jamais rencontrés. »; PETERSON R. A., *La fabrication de l'authenticité [La country music]*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992, p.12.

⁶⁹ <http://1libertaire.free.fr/GLapassade06.html>, consulté le 18.11.2015.

⁷⁰ CHILISA, B., *Indigenous Research Methodologies*, Sage Publications, 2012, p.105.

dérives égocentriques. Ainsi, la fameuse formule de Descartes « je pense, donc je suis » faisant la part belle au « moi », prend plutôt l'allure d'un « *I am we* », « *you are in me* » ou « *I am because we are* », d'après Chilisa (2012).⁷¹ Cela réduit alors la subordination hiérarchique entre l'autorité du chercheur et le microcosme étudié. Il n'empêche, la sociologie des élites semble donner un autre « son de cloche ». Nous pouvons, entre autres, penser à l'œuvre de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot. Leurs études de la haute-bourgeoisie française font face à des enquêtés d'un statut supérieur au leur et ont à négocier cette subordination inverse de départ. Etant un jeune sociologue blanc « en herbe », qui plus est universitaire et originaire de Suisse, me confèrent dans le *township* d'emblée un certain prestige dont il s'est agi rapidement de se départir. En effet, malgré moi, le fait d'appartenir à cette « race » et bénéficiant d'un statut socio-économique élevé,⁷² dans un pays dont les hiérarchies socio- raciales restent très ancrées instaure un rapport de force particulier.⁷³ Les hiérarchies semblent s'établir automatiquement et il est difficile de s'en distancier. Alors même que la démarche du présent travail est une relation d'égal à égal. Ce principe de respect des personnes rencontrées a pour but de valoriser ces derniers; ce sont eux les véritables experts du présent travail se devant de coconstruire la réalité observée avec ceux-ci. Malgré ma présence de cinq mois sur place, je n'ai pas la prétention d'en savoir plus que les résidents du lieu, de même que d'experts détenant un certain bagage sur Kayamandi et de ses habitants. Aussi, il nécessite d'une « *research with people rather than on people* ». ⁷⁴ Comme nous allons l'observer par la suite, ce ne sont alors pas uniquement les entretiens semi-directifs « formels » qui ont constitué le ciment de ce travail. Mais bien un assemblage de discussions informelles, d'observations « non-scientifiques » spontanées ou naturelles et empiriques (dissimulées/non dissimulées) et d'interactions du quotidien. Tous ces éléments, et plus encore, ont participé dans leur ensemble à coconstruire la réalisation de l'intérêt porté

⁷¹ « *one cannot have a sense of me without a sense of « we »* », p.279.

⁷² Bien que ne roulant pas sur l'or, sachant que le salaire mensuel moyen des résidents d'Enkanini, zone informelle du *township* de Kayamandi est de 1031ZAR (77,50CHF), nous constatons le décalage entre un jeune étudiant suisse de classe moyenne et certains résidents du *township*. L'idée n'étant pas de faire du misérabilisme, mais d'être simplement lucide et réaliste quant aux conditions de vie d'une partie de la population du *township*. Ce chiffre est tiré d'Enkanini (Kayamandi) Household Enumeration Report, Enkanini Community Leadership – Stellenbosch Municipality, 2012, p.12.

⁷³ À noter que je n'ai pas seulement rencontré des résidents du *township*. L'interview d'un Professeur d'isiXhosa, de la responsable de l'agence 'Bites and Sites' et d'un touriste ayant participé au *tour* complexifie et diversifie le rapport hiérarchique enquêteur-enquêté; tantôt dominant/dominé, tantôt dominé/dominant.

⁷⁴ CHILISA, B., *Indigenous Research Methodologies*, Sage Publications, 2012, p.306.

sur cet objet d'étude, à savoir les *townships tours* proposés à Kaymandi, ainsi qu'en orienter la rédaction.

Procédure de recueil des données

La Figure 2 qui suit tente de vous démontrer quel fut le cheminement de collecte des données, mêlant triangulation et méthode *snowball*. La triangulation offre l'avantage que « *the combination of multiple methods [...] within a single study is best understood, then, as a strategy which adds rigor, breadth and depth to any investigation.* »⁷⁵ Cette méthode *snowball* semble bénéfique; deux exemples tendent à le prouver. Ainsi, le second *township tour* du 16.09.2015 est l'occasion de rencontrer Lwando (jeune guide touristique du lieu) qui m'a par la suite mis en contact avec d'autres résidents. D'un intermédiaire, celui-ci est au fil du temps devenu un ami avec lequel nous avons partagé un *braai* (barbecue sud-africain) au *township*, passé des soirées ensemble à regarder la Coupe du monde de rugby ou d'autres moments agréables de la sorte (« *I don't even feel like I'm with a tourist when I'm with you guys... And your travel stories are amazing!* », Lwando, 12.10.2015). Ensuite, l'entretien de Mr Pumlan Sibula, Professeur d'isiXhosa, a été l'occasion pour ce dernier de me mettre en contact avec le Professeur Xaba, enseignant en sciences sociales à l'Université de Stellenbosch et dont la femme est originaire de Kayamandi.⁷⁶ Voici donc les principales étapes qui ont jonché le présent travail (Figure 2).

⁷⁵ Ibid, p.68.

⁷⁶ Malheureusement cet entretien n'a pas été réalisé. Ce dernier n'a pas répondu à l'*email* que je lui ai envoyé. De même, le temps qu'il me restait à disposition sur le terrain ne m'a pas permis d'aller directement à sa rencontre.

Figure 2: Recueil des données




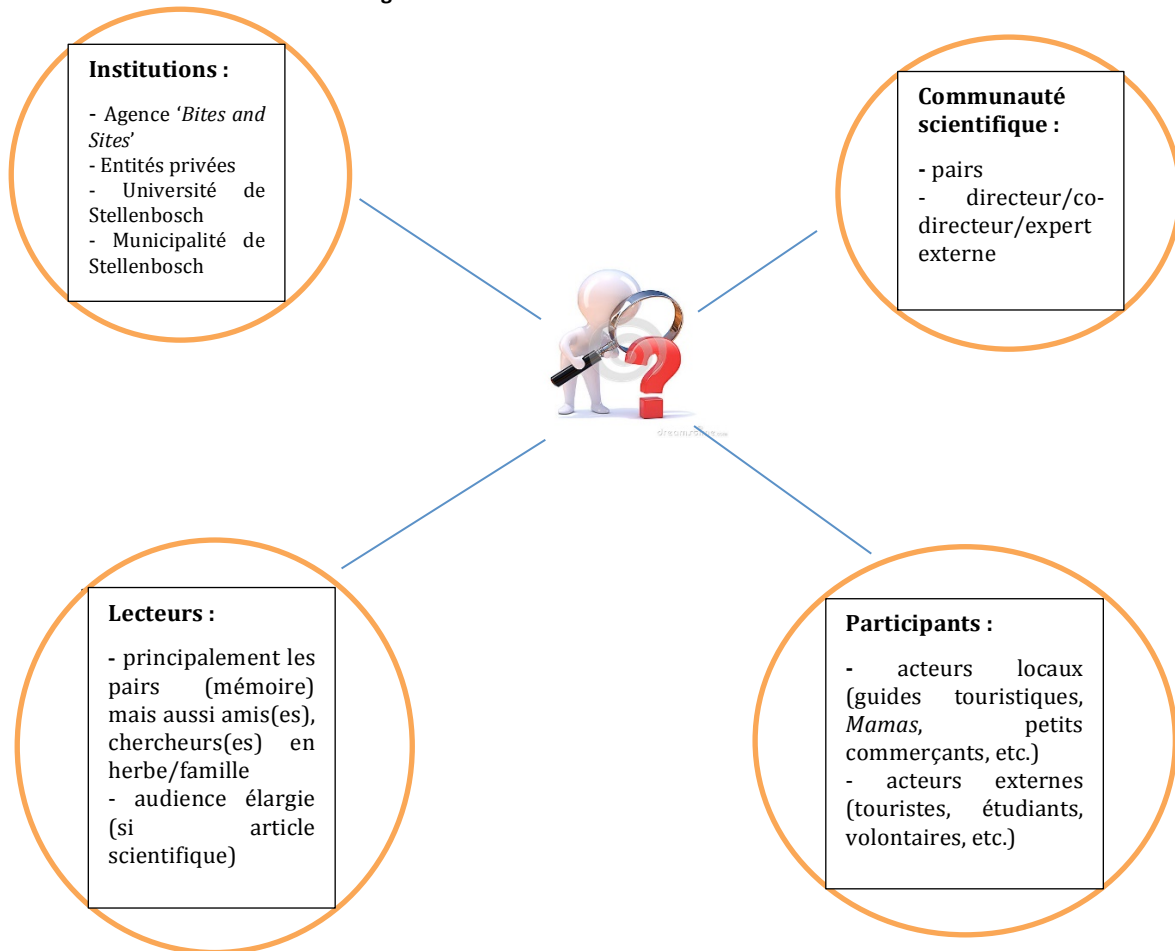
Puis, si nous devons, à l'image du schéma en page 14 (Giroux et Tremblay, 2009), illustrer l'environnement du chercheur (); quatre bulles l'entoure ou plutôt le complète dans le cadre de cette recherche (démarche se voulant avant tout participative, inclusive et coresponsabilisante). Voici ce qu'il en advient de la répartition de chaque acteur;

Figure 3 : L'environnement du chercheur



Il est intéressant de noter qu'à chaque *township tour* auquel j'ai participé, il y a un entremêlement de divers acteurs tels que le ou les responsables des compagnies offrant des *tours*, le ou les guide(s) touristique(s), les touristes ou étudiants effectuant les visites et les acteurs locaux. Cette démultiplication d'acteurs suppose une observation pluridimensionnelle et plusieurs « lunettes à chausser », parfois difficilement conciliables.⁷⁷ À savoir, celles du touriste lambda, du chercheur, de l'étudiant ou de l'ami. Il s'agit d'adapter son rôle en fonction de la situation. Un exemple parmi d'autres est lorsque nous avons été gracieusement invités par Lujah pour un *braai* à son domicile le

⁷⁷ « *co-researchers conduct a walking tour through areas of interest to observe, to listen, to identify different zones or conditions.* »; CHILISA, B., *Indigenous Research Methodologies*, Sage Publications, 2012, p.252.

16 Novembre 2015. Nous nous y sommes rendus en compagnie de Christian, sa collocatrice et une amie de Suisse en visite. Bien qu'ayant pu en apprendre davantage sur le parcours de vie des trois amis du *township* avec lesquels nous avons dégusté le poulet et les saucisses locales, l'idée n'était pas de « bombarder » ces derniers de questions relatives à mon objet d'étude. Mais plutôt de simplement passer un bon moment d'échange et de partage, ce qui fut véritablement le cas.⁷⁸ Il est utile donc de s'adapter à chaque fois au contexte, à la situation particulière dans laquelle nous nous trouvons. Tantôt chercheur, tantôt touriste, tantôt ami; ces identités multiples nécessitent un certain tact, en faisant preuve de bon sens.

iii. Concepts clefs et cadre théorique

Définition des principaux concepts sollicités

La partie qui suit tente de passer en revue divers concepts et éléments propres au contexte particulier sud-africain dans un premier temps. Cela en allant du général au particulier. À savoir, décliner certains termes se référant à l'histoire socio-raciale du pays tels que l'Apartheid comprenant le 'petit' et 'grand' Apartheid, de même que les *townships* qui furent au fil du XXème s. constitués et les *tours* proposés dans ces lieux. Puis, dans un second temps, une sélection de concepts se référant à l'imaginaire englobant les *tours* proposés sont brièvement décomposés tels que la « spectacularisation de l'autre », les « *ethnic shows* », le potentiel « voyeurisme » et « impact » socio-culturels de ces visites (cf. hyp.1). Enfin, dans un troisième temps, nous nous situons plutôt dans l'ordre des stratégies entreprises par les acteurs locaux. Ceci renvoie aux concepts de « stratégies relationnelles », « entreprenariat ethnique » et « social » et l'idée d'un « monde en créolisation » est brièvement développée.

i.

Apartheid: Terme signifiant littéralement « vivre à part » en afrikaans et qui aurait été utilisé pour la première fois en 1919. De ce fait, l'institutionnalisation des inégalités socio-raciales, qui se sont confondues avec la stratification sociale ont fondé au fil du

⁷⁸ Il n'empêche, ce fut l'occasion d'en apprendre plus sur les caractéristiques socio-démographiques de Lwando. Celui-ci étant le seul d'une famille de sept enfants à résider à Kayamandi. Son père travaille à Port-Elizabeth (Cap oriental), il n'a pas véritablement de contacts avec l'ensemble de sa fratrie étant pour la plupart dans la région de Johannesburg. Il fait, toutefois, occasionnellement un retour au Cap oriental. Puis, ces deux petites phrases, tirées çà et là de nos discussions durant la journée, sont révélatrices de la figure de petit entrepreneur de ce dernier. Ainsi, « *money is what decides for us.* » ou « *you're a soldier, that's what my daddy used to tell me.* » furent notamment prononcées de sa bouche.

temps un système d'exclusion généralisé des populations non-blanches sur l'ensemble du territoire sud-africain.⁷⁹ Ce régime s'étend de 1948 à 1990, mais ces bornes historico-politiques ne tiennent pas compte des pratiques sociales et culturelles qui dépassent en amont et en aval ces dates symboliques. En 1991, les principales lois qui fondaient ce régime sous la domination blanche sont abolies. Donc l'Apartheid se termine là d'un point de vue diplomatique et légal mais tend encore aujourd'hui à se perpétuer/perpétrer sur le plan racial, socio-économique et géographique. Deux types d'apartheid furent plus particulièrement instaurés, à savoir;

→ **'petit Apartheid'**: séparation et ségrégation dans la sphère publique, via un refus de toute mixité « génétique » et « raciale ».⁸⁰ Ce principe va de pair avec l'instauration, en 1950, de la loi, intitulée *Reservation of Separate Amenities Act*, qui stipule qu'il s'agit de légaliser des aménagements équivalents, mais distincts dans les lieux publics entre les communautés. Ainsi, les bureaux de postes, les cimetières et même les plages sont des espaces séparés pour chaque groupe. À cela, s'ajoute le *Population Registration Act* de 1950, qui, selon des critères biologiques, classe la population en fonction de son appartenance raciale. Cette appartenance est visible sur la carte d'identité des individus et ceux-ci sont alors divisés en quatre groupes distincts. À savoir les Blancs, les Noirs, les Métis (ou Coloured) et asiatiques. De plus, les mariages mixtes et même de simples relations sexuelles demeurent formellement interdits.

→ **l'Apartheid territorial ou 'Grand Apartheid'**: Dès le XIXème siècle, les populations noires sud-africaines ont été confinées dans des zones urbaines marginales. Celles-ci résident alors dans des *compounds* ou *hostels*, des sortes de centres pénitenciers qui forment un univers clos et contraignant (cf. *location*). Ces *compounds* sont, en outre, les ancêtres des *townships*, qui, suite au *Slum Act* de 1934 sépare populations blanches et noires. Les villes sont découpées en deux organes bien distincts, via des autoroutes, des lignes de chemin de fer, ou des rivières et les populations réparties territorialement en fonction de leur couleur. À cet Apartheid urbain, s'est couplé la création de « Bantoustans » (ou *homelands*); des entités artificielles, proposées, voire imposées à des peuples qui n'en veulent pas.⁸¹ Ainsi, ces territoires ruraux enferment une population entière à la marge privée pour une bonne part d'entre elle de richesses naturelles et d'industries, sans accès au commerce international.

⁷⁹ EBOKO, F., L'Afrique du Sud, un passé si présent (Commentaire), Sciences sociales et santé, Volume 28, n°3, 2010, p.109.

⁸⁰ Eboko (2010) relève à propos d'une fragmentation consistante dans la société, des insignes sur lesquelles il est rédigé « *white persons only* » durant l'Apartheid et qui désormais stipulent « droit d'admission réservé ». À Stellenbosch, bien que le « droit d'admission réservé » ne soit pas visible, certains lieux publics du centre-ville paraissent inaccessibles pour ce qui est des résidents noirs et coloured de Kayamandi et Cloetesville. Ainsi, le spectre de l'Apartheid tend à persister, non plus sur un plan légal ou diplomatique, mais plutôt économique et socio-racial. L'Afrique du Sud post-apartheid semble donc partiellement déracialisée; la polarisation étant devenue d'avantage socio-sociale; THEDE, N. et BEAUDET, P., De la lutte anti-apartheid aux mutations de la culture politique, Politique africaine, p.28. Dès lors, intégrer plus encore les communautés noires dans le champ visuel des minorités blanches reste un objectif prioritaire. En quelque sorte, il s'agit de visibiliser d'avantage l'invisible.

⁸¹ BULLIER, A., *Apartheid : l'écriture d'une histoire 1940-1990*, Université Paris 1, Palabres Vol. V, n° 1, 2003, p.62.

Figure 4 : Tableau chronologique/récapitulatif des événements marquants du présent travail

XIX ^{ème} s.	Afrikaners se décrivant comme « peuple élu »; Bien que l'esclavage ait été aboli en 1833, les populations africaines locales furent considérées comme inférieures et dominables.
1918	Kayamandi devient la première « aire noire »
1919	Utilisation pour la première fois du terme « Apartheid ».
1934	<i>Slum Act</i> ; répartition territoriale des individus en fonction de leur race.
1941	Établissement de la « location » Kayamandi.
1948	Début de l'Apartheid sur le plan légal et diplomatique.
1950-1990	40 ans d'échec des politiques d'urbanisation sud-africaines.
1950	<i>Reservation of Separate Amenities Act/Population Registration Act</i> , Daniel François Malan, ultranationaliste blanc à la tête du pays.
1964	Emprisonnement de Nelson Mandela, sous Hendrick Verwoerd => durcissement des règles (de plus en plus suprématistes et racistes).
1976	Émeutes de Soweto (le plus peuplé des <i>townships</i> du pays -> env. 1.3 mio. d'habitants en 2009).
1980	Premiers <i>townships tours</i> proposés en Afrique du Sud, à l'initiative des résidents des <i>townships</i> .
1983	D'une « location », Kayamandi devient un <i>township</i> .
1985	Image désastreuse de l'Afrique du Sud dans le monde; négociations entamées par De Klerk.
1986	<i>Restoration of South African Citizenship Act</i> .
1989	De Klerk à la tête du pays. Il finit par comprendre que la minorité blanche ne peut pas indéfiniment régner en opprimant la minorité noire.
1990	Lancement des PPT (<i>Pro Poor Tourism</i>). ⁸²
1993 à 2002	Tourisme qui ne cesse de croître en Afrique du Sud.
1991	Mandela est libéré en 1991, s'y ajoute l'abrogation de la plupart des lois d'Apartheid.
1994	Le pays sort de l'Apartheid sur le plan du droit. Élection de Nelson Mandela (1994-1999); première élection multiraciale.
1994-1996	Tensions entre ultranationalistes blancs et révolutionnaires noirs.
1996-...	Glissement démocratique; pouvoir fonctionnant de manière décentralisée./ <i>White Paper on the Development and promotion of Tourism in South Africa</i> .
1997	Hausse drastique des habitations informelles à Kayamandi.
1999-2008	Gouvernement Mbeki (ANC).
2000	Le secteur touristique participe à hauteur de 10% au PIB du pays.
2002	' <i>Brand South Africa</i> './ 70% des touristes en Afrique du Sud proviennent du continent (principalement des pays limitrophes).
2005	Constitution d'« <i>homestays</i> » à Kayamandi. (Date potentiellement antérieure)
2008	9,1 mios de visiteurs, soit 8,3% de plus que l'année précédente. ⁸³ /Gouvernement Motlanthe (2008-2009).
2009-...	Gouvernement Zuma.
2010	Le secteur touristique participe à hauteur de 20% au PIB du pays./Premiers <i>tours</i> culinaires proposés par l'agence ' <i>Bites and Sites</i> '.
2012	Association entre Hanli et Thembi => <i>townships tours</i> culinaires et culturels proposés à Kayamandi.

⁸² HOLDEN, A., *Tourism, Poverty and Development*, Routledge, 2013, p.120.

⁸³ FOLIO, F., Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, *EchoGéo*, 2010, p.2.

Le tableau ci-dessus vise simplement à répertorier les principales dates mentionnées dans le présent travail et ainsi mieux saisir dans quel contexte l'offre « *township tour* à Kayamandi » a évolué.

Township: Les définitions de ce lieu sont diverses et variées. Cette zone correspond à;

« *a suburb or city of predominantly black occupation, formerly designated for black occupation by apartheid legislation.* »⁸⁴

Notez qu'on n'y mentionne pas la potentielle précarité des résidents de ce lieu. Ainsi, cette définition ne manque pas de nous le rappeler;

« *Le township désigne, en Afrique du Sud, les zones urbaines ou quartiers souvent pauvres et sous-équipés qui ont été réservés aux non-blancs, principalement des Noirs et des Coloured, mais aussi des travailleurs indiens, qui y ont été déplacés souvent de force au nom des lois sur l'Apartheid.* »

Cette essentialisation⁸⁵ du lieu et de ses résidents se ressent à nouveau, via cette définition de Pernegger et Godehart (2007), à savoir;⁸⁶

« *The term "township" has no formal definition but is commonly understood to refer to the underdeveloped, usually (but not only) urban, residential areas that during Apartheid were reserved for non-whites (Africans, Coloureds and Indians) who lived near or worked in areas that were designated 'white only' (under the Black Communities Development Act (Section 33) and Proclamation R293 of 1962, Proclamation R154 of 1983 and GN R1886 of 1990 in Trust Areas, National Home lands and Independent States).* »⁸⁷

Il n'est pas pour autant question d'omettre les problématiques et challenges que recouvrent ces lieux mais de simplement nuancer des définitions quelque peu unidimensionnelles. Ainsi, Folio (2010) relève que dans ces zones, il y a;

« *la mise en place d'équipements et de services publics, l'érection de logements sociaux, l'apparition de quartiers aisés et sécurisés.* »⁸⁸

De même, il s'agit d'avoir à l'esprit toute la diversité et les clivages internes du milieu étudié.⁸⁹

townships tours: Ces *tours* auraient débuté dans les années 1980 de l'initiative des habitants des *townships* même afin de montrer à la minorité blanche leurs conditions de vie. Ils restent principalement représentés dans les grandes Provinces du pays (Gauteng, Cap occidental, et en moindre mesure au KwaZulu-Natal et au Cap oriental) et se veulent comme une sorte de miroir, renvoyant à un pan de l'histoire du pays douloureux. À savoir, l'Apartheid. D'après Folio (2010), le *township tour* sud-africain à cette particularité qu';

« *Il assume un épisode médiatisé de l'histoire du pays, soit l'Apartheid urbain, en tentant d'inverser l'image répulsive qui lui est associée. L'attrance pour les townships se nourrit d'un désir de compréhension de la ségrégation raciale institutionnalisée et de la mise à bas d'une politique inique. Paradoxalement, la*

⁸⁴ <http://www.oxforddictionaries.com/definition/english/township>, consulté le 21.11.2015.

⁸⁵ « l'idée, selon laquelle des groupes de gens pourraient être définis par certaines caractéristiques essentielles, visibles et objectives, qui seraient inhérentes aux individu(es), éternelles et inaltérables ». Les critères principalement essentialisés sont en principe le genre, la race, l'origine nationale, l'ethnie, l'orientation sexuelle ou la classe; <http://www.non-fides.fr/?L-essentialisme-et-le-probleme-des>, consulté le 02.05.15.

⁸⁶ Bien que l'utilisation du « *usually* » et « *not only* » vise à complexifier la réalité du lieu.

⁸⁷ PERNEGGER, L. & GODEHART, S., Townships in the South African Geographic Landscape – Physical and Social Legacies and Challenges, Training for Township Renewal Initiative (TTRI), October 2007, p.2.

⁸⁸ FOLIO, F., Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, EchoGéo, 2010, p.13.

⁸⁹ JOUNIN, N., Voyage de Classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers, Cahiers libres, Paris : 2014, p.33.

réputation de dangerosité, de pauvreté et « d'informalité » accolée à ces quartiers noirs semble aussi agir comme un produit d'appel. »⁹⁰

ii.

Spectacularisation de l'autre : La spectacularisation renvoie directement au fait de;

« transformer un événement, une action en spectacle, de le rendre spectaculaire. »⁹¹

Ainsi, Vanessa Schwartz (1998) utilise le concept de « spectacularisation » pour expliquer;

« comment l'apparition de la culture de masse a transformé la société contemporaine de la Révolution industrielle en une « société de spectateurs » où le pouvoir est médiatisé. »⁹²

Quant à l'« autre », il se rapporte à l'idée d'« altérité », d'« exotique » (vs la « normalité humaine »).⁹³ Cet « indigène »⁹⁴ exhibé vise, d'après Nicolas Bancel et al. (2004), dans leur ouvrage intitulé « Zoos humains, Au temps des exhibitions humaines », à rassurer un Occident en quête d'identité. L'« économie du regard »⁹⁵ renvoie, par ailleurs, à l'idée développée par ces derniers d'une « monstration de la différence », un regard, qui, au fil du temps, participe à édifier une autre dimension de l'« altérité »; à savoir, la construction de la différence.⁹⁶

Ethnic/freaks shows: Les cabinets de curiosité aspirent à exposer les personnes différentes corporellement, mentalement ou racialement comme des bêtes de foire dans les grandes villes européennes ou américaines durant le XIXème et la première moitié du XXème s. Ainsi;

« Le discours exagéré et sensationnel de ces shows met en avant ce qui différencie les êtres humains de la moyenne occidentale, il accentue le caractère corporel qui devient une anomalie pour créer un spectacle. À de rares exceptions près, le discours est un tissu de mensonges divulgué par un bonimenteur qui a pour mission d'exciter le public par l'insolite, le sauvage, le bestial... »⁹⁷

Selon Nicolas Bancel et al.,;

⁹⁰ <https://echogeo.revues.org/12243>, consulté le 21.11.2015. À ce produit d'appel sensationnaliste quant à la dangerosité perçue des lieux, l'agence 'Bites and Sites' tente justement de proposer une lecture différente et nuancée du township visité. Ainsi, Thembi, guide touristique de l'agence confie durant l'entretien du 05.10.2015 que; « **Thembi** : Oui, car on entend toujours « oui, ne va pas au township car c'est vraiment dangereux et tout », ce qui est de la merde ! Tu sais ? Surtout aujourd'hui... »; Annexe 2. Il n'empêche, l'aspect sécuritaire est tout de même discuté aux travers de lectures et d'autres entretiens menés et cette composante reste une inquiétude de la part de résidents eux même implantés dans le lieu. Ce qui diverge de cette vision quelque peu angélique de la guide touristique.

⁹¹ <http://www.cnrtl.fr/definition/spectacularisation>, consulté le 22.11.2015.

⁹² <http://www.cairn.info/revue-romantisme-2010-4-page-23.htm>, consulté le 22.11.2015.

⁹³ <http://www.deshumanisation.com/phenomene/freaks-shows>, consulté le 22.11.2015.

⁹⁴ L'indigène étant celui qui est fixé à demeurer sur un territoire donné; **Thembi** : *« Biensûr ! Tu vois, à moins que je gagne à la loterie, je ne me rendrai certainement jamais dans ton pays. »*, Annexe 2. Toutefois, Jounin (2014, p.33) dénonce l'« enveloppe homogénéisante » de ce terme; terme qui, selon lui, est propice à toutes les généralisations et dérives d'essentialisation. Ainsi, nous risquons d'oublier la diversité et les clivages internes d'un milieu.

⁹⁵ « *We tend to reduce cultural identity to a utility function.* »; COMAROFF J.L. & Jean, *Ethnicity, Inc*, Chicago Studies in Practices of Meaning, University of Chicago Press, 2009. Selon eux, l'hégémonie (empire) du marché tend à tout marchandiser. Ainsi, tout ne serait que produit, objet, marchandise. Quid de l'authenticité.

⁹⁶ BANCEL, N. & al., *Zoos Humains; Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004, p.16.

⁹⁷ <http://www.deshumanisation.com/phenomene/freaks-shows>, consulté le 22.11.2015.

« Il y avait certes plus d'une façon d'exhiber un phénomène, mais le mode de présentation exotique était un grand favori. »⁹⁸

Et

« des exhibitions exotiques qui mettaient autant en valeur leurs (les non-Occidentaux) anomalies que l'étrangeté de leurs mœurs. »⁹⁹

Voyeurisme: Si nous nous attardons sur la définition de ce concept, il est notable de remarquer qu'en première instance, il n'a rien de péjoratif. Le voyeurisme fait simplement référence à;

« une personne qui aime regarder, observer les choses, les gens. »¹⁰⁰

Mais en seconde instance, à l'homme voyeuriste et pervers, s'y ajoute la définition d';

« une personne qui se plaît à découvrir des choses intimes, cachées et qui est d'une curiosité malsaine. »

Ces dérives voyeuristes sont, d'ailleurs, mentionnées par Rolfes (2009, p.50). Ainsi;

« Culture or the cultural heritage becomes a centre of attention only during the tour. The way in which this happens partly reinforces old stereotypes and clichés of colonial origin ("African superstition", "poor but happy"). From this perspective, a correspondence between poverty and the cultural "other" is easily produced in the context of township tourism. Thus, an exoticisation of deprivation takes place which entails an aesthetic configuration or culturalization of poverty. Together with the sense of insecurity (put into perspective by the security of the minivan), the socio-voyeuristic wants of bourgeois "thrillseekers" are satisfied. »¹⁰¹

Impact: Si nous nous référons à la définition de ce qu'est un « impact », deux possibilités s'offrent à nous, soit nous comprenons ce concept comme étant un;

« effet de choc, retentissement (d'une action forte) (sur quelqu'un ou quelque chose). »

Soit comme une;

« vive répercussion produite (sur l'opinion). »¹⁰²

En l'occurrence, le présent travail porte son intérêt sur les deux aspects de la définition. C'est-à-dire, pour ce qui est de la première des deux, l'idée vise à mieux comprendre l'impact socio-culturel de ces *tours* sur les communautés locales. Puis, pour ce qui est de la seconde, de mieux saisir comment à partir du *tour* effectué, le touriste fait évoluer son imaginaire et les préconceptions dont il était probablement pourvu en amont de la visite.

Concernant l'impact socio-culturel, selon Ramchander (2004, p.74);

« Because tourism is a global set of activities crossing many cultures, an understanding of the consequences of the interaction between managing, generating and receiving tourism societies is vital (Cohen, 1979, Greenwood, 1989, Sharpley, 1994; Burns & Holden, 1995). »

En ce sens, Doxey (1975) décrit 4 phases concernant l'évolution plausible du rapport entre acteurs locaux et touristes perceptibles sur la Figure 5 ci-dessous;

⁹⁸ BANCEL, N. & al., *Zoos Humains; Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004, p.50.

⁹⁹ Ibid, p.52.

¹⁰⁰ <http://www.cnrtl.fr/definition/voyeurisme>, consulté le 22.11.2015.

¹⁰¹ « new form of imperialistic voyeurism. », <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

¹⁰² <http://www.cnrtl.fr/definition/impact>, consulté le 22.11.2015.

Figure 5 : Les causes de la potentielle irritation entre acteurs locaux et touristes: Doxey's irridex¹⁰³

STAGE	HOST COMMUNITY ATTITUDE	CHARACTERISTICS
Stage 1	Euphoria	<ul style="list-style-type: none"> • Small number of visitors • Visitors seek to merge with the local community • Host community welcomes tourism • Limited commercial activity in tourism
Stage 2	Apathy	<ul style="list-style-type: none"> • Visitor numbers increase • Visitors are taken for granted • The relationship between tourists and the host community is more formalised
Stage 3	Irritation	<ul style="list-style-type: none"> • The number of tourists grows significantly • Increased involvement of external commercial concerns • Increased competition for resources between tourists and residents • Locals concerned about tourism
Stage 4	Antagonism	<ul style="list-style-type: none"> • Open hostility from locals • Attempts to limit damage and tourism flows

iii.

coopération/compétition/cooptation (modes hybrides): Nous nous situons dans l'ordre des « stratégies relationnelles ». Il y a ainsi « trois grands modes relationnels classiques (l'affrontement, la coopération et l'évitement) et des modes hybrides, combinant deux dimensions. Le concept de coopération en constitue l'un d'eux et a donné lieu à un volume important de recherches depuis quelques années. »¹⁰⁴

Aussi, diverses stratégies peuvent être entreprises. La coopération est définie sociologiquement comme suit;

« l'aide, entente entre les membres d'un groupe en vue d'un but commun. »¹⁰⁵

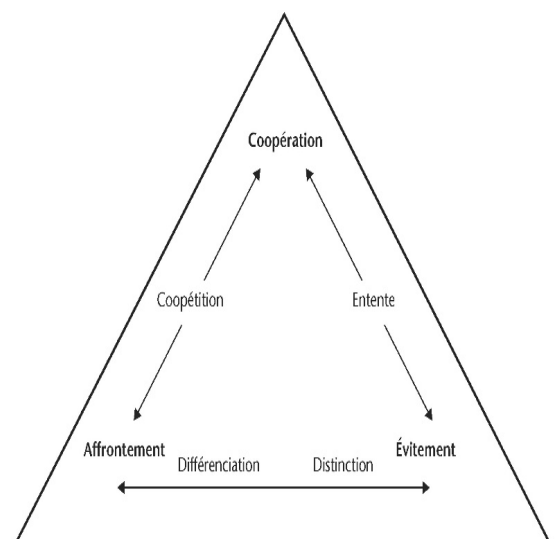
Puis, selon Koenig (1996, p. 264), la coopération (ou collaboration) se définit en ces termes;

« Un comportement concerté qui a pour motif d'améliorer la position relative de ses auteurs ou d'aménager le contexte de leur action. [Elle peut concerner :] fabrication de composants communs, vente de produits entre concurrents, échange d'informations, lobbying, etc. [...] La collaboration peut avoir pour objet de partager des ressources (semblables ou complémentaires) ou de réguler les interactions. »

D'après Costes (1994, p.245);

« coopérer est une nécessité pour pouvoir mettre en œuvre une technique ou en accroître l'efficacité. »¹⁰⁶

Figure 6 : le triptyque des stratégies relationnelles



¹⁰³ RAMCHANDER, P., *Towards the Responsible Management of the socio-cultural impact of Township tourism*. Submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Philosophiae Doctor in the Faculty of Economic and Management Sciences, University of Pretoria, Department of Tourism Management, 2004, p.75. En l'occurrence, à Kayamandi, nous serions encore dans un stade entre l'euphorie et l'apathie.

¹⁰⁴ ROY, P., *Les stratégies relationnelles*, La Découverte, 2010.

¹⁰⁵ <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/coop%C3%A9ration>, consulté le 22.11.2015.

¹⁰⁶ L'idée développée par l'auteur est celle d'un « rapport marchand », à travers lequel c'est la capacité de tisser un réseau de relations sociales qui permet aux « sauvettes » d'étendre leurs débouchés et de découvrir des opportunités commerciales.

Pour ce qui est de l'affrontement ou compétition, nous nous référons, cette fois-ci, à l'idée d'une;

« lutte, rivalité simultanée de plusieurs personnes ou groupes de personnes dans la poursuite d'un même but. »¹⁰⁷

En bref, la compétition est l'antinomie de la coopération. Mais lorsque nous assemblons ces deux termes, le concept de « coopération » émerge; une relation hybride, ami-enemi. Ce terme évoque une situation dans laquelle un individu ou groupe est à la fois concurrent et partenaire. Ainsi;

« L'intérêt majeur du concept et des travaux qu'il a suscités est de dépasser la vision dichotomique des relations sur le marché (i.e. soit concurrentielles, soit coopératives). »¹⁰⁸

Nous sommes plutôt ici dans l'ordre d'une perspective dynamique qui donne lieu à la création d'une ambiguïté relationnelle.

L'entreprenariat ethnique: Cela renvoie aux « ressources culturelles »¹⁰⁹, à « la loyauté » et la « tradition commerciale » de certains migrants. Le migrant est donc;

« un acteur économique qui crée ou contribue activement aux changements de structures sociales. »¹¹⁰

Dès lors, celui-ci va créer un certain nombre de stratégies afin de s'insérer à la société/microcosme d'accueil. D'ailleurs, cet entrepreneur ethnique détient-il un savoir-faire particulier?

Entrepreneur social : Il existe plusieurs définitions de ce qu'est un entrepreneur social, qui tendent à converger;

« Les entrepreneurs sociaux sont avant tout motivés par l'intérêt général. Le profit est pour eux un moyen, non une fin en soi. Ils cherchent à concilier initiative privée et solidarité, esprit d'entreprise et volonté de rendre l'économie plus humaine, rentabilité et partage des richesses. »¹¹¹

et/ou

« a person with an exceptional ability to see and seize upon new opportunities, the commitment and drive required to pursue them, and an unflinching willingness to beat the inherent risks. [...] As someone who targets an unfortunate but stable equilibrium that causes the neglect, marginalization, or suffering of a segment of humanity; who brings to bear on this situation his or her inspiration, direct action, creativity, courage, and fortitude; and who aims for and ultimately affects the establishment of a new stable equilibrium that secures permanent benefit for the targeted group. »¹¹²

Monde en créolisation: Selon Hannerz (1987), le concept de « créolisation » se développe aujourd'hui en un sens plus général. Il se réfère donc à;

« ... creolist concepts suggest that cultural mixture is not necessarily deviant, second-rate, unworthy of attention, matter of place. To me, at least, « creol » has connotations of creativity and of richness of expression. Creolist concept also intimate that there is hope yet for cultural variety. Globalization needs to be a matter only of far-reaching or complete homogenization; the increasing interconnectedness of the world

¹⁰⁷ <http://www.cnrtl.fr/definition/comp%C3%A9tition>, consulté le 22.11.2015.

¹⁰⁸ ROY, P., *Les stratégies relationnelles*, La Découverte, 2010.

¹⁰⁹ De même qu'à l'idée d' « ethnic networks »; DE LAME, D., *A Hill among a Thousand: Transformations and Ruptures in Rural Rwanda*. Africa and the Diaspora: History, Politics, Culture, The University of Wisconsin Press and Royal Museum for Central Africa, 2005.

¹¹⁰ COSTES, L., La dimension "ethnique": Une explication du comportement économique des migrants?, *Revue française de sociologie*, Vol.35, No.2, 1994, p.232.

¹¹¹ <http://inm.qc.ca/blog/definition-dun-entrepreneur-social-selon-linm/>, consulté le 23.11.2015.

¹¹² SWANEPOEL, H. & DE BEER, F., *Community Development, Breaking the cycle of poverty*, Juta Academic, Fifth Edition, 2012, p.22.

also results in some cultural gain. Again, « a bit of this and a bit of that is how newness enters the world ». »
113

Et c'est cette souplesse dans la collaboration avec les différents acteurs économiques qui favoriserait le croisement des populations diverses en contribuant à créer une dynamique interculturelle dans tel ou tel lieu.

Cadre théorique

A partir de là, si nous nous affairons à clarifier et regrouper certains des concepts précédemment mentionnés et les illustrer quant à l'objet de recherche « *townships tours à Kayamandi* », nous remarquons que les visites proposées ont la particularité de regrouper une pluralité d'acteurs. Dès lors, les responsables d'agence et les entités privées optent pour quels types de « stratégies relationnelles »? De même, qu'en est-il de la relation entre ces agences et les acteurs locaux? Cet espace, à la périphérie de Stellenbosch, qui fut séparé de la ville blanche sous le 'Grand Apartheid', possède la particularité d'être constitué d'une migration principalement nationale qui regroupe des habitants Noirs sud-africains (mais pas seulement) originaires du Cap oriental. Il est saisissant de se questionner sur la manière dont les nouveaux arrivants s'intègrent dans le microcosme et si l'« *entreprenariat ethnique* » discuté par Costes (1994), est perceptible à Kayamandi. Notons aussi la pluralité d'origines que regroupe cet espace cloisonné. De même que la manière dont « on » s'intègre principalement de par sa diaspora dans l'emploi. Ainsi, ces « ressources communautaires » et/ou capital social présupposent que l'appartenance ethnique des résidents leur attribue un sort commun.¹¹⁴

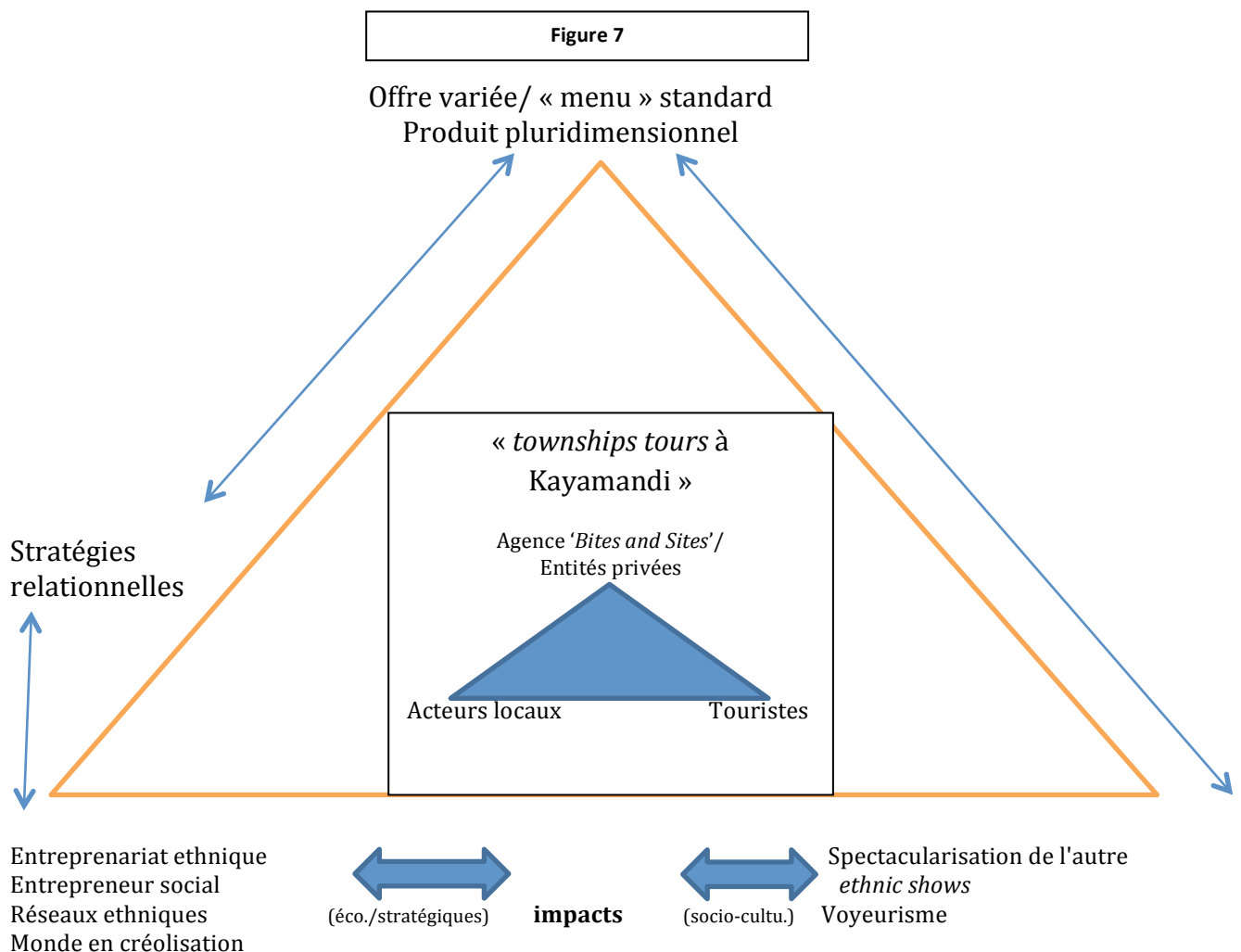
Puis, une question plus polémique vise à mieux comprendre si les *townships tours* s'inscrivent dans la tradition des « *ethnic shows* ». À la différence que, cette fois-ci, nous sommes plutôt dans l'ordre du « safari urbain/humain », via des « indigènes » auxquels nous rendons visite directement dans leur habitat. En outre, il nécessite de mieux cerner les potentielles formes sensationnalistes de certains des *tours* proposés. Des résidents qui pratiquent une activité répétée et répétitive devant les yeux ébahis de touristes de

¹¹³ https://www2.unine.ch/files/content/sites/maps-chaire/files/shared/documents/travaux_ecrits/chanel_sophie_creolisation.pdf, consulté le 23.11.2015.

¹¹⁴ « **Thembi** : Oui ! euh... Tu sais les Somaliens, eux, ils sont toujours... tu vois... oui, dans le commerce. D'ailleurs, dans probablement 80 à 90% des magasins dans la communauté sont gérés par des Somaliens. Et... Les Nigériens biensûr c'est la drogue ! Les Congolais sont ceux qui réparent les voitures. Les Zimbabwéens sont ceux qui travaillent dans les restaurants. Car ils sont plus... euh... et même comme ils se tiennent, tu vois qu'ils sont très éduqués ! », annexe 2.

passage ou de « bourgeois casse-cous » (Rolfes, 2009, p.50). Ceux-ci venant simplement observer et légitimer cet « autre », si différent. Ce voyeurisme renvoie donc aux impacts socio-culturels de ces visites sur les résidents locaux, qui semblent, d'après l'expérience ressentie à ce jour, majoritairement s'amuser, s'adapter et se jouer/moquer des touristes de passage. Cette dimension intériorisée de l'arrivée plus prononcée d'*Umlungu* dans leur environnement reste, toutefois, très récente pour ce qui est de Kayamandi. En effet, les *tours* ont débuté récemment, ce qui, à supposer que nous suivions le schéma de Doxey (1975), signifie que le pire reste à venir.¹¹⁵

Le schéma (Figure 7), vise à démontrer la pluralité d'acteurs engagés dans l'offre « *townships tours* » à Kayamandi, ainsi que les principaux concepts gravitant autour de ceux-ci et que le développement thématisé tente d'analyser plus profondément.



¹¹⁵ Encore faut-il être certain que l'afflux en masse de touristes aille forcément de pair avec une détérioration des relations entre acteurs locaux et touristes. De même, les acteurs locaux et les responsables des agences ont leur mot à dire quant au développement du tourisme souhaité dans ce lieu, ce qui renvoie à l'idée d' « *attempts to limit damage and tourism flows* ».

Ce schéma nécessite tout de même quelques éclaircissements. Il est notamment à remarquer que pour ce qui est des concepts de la « spectacularisation de l'autre » et des « *ethnic shows* », nous nous situons à un niveau intermédiaire entre l'agence ou les entités privées et les touristes. De même, étant dans l'univers « abstrait » des imaginaires, il est difficile de concrètement les situer dans un tel schéma. Les acteurs locaux, par exemple, participant aussi par une pratique répétée à coconstruire cette potentielle « spectacularisation » (cf. jeu d'acteurs). Pour ce qui est d'un « monde en créolisation », à nouveau, ça n'est pas uniquement applicable aux acteurs locaux. Dès lors, le monde, englobe les touristes, les institutions proposant des *tours* et ces acteurs locaux; simplement, ce phénomène est d'autant plus perceptible dans le microcosme étudié.

Cette partie introductive s'est donc déroulée en plusieurs temps. Un cours prologue vise à expliciter le terrain particulier sur lequel le présent travail fut ancré. S'en suit, une problématisation, qui, plus spécifiquement, tente de décomposer l'offre « *townships tours* à Kayamandi », de par les caractéristiques de l'agence '*Bites and Sites*', unique agence proposant des *townships tours* implantée à Kayamandi. Cette partie est ainsi l'occasion de présenter la question de recherche et les sous-questions liées en y introduisant les deux hypothèses qui sont plus longuement discutées et analysées dans le développement thématique. La première consiste à mieux cerner un produit qui paraît pluridimensionnel, plutôt qu'uniquement hybride ou ambigu. La seconde oriente le récit sous les stratégies entreprises par les acteurs locaux afin d'être inclus dans le maillon « *townships tours* ». Par la suite, une revue de la littérature et les principales sources sollicitées sont discutées avec un certain nombre d'ouvrages/articles généraux, d'autres plus spécifiques, et une série de lectures méthodologiques. Ajouté à cela, l'apport d'articles en ligne, de bloggeurs ou d'autres types de données (brochures, journaux papiers, publicités, etc.) n'est pas dépourvu d'intérêt. Concernant plus particulièrement la méthodologie décryptée, ce travail, avant tout ethnographique, tend à une approche éthique et co-responsabilisante des acteurs locaux, procédant par triangulation; à savoir une combinaison de lectures, d'observation et de discussions informelles/entretiens semi-directifs. L'idée est, dès lors, d'exposer les grandes lignes de la méthode empruntée. Enfin, pour clore cette première partie introductive, divers concepts sont passés en revue renvoyant aux hypothèses posées afin de s'insérer dans

un cadre théorique cherchant au mieux à démontrer les spécificités et mécanismes de l'offre « *townships tours* à Kayamandi ».

Pour ce qui est du développement, il se décompose en plusieurs parties. À l'image du prologue introductif, le développement débute de manière brute. C'est-à-dire qu'il s'agit de relever quel est le ressenti perçu par le touriste lambda et/ou chercheur quant au(x) tour(s) vécu(s). L'analyse étant tout de même en cours d'élaboration. Puis, l'historiographie de Kayamandi, ainsi que les *townships tours* offerts dans ce lieu, vise à introduire les grandes lignes de cette zone ayant évolué d'une *location* de migrants à un *township* comprenant (entre autres) diverses infrastructures scolaires et médicales; une sorte de « ville dans la ville » dont la topographie permet de mieux saisir l'organisation spatiale du territoire. Les caractéristiques socio-rationnelles des résidents, puis les rapports genrés permettent de se faire une idée plus précise du microcosme qui le compose. Finalement, l'évolution touristique est brièvement décrite; via une insertion progressive des *townships tours* dans un espace, qui, auparavant, concentrait avant tout des *homestays*.¹¹⁶

Dès lors, trois grands thèmes sont plus profondément abordés. Dans un premier chapitre, l'idée est d'explorer et éplucher l'offre *township tour* en amont. C'est-à-dire qu'un certain nombre de brochures sont analysées du point de vue des mots et images utilisés. Cette technique *marketing* ne se résume pas simplement de par des brochures, mais les sites internet, ouvrages scolaires et guides de voyage participent aussi à créer un imaginaire « *post township tour* » dans l'inconscient collectif. Puis, dans un deuxième temps, nous nous situons dans le premier des deux sous-chapitre, de l'ordre des impacts socio-culturels avec un intérêt certain porté à la « fabrication d'authenticité ». Ces *tours* participeraient à créer « un autre » qui paraît en réalité pas si différent que cela. Puis « l'organisation de l'espace; ouverture et séparation intérieure » vise à mieux comprendre la séparation symbolique, couplée à une séparation territoriale (référence au Grand Apartheid) entre le « Nous » et le « Eux ». Enfin, dans un troisième temps, nous disséquons les stratégies et la marge de manœuvre que détiennent les acteurs locaux. Les profils de la *Mama businesswoman* et du (ou de la) jeune guide touristique débrouillard(e) sont plus longuement discutés. Les acteurs locaux exemplifiés paraissent être maîtres de leur destin et au fait des logiques et mécanismes dans lesquels ils ou elles sont insérés(es).

¹¹⁶ Logement chez l'habitant.

La conclusion vise dans un premier temps à tirer quelques enseignements de la question et des sous-questions posées via notamment l'infirmation ou non des hypothèses. Puis, dans un deuxième temps une ouverture offre un nouveau regard sur l'offre *township tour*, un « produit » qu'il s'agit sans doute plutôt de repenser, que démonter. D'autant qu'il se pourrait bien que l'attrait de ces *tours* aille crescendo dans les années à venir. De même, il est intrigant de se questionner sur la manière dont le présent travail pourrait se concrétiser sous forme de recherche appliquée. En bref, y aurait-il possibilité de le prolonger de par son implantation dans une ONG ou via la poursuite d'un Doctorat ?

II. Développement thématisé

Immersion progressive

Ma première véritable insertion à Kayamandi se fit patienter. Ainsi, bien que n'ayant pas suivi toutes les précautions divulguées lors de la conférence sur la sécurité menée durant la semaine d'information; à savoir, ne jamais se déplacer seul dans la ville à moins d'être muni d'un spray au poivre ou d'un sifflet et éviter au maximum de s'écarter du périmètre universitaire, il y a tout de même quelques règles de vigilance à respecter. C'est là tout l'équilibre à trouver entre d'une part une prudence exacerbée et de l'autre une naïveté à toute épreuve.¹¹⁷ D'ailleurs, le chercheur en sciences sociales désirant être le plus familier¹¹⁸ possible avec son microcosme se confronte dans le cas sud-africain à un contexte bien particulier et il s'agit tout simplement de ne pas brûler les étapes; surtout en tant que jeune chercheur blanc, de passage.¹¹⁹

Les jours se suivent et se ressemblent du côté de Stellenbosch et chaque instant est riche d'enseignement de par les discussions menées ou les rencontres effectuées. Puis, trois semaines après mon arrivée en terre sud-africaine; l'essence même, ainsi que l'objectif ayant motivé les démarches administratives pour lesquelles je me suis rendu dans ce pays si intrigant se concrétise. Je participe à un *township tour* à Kayamandi afin d'en apprendre davantage sur les spécificités de ce produit à plusieurs facettes. Il est donc précisément 11h, ce mardi 04 Août 2015. Après avoir feuilleté à la *JS Gericke Library* de l'Université un ouvrage passionnant de Bagele Chilisa (2012) intitulé « *Indigenous Research Methodologies* », je rencontre Hanli (responsable de l'agence '*Bites and Sites*') à la station-service « BP Merriman », sous une pluie fine. C'est la fameuse bruine hivernale du Cap occidental, qui ne va fort heureusement pas durer.¹²⁰ Christian, un ami de sciences politiques, nous rejoint quelques minutes plus tard, après

¹¹⁷ D'ailleurs, les acteurs locaux eux-mêmes nous conseillent de ne pas être trop naïfs; « **Mama Shumi** : *Oui, mais pas ici ! Les gens doivent utiliser un guide touristique pour vous amener dans les alentours...* », annexe 3. Il reste encore à savoir quels sont les intérêts de ces derniers à nous conseiller l'accompagnement d'un guide. Étant eux-mêmes insérés dans le tourisme.

¹¹⁸ *Going native*.

¹¹⁹ Cet aspect, nous avons pu l'aborder avec mon directeur et co-directeur durant les rendez-vous d'avant départ; l'idée n'étant pas d'aller mettre sa vie en danger dans le cadre d'une recherche de Master. Il s'agissait donc simplement d'avoir en tête quelques précautions à adopter dans un contexte qui reste particulier.

¹²⁰ Cette région, le Cap occidental étant réputée pour être constituée de microclimats. D'ailleurs, il est dit qu'au Cap, il est possible d'expérimenter les quatre saisons en une seule journée. Expérience faite.

que je me sois réfugié au chaud dans la voiture d'Hanli.¹²¹ L'échange est cordial et lorsque nous accédons dans le *township* aux environs d'11h10, via l'accès routier central qui mène à la rue Masitandane, nous rencontrons Thembi, jeune guide touristique du lieu vers 11h15, ainsi que deux sympathiques touristes américains de passage. J'éprouve à la fois un sentiment d'appréhension et d'excitation à l'idée d'expérimenter enfin cette offre si particulière; non plus seulement de par les lectures effectuées, mais sur le terrain, en pratique. D'ailleurs, au fil de la visite ce n'est pas simplement la vue/l'observation qui sont sollicitées, mais les cinq sens dans leur ensemble. Et là, au moment de nous saluer, une dame ivre bascule à terre, après qu'elle ait envoyé quelques claques à un autre homme, ivre aussi. Cette entrée en matière délicate mais paradoxalement comique, de par la chute tout en douceur de la dame est prise avec le sourire par l'ensemble du groupe et nous décidons rapidement de poursuivre notre chemin, après que la guide se soit assurée que tout était en ordre pour ce qui est des deux personnes à terre.¹²² En remontant la rue Masitandane, nous remarquons toute l'hétérogénéité du lieu; *shacks* (petites maisonnettes constituées de taules ondulées, bois et carton) d'un côté et maisons confortables de l'autre.

Puis, la visite à proprement parler débute par une entrée en matière concernant l'histoire du lieu. Ce sont principalement des hommes originaire du Cap oriental qui ont migré au départ; d'un monde rural à semi-urbain.¹²³ Ils furent confinés dans des *hostels*; avec des toilettes communes et chambres exiguës.¹²⁴ Cette migration saisonnière au départ (dans les années 1930-40), se serait petit à petit transformée en migration d'établissement. S'en suit, sur la rue Ndzawumbi, adjacente à Masitandane, la visite d'une crèche devant laquelle des enfants pétris d'énergie nous sautent dans les bras et entonnent en cœur la version isiXhosa de « Frère Jacques ». Cet échange concis (environ 5minutes) nous laisse présager une scène qui tendrait à se répéter et nous

¹²¹ L'hiver au Cap occidental, bien que court; sur une durée d'environ deux mois, reste rigoureux, les températures la nuit avoisinent les zéro degré et la journée entre dix et quinze degrés. Ce fut d'ailleurs un choc thermique assez virulent qui fut éprouvé par d'autres étudiants internationaux et moi-même, quittant l'Europe sous la canicule et avoisinant des températures de 35 à 40 degrés et des nuits sud-africaines à zéro degré dans des maisons non isolées. Il s'est agi de rapidement s'y acclimater.

¹²² Nous nous questionnons d'emblée sur la spontanéité de cet acte. Était-ce notre présence d'*Umlungu*; « Blancs » en Xhosa, de l'autre côté de la route qui a influencé le comportement des deux personnes? La réponse à cette question est de l'ordre d'une musique d'avenir.

¹²³ « **Thembi** : *Alors certains des habitants du Cap oriental sont allés à Johannesburg dans les mines d'or et certains d'entre eux sont venus ici pour... pour trouver des meilleures opportunités.* », annexe 2. Du Cap oriental, nous sommes à mi-chemin entre Johannesburg et le Cap. Dès lors, deux portes de sortie afin d'accéder à des opportunités d'emploi semblent s'offrir aux résidents de la Province orientale.

¹²⁴ Petits baraquements d'ouvriers.

nous questionnons à nouveau sur le caractère performatif de cet acte. Lorsque nous faisons face au Gymnase de Kayamandi, au sommet de la rue Luyolo, la guide nous confie toute la difficulté des élèves du lieu à accéder à l'Université. Ces derniers doivent combiner à la fois l'obtention de notes au-dessus de la moyenne et posséder les capacités financières afin de prétendre y étudier, et ce malgré les bourses d'études qu'ils peuvent décrocher.¹²⁵ Nous sommes là confrontés à une réalité pour le moins brutale du *township*; à savoir, l'éducation déficiente d'une grande partie des jeunes du lieu et leur difficulté d'ascension sociale qui paraît aller de pair avec un désir de la guide touristique de susciter chez le touriste lambda une réaction affective/sentimentale. L'émotion n'est que plus grande lorsque nous traversons des mini-chemins qui s'entrecroisent entre les *shacks* collés les uns aux autres assemblés à la partie Ouest du Gymnase. Nous sommes là confrontés à la pauvreté la plus extrême de résidents restant à la merci d'incendies à répétition qui dévastent la zone depuis quelques années. La guide touristique va nous le révéler au cours de la visite, renforçant l'émotion qu'avait suscité la découverte de ces lieux vétustes et au combien sommaires. Néanmoins, la particularité de cette visite de *townships* sud-africains est qu'elle tend à provoquer chez « le consommateur » un ascenseur émotionnel. Ainsi, la visite de l'artisan potier Jimmy, dont l'atelier s'érige en donjon au milieu de cet amas de taules, cartons, bois et fils électriques entremêlés les uns aux autres, réoriente l'expérience. Un moment de poésie à travers lequel l'artisan en deux temps, trois mouvements compose de par ses mains de fée, une œuvre d'une très grande finesse; à l'image de la beauté de son atelier. Au terme de la visite, c'est avec des étoiles plein les yeux que nous regagnons la demeure de *Mama Swartbooi*, qui, avec son feu de cheminée, nous contera quelques anecdotes rattachées à son lieu de vie. Celle-ci possède désormais une rue à son nom et ses *imifino* (épinards sauvages), *isonka samanzi* (pains à l'huile) et *itshakalaka* maison (mêlée de poivrons, tomates et oignons dans une sauce épicée) combleront les papilles gustatives de la table.¹²⁶

« *The awkward beauty of visiting a township in South Africa.* »¹²⁷

¹²⁵ Des bourses d'études auxquels seuls les plus méritants peuvent prétendre.

¹²⁶ « The food seemed to taste even better after learning the love she had for it. », <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

¹²⁷ <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015. La beauté du cadre est saisissante. Lors d'une journée passée dans le *township* en compagnie de Lwando et Lujah, jeunes résidents du lieu, Christian fait d'ailleurs remarquer que la situation en terme de vue est la meilleure dans la zone de Stellenbosch et ironise en s'exclamant : « *hey guys, be careful, because maybe a rich entrepreneur will buy the entire township to replace it by luxurious hotels, villas and lofts.* » Néanmoins, ce phénomène de gentrification est perceptible dans certaines favelas de Rio et cette remarque fait sens, malgré un contexte

Toutefois, qu'en est-il de l'authenticité de l'expérience vécue ? Est-ce une scène sans cesse « performée » ou un échange placé sous le signe de la sincérité et du partage original ?

Jeux orchestraux bien goupillés

Pour avoir participé à d'autres *townships tours* à Langa et Gugulethu en marge du Cap, nous remarquons un procédé (pour ne pas dire une routine)¹²⁸ similaire.¹²⁹

Guide touristique de Langa : « *Hey guys, it is not an urban safari, if you want to take a picture of somebody, you just ask !* »

Cette entrée en matière à Langa, *township* à une douzaine de kilomètres du centre du Cap, nous laisse présager le désir de l'agence responsable des *tours* de contrecarrer d'emblée les dérives qu'on pu ou pourraient engendrer l'insertion d'acteurs externes (*Outsiders*) dans le microcosme visité. Ainsi, ces mêmes dérives semblent intériorisées par les responsables des *tours* en question. Cette mise en garde agit en quelque sorte comme une pique de rappel d'une offre qui paraît se distinguer d'autres expériences. Des expériences que nous pourrions qualifier de *slum tours*, via la découverte d'individus passifs et sans marge de manœuvre faisant simplement de la figuration devant les clichés répétés des touristes de passage.¹³⁰ Concernant le principe, il se montre sur bien des aspects similaire à celui de Kayamandi.¹³¹ À savoir que nous sommes briefés sur l'historique du lieu,¹³² nous y découvrons l'un des emblèmes de

tout autre; <http://www.lejdd.fr/International/Ameriques/Actualite/A-Rio-de-Janeiro-des-favelas-version-bobo-612415>, consulté le 24.11.2015.

¹²⁸ « Ce déroulement semble quasi le même dans les *townships* provinciaux comme dans ceux d'autres villes du pays, ce qui laisse à penser que la prestation est de plus en plus formatée. »; FOLIO, F., Les township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud): d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, EchoGéo, 2010, p.9.

¹²⁹ « Irrespective of which township was visited, the tours usually combined very similar elements. »; ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009, p.22.

¹³⁰ « *It is an experience, rather than a tour!* » (29.08.2015), phrase prononcée par le responsable de la compagnie offrant ces *tours* et dont le « *rather* » tend à distinguer l'offre proposée de *tours* certainement à la chaîne qui brusqueraient les communautés locales. L'idée étant de se démarquer de la concurrence.

¹³¹ D'ailleurs, en amont de la visite, les responsables du *tour* nous ont clairement édicté le fil rouge de l'après-midi, lorsque nous étions confortablement assis à une terrasse du lieu en y dégustant les mets locaux du *township*. C'est aussi l'occasion pour la compagnie de nous vanter une autre facette de leur offre; à savoir, la visite du lieu à vélo et train local sur un laps de temps plus long.

¹³² Lors de la visite, nous nous insérons dans le petit baraquement qui a accueilli les premiers migrants du lieu; nous y remarquons toute l'exiguïté de l'unique pièce à vivre dans laquelle les 30 touristes de passage que nous sommes, nous trouvons l'espace de quelques instants. Une *Mama* du *township*, assise sur le lit, nous conte quelques-uns de ses souvenirs dans une « piaule » comprenant à la fois cuisine, chambre à coucher et étagère. Un moment quelque peu embarrassant.

rassemblement de Langa qu'est l'Eglise,¹³³ puis remarquons toute l'insistance du guide touristique quant aux talents sportifs et artistiques, via la mise en avant d'individus qui sont parvenus à tirer leur épingle du jeu grâce à leur persévérance et volonté de fer.

Guide touristique de Gugulethu (28.09.15): « *There is no real black middle class in the township. People either stay poor or get very rich. They are called Black Diamond as they are so wealthy that they don't even know how to spend their money, then they buy fancy sport cars, jewelry and big houses to show off their success.* »

Réussir ou mourir (*get rich or die tryin'*)¹³⁴, tel est le mot d'ordre qui me vient à l'esprit, en pensant à cette phrase proclamée par l'un de nos guides touristiques lors du *township tour* de Gugulethu. Ainsi, cela paraît démontrer toute l'étroitesse de la porte de sortie qui s'offre aux résidents du microcosme.¹³⁵

Figure 8: Poster à l'effigie de 50 Cent sur une petite échoppe de la ruelle informelle de Luyolo¹³⁶



¹³³ En l'occurrence à Kayamandi, l'insistance fut mise sur l'école, via la visite de la crèche et l'explication du rôle du Gymnase dans le *township*.

¹³⁴ Ce film de 2005 trace le parcours de vie du rappeur américain 50 Cent. Le contexte étant tout autre, mais les logiques paraissent plus ou moins similaires; l'attrait du monde capitaliste dans lequel nous baignons poussent certains individus de zones sensibles à se débrouiller par tous les moyens (trafics, argent facile, système D) afin de parvenir à leur fin, au détriment de la majorité de leurs contemporains, laissés sur le carreau.

¹³⁵ Cet aspect-là est plus longuement discuté dans le troisième chapitre du développement thématique concernant les stratégies développées par les acteurs locaux.

¹³⁶ <http://landloppers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015. D'ailleurs, nous remarquons toute l'influence états-unienne sur le style vestimentaire, la musique écoutée et le raisonnement de certains jeunes du *township*. Cela est approfondi dans le troisième chapitre du développement thématique.

Pour en revenir au fil conducteur de ces *tours*, et à Langa et à Gugulethu, le procédé est quasi le même. L'authenticité perçue via des habitants grimés nous servant des têtes de mouton à même la rue à Langa, transparaît à nouveau à Gugulethu de par la visite et la dégustation d'une bière locale dans une petite échoppe informelle. Cette quête d'authenticité va de pair avec une insistance sur les événements historiques qui ont participé à forger les zones visitées. Ainsi, à Gugulethu, nous découvrons l'édifice à la mémoire d'Amy Biehl, militante blanche anti-apartheid, qui avait été assassinée en 1993 par une foule d'anti-Blancs.¹³⁷ Puis encore, les Gugulethu *seven*, véritables « Che Guevara » locaux, groupe de 7 jeunes de 16 à 23 ans, tués par les forces de police sud-africaines en 1986 car ils s'étaient érigés contre le système d'Apartheid en place.¹³⁸ Enfin, les deux *tours* se terminent par un met dégusté dans un des lieux festifs des *townships* respectifs. En l'occurrence, une grande tente sous bâche, avec des tables en bois alignées et chaises en plastique à Langa et Mzoli's à Gugulethu. Même un dimanche pluvieux, Mzoli's rassemble une foule impressionnante; l'entrée y étant payante et des minibus débarquent des *guesthouses* (chambres d'hôtes) du Cap rendant la salle cosmopolite. Les gens y dansent, boivent, s'amuse et célèbrent un dimanche qui n'a rien d'ordinaire. Nous y goûtons à nouveau les plats locaux sur la musique endiablée de DJs passant les derniers tubes *House* du moment.¹³⁹ À ce propos, quant à la similarité et la répétition de l'offre, Rolfes (2007, p.22) l'exemplifie sur le tableau ci-dessous (Figure 9) et les lieux mentionnés furent bel et bien visité durant les *tours*.

¹³⁷ Ce qui prouve encore une fois que les tensions étaient encore très vives à « la fin » de l'Apartheid. La présence blanche, malgré les bonnes intentions d'Amy Biehl, était mal perçue par une partie des résidents.

¹³⁸ Nous nous rendons compte de toute l'importance des résidents du *township* à s'identifier/se raccrocher à des modèles et à des figures qui ont poussé ou poussent le *township* dans son ensemble vers l'avant. Nelson Mandela restant à bien des égards, au vue des artistes visités et du nombre de tableaux, dessins ou sculptures à son effigie, une figure de proue locale.

¹³⁹ ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009, p.23. Cet article, recensant 40-50 compagnies proposant des *tours* au Cap, tend à démontrer un procédé similaire des visites. À savoir un *background* historique expliqué tout au long du *tour*, la visite d'*hostels* de migrants, d'écoles préscolaires ou scolaires, la découverte de l'hétérogénéité du lieu, via la visite de maisons confortables, mais aussi de *shacks* ou *informal dwellings*, l'arrêt dans un *shebeen* (taverne informelle locale) ou la dégustation de mets traditionnels dans des maisons d'hôte ou restaurants du lieu. Il en est de même pour la description du déroulement du *tour* en p.6-9 par Folio(2010).

Figure 9: Destinations centrales dans le township

<i>Langa</i>	<i>Gugulethu</i>
<ul style="list-style-type: none"> • Tsoga Environmental Ressource Center 	<ul style="list-style-type: none"> • Memorial "Gugulethu Seven" (for the political activists shot dead by the police in 1986)
<ul style="list-style-type: none"> • Gugas-Thebe Cultural and Art Center 	<ul style="list-style-type: none"> • Market

Un aspect qui va, toutefois, quelque peu à l'encontre de la visite du township de Kayamandi est une répartition élargie des tâches durant les *tours* proposés en marge du Cap. Ainsi, à Langa, nous remarquons une personne, qui, tout au long du *tour*, se poste un peu à l'écart du groupe et surveille les alentours. Le nombre élevé du groupe (trente) et la taille conséquente du township expliquant sans doute le rôle prépondérant de ce « garde du corps » ou « ange gardien » local; à supposer que ces lieux recèlent des risques en termes de sécurité. A Gugulethu, les tâches sont de même démultipliées, c'est ainsi six guides touristiques qui sont à notre service et deux d'entre eux répartis dans les trois groupe de dix étudiants qui participent à la visite. Pour rappel, à Kayamandi, nous étions quatre visiteurs, dont une guide touristique et la responsable de l'agence '*Bites and Sites*' durant certaines parties du *tour* lors de la visite du 04.08.2015 et 17 visiteurs, dont une guide touristique externe et un guide interne (Lwando) lors de la visite du 16.09.2015.¹⁴⁰ Puis, le prix n'est pas le même; Comptez 790ZAR (environ 60CHF) à Kayamandi pour ce qui est du *tour* standard, comprenant le met partagé chez *Mama Swartbooi*, 20ZAR à Langa (afin de rémunérer le guide, le reste étant financé par l'Université), puis, 30ZAR à Gugulethu rémunérant les guides et 50ZAR (30+20) pour y déguster les plats de *Mzoli's* (à nouveau, le reste étant financé par l'Université).

Étude approfondie de l'offre « townships tours » à Kayamandi

Toutefois, l'essence même du présent travail n'est pas à visée comparative. Notre ambition est de saisir l'offre « *townships tours* à Kayamandi » dans son ensemble et de non seulement mieux cerner les mécanismes en termes d'imaginaires produits par ces visites, mais aussi les stratégies entreprises par les acteurs locaux afin de s'y adapter/accoutumer. Ainsi, il n'y a pas simplement d'un côté des touristes blancs

¹⁴⁰ À noter que la démultiplication des tâches peut aussi s'expliquer par le fait que certains guides sont formés à même le terrain. Ainsi, Rolfes (2009, p.33) relève pour ce qui est de Masiphumelele, township à une quarantaine de kilomètre du Cap, que: « *Since Pumlani hasn't passed the exam to become a tour guide yet, he is always accompanied by an additional guide of the travel agency.* »

acteurs et agents impériaux et de l'autre des résidents noirs vulnérables, uniquement assujettis à leur condition. Le jeu d'acteur est bien plus complexe et pluridimensionnel qu'il n'en a l'air et creuser l'envers du décor semble nécessaire.

i. Histographie de Kayamandi et « ses »¹⁴¹ *townships* tours

Bref détour historique

Il n'est pas là question, tel le géographe ou le démographe, qui effectuent des analyses fines quant à des problématiques d'urbanisme, d'environnement ou d'aménagement du territoire, de broser un tableau complet du lieu « Kayamandi ». Toutefois, il s'agit d'avoir à l'esprit que nous nous situons dans un espace bien particulier.¹⁴² En effet, de *location*, cette zone est devenue un *township* à proprement parler dès 1983. Par *location*, il faut comprendre un lieu sous le contrôle du gouvernement ou de la municipalité local.¹⁴³

Thembi : *Une « location » c'était simplement... un lieu pour des hommes et essentiellement composé par des baraquements nécessaires pour leur emploi. Un lieu sans femmes. Mais ensuite... un township, c'est un... un lieu qui contient une clinique, des écoles, etc. Enfin, toutes ces choses. Enfin, un lieu qui contient toutes ces infrastructures quoi ! Là c'est un township !*¹⁴⁴

Établi en 1941, il n'en demeure pas moins que des fermiers isolés (au nombre d'environ 80 individus) y ont résidé dès le début du XX^{ème} siècle déjà, et c'est précisément en 1918 que ce lieu est devenu la première « aire noire ».¹⁴⁵ ¹⁴⁶ À noter que plusieurs phases se sont succédées avant l'établissement définitive du *township* de Kayamandi. Durant la période couvrant la Seconde Guerre mondiale, ce sont surtout des hommes seuls et quelques familles qui s'y sont établis afin de travailler dans les fermes et les usines de Stellenbosch.¹⁴⁷ Puis, de 1953 à 1980, un accroissement des règles en ce

¹⁴¹ À supposer que la communauté du *township* ait son mot à dire quant aux *tours* proposés dans ce microcosme.

¹⁴² Kayamandi pouvant être considéré comme étant le second plus ancien *township* d'Afrique du Sud.

¹⁴³ ROCK, D., *The Location Shall Be Called Kaya Mandi : A History of Kaya Mandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2011, p.82.

¹⁴⁴ Annexe 2.

¹⁴⁵ ROCK, D., *The Location Shall Be Called Kaya Mandi : A History of Kaya Mandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2011, p.11.

¹⁴⁶ « *At that time, blacks were admitted to urban areas only if they had work contracts; their wives and children had to stay in designated territories, which later led to the degeneration of family structures and severe and widespread poverty (Peires, 2005).* »

¹⁴⁷ Cela rejoint d'ailleurs les grandes idées du « Grand Apartheid » ou Apartheid territorial, qui, dès le XIX^{ème} siècle déjà, visait à garantir une main d'œuvre noire bon marché afin de travailler dans les mines

qui concerne la mobilité des femmes et le logement familial ont eu notamment pour conséquence une croissance très légère de la population de Kayamandi.¹⁴⁸ Enfin, dès 1980, la tendance fut à la constitution d'un *township*, entraînant la dégradation des conditions de vie de certains résidents et l'arrivée massive d'habitants informels.¹⁴⁹ D'ailleurs, deux exemples parmi d'autres tendent à prouver, dès le début des années 1980, que cet espace a progressivement été détaché des préoccupations centrales de l'Etat. À savoir, que seuls 2,1% des résidents de la population, à hauteur d'environ 25'000 habitants à Kayamandi sur une aire d'1.54km²,¹⁵⁰ perçoivent des aides de l'Etat. De plus, le système qui s'applique dans le *township* est « alternatif », avec un procédé qui lui est propre, de même qu'une morale particulière.¹⁵¹ Il est à remarquer qu'avant le début des années 1980, le lieu comptait peu d'habitats informels. Il était majoritairement composé de maisons familiales et d'*hostels*. Les *hostels* constituaient l'unité de base de l'habitat de travailleurs migrants originaires du Cap oriental qui ont afflué en masse dès l'origine « formelle » du lieu de 1941 à 1953.¹⁵² Aux migrants d'origine sud-africaine, se mêlent des migrants originaires de Somalie, du Lesotho,

ou industries manufacturières généralement à la ville. Dès lors, les populations noires sud-africaines ont été confinées dans des zones urbaines marginales.

¹⁴⁸ « *In the 1960s, the Municipality of Stellenbosch considered moving the residents of Kayamandi to another industrial area further away from town. The relocation to a distant area was intended to visually and geographically separate the black township from Stellenbosch. In the end, the municipality's intention was abandoned because it was feared that the relocation would traumatise the people and restrict their ability to work. In the 1970s until the 1980s Kayamandi's structure was formally divided into areas for hostels and areas for detached houses with gardens. During that decade, a conflict between long-term residents and hostel dwellers turned into violence within the township.* », http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.2015, p.55.

¹⁴⁹ Les *matchbox houses* (boîtes d'allumettes ou *shacks*) et les *townships* dans leur ensemble se sont, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, heurtés à 40 ans d'échec des politiques d'urbanisation sud-africaines. En outre, malgré l'effort du gouvernement, dans les années 1990, afin de transformer les *townships* en des cités fonctionnelles actives, l'Apartheid spatial et territorial de la ville sud-africaine ne semble de loin pas encore totalement révolu. Kayamandi ne paraît pas déroger à ce principe.

¹⁵⁰ Plus de 16'000 habitants/km². En comparaison, Stellenbosch, en y incluant Kayamandi, c'est en 2011, 3604 habitants/km².

¹⁵¹ L'autre système judiciaire exécutant les lois et des ordres officiels, en étant directement lié aux institutions gouvernementales.

¹⁵² Les populations noires résident alors dans des *compounds* ou *hostels*, des sortes de centres pénitenciers qui forment un univers clos et contraignant. Ces *compounds* sont, en outre, les ancêtres des *townships*, qui, suite au *Slum Act* de 1934, sépare populations blanches et noires. Dès lors, ça n'est plus seulement les ouvriers noirs qui y résident, mais les populations urbaines noires dans leur ensemble se retrouvent cloisonnées à la périphérie des villes blanches; EBOKO, F., *L'Afrique du Sud, un passé si présent* (Commentaire), Sciences sociales et santé, Volume 28, n°3, 2010, p.109. Notons que la transformation d'une *location* à un *township* se fait plus progressivement à Kayamandi. « **Thembi** : *Oui, oui... ces hostels étaient occupés par 2 ou 3 hommes qui restaient ensemble. Biensûr mon oncle a agrandi cette maison pour accueillir plus de personnes. Mais oui, c'était uniquement des hommes au départ qui restaient ici. Ils avaient parfois juste un contact de 3 mois... ou de 6 mois. Pour ici, oui. Et ils travaillaient de Janvier à Décembre puis ils retournaient voir leur famille. Jusqu'à ce qu'ils s'installent on non plus tard dans le township...* »; Annexe 2.

d’Ethiopie, ou Nigéria.¹⁵³ Ces flux de migration interne au pays; de l’Est à l’Ouest¹⁵⁴ et les migrants transnationaux forment un petit microcosme ou « monde en créolisation », pour reprendre la formule d’U.Hannerz.¹⁵⁵ Ce, malgré que la langue couramment parlée et les référents culturels de la majorité des habitants demeurent affiliés à l’isiXhosa.¹⁵⁶ Puis, nous y observons une répartition des tâches en fonction de la nationalité des nouveaux arrivants; ainsi les Somaliens sont occupés dans les petits commerces ou *spazas*, les Nigériens réparent la tôle cassée (carrossiers), les Congolais de RDC sont pour une bonne partie d’entre eux *taximen* et les natifs sud-africains du Cap oriental s’affairent principalement à diverses tâches telles que la livraison du pain, la cuisine ou l’enseignement, mais aussi exercent en tant qu’avocats ou juristes. Il y a donc un entremêlement de relations ethniques et commerciales; et ce sont précisément ces relations qui permettent à la base de s’insérer dans le marché de l’emploi, via des réseaux et connections à l’arrivée dans le *township*. Notons aussi qu’il y a un contraste intergénérationnel entre l’*Old Kayamandi* et le *New Kayamandi*.¹⁵⁸ Les nouveaux arrivants, pour une bonne partie d’entre eux, résident dans des habitats informels,¹⁵⁹

¹⁵³ http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.2015, p.57.

¹⁵⁴ La région du Cap occidental offrant des opportunités et bénéfices certains, contrairement à d’autres Provinces sud-africaines, via notamment un taux de chômage plus faible et un PIB proportionnellement supérieur aux autres Provinces.

¹⁵⁵ HANNERZ, U., *The World in Creolisation, Africa: Journal of the International African Institute*, Vol. 57, No.4, Sierra Leone, 1787-1987, 1987, pp.546-559.

¹⁵⁶ « *Kayamandi has a diverse ethnic and cultural composition. The residents mainly belong to Xhosa, Tswana and Cape Coloured ethnic groups, and include a handful of European descendants and immigrants from other African countries such as Lesotho, Somalia, Nigeria or Ethiopia. However, the majority of residents belong to ethnic clans of the Xhosa.* », http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.2015, p.57.

¹⁵⁷ Nous remarquons que cette population était (est) au service des Blancs. Ainsi c’est ce qui fait dire à Singiswa et Schutte (2013) que: « *the primitive dark man whom the white man could tame, pacify and put to work ‘for his own good’.* In *South Africa the Khoi San, the San and later the Xhosa were captured as slaves and put to work on the farms of settlers and frontiersmen.* », <http://www.mediaforjustice.net/the-ten-layers-of-oppression-when-you-are-black-and-poor-in-south-africa-2/>, consulté le 29.11.2015.

¹⁵⁸ Au sein même du *New Kayamandi* il y a des disparités; les grands frères peinent parfois à raisonner leurs petits frères (Cf. interview *Mama Shumi*, Lwando et Lujah -> annexe 3). Puis, « *In most recent years, the uncoordinated influx and overcrowding deepened the long-term conflict between old residents and new arrivals; a conflict that characterises the atmosphere within Kayamandi at present.* », http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.15, p.56. Enfin, selon Mme Dutoit : « *On the one hand there were the individuals in the family quarters. They were the people with the traditional political voice in Kayamandi. They could generally be considered to be more educated, middle class professionals and, in most cases, had lived in Kayamandi for generations. On the other hand there were individuals who were new to Kayamandi, generally less educated, lower class labourers who lacked a political voice.* »; DUTOIT, N., *Informal Settlement Fires: Addressing the issue in Kayamandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2009, p.88.

¹⁵⁹ Plus de deux tiers des habitations sont désormais informelles à Kayamandi.

faisant suite à la législation de 1986 qui permet à la population noire de vivre où elle le souhaite pour la première fois depuis l'instauration de l'Apartheid. Ceci engendrant un flux massif des zones rurales à urbaines.¹⁶⁰ Ces nouveaux arrivants débarquent à Kayamandi à hauteur de 150 personnes par mois et ne s'insèrent, cette fois-ci, pas automatiquement dans l'emploi formel. Nombre d'entre eux ou elles courent le risque d'être marginalisés(es) ou englué(es) dans l'emploi informel. Dès lors, la porte de sortie peut les mener dans l'économie parallèle; à savoir le trafic de drogue ou d'autres comportements déviants.¹⁶¹ Il est aussi saisissant de remarquer qu'à l'intérieur même du *township*, il y a des flux de migrations. Ainsi, certains résidents ne parviennent plus à payer les loyers élevés de la partie formelle du *township* en remplissant les espaces vides des zones informelles du lieu.

Composition socio-démographique du lieu

Puis, il est à remarquer qu'en 2001, seule 2,8% de la population est âgée de 60 ans et plus à Kayamandi; une population dont l'âge moyen est de 23 ans et constituée par 70% de résidents ayant moins de 30 ans. Cela signifie que les « *older role models and mentors of the youth are virtually absent in Kayamandi* »,¹⁶² laissant une part non-négligeable de la jeunesse livrée à elle-même; les parents des jeunes semblant parfois tout simplement absents, résidant pour un grand nombre d'entre eux au Cap oriental. Nous pouvons de même observer que, mis à part la famille nucléaire type, deux autres cas de figures se présentent majoritairement à Kayamandi. À savoir, la famille monoparentale, dont la femme est l'unique garante de l'éducation des enfants ou la famille *multi-adult* ou *multi-generation* causée par le processus de migration et des mouvements de migrants extra et/ou intra-familiaux provoquant une certaine

¹⁶⁰ ROCK, D., *The Location Shall Be Called Kaya Mandi: A History of Kaya Mandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2011, p.88.

¹⁶¹ Des flux de migration s'expliquant notamment par la détérioration des conditions de vie des résidents du Transkei et du Ciskei dans la Province du Cap oriental. D'ailleurs, en 2001, une étude socio-économique a remarqué que 74,4% des nouveaux arrivants viennent du Cap oriental pour ce qui est de la vague de migration importante de 1998 à 2001; du monde rural à semi urbain, http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.2015, p.56. « **Jonathan** : Ha donc, vous avez aussi migré depuis le Cap oriental? **Mama S.** : Oui, exactement ! Depuis le Transkei... Mon papa avait alors pu avoir une opportunité d'emploi après être arrivé deux ans avant nous au Cap occidental et ensuite nous l'avons rejoint avec ma maman et ma grande sœur. Je sais que ça n'a pas été facile pour tout le monde de rejoindre sa famille, donc nous étions des privilégiés... »; Annexe 1.

¹⁶² http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.15, p.58.

instabilité dans le cocon familiale. Notons que les femmes ont dû s'adapter à l'emploi des hommes. Celles-ci ont en grande partie été confinées au travail domestique ou ont telle *Mama Shumi* ou *Mama Swartbooi* pu créer un petit *business* via les *homestays* qu'elles ont su fonder (cf. Entretien avec *Mama Shumi* du 25.09.2015 et du 12.10.2015). Autrement, celles-ci s'affairent à diverses tâches dans les services à la ville de Stellenbosch comme femmes de ménage, caissières ou serveuses.

*Mama S. : Oui, mais rapidement, on s'est rendu compte qu'il y avait besoin de femmes. Eux (les hommes) qui travaillaient dans les industries, à la mine ou dans les champs manquaient de temps pour cuisiner, faire le ménage ou les tâches euh... domestiques. Il y avait alors besoin de femmes dans le township et c'est pour cette raison principalement qu'elles sont arrivées par la suite.*¹⁶³

Topographie de l'espace

Pour ce qui est de la topographie de l'espace; sur la Figure 10, nous découvrons que Kayamandi (entouré par le trait rouge et dont les traitillés représentent l'expansion de la zone informelle dès 2011, plus précisément du quartier dénommé Enkanini; expansion qui avait même débuté en amont mais dont la carte ne tient pas compte) est au Nord-Ouest de Stellenbosch, à environ 3 kilomètres du centre-ville. Nous pouvons remarquer la densité et la pléthore de *shacks* sur l'illustration qui composent la zone informelle de Kayamandi. Les routes n'étant pas goudronnées, il est bien délicat d'y circuler en voiture. Puis, pour en revenir au *township* dans son ensemble, il est séparé par la route régionale R304 (en jaune) qui relie Stellenbosch à Atlantis, de même que par une voie de chemin de fer (en bleu) de Cloetesville, le *township* coloured à l'Est et de Stellenbosch, la ville majoritairement blanche, au Sud. A cela, s'ajoute la rivière de Plankenburg (visible sur la Figure 11), l'érection d'un mur au Nord et à l'Est du *township* et une série de barrières qui ont été ajoutées au fil des années.¹⁶⁴ ¹⁶⁵ Enfin, les deux traitillés en noir au Nord du *township* représentent la zone d'habitation sécurisée dans laquelle j'ai résidé durant mon séjour; plus précisément Mount Simon Estate; un lieu hautement sécurisé à l'intersection des *townships* noir et coloured.

¹⁶³ Annexe 1.

¹⁶⁴ À noter que l'une d'entre elle fut ajoutée entre le *township* et la voie de chemin de fer juste après notre journée d'observation au *township* du 25.09.15. Un résident du lieu, Christian et moi-même décidâmes de l'enjamber au plus grand désarroi d'un automobiliste blanc nous invectivant depuis l'R304 adjacente à la voie de chemin de fer.

¹⁶⁵ Le « Grand Apartheid » ou Apartheid territorial a découpé les villes sud-africaines en deux organes bien distincts, via des autoroutes, des lignes de chemin de fer, etc. Les populations furent alors réparties territorialement en fonction de leur couleur de peau.

Figure 10 : Carte de Stellenbosch datant de 2010¹⁶⁶



¹⁶⁶ ROCK, D., The Location Shall Be Called Kaya Mandi : A History of Kaya Mandi, Thesis work, Stellenbosch University, 2011, p.8.

Figure 11 : Kayamandi sur Google maps (13.11.2015)

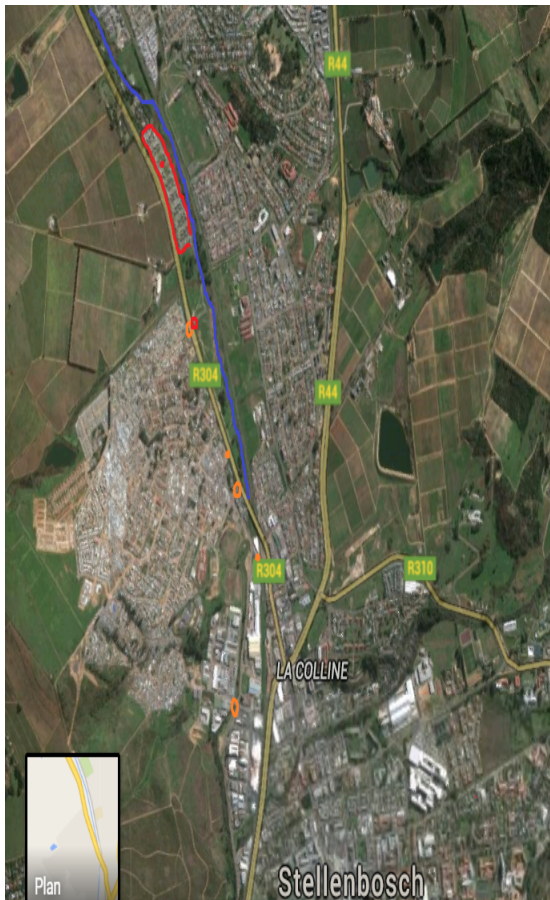
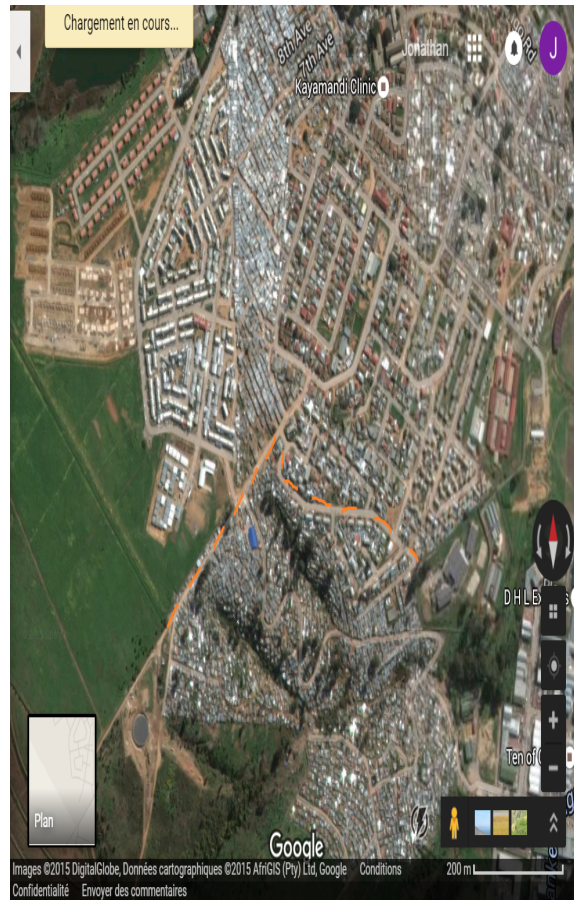


Figure 12 : Zoom sur Kayamandi (13.11.2015)



Voies d'entrée et de sortie

Sur la Figure 11, nous distinguons (en bleu), cette fois-ci, la rivière de Plankenburg qui départage les *townships* de Cloeteville et de Kayamandi. Nous y remarquons trois points d'accès routiers (cercles orange) et deux accès piétons (points orange) afin d'entrer et sortir de Kayamandi. À noter que le point d'accès piéton le plus au Sud est le lieu-dit du Corridor.¹⁶⁷ Il y a donc cinq accès en tout afin d'entrer ou sortir du *township*;

¹⁶⁷ D'après Dutoit (2009), le Corridor, lieu dans lequel j'ai été pris à parti lors d'une journée pluvieuse et sombre, est « *an area that follows the old route into Kayamandi and today consists of the most commonly used walking path into and out of Kayamandi, and is also the site of the new Kayamandi Mall.* » C'est un endroit stratégique, car c'est là que les gens du *township* qui sont parvenus à trouver un emploi, et ayant un certain statut socio-économique sortent et rentrent du lieu afin de se rendre au travail. Il y a aussi d'autres passages; parfois de Blancs à pied ou à vélo ou de personnes en transit. C'est d'ailleurs le conseil d'éviter de s'y aventurer tôt le matin ou en fin de soirée, qui a mené certains résidents du *township* à opter pour le taxi afin de se déplacer d'un point du lieu à l'autre ou du dedans au dehors du *township* et réciproquement. À noter que la station de taxi est, elle, située à l'embouchure du Corridor. Enfin, malgré qu'il n'y ait pas de gangs organisés dans le *township*, « *there are small groups of individuals who may conduct crime* », en principe se sont des nouveaux arrivants (*New Kayamandi*) ayant pour la plupart d'entre eux une éducation sommaire et des perspectives d'avenir réduites, qui sont poussés dans l'économie parallèle, le trafic de drogue, entre autres.

le premier (routier), tout au Sud, à partir de la zone industrielle de Plankenburg donne directement accès à la partie la plus informelle du *township*; à savoir, Enkanini. S'en suit, l'accès piéton dénommé « le Corridor », uniquement emprunté par des piétons, au Sud-Ouest du *township* et dont l'embouchure, aux abords du pont de la rue Bird, est la station de taxi; ou plus précisément des taxis mini-bus qui emmènent les résidents de Kayamandi à leur emploi, hors des murs du *township*. Le troisième accès (routier), à l'Ouest du chemin de fer mène au rond-point ouvrant sur la rue Masitandane. Une centaine de mètres plus loin, nous distinguons le quatrième accès (piéton), via un escalier pour les piétons entrant directement dans le *township*; des policiers locaux y sont parfois postés à l'entrée. Enfin, le cinquième accès (routier), tout au Nord-Est mène au Gymnase de Kayamandi.

Organisation interne

Au fil des visites dans le *township*, soit par les *tours* effectués, soit par les journées d'observations, l'organisation interne du lieu transparait petit à petit. Ainsi, la rue Masitandane, qui prend sa source à la troisième sortie du rond-point de l'accès routier que nous pourrions qualifier de central, demeure le centre socio-culturel du *township*. Cette rue regroupe à la fois la bibliothèque, le théâtre AmaZink (certainement un jeu de mot se référant à *amazing*) et sur lequel nous pouvons lire à l'entrée *Wamkelekile* (« Bienvenu » en isiXhosa) et l'ONG (*Bridging the divide*) dans laquelle Lwando (guide touristique, intermédiaire et ami à Kayamandi) travaille. Cette ONG vise à venir en aide aux étudiants du *township*, via des bourses d'étude offertes. Mais la rue Masitandane regroupe aussi les institutions formelles représentées par l'office de poste et le poste de police au fond de la rue, à proximité du rond-point. En bref, les rues Masitandane (adjacente au Gymnase de Kayamandi), Mendi (composée de divers *spazas* et *braai place*), Mengo et Makupula concentrent le gros des infrastructures. C'est dans cette partie Nord que nous trouvons la plupart des zones formelles. Les rues sont perpendiculaires les unes aux autres pour ce qui est des zones formelles du *township* et pour la plupart d'entre elles goudronnées, ce qui n'empêche pas que le lieu vu du ciel apparait plutôt comme un labyrinthe qu'un espace clairement organisé et délimité.

Plusieurs lieux en un seul

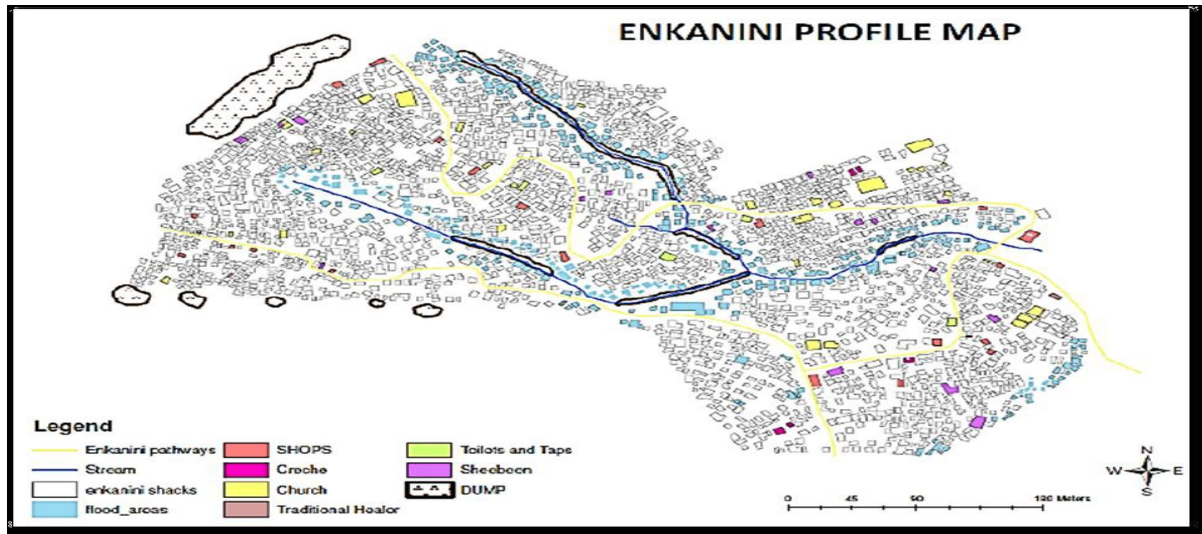
Concernant la Figure 12, les traitillés orange séparent la zone d'Enkanini du reste du *township*. Bien que n'étant pas l'unique zone informelle du lieu, c'est celle qui est au centre des préoccupations, de par la densité des *shacks* qui la composent et son expansion croissante.¹⁶⁸ Remarquons que les zones formelles sont composées de maisons détachées, d'*hostels*, d'appartements et de *cottage* préfabriqués, donnant au lieu un caractère formel ou semi-formel.¹⁶⁹ Les zones informelles sont caractérisées avant tout par des *shacks*, composés de tôle ondulée, de bois et de carton et avec une moyenne de 5m² au sol. Ci-dessous, la Figure 13 est essentiellement constituée d'*informal dwellings* ou *shacks* et nous y observons des toilettes communes, qui, parfois sont éloignées de certaines zones d'habitations,¹⁷⁰ comme pour ce qui est des points d'eau.

¹⁶⁸ Lors de la journée d'observation au *township* du 25.09.2015, l'ami (étudiant en tourisme) de Lwando (guide touristique à Kayamandi), nous confie qu'auparavant, cette zone était essentiellement jonchée par de la forêt et des vignes. Il s'est agi de déforester, ainsi que défricher le terrain afin de permettre aux nouveaux arrivants d'occuper ces lieux (cela rejoint le fait que, depuis 1980 et l'arrivée massive de résidents informels, le *township* ne cesse de se répandre. Ce qui fait dire à l'ami de Lwando, Lujah, artiste reggae et résident d'Enkanini, qu' : « Il faut aller vers la verticalité, l'espace manque ! », lorsque nous passons devant une échoppe de plusieurs étages à Enkanini.) L'ami de Lwando, étudiant en tourisme, nous avoue que la majorité des personnes à Kayamandi vivent dans des habitations informelles et que ces maisonnettes bénéficient tout de même d'un accès à l'électricité. Pour ce qui est de l'eau, de grandes bassines au fond de la rue à l'entrée d'Enkanini desservent les habitations. Toutefois, il est saisissant de remarquer la déclivité de la pente menant au sommet de la colline; le *township* étant situé sur une colline au Nord-Ouest de Stellenbosch et Enkanini sur la partie la plus raide du lieu, et de constater la densité et l'étroitesse entre les maisonnettes.

¹⁶⁹ Lors du *braai* chez Lujah du 16.11.15., nous avons pu remarquer que celui-ci résidait dans un *shack* aux abords d'une maison confortable (habitat semi-formel). Il nous a même gentiment proposé lequel des deux habitats nous convenait le mieux pour y déguster les mets confectionnés par ses soins. Finalement, le « problème » ne s'est pas posé étant donné que nous avons profité du soleil pour dîner sur la petite terrasse avoisinante.

¹⁷⁰ « *Water and sanitation provision are sensitive issues in Kayamandi. According to Barnes (2002b) 12% of the interviewed people said that they had toilets outside, but directly next to the house, whilst the majority of households (64%) used communal facilities some distance from the dwellings. A total of 6.4% reported that there was no toilet available within walking distance (Barnes, 2002b). In general, it seems that only those people living in brick and detached houses have a toilet inside the house (18%) (Barnes, 2002b). People living in informal settlements use public taps for drinking and washing.* » http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.15, p.61.

Figure 13 : Profil d'Enkanini¹⁷¹



Puis, les fils électriques entremêlés et raliés de manière désordonnée à un pylône central en bois laisse présager un accès limité à l'électricité, qui va de pair avec le manque de « *most or all of the basic necessities like running water. These shacks were not connected to the sewage system of the area and due to their densely packed nature it was very difficult for garbage to be collected.* »¹⁷² Notons que depuis 1997, il y a une hausse drastique de ces habitations informelles qui sont à hauteur de 7550 en 2010. Il n'empêche, la séparation entre zones formelles et informelles au sein du *township* n'est pas aussi claire. Ainsi, l'hétérogénéité des lieux, lorsque nous nous y baladons durant les *townships tours* ou journées passées en compagnie de résidents locaux est saisissante. Dans une même rue, coexistent *shacks* ou *matchbox houses* (maisons « boîtes d'allumettes ») et de l'autre des villas qui paraissent très confortables et dont certains habitants, bien qu'ayant probablement eu l'opportunité financière de quitter ce lieu, ont préféré rester au sein de leur communauté d'origine.

¹⁷¹ Enkanini (Kayamandi) Household Enumeration Report, Enkanini Community Leadership – Stellenbosch Municipality, 2012, p.1. À noter que d'après Dutoit (2009), les incendies à répétition survenus à Kayamandi depuis le début des années 2000 ont des conséquences dévastatrices sur les zones informelles du *township*, dont Enkanini. Ainsi, en 2006, dans la région du Cap occidental, 306 incendies de la sorte ont eu lieu. Kayamandi, composée d'environ 2780 habitations informelles à l'époque, n'a pas été épargnée. En 2004, 11 incendies sérieux se sont déroulés en l'espace d'un mois durant la saison d'été (10 Décembre 2004 au 10 Janvier 2005). Un seul incendie (2013) a, par exemple, endommagé 1000 habitations à Luyolo (rue commerçante informelle) et affecté 4000 personnes en en tuant neuf d'entre elles. Ces feux (provoqués par l'inattention de certains résidents; via le gaz resté allumé ou une cigarette non éteinte) ont un véritable impact sur le quotidien des acteurs locaux et ce sont les plus démunis qui sont d'avantage touchés. L'étroitesse et la proximité entre certaines maisonnettes, de même que les matières inflammables qui les composent (bois et carton notamment), expliquent en grande partie les dégâts importants causés. Malgré les efforts du gouvernement local, les feux continuaient alors à persister.

¹⁷² D'où les dépotoirs sauvages ou *dump* sur la figure 13; ROCK, D., *The Location Shall Be Called Kaya Mandi : A History of Kaya Mandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2011, p.99.

Infrastructures à disposition

Nous distinguons sur la Figure 13 nombre de *spazas* et *shebeens*, qui, pour les premiers, sont au nombre de 72 dans l'intégralité du *township* en 2000, puis 42 magasins de fruits et légumes, 29 *shebeens*, quinze barbiers et coiffeurs, neuf bouchers, sept vendeurs de rue et cinq réparateurs. Quant aux infrastructures que nous pourrions qualifier de « publiques », il y a une crèche, trois écoles primaires et deux collèges à Kayamandi,¹⁷³ une librairie, environ cinquante lieux de cultes (représentés par 24 différentes confessions; allant des zionistes à l'Église éthiopienne, puis, d'autres confessions plus sectaires telles que les témoins de Jéhovah), un poste de police, une clinique et nombre de soigneurs traditionnels (cf. Figure 13, *Traditional Healer*). Un *township* dans lequel nous trouvons deux docteurs pratiquant une médecine occidentale et divers lieux informels de soins traditionnels, un *mall*, un stade de football (représenté par 27 équipes) à l'Ouest du Corridor, un théâtre (actuellement pas en activité), un centre touristique, treize *homestays*¹⁷⁴ tels que « *Shumi's homestay* », et de multiples ONG dont l' « *Ikhaya Trust Centre* » ou « *Vision Afrika* ».

Des homestays aux townships tours

Jonathan : Oui et je voulais vous demander *Mama* l'autre fois et j'y ai plus pensé... Mais quand avez-vous commencé à recevoir des touristes de passage chez vous ?

Mama Shumi : *En 1900... 1999 !*

Jonathan : Ha d'accord... donc il y a de cela 16 ans déjà ?

Mama Shumi : *Il y a de cela 16 ans... oui !*¹⁷⁵

Les *homestays* ont débuté vers 2005 (voire même avant, cf. extrait du dessus) dans le *township*. Sur le site Internet dénombrant les 13 différents *homestays* de Kayamandi, nous y lisons « *The homestay is run by a Mama who will become your surrogate mother for the duration of the stay.* »¹⁷⁶ Ces lieux accueillent à la fois des volontaires (présents dans le *township* dès la fin, sur le plan légal et diplomatique, de l'Apartheid en 1991) et depuis 2005 des touristes qui souhaiteraient « *experience real life in a township* ». À

¹⁷³ Une étude menée en 2004 visant à saisir les interventions sanitaires nécessaires dans le *township*, constate que; « *the infrastructure of Kayamandi is considered insufficient as health, social services, educational institutions and municipal services are underrepresented compared with the number of residents.* » Il s'agirait d'avoir, pour ce qui est des infrastructures scolaires, au moins huit écoles primaires et cinq écoles secondaires afin de pouvoir offrir une éducation basique aux potentiels étudiants du *township*; Enkanini (Kayamandi) Household Enumeration Report, Enkanini Community Leadership – Stellenbosch Municipality, 2012, p.16.

¹⁷⁴ Logement chez l'habitant(e).

¹⁷⁵ Annexe 3.

¹⁷⁶ <http://townshipstays.co.za/experience.html>, consulté le 14.11.2015.

noter que deux des *Mamas* (*Mama Swartbooi*; « *Silusapho homestay* » et *Mama Shumi*; « *Shumi's homestay* ») furent rencontrées, soit par le *township tour* effectué le 04.08.2015; *Mama Swartbooi*, soit par la journée d'observation du 25.09.2015 ou de l'entretien du 12.10.2015). Il est intrigant de remarquer que ces lieux, qui, à la base accueillent principalement des hommes pressés, rentrant du travail, ont adapté leur offre aux volontaires ou touristes de passage. Puis, les *townships tours* ont débuté dans la foulée, de par notamment la volonté de Thembi et sa compagnie « *African Experience* », de proposer des *tours* « non commerciaux, non touristique », mais à visée éducative.¹⁷⁷ Ces *tours* ont évolué de par l'apport et l'expérience des *Mamas* dans le domaine.¹⁷⁸ Puis, la principale agence désormais implantée à Kayamandi; à savoir, '*Bites and Sites*' a débuté en 2010, via une visite essentiellement culinaire du *township* dans un premier temps, puis alliant également une découverte culturelle en 2012 dans un second temps, via l'association de Thembi et Hanli (responsable de l'agence). L'histoire des *townships tours* dans ce lieu est donc relativement récente comparativement aux premiers *tours* qui furent proposés en Afrique du Sud, dès les années 1980 déjà.

ii. Les imaginaires du *tour* dans la monstration de l'autre

Si nous nous attardons sur l'idée soulevée par Cornelissen (2005) concernant la responsabilité des tour-opérateurs à privilégier des populations et zones bien particulières, il y a, selon elle (p.114), quatre biais à retenir et/ou explorer. C'est précisément la 1^{ère} des quatre dérives des tour-opérateurs: « *i) sending out certain messages in the way that marketing brochures are constructed* », qui constitue la clef de voûte du chapitre qui suit. Plus précisément, que recèlent ces imaginaires du point de vue des projections sociales, culturelles et raciales qu'ils proposent ?¹⁷⁹ Il est intéressant d'ailleurs de remarquer qu'en Afrique du Sud, malgré le fait que la population blanche

¹⁷⁷ Annexe 2.

¹⁷⁸ « **Hanli** : [...] j'ai vu comment ils accueillent les gens chez eux, ils font un repas, etc. et pour moi ça... oui c'était, c'était idéal [...]. », annexe 4. Les *Mamas* semblent donc des pionnières dans le secteur touristique à Kayamandi.

¹⁷⁹ Cela renvoie au commentaire de Mr Thomas Riot du 15.10.2015; à savoir; « En bref, là où les habitants des *townships* forment une communauté imaginée de « séparée, subalterne », les échanges qu'ils nouent avec le « centre blanc » (touristes, étrangers, Blancs de la région) fonde et renforce la puissance symbolique de l'institution « tourisme », composant un élément de courants dialectiques plus larges (du « dehors en dedans », du « même et de l'autre »). Et il se trouve que c'est au sein même de ses dialectiques que se noue un procès – encore plus large – de « communalisation de la différence ». »

soit minoritaire (elle ne représente pas même 10% de la population sud-africaine en 2011), c'est bien celle-ci qui a au fil du temps, imposé ses normes et modes de pensée à l'intégralité de la population. À noter que les brochures tendraient à figer les catégories. Dès lors, le fait d'essentialiser outre mesure les attributs phénotypiques des acteurs locaux, ceci participe davantage à les visibiliser.¹⁸⁰ C'est l'illustration de divers exemples de brochures préconisant les *tours* proposés dans les *townships* en marge de Knysna, du Cap et Durban qui permettra d'en suite cibler le cas de Kayamandi. Un *township* dans lequel il n'existe pas à proprement parler de brochures mais dont le site de la compagnie '*Bites and Sites*' et d'entités privées (Selwyn Davidowitz, entre autres)¹⁸¹ constituent des points de départ saisissant concernant la déconstruction de l'offre.¹⁸² Puis, les entretiens semi-directifs et observations nous donnent une idée plus précise de la manière dont les responsables des *tours* tentent de rendre l'expérience unique. Il ya notamment l'insistance sur des traits particuliers de la visite et de son non-conformisme. En bref, ce chapitre vise à mesurer et articuler la « spectacularisation de l'autre » à la réalité de l'espace.

Il s'agit donc, dans un premier temps, de prendre quelques illustrations de brochures et d'en tirer un certain nombre de récurrences quant à des images ou mots utilisés. L'analyse se fait ainsi essentiellement à partir de sites internet de l'agence '*Bites and Sites*' et d'entités privées. Plus précisément, quelques brochures sont en amont davantage discutées, avant d'entrer dans les détails concernant l'offre « *townships tours*

¹⁸⁰ Alors qu'en contrepartie, d'après certains militants antiracistes, « *White privilege, like whiteness itself, is almost indefinable to white people. There are few words to describe the invisible.* »; <http://www.mediaforjustice.net/a-comprehensive-guide-to-white-privilege-in-south-africa/>, consulté le 30.11.2015. En quelque sorte, d'un côté la blancheur est invisibilisée et la noirceur excessivement visibilisée. Pourtant, Mr Pumlani Sibula relève à propos du fait que les Noirs semblent au service des Blancs que; « *Ils doivent aller à la cuisine et travailler dans le restaurant ! Tu vois ? et je suis sûr que tu as vu quand tu es allé au restaurant... la plupart des gens qui sont dans la cuisine sont des gens de couleur noire. Ceux que tu vois au garage, sont tous Noirs. [...] Oui, tu vois ? et même au restaurant, ils se doivent d'être caché à l'arrière... Pas même au service, ils se doivent d'être invisibles... Ils sont... enfin c'est un des problèmes...* ». (annexe 5) Il est intéressant de remarquer que par le discours, « nous » survisibilisons le phénotype de ces individus et de par les actes, nous discriminons, et invisibilisons cet « autre ». Cela va de soi, cette « déshumanisation » est perceptible au jour, le jour (cf. journal de terrain quant à l'épisode du duathlon -> des individus exclusivement Noirs et Coloured faisant office de panneaux de signalisation).

¹⁸¹ <http://www.ilovecapetown.com/township-tours.htm>, consulté le 26.02.2015.

¹⁸² L'étude de Rolfes (2009, p.36) concernant la manière dont les touristes ont été mis au courant des *townships tours* relève pour ce qui est des enquêtés que; « *35 % answered that they got the information from a guide book, 28 % had read leaflets or brochures of the operators and 14 % had their attention called to the company by word-of-mouth advertising.* » Donc les guides de voyage (routard, *lonely planet*) et le bouche à oreille peuvent être de même des outils intrigant à « épilucher ». À noter que l'attractivité des *townships* au Cap est grande, ainsi, ils sont positionnés en 3^{ème} place de l'intérêt des touristes de passage interviewés(es), après Table Mountain et Robben Island, mais avant le Cap de Bonne-Espérance ou la dégustation de vin dans les *Wine Estate* (domaine viticole) ou vignobles du coin.

à *Kayamandi* ». Toutefois, la potentielle essentialisation du microcosme visité dépeinte par le *marketing des tours* ne s'arrête pas aux sites internet et brochures. Selon Rolfes (2009, p.35);

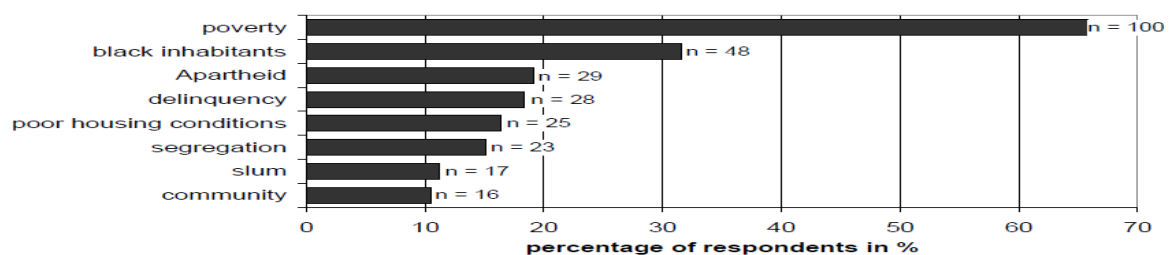
« As Poenicke (2001, p.12) shows in her study about the portrayal of Africa in schoolbooks, and in Germany, reports on wars, coup d'états, famines, corruption, crime, and diseases (especially HIV/AIDS) dominate the public media. The image of Africa which has been "edited" for tourist marketing can be characterized by exotic wildlife, myths of discoverers, and adventurers, and a original, untouched and wild nature. The image of Africa conveyed in school books is still coined by a Euro- and ethnocentrism pervaded by colonial thinking, countless generalizations and oversimplifications. Africa is often depicted as a continent being in need of help on a basic and general level. »¹⁸³

En ce sens, comme nous le verrons dans le chapitre qui a trait aux impacts socio-culturels par la suite, les *townships tours* ont suscité des réactions satiriques et parfois véhémentes de la part de divers acteurs; que ça soit d'intellectuels engagés tels que Butler (1999; 2003), Busisiwe Deyi (28.10.2014; 2015) ou de la population résidente (Cf. '*inverted township tour*', entre autres).

Analyse de brochures

En amont, il est intrigant de noter les résultats de l'étude de Rolfes (2009, p.37) quant à l'avant visite des *townships* et des associations que le touriste lambda lie à ce lieu.¹⁸⁴ Cela recouvre d'un champ lexical pour le moins péjoratif.¹⁸⁵ Ainsi, la Figure 14, ci-dessous, démontre quelles étaient les attentes des enquêtés;

Figure 14 : préconceptions quant au terme « township »¹



¹⁸³ À ce propos, Bagele Chilisa (2012) parle d'une colonisation scientifique en ce qui concerne la recherche en sciences humaines et se questionne, en citant Patience Elabor-Id Idemudia (2002, p.231), quant au ; « How is it possible to decolonize (social) research in/on the non-Western developing countries to ensure that the people's human condition is not constructed through Western hegemony and ideology ? »

¹⁸⁴ La question demande simplement aux touristes; « à quoi associez-vous le terme « township » ? »

¹⁸⁵ Concernant l'imaginaire qui entoure les *township*, Mama Shumi relève les implicites et contrevérités qui lui sont associés; « **Mama Shumi** : Oui, mais tu sais il y a encore beaucoup de préjugés sur le lieu dans lequel on vit. Les gens se disent « ha ils vont nous tuer à Kayamandi », ce qui est un mensonge... », annexe 3. De même, au sein de la société sud-africaine, il persiste des aprioris et préjugés quant aux divers lieux de vie que recouvrent le territoire national; « **Hanli** : les gens métis de Cloetesville, par exemple, qui étaient des... des amis, euh... avaient peur d'aller à Kayamandi ! Pour eux aussi la culture était trop différente... et donc... il... il fallait faire un cours de business ensemble, afin de devenir amis et puis, ils sont allés aussi à Kayamandi ! Donc ce n'est pas... Donc il y a beaucoup plus de divisions qu'on ne le pense. En fait... », annexe 4.

Plus saisissant encore, ce n'est pas uniquement les associations faites par les touristes de ce lieu qui importerait prioritairement mais bien les espérances et attentes que ce *tour* devait procurer chez ces derniers qui semblent central. En ce sens, Rolfe parle d'un « *social bungee jumping* »¹⁸⁶ en référence au côté sensationnaliste recherché par les enquêtés. Il s'agit de contenter un désir de dépaysement et d'aventure auxquels aspirent les touristes de passage. Concernant plus particulièrement les stéréotypes et aprioris entourant « l'homme noir » et la « femme noire » en Afrique du Sud, Siphosiso Singiso et Gilian Schutte (2013) sont pour le moins catégoriques. Ainsi, selon eux, dans l'inconscient collectif, « l'homme noir » est toujours associé, pour une partie de la population sud-africaine et les touristes de passage, à une espèce (de) sauvage.¹⁸⁷ Ceux-ci, décrivent l'imaginaire qui continue à graviter autour de l'« homme noir » en ces termes;

« *Black men have become the monster under the bed of our society.*¹⁸⁸ *The black male, and more specifically the poor black male, has become the scapegoat for all the woes of our country. He is the rapist, the murderer, the tsotsi, the hijacker, the conman, the baby killer, the wife beater, the child rapist and the rapist.* »¹⁸⁹

Concernant la « femme noire », celle-ci cumule les tares. Ils décrivent cette femme comme appartenant au groupe le plus marginalisé d'Afrique du Sud. Ainsi, cela;

« *includes the experience of economic oppression, the oppression of patriarchy, the oppression of sexually violent crimes, the oppression of environmental degradation and the oppression of not being able to nurture their families in environments conducive to family living.* »

Dès lors, les brochures suivantes sont des illustrations parmi d'autres de la manière dont certains tour-opérateurs « vendent » leur produit au touriste lambda. Nous y voyons diverses stratégies; notamment l'insistance sur l'authenticité et l'exotisme du microcosme visité. Il est intrigant de s'attarder sur les mots et images utilisés par les tour-opérateurs afin de directement plonger le visiteur dans un univers qui paraît

¹⁸⁶ « saut à l'élastique » social.

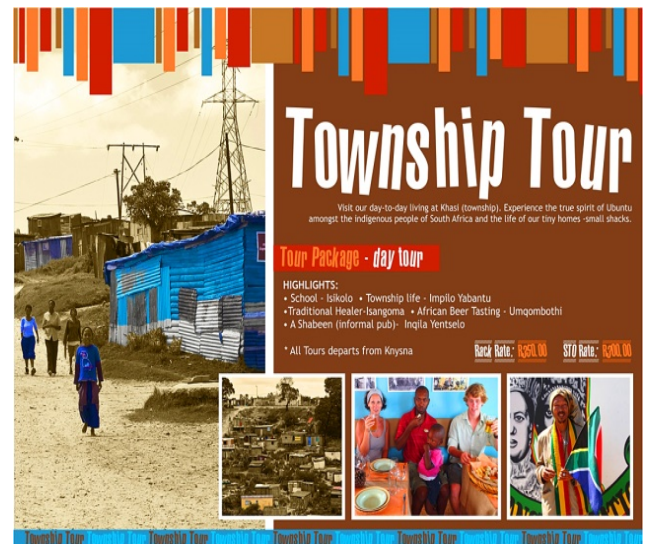
¹⁸⁷ Cela rejoint le mythe du sauvage qui devient une réalité au XIXe siècle. Les « *ethnic shows* » furent alors un premier contact entre ces « autres » et « nous », de par « un Occident en cours de construction identitaire »; BANCEL, N. & al., *Zoos Humains; Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004, pp.5-18.

¹⁸⁸ La monstruosité de cet « homme noir » n'est pas sans rappeler les « *ethnic shows* » qui jouent sur l'aspect de l'ordre de « *l'insolite, du sauvage, du bestial...* » présumés des figurants exposés.

¹⁸⁹ <http://www.mediaforjustice.net/the-ten-layers-of-oppression-when-you-are-black-and-poor-in-south-africa-2/>, consulté le 30.11.2015. Le terme de *swartgevaar*, signifiant littéralement « danger noir » fut instauré durant l'Apartheid et a trait aux hommes noirs sud-africains considérés comme les descendants du croquemitaine.

lointain, alors même qu'il se situe seulement à quelques kilomètres du centre-ville blanc. Un lieu étant imbibé d'une grande empreinte historique. L'illustration des brochures, ci-dessous, tente d'explicitier les techniques et mécanismes marketing qui visent à « singulariser » les microcosmes visités.

Cette brochure concerne un *township tour* à la périphérie de Knysna (Cap occidental). Nous y remarquons d'emblée, si nous nous attardons sur les mots utilisés, que les habitants détiennent un « *true spirit* », décrits comme « *indigenous* » et vivent dans des « *tiny homes-small shacks* (étant des petits abris « primitifs »). Nous y percevons une représentation caricaturale de cet espace. Pour ce qui est des habitants qui y résident et pour ce qui est des caractéristiques de leur habitat. À cela s'ajoutent les termes d'« *informal* » et « *traditional* »; bref, nous voilà plongé dans un monde à part, quasi arriéré.



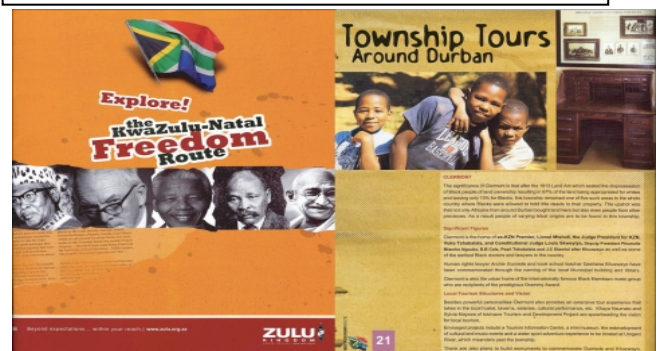
<http://wanduknysna.weebly.com/township-tour.html>, consulté le 26.04.2015.



<http://soafricaadventures.blogspot.ch/2012/08/day-11-contd-leap-mathscience-school.html>, consulté le 02.05.2015.

Cette image d'une peinture murale du *township* de Langa (à la périphérie du Cap) a, elle, servi d'illustration d'une brochure prônant l'« authenticité » du *tour* proposé dans ce lieu. Nous y retrouvons, dans la description qui s'y adjoint, une vision essentialiste de la culture africaine. À nouveau, cette communauté, aurait maintenu un style de vie traditionnel et dont certaines de ses cérémonies s'apparentent à de la magie noire. Nous pouvons y lire notamment « *traditional healers and sangomas will throw their bones to see into your future.* » Puis, le choix du tour-opérateur de faire appel à la peinture murale comme emblème de ce lieu avec des symboles bien particuliers ne semble pas anodin.

Il est intéressant de remarquer que sur cette brochure, il y a, cette fois-ci, une insistance particulière portée sur les icones qui auraient mené les habitants des *townships* noirs sud-africains à la liberté (cf. « *Freedom route* »). Or, malgré le travail incommensurable d'un Nelson Mandela et la figure emblématique d'un Ghandi, nous observons que cette aspiration à la liberté se confronte, malgré l'abolition de l'Apartheid sur le plan légal et diplomatique 1991, à des pratiques ségrégationnistes et une discrimination socio-raciale toujours d'actualité. Nous y voyons une subtile osmose entre ces figures internationales et le profil dynamique et accueillant des habitants de ces *townships* sur la droite de la brochure (Cf. développement thématique, chapitre III.)



FOLIO, F., *Les Township Tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud): d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme*, EchoGéo, 2010, p.17.

En préambule, si nous devons isoler une notion qui tend à synthétiser le caractère englobant des deux premières brochures, c'est le terme d'« essentialisation ».¹⁹⁰ En effet, ce terme renvoie à l'essentialisme qui fonde des catégories fixes et tranchées. De plus, c'est « l'idée selon laquelle des groupes de gens se définiraient par certaines caractéristiques essentielles, visibles et objectives, qui seraient inhérentes aux individu(es), éternelles et inaltérables ». Les critères principalement caricaturés sont en principe le genre, la race, l'origine nationale, l'ethnie, l'orientation sexuelle ou la classe.¹⁹¹ En l'occurrence, dans ce cas précis, les critères de race, d'ethnie et de classe sont principalement simplifiés.

Cette imbrication des rapports ou plutôt intersectionnalité ne va pourtant pas de soi. En effet, si nous nous attardons sur les rapports de classe, par exemple, il coexiste une pluralité d'acteurs dans ces *townships* et il serait inopportun de prétendre que le profil type d'un résident de ces lieux est démuné, sans ressources et qui plus est au chômage. A ce propos, quant à l'emploi et au *background* socio-économique des résidents, Thembi (annexe 2) relève que;

Thembi : *Tu peux avoir des gens qui seront travailleurs domestiques... ou si tu es éduqué et allé à l'école, tu en as qui seront professeurs ou avocats ou docteurs... tu vois ? Donc ça dépend! De toi et ton background... si tu es allé à l'école et tu étudies ou tu as du talent, de par ton background, ou pour d'autres raisons, tu seras peut être une femme de ménage mais il y a plein d'autres débouchés.*¹⁹²

Sans omettre la situation délicate dans laquelle se trouve une part non-négligeable de la population noire des *townships*, il y a donc un certain nombre d'individus qui parviennent à s'émanciper. Folio (2010) relève à ce propos, qu'il y a eu dans les *townships* la « mise en place d'équipements et de services publics, l'érection de logements sociaux, l'apparition de quartiers aisés et sécurisés. »¹⁹³ Nous sommes loin

¹⁹⁰ Guillaumin (1972) parle d'une négation de l'individualité des groupes minoritaires.

¹⁹¹ <http://www.non-fides.fr/?L-essentialisme-et-le-probleme-des>, consulté le 02.05.15.

¹⁹² Celle-ci me confie par la suite que l'attachement au lieu et microcosme y est pour beaucoup. De même, la famille élargie (oncles, tantes, cousins, grands-parents, voisins, etc.) d'une bonne part des membres y réside. Cela donne lieu à un attachement communautaire et familial. Mais aussi un certain engluement; il y a une difficulté de s'en extirper. Puis, dans la communauté il réside l'état d'esprit *ubuntu* que l'Archbishop Tutu décrit en ces mots: "*The essence of being human. « Ubuntu » speaks particularly about the fact that you can't exist as a human being in isolation. It speaks about our interconnectedness... We think of ourselves far too frequently as just individuals, separated from one another, whereas you are connected and what you do affects the whole world. When you do well, it spreads out; it is for the whole of humanity.*"; <http://www.one.org/us/2014/03/05/the-spirit-of-ubuntu-the-isixhosa-people-of-south-africa/>, consulté le 04.12.15.

¹⁹³ FOLIO, F., Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, EchoGéo, 2010, p.13.

des maisons de fortune illustrées sur la première brochure, par exemple.¹⁹⁴ Il n'est pas question d'affirmer qu'il n'y aurait pas de problématique liée à un habitat vétuste dans les *townships* d'Afrique du Sud mais il s'agit de voir au-delà de l'image simpliste et réductrice renvoyée par les tour-opérateurs et de manière plus large par les médias (ou même manuels scolaires) de ces lieux.

Puis, pour en revenir aux risques de simplification de la réalité nuancée et d'« un monde en créolisation » qui s'observe aussi et surtout dans ce lieu qu'est Kayamandi, qu'entendons-nous par « indigène » (cf. première brochure), et ce vocable fait-il toujours sens? Jounin (2014), dans son ouvrage intitulé « Voyage de classes: Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers »¹⁹⁵, dénonce l'« enveloppe homogénéisante » du terme. C'est un terme qui, selon lui, est propice à toutes les généralisations et homogénéisations. Ainsi, nous risquons d'oublier la diversité et les clivages internes d'un milieu.¹⁹⁶ À ce sujet, Folio (2010) relève que d'autres groupes raciaux (ainsi que de multiples ethnies) sont représentés dans les *townships*.¹⁹⁷

Pour ce qui est plus particulièrement des images et symboles représentés, il ne s'agit pas là de procéder à une analyse approfondie via laquelle, nous pourrions, de par les

¹⁹⁴ Toutefois, il est possible que l'opérateur en question oriente son offre essentiellement dans la(ou les) zone(s) informelle(s) du *township*. Dès lors, cela pourrait peut-être expliquer l'insistance, de par les images, sur cette(ces) partie(s) du lieu. Il n'empêche, le « *our* » placé devant « *tiny homes small-shacks* » tend à englober ce qui constituerait l'intégralité de l'habitat des résidents du *township*. Or, comme le démontre l'exemple de Kayamandi, ces lieux recouvrent une pluralité d'acteurs et d'habitats.

¹⁹⁵ Il est à noter qu'il s'agirait de ne pas penser le *township* comme recouvrant d'une classe sociale uniforme, mais ce principe s'applique aussi dans les quartiers aisés. Il n'est pas certain qu'en s'y baladant nous tombions essentiellement sur des gens fortunés. C'est, en outre, ce que tend à montrer l'étude de Jounin (2014) pour ce qui est du VIII^{ème} arrondissement de la capitale. Ainsi, c'est un procédé qui fonctionne dans les deux sens.

¹⁹⁶ JOUNIN, N., *Voyage de Classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers*, Cahiers libres, Paris : 2014, p.33.

¹⁹⁷ Malgré qu'à Kayamandi, en 2011, 94,6% de la population est noire et pour 84,9% des résidents la première langue est le Xhosa, il y a de la diversité et il s'agit de le garder à l'esprit; que ça soit concernant la couleur de peau des résidents, la langue mais aussi la nationalité de ceux-ci. Ainsi, il est intéressant (/amusant) de remarquer que selon notre nationalité nous serons de fait associé à tel ou tel emploi; que ça soit concrètement ou de par les stéréotypes (cf. « biensûr c'est la drogue ! », ci-dessous) qui assignent les individus à certaines tâches. Durant les observations ou entretiens, j'ai pu entendre ça et là: « *Tu sais les Somaliens, eux, ils sont toujours... tu vois... oui, dans le commerce. D'ailleurs, dans probablement 80 à 90% des magasins dans la communauté sont gérés par des Somaliens. Et... Les Nigériens biensûr c'est la drogue! Les Congolais sont ceux qui réparent les voitures. Les Zimbabwéens sont ceux qui travaillent dans les restaurants. Car ils sont plus... euh... et même comme ils se tiennent, tu vois qu'ils sont très éduqués!* » (Annexe 2). D'ailleurs, durant de longues discussions informelles avec l'un de mes colocataires, j'en ai appris d'avantage sur ces Zimbabwéens, formant la plus grande population migrante en Afrique du Sud et considérés bien souvent comme des immigrés « très droits, dignes de confiance, travailleurs et éduqués ». Celui-ci m'a confié qu'ils étaient d'un grand apport, particulièrement dans la zone Nord-Est du pays, à proximité du Park Kruger. Ce qui n'empêche pas certaines difficultés éprouvées par une part des Zimbabwéens qui migrent; notamment pour ce qui est des récentes vagues de migration: <http://www.grotius.fr/migrations-zimbabweennes-en-afrique-du-sud/>, consulté le 02.12.2015.

outils de la sociologie de l'image, par exemple, scrupuleusement disséquer. Toutefois, si nous nous attardons principalement sur les symboles propres à l'art africain sur la seconde illustration et sur les icônes représentées sur la troisième brochure, nous pouvons en tirer quelques enseignements. La peinture murale reprise par l'un des tour-opérateurs paraît constituer un cliché de ce que « nous » ramenons parfois à la « culture africaine ». En effet, nous y observons des masques, des instruments ou des individus se vouant à des danses. En bref, la population des *townships* orienterait son quotidien en fonction de rites, de danses et cela au rythme de la musique.¹⁹⁸ Cela n'est, d'ailleurs, pas sans rappeler les premières images des colons lorsqu'ils rencontrent les populations locales en Afrique. De même, parler d'« Afrique » et de « culture africaine » (cf. Figure 15), de par la taille du continent et la pluralité des peuples, des ethnies ou des confessions religieuses semble constituer une généralisation en soi. À cette généralisation, s'imbrique ou se superpose une « fabrication de l'authenticité ».¹⁹⁹ N'y a-t-il donc pas lieu de penser l'insistance des brochures sur les singularités du microcosme, comme une sorte de « mascarade » ? Dans son étude ethnographique, Peterson (1992) relève tout l'intérêt qu'ont les producteurs de l'industrie du spectacle de l'époque à procéder à une construction sociale de la *country music* dans le but principalement de vendre. Quitte à dénier l'essence, les racines du genre. Du contexte états-uniens, nous migrons au contexte français de par l'étude de Pascal Blanchard (2003) quant au « marketing ethnique » ou « de la différence ».²⁰⁰ Ainsi, selon lui, « cibler l'autre, c'est le différencier, le marquer, le singulariser, récuser le principe d'uniformisation de la communauté nationale. » En ce sens, les brochures tendent à rejoindre une forme de

¹⁹⁸ Bien que très attaché à la tradition, le quotidien des résidents du *township* ne se résume (et de loin) pas à cela. C'est là, l'une des spécificités du *township* de Kayamandi; à la fois, sous l'emprise des traditions; les jeunes hommes, entre autres, se doivent de transiter par le rituel dénommé *Ulwaluko*, qui « est une étape ou un garçon devient un homme. Et après ça, tu peux être capable de faire... euh de performer des tâches communautaires, tu peux même te marier, qu'importe... Si tu préfères te marier, qu'importe ce que tu fais! [...] Car quand ils vont là, s'ils massacrent quelque chose, ils boivent, comme de la bière traditionnelle, et des gens doivent venir pour le renvoyer chez lui. Mais pour ceux qui restent, il y a une petite cérémonie qui est faite après huit jours et même après ça, après trois semaines, il doit revenir à la maison afin d'être reçu par la communauté, etc. et il doit se munir de nouveaux habits. », dicit Pumlan Sibula (annexe 5) et en même temps connecté au monde globalisé dans lequel nous vivons, de même qu'au fait des logiques néolibérales s'y rattachant; « **Lwando** : Oui! Je respecte énormément la personne qui a inventé le téléphone portable... (rires...) **Mama Shumi** : Oui, c'était un numéro 1! C'est quelqu'un de très ingénieux... **Lwando** : Oui, je respecte ce mec... Peu importe qui c'est... » (Annexe 3).

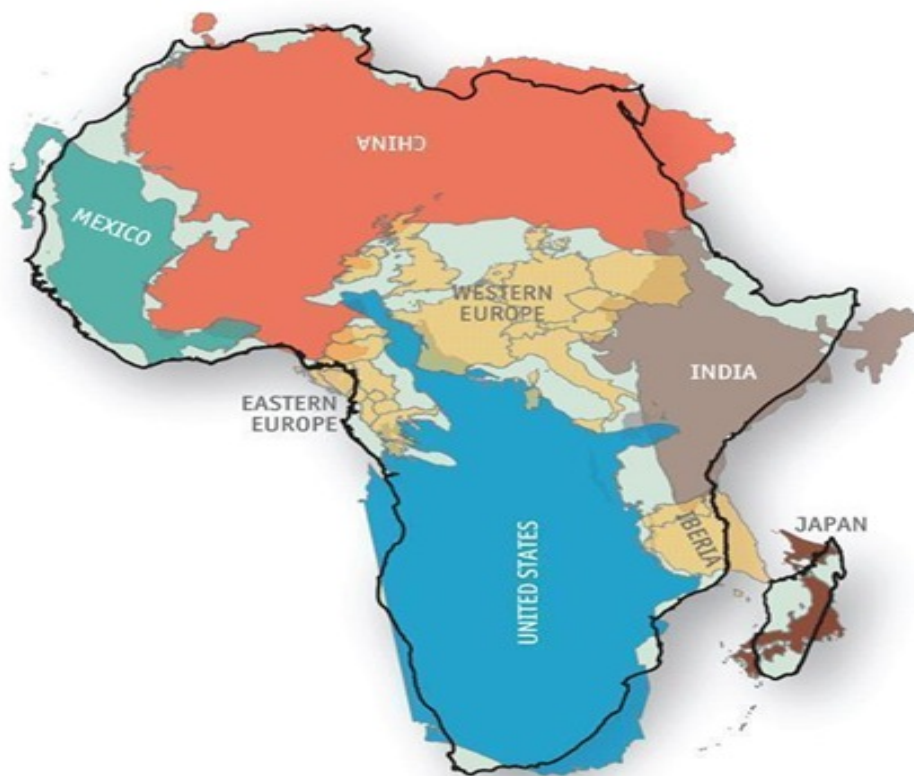
¹⁹⁹ PETERSON R. A., *La fabrication de l'authenticité [La country music]*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992.

²⁰⁰ <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=2993>, consulté le 18.12.2015.

« communication de la différence ».²⁰¹ En bref, nous jouons sur le fait que le « consommateur adore ce genre d'ambiance exotique ».²⁰² Mais à nouveau, il requiert de ne pas généraliser la figure d' « un consommateur » univoque et conformiste. Ce dernier n'a probablement pas les mêmes attentes et ne réagit pas de la même manière aux images et mots utilisés par telle ou telle brochure. Son regard peut tout à fait diverger et il n'est pas dit qu'il soit simplement passif face à l'illustration, sans un œil/regard critique.

« *The scrupulously localized « Africa » that appears in the ethnographic accounts in professional anthropology journals becomes even more difficult to relate to the « Africa » we read about in the New York Times.* »²⁰³

Figure 15 : Carte de l'Afrique tirée du cours « China-Africa Relations »²⁰⁴



²⁰¹ Ibid.

²⁰² <https://crypto.unil.ch/DanaInfo=www.cairn.info,SSL,SSO=U+revue-aficultures-2003-4-page-153.htm>, consulté le 17.12.2015.

²⁰³ FERGUSON, J., *Global Shadows: Africa in the Neoliberal World Order*, Broché, 2006, p.3.

²⁰⁴ Cette image est intéressante. Elle tend aussi à démontrer que notre vision euro centrique/occidentale a tendance à réduire le continent africain, que ça soit à son rôle secondaire sur l'échiquier mondial, mais aussi de par les proportions que nous tendons à lui attribuer sur certaines cartes du globe. Bagele Chilisa (2012) parle même d' « impérialisme culturel ». Cela nous fait aussi relativiser quant à la petitesse de l'Europe de l'Ouest/ou centrale sachant qu'à lui seul, le Congo Kinshasa, englobe la quasi totalité de ce « grand pays » qu'est cette partie de l'Europe.

Concernant la troisième brochure, il n'est pas question de dénier le poids prépondérant des illustres personnalités représentées, mais de mieux comprendre si le sentiment inaltérable d'espoir ayant succédé à l'ère d'Apartheid a véritablement permis l'émancipation des populations stigmatisées durant ce régime. En effet, il semble que l'idéal de lutte pour la liberté persiste dans le sens d'un combat pour le moment inachevé; le spectre de l'ancien régime ne s'étant pas entièrement effacé, en tout cas du point de vue socio-racial.²⁰⁵

Pour ce qui est des perceptions antérieures que le touriste lambda peut se faire de sa visite à Khayelitsha, *township* en marge du Cap, l'insistance est mise sur la singularité de la visite. Nous nous trouvons dans un lieu qui permet « *an authentic african experience* », avec la possibilité d'acheter des « *locally handmade crafts* »²⁰⁶ et manger « *at an african restaurant* ». Nous en viendrions presque à nous questionner sur l'« africanité » de tout ce qui entoure le *township*. Comprenons par là qu'il apparaît que le côté européen du Cap occidental tendrait à nous faire oublier que nous nous situons sur le continent africain. Dès lors, si nous sommes cyniques, les *townships tours* participeraient à garantir un effluve de négritude dans une Province encore en quête d'identité.²⁰⁷ Puis, nous remarquons que le site internet concernant les *tours* proposés à Langa ou d'autres pages web partagent un procédé similaire. C'est-à-dire que l'argumentaire se divise en trois temps;

- ➔ Passé : le *township* a souffert du fait d'un manque d'infrastructures, d'un taux de chômage élevé et d'une marginalisation apparente durant de longues années. « *started with very little planned infrastructure.* » / « *for many years it was a desperate place with few facilities and little infrastructure to house the large influx of people living here.* »
- ➔ Présent: La situation s'améliore et le lieu est en transformation constante. « *These days, things are looking up in Khayelitsha* » / « *rapidly developing in many areas, including tourism.* »
- ➔ Futur: Un futur qui s'annonce sous les meilleurs auspices. « *This is a township with its eyes on the future.* »

²⁰⁵ En outre, d'après les interviewés(es) et quelques discussions informelles que j'ai eu; « **Mr Sibula** : *Oui, ça va encore prendre du temps... [...] mais nous aspirons au meilleur ! Nous aspirons au meilleur !* ». En ce sens, certains citoyens pensent que le gouvernement Zouma se doit de faire peau neuve. Cela renvoie, d'ailleurs, à l'une des problématiques de la politique sud-africaine actuelle, résumée par ce proverbe que Christian m'a confié juste avant de s'envoler pour New York. À savoir; « *South African politics is like a coconut; black outside and white inside* ».

²⁰⁶ Des œuvres faites maison.

²⁰⁷ En ce sens, les événements concernant la langue à maintenir et/ou supprimer à l'Université de Stellenbosch ne sont pas anodins. Maintien Vs suppression de l'afrikaans/insertion du Xhosa ?

Il reste encore à espérer que ces promesses d'un avenir radieux se concrétisent.²⁰⁸ Il y a là à nouveau la création d'un « ascenseur émotionnel » qui n'est pas censé laisser le consommateur de marbre. En quelque sorte, ce « héros »/cette héroïne participe à rétablir un semblant de justice et par sa simple contribution au *tour*, il/elle effectue déjà un acte de solidarité qui permet au *township* d'aller de l'avant.

À Kayamandi; sur le site internet de la compagnie '*Bites and Sites*', nous y percevons, tout comme sur les brochures précédemment analysées, le désir de mettre en valeur l'authenticité de l'expérience. Nous y lisons donc; « Puis, vous goûterez les plats locaux avec lesquels Nelson Mandela a grandi et qu'une *Mama* africaine vous préparera avec amour. »²⁰⁹, « vous testerez des plats traditionnels et quotidiens » ou encore « vous apprendrez l'histoire de nos hôtes en savourant votre repas ».²¹⁰ En effet, il y a pour la compagnie un intérêt tout particulier à valoriser l'authenticité des résidents de ces lieux, de par leur background socio-racial paraissant unique avec une insistance certaine sur l'aspect culinaire. A ce propos, concernant la « fabrication de l'authenticité », Peterson (1992, p.3) relève qu'il y a « d'une part des intérêts commerciaux d'un côté et un public de l'autre, et que jamais l'une des parties n'est en mesure d'imposer à l'autre sa définition de l'authentique ».²¹¹ Selon les frères Comaroff, l'hégémonie du marché aurait entraîné la quasi disparition de l'authenticité. Ce qui a engendré une marchandisation, couplée d'une expérience s'apparentant à un produit plus qu'à une découverte. Puis, afin de contrecarrer aux stéréotypes précédemment mentionnés entourant en principe les *townships*, Thembi relève que les *tours* visent;

Thembi : *Oui, à éduquer les gens! Car dans les tours ça n'est pas seulement vous qui y participez. C'est aussi les locaux! Car certains d'entre eux ne sont jamais allés dans ces lieux.*²¹² *Je leur en veux pas, à cause du passé et les stéréotypes par rapport aux townships comme étant des lieux dangereux. Mais allons! Tu vois? A cause du passé, mais là après 20 ans, même si sur certains problèmes, on arrive pas à se regarder droit dans les yeux! Moi, je vois beaucoup de changement! Par rapport à 10 ans en arrière en tout cas!*

²⁰⁸ Hanli partage cet optimisme; « **Hanli :** *Oui, oui ! Et je vois tellement de bonnes choses... de bienveillance... et cela me rend très optimiste! Pour l'Afrique du Sud...* », annexe 4. Néanmoins, nous remarquons notamment que les promesses de « miracle économique » tenues par le gouvernement en marge de la Coupe du Monde de Football 2010 n'ont pas été tenues; <http://www.slateafrique.com/849/elephant-blanc-township>, consulté le 01.01.2016.

²⁰⁹ L'insistance sur la figure d'un Nelson Mandela n'est d'ailleurs pas sans rappeler les icônes affichées sur la troisième brochure.

²¹⁰ <http://www.bitesandsites.co.za/fr/xhosa-cooking/>, consulté le 24.10.2015.

²¹¹ Cela renvoie à l'importance de prendre en compte le regard « du consommateur ». Celui-ci a une influence directe sur l'« icône » illustrée.

²¹² Cela se réfère d'ailleurs à la note de bas de page quant à la méconnaissance de certains citoyens de ces lieux.

Plus loin durant l'entretien, celle-ci va insister sur la nécessité de se démarquer de la concurrence. Ainsi, elle qualifie l'expérience d'un « vrai *tour* [...] ni commercial, ni touristique ». ²¹³ Selon l'idée, avant toute chose, de « passer un bon moment ». Puis, sur le site de Selwyn Davidowitz, concernant l'offre à Kayamandi, on observe son désir de se distinguer de *tours* qui « *invade the privacy of my fellow South Africans* ». Cette dérive voyeuriste s'accompagne parfois de ce qu'il nomme un « *show for tourist* ». ²¹⁴ Néanmoins, il est intrigant de remarquer que chez les responsables ou guides touristiques, il existe une tendance à « nommer sans pointer du doigt ». C'est-à-dire, le fait de blâmer et de critiquer tels ou tels tour-opérateurs qui cumuleraient les tares, sans mentionner directement qui se cache derrière ces « *most tour operators* » ou « *these tours* ». Dès lors, cette forme de « langue de bois » ou « réticence » à évoquer directement son « adversaire » tend à dissimuler ce concurrent abstrait que nous ne préférons pas nommer, selon une ligne de valorisation de sa propre approche et méthode. En effet, l'idée est de se distancier au maximum des stigmates attribués à ces *tours*. Ce qui démontre que ces mêmes « stigmates » sont à la fois refoulés et intériorisés par certaines agences ou entités privées.

²¹³ L'aspect « pas touristique » tendrait donc à rejoindre ce que Doxey (1975) décrit comme une première phase d'« *euphoria* ». C'est-à-dire que nous serions encore à Kayamandi dans un stade d'ouverture progressive au tourisme qui sous-entend un nombre restreint de visiteurs, des acteurs locaux qui visent à fusionner avec les touristes de passage, un accueil favorable de ces derniers dans le microcosme et des activités commerciales encore limitées dans le secteur touristique. Puis, concernant la nécessité de tendre à « un vrai *tour* », Selwyn Davidowitz parle de son approche qui se doit de montrer le « *real township* ». Celui-ci, tout comme les guides touristiques de Langa (« *It is an experience, rather than a tour!* »), préfère parler d'une visite, plutôt qu'un *tour*. Nous remarquons toute l'importance de la dénomination et des mots utilisés afin de se distinguer de la concurrence.

²¹⁴ Cela renvoie d'ailleurs à l'idée de « spectacularisation de l'autre » et rejoint en partie les « *ethnic shows* » qui mettent en scène des individus qualifiés de différents et de parfois anormaux (du point de vue de la norme occidentale). Ce spectacle et cette mise en scène se réfèrent de même à l'idée de « safari urbain/humain » dénoncé par Butler, entre autres. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

iii. *townships tours*; « *Insiders* » et « *Newcomers* »²¹⁵

i. Impact socio-culturel

De l'avant *tour* et l'offre relative aux visites du *township* de Kayamandi, nous basculons dans l'expérience même du *tour*. Ainsi, il s'agit de mieux cerner la manière dont les stéréotypes et imaginaires qui occupent l'esprit du touriste avant la visite « se heurtent » à la réalité. De même, qu'en est-il du rôle de l'acteur local? Il est intéressant de se questionner sur ce que nous pourrions qualifier d'une performance que celui-ci tend potentiellement à répéter devant les yeux ébahis d'agents externes s'insérant dans son quotidien.²¹⁶ Cela renvoie notamment à la « spectacularisation de l'autre » et au rapport entre celui qui voit et celui qui est vu. Puis, il s'agit de porter son intérêt sur la mise en avant durant le *tour* d'acteurs bien particuliers; c'est-à-dire, avant tout de figures établies dans la communauté.²¹⁷ Enfin, qu'en est-il de la perception de la population locale de ces *tours*? Nous allons tenter d'analyser l'ensemble des réactions suscitées (oppression, fierté, création d'échanges, ouvertures de dialogues; passerelles entre l'extérieur et l'intérieur,...). Ceci à partir des lectures effectuées et à l'aide des observations et des entretiens semi-directifs. Mais les critiques d'intellectuels et résidents militants et engagés sont à considérer.

« *Because tourism is a global set of activities crossing many cultures, an understanding of the consequences of the interaction between managing, generating and receiving tourism societies is vital (Cohen, 1979, Greenwood, 1989, Sharpley, 1994; Burns & Holden, 1995).* »²¹⁸

²¹⁵ Par *Insiders* et *Newcomers*, il faut comprendre les résidents de Kayamandi de longue date et établis pour ce qui est des premiers et les nouveaux arrivants, peinant pour certains à s'intégrer dans la communauté. Le *township tour* de Kayamandi aurait tendance à insister fortement sur les *Insiders*. Concernant les frictions entre *Insiders* et *Newcomers*, *Mama S.* relève que; « **Mama S.**: Oui, vous savez maintenant c'est autre chose... les temps ont changé! D'ailleurs, vous avez vu toutes ces « maisons » informelles? (elle soupire...) Quand je suis arrivé, il y avait seulement 170 maisons... maintenant, je ne sais pas combien il y en a... mais le township n'arrête plus de se peupler. Je ne sais pas comment on va faire pour accueillir tout le monde, mais c'est plus possible... », annexe 1. Elle utilise d'ailleurs le terme d'« *Hooligans* » (a tough and aggressive or violent youth) afin de qualifier une partie des jeunes turbulents.

²¹⁶ « *Uncle Jimmy Thompson était, comme le dit Charles Wolfe, "un véritable rêve pour agent de publicité : il avait une barbe blanche, il était direct, buvait sec, et lançait des défis au vainqueur du dernier tournoi national de violon organisé par Henry Ford en aboyant avec arrogance : 'Qu'il vienne un peu au Tennessee et je me battrais avec lui !'"* »²¹⁶, Peterson (1992) concernant des personnages qui sont « vendeurs » de par leur originalité et authenticité.

²¹⁷ Cela au détriment d'un certain nombre d'acteurs en périphérie, repoussés au second plan.

²¹⁸ RAMCHANDER, P., *Towards the Responsible Management of the socio-cultural impact of Township tourism*. Submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Philosophiae Doctor in the Faculty of Economic and Management Sciences, University of Pretoria, Thesis Work Department of Tourism Management, 2004, p.74.

Performances et mises en scène

En préambule, lors d'une journée passée dans le *township* de Gugulethu, nous entrons à dix dans une petite maisonnette du lieu. Nous (Christian, Fabienne et moi-même) prenons le temps de saluer les petits musiciens et leurs parents restés quelque peu à l'écart. Mais rapidement les sept autres étudiants nous accompagnant s'empressent de sauter sur les petits artistes afin de les bombarder de photographies. Nous entendons, çà et là, de façon insistante « *You wanna play for us?* » ou « *Come on! Show us how it works!* ». Cet épisode n'est pas sans rappeler un safari auquel j'ai participé au Sri Lanka. Nous parcourions à toute vitesse le parc dans lequel nous observions des buffles, des éléphants ou crocodiles afin d'y distinguer le précieux sésame; le léopard. Durant cette « quête du léopard », les *Rangers* paraissaient inventer un suspense insoutenable où nous étions envoyés d'une zone à l'autre du parc prétextant que telle ou telle jeep avait aperçu l'animal. Ce scénario paraissait monté de toute pièce. Dès lors, il n'est pas ici question de comparer ces petits musiciens à ce léopard visiblement affairé à d'autres tâches, mais de mieux saisir cette « fabrication d'authenticité » et la manière dont l'agent externe influe sur/influence le comportement de celui qui est vu.²¹⁹ À noter que toute la particularité de cet épisode embarrassant de Gugulethu est qu'il donne par la suite lieu à un moment étonnant. C'est une des spécificités de ces visites; tantôt révoltantes, tantôt envoûtantes.²²⁰

Quant à la performance, il fut saisissant, lors d'une des visites effectuée au *township* de Kayamandi de remarquer la spontanéité avec laquelle les petits de la crèche que nous avons explorée (cf. Figure 16) ont entonné en cœur la version Xhosa de « Frère Jacques ». Nous nous sommes, d'ailleurs, rapidement questionnés sur l'artificialité de cet acte. Il n'empêche, afin

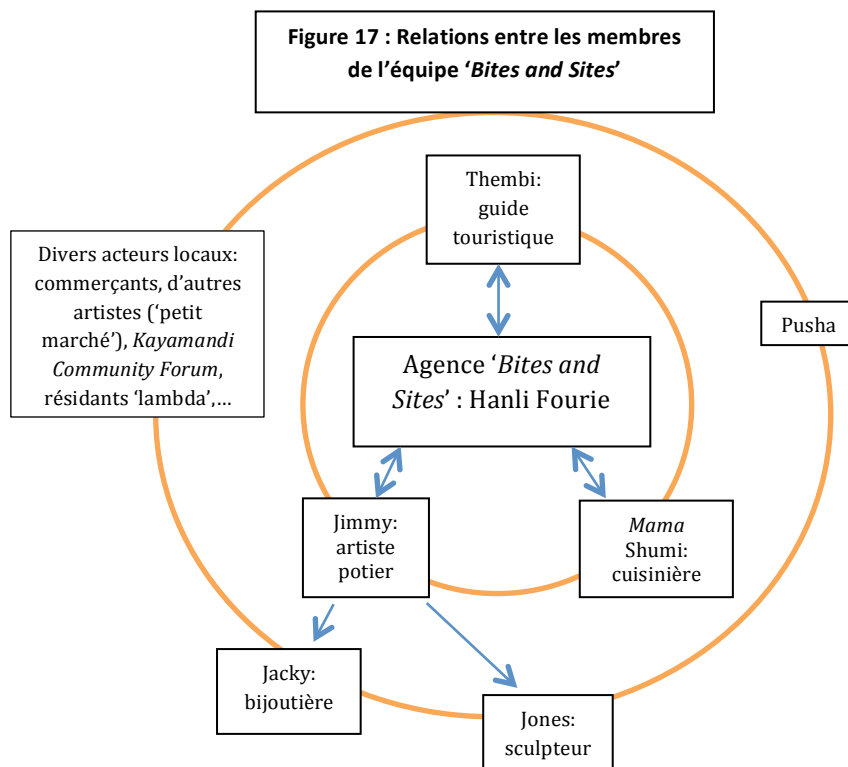


Figure 16 : Crèche de Siyavuya à Kayamandi. Sur le petit mur en arrière fond, nous pouvons y lire "learning is for all the children". 04.08.15. Photo personnelle.

²¹⁹ Malgré que le « jeu » de regard s'effectue dans les deux sens. Ce point est davantage développé par la suite.

²²⁰ Concernant les diverses phases expérimentées durant la visite, Matt Long relève que; « *In the US, one's first reaction to being in a poorer part of any town is to worry about one's safety, and so that's how I felt in Kayamandi. Just as that concern washed across my face, three kids ran past with a soccer ball in hand; laughing and jumping and immediately embarrassing me for how I felt. But that's just it; I didn't know how I should feel.* »; <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

notamment d'éviter une routine et des acteurs locaux, qui, sans cesse reproduisent la même représentation ou mise en spectacle, la compagnie 'Bites and Sites' vise à diversifier au maximum son offre. Il y a donc une équipe centrale qui gravite autour de la compagnie et une équipe périphérique/élargie dont les liens semblent moins étroits mais qui contribuent aussi à diversifier l'offre. Le graphique (Figure 17), ci-dessous, démontre le désir de la compagnie d'inclure un nombre maximum d'acteurs autour du noyau dur composé par les quatre membres principaux de l'« équipe », comme tend à la définir Hanli.



Il reste encore à savoir si cette offre élargie diminue véritablement la performativité à priori inlassablement répétée des acteurs locaux. À savoir, que la diversification de l'offre de par des acteurs qui se renouvellent et qui incluent des connaissances en créant de ce fait un réseau de talents pourraient participer à éviter une offre singulière, récurrente et peu évolutive.

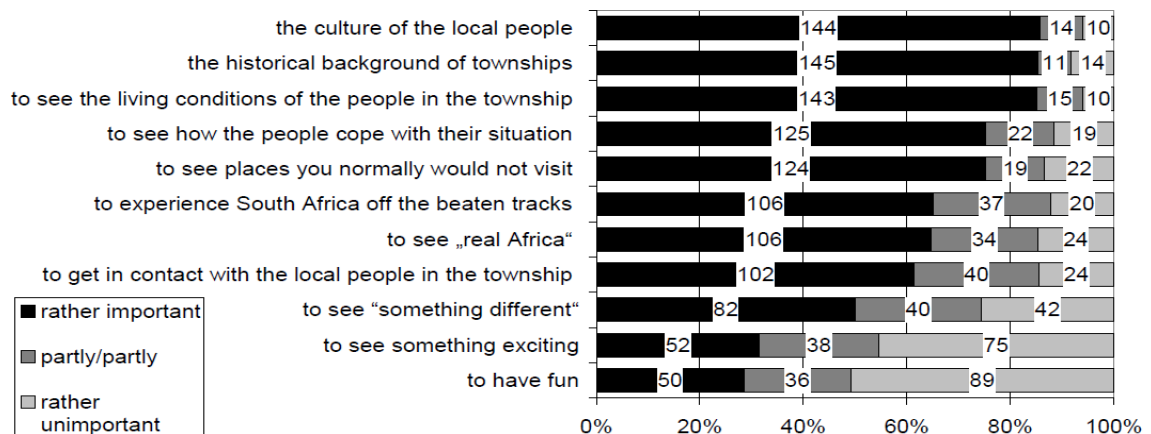
« *I've seen this so many times...* ».

Cette petite phrase paraissant anodine nécessite d'être replacée dans son contexte. Elle fait suite à l'échange dans l'atelier d'un artisan de Langa (29.08.15); *township* en marge du Cap. Elle provient de la bouche du guide touristique, qui, tout au long de

l'expérience, comme le responsable de sa compagnie aime à le rappeler, démontre pourtant un grand enthousiasme. Ce dernier sort donc soudainement de la pièce, un peu blasé, comme si cette performance, il « en avait fait le *tour* ». Ainsi, cette prouesse répétée mènerait à une potentielle roublardise et monotonie, en tout cas pour ce qui est des « performateurs », c'est-à-dire, le ou les guide(s) touristique(s) et les acteurs locaux.²²¹ Cependant, le touriste de passage ne se rend pas forcément compte de cet acte performatif. Sa visite éphémère ne se répète en principe pas nécessairement. L'acte peut donc lui paraître à première vue « authentique » et/ou « naturel ». Il n'est, en effet, pas dit qu'il participera à d'autres *tours*. Dès lors, il se peut qu'il soit convaincu par le caractère spontané et instinctif de l'épisode observé.²²²

Sans être un expert de cette pratique, les quatre *tours* auxquels j'ai participé m'ont permis de me faire une idée plus précise de ce protocole. Bien que les acteurs ne sont pas les mêmes, les gestuelles et les procédés tendent à se rejoindre. Ainsi, il s'agit de contenter les désirs du touriste de passage (« *to see 'real Africa'* », « *to see 'something different'* », « *to see something exciting* », etc. visible sur la Figure 18, ci-dessous).²²³

Figure 18 : Aspects importants de la visite²²⁴



²²¹ En effet, comment parvenir à se réinventer? Cette offre répétitive et répétée a entraîné à l'une ou l'autre reprise un sentiment d'exercice qui se devait d'être "machinalement" incarné devant les yeux de touristes ébahis par ce qu'il leur paraît être un instant unique/momentané. Un exemple parmi d'autres est lorsque Christian prend un cliché d'un résident de Kayamandi dépeçant un poulet derrière le *braai centre* et que celui-ci s'exclame: "ça n'est ni le premier, ni le dernier poulet et cliché de la journée..."

²²² Selon Thembi, « *tu oublies même que c'est un tour !* », annexe 2. Nous serions ainsi dans une expérience dépourvue d'artificialité et originale.

²²³ D'ailleurs, Hanli ne s'en cache pas; l'adage « le client est roi » semble s'appliquer au sein de la compagnie 'Bites and Sites': « **Hanli:** *C'est ça ! oui... oui. Et euh... et les relations entre nos visiteurs, ça c'est le plus important! en fait. Comme Thembi, elle est super avec les visiteurs. Donc... et c'est ce lien-là qui est le plus important!* », annexe 4.

²²⁴ ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009, p.38.

Dès lors, l'insistance sur les « traditions », via la présentation des cérémonies et rituels encore à l'œuvre dans le *township*, est un aspect parmi d'autres de cette « fabrication de l'authenticité », (Peterson, 1992);

« une construction sociale, d'une convention, qui déforme partiellement le passé. [...] la mémoire collective est systématiquement infidèle au passé afin de satisfaire les besoins du présent. [...] L'authenticité qu'appréciait le consommateur n'était apparemment pas synonyme de vérité historique. »

Puis, nous remarquons qu'à Kayamandi, lors des diverses visites, nous avons été avant tout confronté à des *Insiders*. *Mama Swartbooi*, *Mama Shumi* ou encore Jimmy sont tous des résidents solidement implantés dans la communauté.²²⁵ Nous esquivons quelque peu et invisibilisons de ce fait des résidents que nous pourrions qualifier de « souterrains ». Ces petites gens semblent relégués au second plan. Néanmoins, nous en parlons mais sans que leur voix s'expriment véritablement. En bref, nous nous exprimons en lieu et place de ces derniers. Dès lors, il est difficile d'avoir un véritable ressenti du point de vue de ces *Newcomers* auxquels nous pouvons attribuer une certaine informalité, marginalisation et incompréhension de leur véritable visage au sein de la communauté.²²⁶ D'autant qu'ils seraient à la base de l'augmentation du phénomène d'insécurité dans le *township*. Leur spectre rode dans les ruelles étroites de Kayamandi comme un épouvantail insaisissable. Nous n'hésitons pas à leur rejeter la culpabilité d'être à l'origine de la plupart des maux que connaît le *township*. Toutefois, par présomption d'innocence, il s'agirait de permettre à l'accusé d'avoir davantage voix au chapitre.

Pour ce qui est du désir d'en apprendre plus sur la culture locale et d'observer, voire de créer la différence entre le « eux » et le « nous », cela a été flagrant lors du second *tour* effectué à Kayamandi (16.09.2015). La cérémonie dénommée *Ulwaluko*, qui, idéalement fait passer le jeune homme à l'âge adulte nous est brièvement narrée à la fin du repas pris chez une des *Mama* du *township*. A l'écoute de cette cérémonie, une des étudiantes allemandes s'offusque du fait que des jeunes hommes prennent des risques quant à leur

²²⁵ *Mama Swartbooi* ayant même le nom d'une rue qui lui est attitrée.

²²⁶ En ce sens, il s'agirait de réinstaurer certaines valeurs permettant à ces *Newcomers* de se respecter davantage afin de respecter la communauté dans son ensemble. Ainsi selon Mr Sibula; « **Mr Sibula:** *Oui, mais je pense que ça n'est pas assez car il y a beaucoup de crimes, il y a beaucoup de choses qui ne tournent pas rond, les gens ont besoin de... car je suis un croyant... les gens ont besoin de... comment dire ?... ils ont besoin de se trouver ! de... de... d'apprendre à être obéissant ! se trouver eux-mêmes ! oui... »*. En effet, une partie de ces jeunes (hommes) semble en proie à une crise identitaire ou « crise de la masculinité », selon certains chercheurs (CHARBIT, 2009 ; DUPUIS-DÉRI, 2012).

santé et pose une question piquante à l'interlocuteur; « Ces jeunes mettent donc leur vie en péril? ». À cette interpellation, l'auditeur se trouve quelque peu embarrassé et bafouille sa réponse, sans doute étonné de cette intervention « rentre-dedans ». Cet « autre » que nous qualifions de si différent de par les stéréotypes qui perdurent quant aux résidents des *township* ne paraît en réalité ne pas l'être tant que cela. Il n'empêche, nous remarquons toute l'importance des *Insiders* afin de maintenir un semblant d'authenticité dans un *township* en proie à des transformations importantes. En effet, les longues discussions avec certains jeunes de Kayamandi n'ont rien à envier à des échanges en compagnie d'amis universitaires. Nous discutons des dernières *sneakers* à la mode, de soirées au Cap, de voyages, de rêves quant à des projets futurs, etc. Leur curiosité et ouverture d'esprit sont saisissantes. Ces jeunes semblent ouverts à un monde qui en contrepartie les cloisonne et enferme quelque peu dans un espace géographique réduit. En bref, leur corps est embriguadé dans une aire restreinte et leur esprit se décuple sur un territoire vaste. Nous nous situons là dans un rapport particulier entre le local et le global. Des *Newcomers* à la fois confinés et ayant une liberté de déplacement réduite malgré une aspiration à une certaine émancipation et un désir de voir en grand.

Nous remarquons là l'une des facettes des habitants du *township*: à la fois, insérés dans le monde globalisé dans lequel nous vivons, en ayant un accès direct à la ville par l'emploi, couplé d'un progrès technologique visible à chaque coin de rue, mais en même temps très ancrés dans les traditions de leurs racines rurales. Une des particularités du lieu est un;

« *mixture of rural-traditional and urban-western value systems and life styles that may have far-reaching consequences during verbal or physical conflict between residents of formal and informal areas* ». ²²⁷

Plusieurs épisodes vont donc, soit au cours des visites effectuées dans le *township*, soit lors des entretiens menés, révéler tous les paradoxes que recèle ce lieu, d'autant plus pour ce qui est des



Figure 19 : Contraste saisissant entre le *Lost* écrit à l'arrière du pull de Lujah et le désir de liberté que semble indiquer la direction pointée par son index. Le *township*, à l'Ouest, est entouré de champs et de vignes.

²²⁷ http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.15, p.58.

Newcomers.²²⁸ Lujah, l'ami artiste reggae de Lwando, de son petit *shack* vétuste et exigü (« *homes that are smaller than most of our garages* »)²²⁹ est connecté, via son *MacBook Pro* à la technologie dernier cri et au monde extérieur. Celui-ci garde notamment contact avec les amis(es) rencontrés(es) lorsqu'il a effectué son service civil en France. Ces jeunes ont des rêves plein la tête et aspirent à la liberté.²³⁰

De même, durant les entretiens semi-directifs, il est saisissant de remarquer le lien étroit que partagent certains résidents avec les logiques du monde globalisé dans lequel nous vivons.²³¹ En ce sens, Hanli révèle notamment que;

Hanli : [...] *mais eux ce que j'aime aussi, c'est que, par exemple, si on a des journalistes ou euh... je peux leur dire par exemple « est-ce que je peux payer un peu moins, parce qu'il y aura un article dans tel ou tel magazine, etc. ? » et elles sont toujours d'accord Mama Swartbooi et Thembi. Elles disent « ok, on donne un prix spécial », donc elles comprennent vraiment et Jimmy aussi il comprend vraiment le « big picture »*²³². *Je dirais qu'ensemble euh... ça va réussir!*²³³

Ce terme de « *big picture* » est révélateur d'une insertion de certains acteurs du lieu dans les logiques mercantiles du monde actuel. De même, ils paraissent détenir un sens aigu du *business*. Ces aspects sont davantage explorés dans le chapitre final du développement thématique mais nous pouvons tout de même déjà nous questionner sur le « qu'en est-il des laissés-pour-compte? ». ²³⁴ Ce lieu, Kayamandi, fait de contrastes, réunit dans un même espace des individus qui côtoient de nouvelles normes, valeurs et

²²⁸ Ce qui peut participer à créer une violence symbolique pour ceux qui essaient et se réfèrent aux modèles de réussite dans le *township*, étroitement connectés avec le monde externe. Puis, mêmes les cérémonies, telle l'*Ulwaluko*, censée guider les jeunes vers la sagesse n'ont pas toujours la force de conviction/portée désirée; « **Lujah**. : [...] la personne est libre ou non de choisir si elle veut suivre ces valeurs. », annexe 3.

²²⁹ <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

²³⁰ Lors du *braai* précédent mon départ, un ami de Lwando me confie qu'il rêverait de faire sa déclaration d'amour à une femme à Paris, « *the city of love* ». De même qu'il rêve de découvrir New York, « *the city of dreams* ».

²³¹ D'ailleurs, ce constat ne concerne pas simplement aux *Newcomers*. Bien au contraire, les *Insiders* sont très au fait des logiques du monde actuel, notamment pour ce qui est des lois régulant le marché. Ainsi; « **Hanli** : [...] (Jimmy) *il s'est rendu compte que, par exemple, si il a plus de euh... euh... d'œuvres d'art, il en vend plus ! et plus il y a d'autres artistes aussi, il y a... c'est comme un petit marché, presque. [...]* », annexe 4 quant à l'insertion de ces acteurs dans une chaîne, dans le maillon de l'offre.

²³² La vue d'ensemble/globale.

²³³ Annexe 4.

²³⁴ « *the stark contrast between haves and have nots sometimes makes me uncomfortable, too. But I usually have an encounter or two that knocks me off my perch and makes me see beyond the poverty to how much cultural richness and community spirit is there, too.* », <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.



Figure 20 : « While guys are cleaning a super fancy shiny yellow sports car, goats eat garbage. » 28.09.2015. Photo : Christian Beaussier.

objets impulsés depuis la société des élites, en provenant d'une culture ouvrière/agricole et d'origine rurale.²³⁵

Dès lors, comment expliquer que les traits des habitants des *townships* restent caricaturaux vus de l'extérieur? En effet, ces *townships*, qualifiés de « misérables » par le *Lonely Planet* (p.65), ne se résument de loin pas à ça.²³⁶ Nous sommes dans une zone fait de contrastes, que ça soit au niveau des résidents qui la composent ou des divers lieux de vie qui s'y trouvent. En outre, dans son étude, Peterson (1992, p.5) dénonce, pour ce qui est de l'imaginaire qui entoure la *country music*;

« À leurs yeux, cette musique représentait la campagne par opposition à leur ville, le figé par rapport à leur évolution rapide, la tradition face à leur modernisme, l'artisanat à l'antipode de leur production de masse, l'arrière-garde quand ils étaient l'avant-garde. Celui qui produisait cette musique était un rustre, un plouc, un petit Blanc stupide, un rustaud du Sud, totalement dénué du vernis moderne des habitants des villes. »

Si le contexte de Kayamandi est tout autre, nous remarquons des logiques comparables quant au processus de « fabrication de l'authenticité ».²³⁷ Dans le cadre du présent travail, ce sont davantage les brochures, guides de voyage ou sites internet qui

²³⁵ En référence à la Figure 20, concernant les contrastes que recèlent ces lieux, Matt Long relève à Kayamandi que; « He was in a suit with a dapper hat, dressed to impress but surrounded by dirt roads and kids playing with leftover garbage in a nearby field. »; <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

²³⁶ Il faut avouer que le guide de voyage nuance par la suite le misérabilisme ambiant. « Il connaît des zones prospères et d'autres pauvres » ou « l'infrastructure a connu une amélioration depuis 1994 » atténuent l'usage péjorative de l'adjectif « misérables ». Pour autant, il persiste tout de même des zones informelles dans les *townships* qui ont davantage l'allure de bidonvilles que d'habitations confortables, mais ça n'est pas la panacée. Puis, selon Matt Long, « there is most definitely poverty in a township, but that poverty doesn't define the experience. »; <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

²³⁷ Peterson explore, via le phénomène d'amnésie qui accompagne le développement de la *country music* aux Etats-Unis, la création de deux personnages, le "hillbilly" et le "cow boy chantant", incarnant l'authentique aux yeux du public d'amateurs de l'époque. L'étude de ce dernier fait la part belle aux médias et à la radio (« Parce que la radio n'est faite que de mots et de sons, il est facile d'y créer une image qui ne correspond à aucune réalité. »; p.12) comme vectrice de création d'une « caricature des gens qui vivaient effectivement dans les petites fermes et montagnes du Sud-Est des Etats-Unis au cours de la première moitié du siècle. » (p.11) Ce stéréotype étant par la suite peaufiné par l'appareil médiatique.

participent d'une coconstruction d'une « réalité faussée » ou d'un oasis/une illusion de vérité.²³⁸

ii. Organisation de l'espace; ouverture et séparation intérieure

« *L'espace ne saurait être lui-même si, tout comme le temps, il n'était divisé et différencié* »; Emile Durkheim.

Cette séparation entre le « nous » et le « eux » semble intériorisée. En effet, la phrase de l'un de mes colocataires namibien blanc tend à résumer cet éloignement du Blanc dans l'intimité des populations noires ou coloured;

« *Nous nous fréquentons dans la sphère publique, mais pas dans le privé.* »

Il va de soi.²³⁹ D'ailleurs, je suis marqué par le naturel avec lequel il m'énonce ce procédé; c'est un fait. Puis, lors d'une discussion avec un résident local, celui-ci va s'outrer que des agents externes imposent leur mode de pensée à la société sud-africaine. Selon lui, le contexte sud-africain est unique et il s'agit de maintenir une séparation qui fait sens dans ce cas précis (« on a pas à recevoir de leçons de l'extérieur »). Dès lors, ces deux individus tendent à légitimer le système en place. « *Parce que les sud-africains ne voient même pas les grilles, c'est partout donc...* », de la bouche d'Hanli (annexe 4) démontre de même que ces frontières symboliques tendent à être incorporées et imprégnées dans l'esprit des citoyens. Leur démultiplication participant de même à les banaliser. Dès lors, il n'est même pas question de les contester, quitte à ne pas y porter attention et s'effacer de l'esprit des citoyens. Ces frontières se sont au fil du temps ou sont tout bonnement invisibilisées. Puis, nous pouvons entendre çà et là lors d'échanges « je ne suis pas raciste, mais... »; cette petite phrase anodine est saisissante. En effet, cette forme de néo-racisme, plus dissimulée et mesquine, maintient les hiérarchies en place. Le « mais » amenant par la suite une argumentation tentant de justifier une ouverture d'esprit qui peine à convaincre.²⁴⁰

²³⁸ « L'authenticité qu'appréciait le consommateur n'était apparemment pas synonyme de vérité historique. »; Ibid, p.4.

²³⁹ À ce propos, M. Douglas (1969) relève tout le pouvoir que détient le naturalisant sur le naturalisé. Guillaumin (1972) parle, elle, de la dimension à la fois inconsciente et tue du racisme. Elle définit même le racisme comme « un fait de culture » (p.135) ou comme un « substrat idéologique ».

²⁴⁰ « les structures sociales et modes de pensée restent très marqués par les périodes coloniales en Afrique du Sud. Il y aurait, selon Jacobs (2006), le fondement d'un « néo-apartheid » à travers lequel il n'y aurait pas de différences fondamentales entre les anciennes élites et les nouvelles, de même qu'entre les inégalités de l'Apartheid et celles du nouveau système. »

« Le second positionnement concerne le statut de « la différence » dans le développement du racisme : « La diversité des groupes et des cultures n'est qu'un alibi » dit-elle. La dynamique du racisme n'est pas le fruit de l'hétérogénéité de groupes en présence, elle est « un système d'antagonismes » (Guillaumin 1972a, p. 72). »

En ce sens, Guillaumin parle d'une « raciation », d'une construction de la différence raciale qui n'est pas sans rappeler la « fabrication de l'authenticité » et l'idée d'un regard participant à créer l'altérité. Cette rhétorique de la différence renforce la séparation entre le « nous » et le « eux » et transforme le racisme en un « fait social » (total ?).

Quant à la liberté de mouvement de la population du *township*, elle reste limitée. D'ailleurs le *Restoration of South African Citizenship Act* qui visait à modifier le statut des résidents de Kayamandi, entre autres, de migrants à citoyens, n'a pas forcément eu l'effet escompté.²⁴¹ Paradoxalement, lors des entretiens menés auprès de *Mama Shumi*, celle-ci s'est parfois voulue nostalgique de certains aspects du système de l'Apartheid. Ainsi, malgré qu'elle relève toute la brutalité de cette période;

Jonathan : Ha oui? Je sais que c'est une question sensible, mais pouvez-vous m'en dire un petit peu plus sur ces années-là?

Mama S. : *Pfff... (elle soupire...) Vous savez c'était brutal. Les policiers blancs nous traitaient comme des moins que rien. Et on vivait sous la peur d'être contrôlé à tout moment de la journée. On pouvait rentrer librement chez vous pour s'assurer que vous étiez bien là et on devait toujours demander l'autorisation de sortir du township. C'était violent... Et on avait nos propres bus, nos propres trains. Tout était séparé. Le pire était les contrôles. À tous moments on vivait sous la crainte de ces contrôles brutaux...*²⁴²

À ce discours alarmiste quant aux dérives du système en place jusqu'à 1991, celle-ci apporte auparavant quelques nuances. En effet, elle relève que;

Mama S. : *[...] j'avais un permis qui faisait que les policiers pouvaient venir me contrôler à n'importe quel moment de la nuit, mais au moins ça régulait et faisait qu'il y avait pas n'importe qui qui rentrait dans le township...*²⁴³

Puis, lors du second entretien avec la même personne (mené le 12.10.2015), celle-ci mentionne que;

Jonathan : Ok, donc ça c'était durant l'Apartheid ?

Mama Shumi : *Oui ! Juste avant 1994... Mais ils avaient au moins un système! Si tu veux venir visiter, tu te dois d'obtenir un permis...*

Jonathan : Ok, donc, selon vous, c'était un moyen de réguler les va-et-vient?

Mama Shumi : *Oui, car ensuite tu obtiens un permis... et on vous demandait « où vas-tu demain? Quand vas-tu partir? », « à 6h! », et ainsi de suite...*

²⁴¹ « Moreover, even those who people eligible for restoration of citizenship needed to go through a complicated administrative application procedure to enjoy the benefits of the act. By 1992, it was estimated that less than half of the 1.8 million people who in the government's estimate could benefit from the 1986 act would, in fact, do so. », ALEINIKOFF, A.T. & al., From migrants to Citizens: Membership in a Changing World, Carnegie Endowment for International Peace, 2000, p.226.

²⁴² Annexe 2.

²⁴³ Ibid.

Les « [...] mais au moins ça régulait » et « [...] ils avaient au moins un système! » insistent sur un système qui avait le mérite de réguler les entrées et sorties du lieu. Bien que sa liberté fut limitée, *Mama Shumi* apprécie le sentiment de sécurité d'avant 1991. *Kayamandi* paraît alors être un petit village (« Avant, on était comme un petit village et je pouvais sortir de ma maison tranquillement, sans me soucier de me faire voler ou dérober. »²⁴⁴) dans lequel tout le monde se connaît. L'arrivée massive d'habitants informels (*Newcomers*) a provoqué une rupture des liens entre les résidents; d'autant plus pour ce qui est du *Old Kayamandi*, résidents établis de longue date. *Mama Shumi* se plaint d'un sentiment d'insécurité allant de pair avec des liens qui se dissolvent dans la communauté. Cet aspect de clash intergénérationnel est davantage abordé dans le chapitre qui suit.

Puis, il est saisissant de creuser l'idée que la majeure partie des résidents de *Kayamandi* ait migré en aspirant à des conditions de vie meilleure au Cap occidental. Or, ces derniers ont d'emblée souffert d'une marginalisation et de maigres opportunités d'emploi, de par leur origine rurale. Ils se sont heurtés à une séparation et paupérisation à leur arrivée dans ce qu'ils pensaient être un *Eldorado*.²⁴⁵ Cette double mise à l'écart amène certains habitants à regretter et renier leur terre d'accueil. Ainsi, Mr Sibula relève que;

Mr Sibula : *Biensûr! ça fait partie de la culture... de retourner à la maison... de faire, de performer tout type de rituel! Qu'importe! tu les fais car tu appartiens au Cap oriental et que nos ancêtre ne sont pas ici! Même moi, quand je mourrai, je ne veux pas être enterré ici, je veux être enterré chez moi. À la maison, je veux dire où j'étais né. Où sont mes parents... Tu vois? Nous... comment dire? Nous croyons qu'ici ce n'est pas notre terre natale. Tu vois? Nous voyons ici la ville... Tu vois? L'esprit de nos ancêtre n'est pas ici... il est à la maison (rires...) tu vois?*²⁴⁶

À ce monde urbain si différent de leur terre natale agricole et rurale, les habitants du *township* associent des valeurs qui s'éloignent de leur lieu d'origine. « L'esprit de nos ancêtres » et les « rituels » restent ancrés au Cap oriental.²⁴⁷ Le processus de migration semble donc être accompagné d'un pervertissement, de par la confrontation au monde

²⁴⁴ Annexe 1.

²⁴⁵ À ce propos, *Mama Shumi* relève, quant à ses rares déplacements à Stellenbosch, que; « **Mama Shumi :** *Oui, cela m'arrive... Mais plus très souvent maintenant. Pourquoi j'irais là moi? C'est une ville, tu veux y aller acheter des choses, mais quoi?* », annexe 3.

²⁴⁶ Annexe 5. Dans la lignée des propos de Mr Sibula, l'attache naturelle au Cap oriental fait dire à Thembi que; « **Thembi :** *Alors ça n'importe pas que tu y sois y allé ou non... Je suis née ici et je me sens du Cap occidental. Mais dans les faits, nous sommes tous de là-bas, qu'on le veuille ou non !* », annexe 2.

²⁴⁷ L'utilisation du « ici » est intéressante. Le « ici » par rapport au « là-bas », le monde urbain qui contraste avec son lieu d'origine, rural.

urbain (« les vices de la ville »²⁴⁸), de la pureté originelle de leur origine rurale. L'usage du terme « pureté » n'est pas anodin. Dès lors, même la langue se transforme et semble perdre de son authenticité. Ce second extrait de l'entretien avec Mr Sibula tend à le confirmer;

Mr Sibula : *Exactement... tu vois? car le Xhosa dans le Cap oriental est un peu différent de celui parlé ici... car celui qui est parlé ici est mixé avec de l'anglais et de l'afrikaans. C'est difficile de trouver quelqu'un qui parle un Xhosa pur. Tu vois? Les gens vont avoir tendance à mixer trois langues entre elles... mais quand ils retournent à la maison, la langue est ranimée. Tu dis « ok, ok » et certains mots que tu as perdu, tu les retrouves à ta terre natale en discutant avec les autres personnes. Oui...*

Comment donc maintenir durant l'expérience du *tour* cette authenticité en partie perdue lors du processus de migration, du monde rural à urbain? Les touristes de passage désirent se confronter à des individus exotiques. Or, les résidents du *township* paraissent partager d'avantage de similarités que d'antinomies avec ces agents externes.²⁴⁹ C'est précisément là que tout le jeu de la « fabrication d'authenticité » entre en ligne de compte.

Christian : Ce salon est tellement chaleureux! Cela me rappelle d'ailleurs la maison de ma grand maman, un lieu dans lequel on ne peut que se sentir bien!

Mama S.: *(elle rit)... Ho, merci!*

Christian : J'aime d'ailleurs beaucoup le fait que vous ayez exposé des petits objets partout. D'ailleurs, que représentent ces petites statuettes (en pointant du doigt l'étagère qui surplombe Mama S.)

Mama S.: *Ha, ça c'est de l'art africain (avec l'acquiescement de Lwando et ses camarades). Ce sont des petites statuettes représentant des guerriers de notre Province.*

Ces petites statuettes visent-elles à maintenir un semblant d'authenticité dans un échange interracial produisant une certaine violence symbolique?²⁵⁰ En effet, ces relations sociales sous le prisme de la couleur de peau tendent à instaurer un rapport particulier entre les divers acteurs. Malgré nous, nous nous situons dans une mise en scène dont il est difficile de s'extirper. Que nous le voulions ou non, la teinte nous assigne dans l'inconscient collectif une position/un statut particulier. L'histoire socio-raciale du pays participe à créer des relations sociales ambiguës et équivoques. Ainsi, le détenteur d'argent est toujours perçu par la majorité des résidents du *township* comme étant l'*Umlungu* (« **Mr Sibula :** *Non... non, non. Je pense pas que ça soit étrange pour eux car ils connaissent « umlungu », tu vois ? et ensuite, car ils respectent « Umlungu », car ils*

²⁴⁸ PETERSON R. A., *La fabrication de l'authenticité [La country music]*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992, p.7.

²⁴⁹ Le processus de migration du monde rural à urbain ayant notamment davantage inséré certains acteurs dans les logiques mercantiles et le secteur tertiaire, de par l'emploi.

²⁵⁰ En effet, que reste-il de ces statuettes représentant des guerriers de la Province du Cap oriental dans un *township* en proie à d'importantes mutations? C'est une des facettes de ces relations qui visent à réinstaurer une authenticité en partie perdue.

savent que « Umlungu » ont l'argent, tu vois ? (rires...) », annexe 5). C'est ce qui rend d'ailleurs l'échange banal, insignifiant et désintéressé difficilement instaurable.

Concernant l'« authenticité rustique »²⁵¹, dont l'authenticité ne serait « pas un trait inhérent à l'objet ou à l'événement que l'on déclare « authentique » », celle-ci est mise en avant. Pour rester sur ces logiques d'instrumentalisation et de confection/construction du visage de l'« autre », Peterson (1992, p. 3) relève, pour ce qui est des personnages associés à la *country music*, qu' :

« Eux-mêmes étaient des bourgeois raffinés et élégants ou des citadins de fraîche date cherchant à dissimuler leurs propres origines rurales. Ils ne percevaient pas la *country music* au travers de ses valeurs propres ; ils y voyaient plutôt l'antithèse de leurs goûts et de leurs buts parce qu'elle évoquait le monde de la pauvreté rurale et de la moralité provinciale auquel tentaient d'échapper tant de gens dans cette société en pleine urbanisation. »

Dès lors, cette frontière symbolique entre le « nous » et le « eux » (cette « relation complexe entre le « Nous » et les « Autres » »²⁵²) rejoint en partie ce que Nicolas Bancel et al. (2004) mentionnent quant à un Occident en cours de construction identitaire (p.6). Ces « bourgeois raffinés et élégants » ou « *bourgeois thrillseekers* » (Rolfes, 2009, p.50) viseraient à être rassurés par ce spectacle de la différence, via l'infériorisation de l'« autre ». Toutefois, pour ce qui est des *townships* tours, la victimisation n'est pas implicite. Ainsi, le sous-entendre omet, voire néglige les capacités et l'*agency* de l'acteur local. C'est précisément l'objet du chapitre qui suit.



²⁵¹ PETERSON R. A., *La fabrication de l'authenticité [La country music]*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992, p.4.

²⁵² BANCEL, N. & al., *Zoos Humains; Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004, p.5.



Ces quelques clichés (six images du haut, photographe: Christian Beaussier pour ce qui est des quatre premières) pris durant l'« *insight of township life* » (25.09.15) démontrent la diversité en termes d'infrastructures et habitat que recouvre Kayamandi. Dès lors, ceci tend à nuancer ce « jeu de la différence » que les *tours* participent à créer. Les quatre images du haut représentent respectivement l'une des zones informelle du *township* de Kayamandi (première image à gauche), sur la rue Masitandane, à proximité du poste de police. La seconde image (deuxième à gauche) a été prise à Enkanini (la plus grande zone informelle du *township*, tout au Sud). Puis, sur la troisième image à gauche, nous apercevons les *shacks* en bois alignés de la sixième avenue. Notons qu'à Kayamandi, « *about two thirds (US, 2001) to more than three quarters of the housing units have an informal character (Barnes, 2002b).* »²⁵³, couvrant une surface au sol de 5m². En ce qui concerne les images de droite, nous remarquons une série d'appartements alignés

²⁵³ http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUDISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.2015.

sur la première image du haut. Ces appartements situés entre l'école primaire d'Ikaya et Enkanini, la zone essentiellement informelle du *township*, regroupent majoritairement, d'après les jeunes « experts » du lieu la classe moyenne de Kayamandi. Quant à l'image suivante, nous nous situons sur l'artère la plus à l'Ouest; prenant directement sa source à Enkanini. Cette fois-ci, nous apercevons des maisons confortables et détachées. Ces deux quartiers sont formels. Enfin, la dernière image en bas à droite représente les deux types de zone formelle du *township*; comprenant des appartements ou maisons détachées. Il est à noter que nous pouvons inclure dans ces images, des zones qualifiées de semi-formelles, qui à la fois se composent de maisons confortables et de petits *shacks* ou *cottages*. Nous avons notamment pu l'apercevoir lors du *braai* chez Lujah.²⁵⁴

Sur ces quelques images sollicitées de Kayamandi, nous nous rendons compte sur la seconde image depuis la gauche, de par le panneau à la droite des enfants (triangle rouge avec un camion faisant mine de descendre la pente de manière non contrôlée) de toute la déclivité de la pente menant au sommet de la colline et constatons la densité et l'étroitesse entre les maisonnettes (sur la troisième image depuis la gauche). Mais il est saisissant de remarquer qu'en se déplaçant du Sud Est du *township*, en transitant via l'école primaire flambante neuve de Kayamandi, le décor est tout autre. Ainsi, le décor aride et asséché, les routes non-goudronnées, les fils électriques entremêlés et l'accès aux installations sanitaires et bassines d'eau lointaines laissent place à un tout autre cadre au Nord Est du *township* (seconde image sur la droite), nous mesurons alors le contraste avec les petites maisonnettes de fortune d'Enkanini. Cette fois-ci, c'est la vue de maisons qui paraissent confortables et espacées, munies de paraboles avec de belles voitures parquées le long d'une rue goudronnée qui apparaît. De même, des lampadaires jonchent les trottoirs, ainsi que des arbres et une végétation fournie. En bref, le *township* de Kayamandi recouvre plusieurs lieux en un seul et il existe des différences saisissantes entre ces lieux de vie. Il s'agit de déconstruire une vision englobante et uniforme de ce qui compose cette localité.

Puis, concernant les *townships tours* à proprement parler, il est tout de même intrigant de s'attarder sur les réactions suscitées par certains acteurs sensibles aux potentielles dérives des *tours*.

²⁵⁴ Ce dernier nous a même demandé dans lequel des deux habitats nous préférons déguster les viandes et saucisses qu'il nous a généreusement concocté. Ce « problème » ne s'est finalement pas posé car nous avons profité du soleil pour manger sur la terrasse adjacente.

Réactions passionnées

En effet, ces *townships tours* ne laissent pas indifférents certains médias spécialisés sud-africains, de même que le monde académique (Butler, 1999²⁵⁵ ; Holliger, 2005). La condescendance du touriste étranger y est notamment critiquée. Comme nous pouvons l'observer sur la bande dessinée satyrique de Madam & Eve (2002) ci-dessous, un certain voyeurisme et sensationnalisme mis en avant par bon nombre de tour-opérateurs y est dénoncé. C'est bien l'« effet zoo » que ces critiques acerbes démontent. Perçu comme un safari humain ou urbain par les plus sarcastiques, c'est précisément le fait que les résidents des *townships* sont épiés dans leur quotidien qui fâche.



Il est tout de même à noter que la bande dessinée ci-dessus tend à grossir outre-mesure les traits de l'expérience vécue. En effet, l'aspect sensationnaliste relevé par « le *unfriendly hostel* » ou « *look out! A sniper!* » fut très peu sollicité durant les visites. C'est davantage lors de discussions avec des sud-africains blancs nous assurant qu'à Cloeteville, entre autres, des fusillades s'enchaînaient pendant toute la journée que cet aspect-là fut abordé. De même, par un cours suivi durant le semestre, intitulé « *China Africa relations* ». Une des intervenantes va véritablement insister sur la dangerosité des *Cape Flats* du Cap en nous présentant ses diapositives avec une approche de journaliste à scandale. Il n'est pas pour autant question de renier la dangerosité de certains de ces

²⁵⁵ <http://www.africafiles.org/article.asp?ID=3735>, consulté le 10.05.2015.

lieux.²⁵⁶ Néanmoins, ils ne se résument pas à cela. Puis, concernant la bande dessinée, dans aucun des quatre *tours* auxquels j'ai participé, la visite a été effectuée dans une voiture comprenant des « *windows bulletproof* ». Au contraire, la démarche vise à se déplacer à pied afin d'être au maximum au contact des résidents. Il y a, toutefois, un aspect intéressant soulevé par la BD, à savoir concernant la mise en spectacle et le jeu d'acteurs qui tend à être instauré durant la visite renvoyant à la « spectacularisation de l'autre »;

« *And let me stress for our foreign tourists... This is a real township and these are real people, not actors!* »

Cette mise en garde n'est pas sans rappeler l'intervention du responsable de l'agence de Langa quant à l'utilisation de la photographie. Nous tentons tant bien que mal de dissimuler et ôter les biais que comprennent ces visites. Il est délicat de s'en distancier mais tout semble mis en œuvre dans cette « quête » de l'authenticité. Ainsi, l'expérience se doit d'être autant que possible dépourvue d'artificialité en tentant de masquer son caractère factice, alors même que la représentation du lieu et du microcosme tend à mettre en scène et instaurer un jeu d'acteur particulier. Afin de braver cette artificialité, une solution est d'aller au-delà de l'expérience « *township tour* » et ainsi surmonter la frontière symbolique entre le « eux » et le « nous ».²⁵⁷ Ceci est davantage discuté durant la conclusion.

Dans la continuité des réactions passionnées brièvement discutées ci-dessus, trois des créatrices de la chaîne indépendante *LiveSa.com* ont procédé à ce que nous pourrions appeler un « *reversed township tour* ». C'est-à-dire qu'en lieu et place d'aller épier le quotidien des résidents des *townships*, elles se déplacent, caméra au poing et armées de leur appareil photo, à Camps Bay (faubourg aisé de la ville du Cap) afin d'y observer les réactions des habitants de ces beaux quartiers vis-à-vis de l'immixtion dans

²⁵⁶ Quant à la dangerosité perçue des lieux, l'agence '*Bites and Sites*' tente justement de proposer une lecture différente et nuancée du *township* visité. Ainsi, Thembi, guide touristique de l'agence confiera durant l'entretien du 05.10.2015 que; « **Thembi** : *Oui, car on entend toujours « oui, ne va pas au township car c'est vraiment dangereux et tout », ce qui est de la merde ! Tu sais ? Surtout aujourd'hui... »*; Annexe 2. Il n'empêche, l'aspect sécuritaire est tout de même discuté aux travers de lectures et d'autres entretiens . Cette composante reste une inquiétude de la part de résidents eux même implantés dans le lieu. Nous nous confrontons là à une vision quelque peu angélique de la guide touristique.

²⁵⁷ Cette confrontation au monde externe, *Mama Shumi* en parle lors d'un incident cocasse survenu à l'aéroport. Elle rate son avion, dans un univers dans lequel elle perd tous ses repères. C'est d'ailleurs ce qui lui fait dire que; « **Mama S.** : *j'étais tellement soucieuse. Dans un monde dans lequel j'étais livrée à moi-même... »*, annexe 3.

leur intimité.²⁵⁸ Qualifié de *township tour* alternatif, cette visite a permis à l'une des photographes (habitante de Langa et se plaignant de l'invasion des touristes dans son lieu d'habitation) de prendre « une revanche ». Il est saisissant de remarquer la réaction des habitants de Camps Bay, étonnés et réfractaires à ce qu'on les perturbe dans leur zone de confort. Cette expérience peut s'apparenter dans une moindre mesure à l'étude de Jounin et de ses élèves dans un beau quartier de Paris (8^{ème} arrondissement); dans laquelle des dominants sont scrutés dans leur quotidien. Sans pour autant être aussi approfondie que l'étude de ce dernier, cette expérience a le mérite de susciter quelques questionnements relatifs aux effets du renversement du rapport dominé/dominant.

En contrepartie, l'étude de Jounin vise à la compréhension d'un phénomène, à savoir les pratiques des élites, via l'insertion progressive dans un quartier aisé parisien.²⁵⁹ Ici, l'insertion est brève, de l'ordre d'une journée. Puis, les intervenants tendent à se positionner en tant que victimes collatérales d'agents externes les épiaut dans leur intimité. Ainsi, les photographies prises par les touristes de passage à Langa, sont vues comme uniquement « *disrespectful* », selon Mme Mkhosi. Cette réduction de la photographie à son aspect péjoratif omet un caractère plus reluisant. En effet, elle participe aussi à mettre en valeur les talents locaux et promeut notamment certaines échoppes ou brasseries du coin. Selon un des guides touristiques de Langa, après avoir partagé sur les réseaux sociaux une photographie d'une brasserie traditionnelle locale de Langa, un touriste a créé le « *buzz* » et a permis à la gérante d'acquérir des fonds afin de développer une taverne accueillant les touristes de passage. De même, les retombées des *tours* ont aidé la maman des petits musiciens jouant avec maestro du Marimba de parcourir le monde de par sa passion. Celle-ci nous confie lors de la visite au *township* de Gugulethu que son groupe *Women Unite* a joué en Europe et exporté tout son talent.²⁶⁰ Cette démarche contestataire a tout de même le mérite de repenser et sensibiliser tout un chacun aux potentielles dérives des *townships tours*. Il n'empêche, il s'agit probablement de cibler davantage quels sont les coupables de ces dérives. En effet, il n'est pas dit que les résidents de Camps Bay pris à partis dans la vidéo valident

²⁵⁸ <http://africasacountry.com/what-if-black-people-invert-south-africas-township-tours/>, consulté le 10.05.2015.

²⁵⁹ À noter que l'« indigène », l'« exotique » est cette fois-ci le bourgeois, le nanti épié dans son quotidien. Ce renversement de situation rejoint en partie la démarche des trois créatrices du site *LiveSA.com*.

²⁶⁰ Cette information va à l'encontre de ce qui fut relevé lors du second entretien avec la guide touristique de 'Bites and Sites'; « **Thembu**: *Biensûr! Tu vois, à moins que je ne gagne à la loterie, je ne me rendrai certainement jamais dans ton pays.* » D'ailleurs, Lwando, Mama Shumi ou Lujah se sont tous trois rendus en Europe ou aux Etats-Unis.

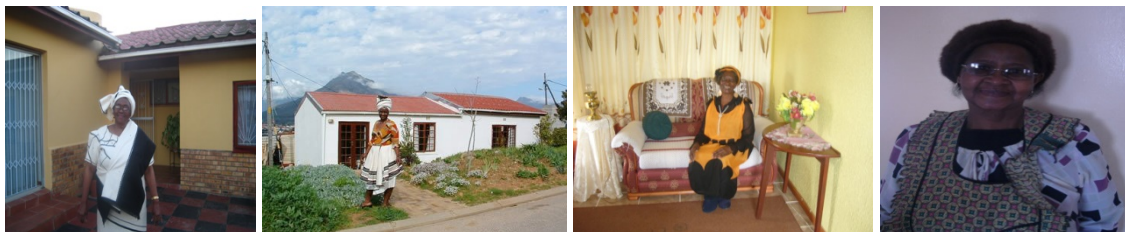
forcément les *townships tours*. Enfin, penser l'ouverture dans son ensemble et toutes les dimensions qu'elle recèle et ne pas simplement la réduire à ses aspects péjoratifs.

iv. Le *tour* et les stratégies développées par les acteurs locaux

« Yet a wide range of social actors on the continent understand their own situations, and construct their strategies for improving them, in terms of an imagined « Africa » and its place in a wider world. »²⁶¹

Dans la continuité de l'*agency* qui permet à un certain nombre d'acteurs de s'émanciper, nous remarquons diverses stratégies entreprises à Kayamandi. Le présent chapitre va donc, de par la figure de la *Mama* entrepreneuse et le jeune guide touristique, tenter de démontrer les capacités et forces mobilisatrices d'acteurs n'étant pas simplement assujettis. En effet, les divers *homestays* du *township* sont de véritables petites entreprises qui fonctionnent indépendamment d'aides externes. La plupart des guides touristiques rencontrés paraissent être des *self made men* ou *women* ayant bravé les échelons en partageant des parcours de vie d'autodidactes.

Ainsi, le profil des *Mamas* rencontrées est quasi similaire. À savoir, des femmes d'une septantaine d'années, très dynamiques, ayant un contact facile avec les touristes ou volontaires de passage, parlant un bon anglais. De même, pour ce qui est de leur accoutrement, elles sont coiffées d'un turban et abordent des habits traditionnels, c'est-à-dire, relatifs à leur origine « orientale ». *Mama Shumi*, malgré des soucis de santé, démontre qu'elle est une femme très active.²⁶² Ainsi, elle a voyagé en Europe et aux États-Unis, se rend au Cap oriental dès qu'elle le peut, est engagée dans l'Église Anglicane dans laquelle son fils professe sa foi, puis exerce bénévolement au sein de l'association *Mother's Union* (« Même ce week end, je vais beaucoup voyager », cf. annexe 3).



²⁶¹ FERGUSON, J., *Global Shadows: Africa in the Neoliberal World Order*, Broché, 2006, p.6.

²⁶² « ho, je crois pas que *Mama Swartbooi* c'est une femme qui va rester sur le matelas », annexe 4, de la bouche de Thembi. En effet, cet épisode fait suite au décès du mari de *Mama Swartbooi*. Celle-ci se remobilise rapidement et retrouve les ressources nécessaires afin d'accueillir des convives peu de temps après cette circonstance douloureuse.

Ces quatre images tirées du site qui promeut les 13 *homestays* du *township* insistent sur les profils semblables des *Mamas* rencontrées.²⁶³ Il reste encore à savoir à quel point l'habit participe à la « fabrication d'authenticité » mentionnée à plusieurs reprises. Il n'en demeure pas moins que ces femmes restent attachées à leur origine rurale et sont très croyantes.

Jonathan : Ha oui, c'est intéressant ! Vous vous rendez régulièrement à l'église?

Mama Shumi : *Oui, j'y vais régulièrement... Même quand j'ai des problèmes... Maintenant c'est mes jambes qui m'embêtent! Mais j'espère, et j'ai la foi!*²⁶⁴

Cette foi omniprésente chez les « anciens » du *township* est visible de par le nombre conséquent d'édifices et confessions dont ce lieu est constitué. Lors de la rencontre avec *Mama Swartbooi*, celle-ci regrette le fait que certains jeunes créent des cérémonies rocambolesques pour des mariages qui ne durent pas. Cette perte de valeurs familiales et complexification des caractéristiques des nouveaux membres de la communauté va à l'encontre des anciens membres (*Insiders*) qui prônent une morale saine, équilibrée et moins de démesure.

Si nous nous attardons sur d'autres aspects de ces *Mamas*, notamment de *leadership* et de débrouillardise, Hanli relève à propos de *Mama Shumi* que;

Hanli : *Absolument ! Et eux ce sont des entrepreneurs qui font leurs propres choses, donc ils ont leur petite entreprise et euh... donc ce n'est pas... je dirais ce ne sont pas nos employés ! mais euh... donc tout est euh...*²⁶⁵

C'est ce qui a amené la compagnie '*Bites and Sites*' à davantage collaborer avec ces différents employeurs. Selon Hanli, nous sommes là dans une relation employeur-employeur, d'égal à égal.²⁶⁶ Les hiérarchies ne sont, dès lors, pas clairement établies/instituées et le fonctionnement de la compagnie paraît avant tout privilégier une coopération dans laquelle les tâches et ressources semblent clairement partagées. En outre, celle-ci (Hanli), utilise volontairement le terme d'« équipe » avec un noyau central qui collabore et dont chacun de ses membres se tirent vers le haut.

Pour en revenir à *Mama Shumi*, il est utile de s'attarder sur les mots utilisés lors de l'entretien effectué en sa compagnie. Ainsi, si nous nous focalisons sur son discours et les verbes sollicités, nous remarquons notamment dans ce passage;

²⁶³ <http://townshipstays.co.za/experience.html>, consulté le 14.11.2015.

²⁶⁴ Annexe 3.

²⁶⁵ Annexe 4.

²⁶⁶ C'est-à-dire, que nous tentons de fonctionner au maximum ensemble. Les hiérarchies se doivent d'être réduites au maximum. Chacun tire parti de l'autre, dans l'"équipe".

Mama Shumi : *J'ai tout fait... Je contrôlais jusque ce qu'ils faisaient! Je m'asseyais parfois et si besoin je donnais un coup de main. Mais après, une fois qu'ils restaient, ils disaient tous « je veux rester avec Mama Shumi ! » Je sais pas ce que j'avais de spécial (rires général...) Peut-être la cuisine ou quelque chose d'autre? Je sais pas... Mais c'était peut-être la liberté que je leur laissais. Ils savaient que chaque fois qu'ils venaient je leur disais ce qu'il fallait faire et ne pas faire! Tu sais les gens veulent parfois te faire dire des choses qu'ils ne seraient pas supposer faire... Alors je leur disais qu'il vaut mieux ne pas aller dehors tard le soir! Tout seul... Car vraiment les gens n'étaient pas acceptés là. C'était encore l'Apartheid à cette époque. Alors si tu vas dehors, tu dois organiser d'être avec une personne locale... (elle enchaîne avec quelques mots en Xhosa avec Lwando et Lujah) Haaaa ils veulent aller dehors aussi vite qu'ils arrivent!²⁶⁷*

Celle-ci met en avant son autorité et ses facultés de *leader* sachant aussi déléguer au fil du temps. Plus loin, elle relève que c'est comme ça qu'elle fonctionne, s'organise, gère prépare des plats. Ainsi, désormais quatre personnes sont sous ses ordres et participent à développer la petite entreprise familiale. De même, la *Mama* a participé à la création d'emplois au sein de la communauté (**Mama Shumi :** *Ha, oui, oui, oui. Il ne faut pas avoir peur, il faut juste leur donner des opportunités*). Elle participe donc à son niveau à réduire la scission qui existe entre *Insiders* et *Newcomers*. Cette création d'emplois étant prioritairement à destination des *Newcomers*. L'entreprise familiale a évolué au fil du temps. La *Mama* accueille en priorité des hommes pressés à la base, l'arrivée des femmes au *township* s'explique alors en grande partie du fait qu'elles se doivent de graviter autour de l'emploi masculin en y adaptant leur travail domestique (« je pense qu'on avait des opportunités », annexe 1). Cette tâche non-professionnelle se transforme au cours des années. Ainsi, d'une tâche non rémunérée, les *Mamas* développent des *homestays* accueillant à la base des volontaires.²⁶⁸ Celles-ci cumulent les tâches (« je me suis mise à tricoter des habits, à cuisiner, à faire du pain. Et j'ai rapidement ouvert un petit *business*. »²⁶⁹) et profitent donc de leurs connaissances et expériences acquises afin de développer de véritables maisons d'hôtes. Il est aisé d'y voir une dérive de domination masculine contraignant les femmes aux tâches domestiques.²⁷⁰ Il n'empêche, ce constat paraît réducteur pour ce qui est de Kayamandi. En effet, au-delà des tâches domestiques, ces femmes, de par le contact à la clientèle et leurs apparitions dans divers médias (radio, presse locale), s'affirment et s'émancipent.²⁷¹

²⁶⁷ Annexe 3.

²⁶⁸ En ce sens, le tourisme paraît avoir un impact véritable sur les stratégies entreprises par les acteurs locaux. Notamment du point de vue des dynamiques d'extraversion.

²⁶⁹ Annexe 1.

²⁷⁰ Néanmoins, il a fallu un peu plus de temps avant que ces femmes soient reconnues dans le *township*; « **Thembi:** *mais c'est seulement plus tard qu'elles ont pu vraiment rester. Mais il a fallu plus de temps pour elles avant d'être reconnues formellement.* », annexe 2.

²⁷¹ Puis, une rue à Kayamandi porte le nom de *Mama Swartbooi*, figure emblématique du *township*.

Hanli : *Oui tout à fait... Pour elle... Mama Swartbooi a déjà été sur euh... sur « oris g », à la radio, pour expliquer sa cuisine... et c'était... elle a 74 ans... c'est...*

Jonathan : Des belles histoires ?

Hanli : *Oui ! Et euh... Et elle a partagé son histoire en afrikaans parce qu'elle parle aussi afrikaans et moi je pense que ça c'est formidable.*²⁷²

Ces femmes nous accueillent avec une certaine fierté chez elles et mettent en valeur leur parcours d'autodidactes. « Je n'ai pas été entraînée, moi »²⁷³, de la bouche de *Mama Shumi* insiste sur le fait qu'elle s'est forgée par elle-même. Malgré des qualifications déficientes de départ, l'expérience et l'âme d'entrepreneuse de celle-ci lui permettent de gravir les échelons. En ce sens, l'arrivée du tourisme aurait amené un élargissement de la clientèle et des retombées financières bénéficiant au développement de ces maisons d'hôtes (« les habitants avaient du plaisir à venir manger chez moi en échange de quelques Rands ou venir chercher mon pain. Vous savez, il y avait assez de demandes... »). Ce court extrait tend à prouver la transaction monétaire qui au fil du temps s'est instaurée entre agents internes et externes. D'une activité amateur, non-lucrative et quasi bénévole, l'activité s'est professionnalisée et est devenue lucrative. De ce fait, l'échange a évolué et s'est transformé en une affaire englobant un cercle d'acteurs plus important, comprenant *Insiders* et *Outsiders*.²⁷⁴ Puis, ces bénéfices sont en partie redistribués, notamment de par des envois de fonds à destination du Cap oriental. Néanmoins, cette aide s'est petit à petit dissolue du fait notamment d'opportunités d'emploi croissante dans leur terre d'origine (« Donc les gens ne dépendent plus seulement de notre aide financière », annexe 1). C'est aussi ce qui aurait mené certains résidents à un va-et-vient moins récurrent entre microcosme d'accueil et d'origine.²⁷⁵ Néanmoins, Lujah révèle que les améliorations des conditions de vie au Cap oriental prennent du temps et l'évolution suit encore son cours.

Dès lors, ces *Mamas* accueillent favorablement l'implémentation progressive d'agents externes dans leur microcosme. Si nous nous référons à nouveau au tableau de Doxey (1975), il apparaît qu'à Kayamandi nous sommes dans une phase d'euphorie. La communauté locale paraît accueillir unanimement le tourisme avec enthousiasme. Cela

²⁷² Annexe 4.

²⁷³ Annexe 3.

²⁷⁴ « **Mama S. :** *Oui, je crois. Et surtout que ça a créé des nouveaux rapports entre les gens.* », annexe 1. Ainsi, au delà de simples transactions financières, des échanges et nouvelles connections se créent entre acteurs locaux et agents externes. Ce qui participe potentiellement à réduire la séparation instaurée par le système d'Apartheid entre populations blanches et non-blanches. Toutefois, il reste encore à savoir la véritable marge de manœuvre des résidents du *township*. En ce sens, faisons-nous fi de toutes hiérarchies ?

²⁷⁵ Cela participe-t-il à un effritement, une attache moins prononcée des résidents à leur terre d'origine?

peut notamment s'expliquer par l'arrivée et le développement récent de cette activité dans le microcosme, contrairement à des *townships* de plus large envergure, entourant la ville du Cap, entre autres.

Cela n'empêche pas pour autant la potentialité de frictions, notamment pour ce qui est du devenir du tourisme dans ce lieu qui reste exigu. Dès lors, les clients peuvent être « disputés » entre les divers *homestays* du *township*. Cette « coopération »²⁷⁶, fut d'ailleurs expérimentée durant l'un des entretiens. Il s'agit peut être d'une surinterprétation mais le fait d'avoir goûté l'un des repas d'une des *Mamas* du *township* étonna, pour ne pas dire médusa ou troubla *Mama S*. Ainsi, l'intéressée s'exclama;

Mama S. : *Ne dis pas que tu l'as déjà goûté ! La dernière fois... c'était quand la dernière fois ? (de manière assez sèche...).*

Jonathan : (je tente de m'expliquer sur ce que je voulais dire par là...) Non j'imagine que le vôtre est encore meilleur que les précédents, mais j'avais eu l'occasion de goûter ce pain local quand j'étais chez *Mama Swartbooi*...

Mama S. : *Ah ! Tu es aussi allé là ?*²⁷⁷

Serions-nous à Kayamandi dans une phase de transition vers celle d'*irritation* ? Comme tend à la décrire Doxey (1975). C'est-à-dire, qu'il y aurait dans ce lieu une compétition grandissante entre certains des acteurs locaux. Bien que sa réponse puisse être mal interprétée ou s'apparentant simplement à de l'étonnement, nous remarquons certains effets pervers du *tourism business*. Lorsque l'authenticité et le naturel perdent de leur prégnance, il se peut que les rivalités grandissent. De même pour rester dans la lignée de la probable compétition croissante à Kayamandi concernant l'offre *townships tours*, la responsable de l'agence '*Bites and Sites*' préfère botter en touche. Ainsi;

Jonathan : Ok, et ça je me demandais aussi, mais vous êtes l'unique agence implantée?

Hanli : *Il y a quelques guides basés au Cap qui parfois font des visites euh... mais c'est pas, c'est pas très publié ou je sais pas...*²⁷⁸

Nous n'en saurons pas vraiment plus. À nouveau, il ne s'agit pas de polémiquer sur ces propos. Néanmoins, nous remarquons, que ça soit au niveau des tour-opérateurs ou des acteurs locaux engagés dans le secteur du tourisme, qu'il y a un intérêt certain à valoriser sa propre démarche en se démarquant de la concurrence. Cette concurrence, qui à leurs dires, semble parfois inexistante, voire invisible. Il y a là une abstraction des « rivaux » qui donne à réfléchir. Pour autant, nous en sommes à Kayamandi encore dans un stade de relations pacifiées entre les divers acteurs. Cela peut notamment s'expliquer

²⁷⁶ Relation hybride; ami/ennemi. À la fois concurrents(es) et partenaires.

²⁷⁷ Annexe 3.

²⁷⁸ Annexe 4.

par l'arrivée récente du tourisme dans le microcosme. De plus, les 13 *homestays* du *township* tenus par des *Mamas* bénéficient d'une plateforme commune sur internet décrite comme une *cooperative*. Il s'agit donc d'un site visant à;

« *This website is graciously donated by The Greater Stellenbosch Development Trust (GSDT), a resource centre and development co-operation organization in Kayamandi. We strive to bridge the divide in means and in outlook between communities, to find common interests and to strengthen civil society.* »²⁷⁹

Puis, concernant la figure des guides touristiques, si nous nous attardons sur leur profil, il est intéressant de remarquer que ceux ou celles-ci partagent, tout comme les *Mamas*, certaines similarités.²⁸⁰ En principe, ce sont des jeunes, donc issus du *New Kayamandi*, dynamiques, enthousiastes et énergiques. Nous remarquons que leur style vestimentaire est décontracté, ils portent les dernières chaussures (*sneakers*) à la mode, sont à l'image des jeunes gens rencontrés dans le *township*; branchés, arborant un look à « l'afro-américaine »²⁸¹ et bien souvent sportifs.²⁸² Ces quelques clichés visent à exemplifier les divers guides touristiques rencontrés.



« *money is what decides for us.* » / « *you're a soldier, that's what my daddy used to tell me.* » / « *I'll keep on hustling, no matter how long it takes.* »

²⁷⁹ <http://townshipstays.co.za/>, consulté le 14.11.2015.

²⁸⁰ Il est à noter qu'il s'agit d'éviter toutes dérives essentialisatrices qui furent d'ailleurs auparavant dénoncées. Il n'empêche, nous remarquons un certain nombre de récurrences quant au profil de ces derniers. Malgré tout, l'approche de Thembi et Lwando, entre autres, n'est pas la même.

²⁸¹ C'est-à-dire, similaire à certains jeunes de quartiers états-unien. D'ailleurs, nous remarquons que la musique écoutée dans le *township* par ces jeunes est avant tout relative à la culture Hip Hop américaine, de même qu'une affection certaine pour le reggae et la house locale. Lwando et Lujah s'associent ainsi dans des compositions musicales. C'est ce qui donna lieu à un clip vidéo tourné par Christian dans lequel les deux artistes se produisent, ainsi que trois autres de leurs compères.

²⁸² Lors d'une randonnée effectuée à Table Mountain avec un groupe de jeunes de l'association *Vision Africa*, dans laquelle Lwando travaille, j'ai pu remarquer tout le potentiel athlétique du lieu. Puis, le football est roi dans le *township*, mais d'autres sports endurants tels que la course à pied ou le *mountainbike* ont véritablement leur place.

Ces trois petites phrases prononcées de la bouche de Lwando révèlent à la fois l'ambition de ces jeunes, mais aussi leur insertion dans les logiques mercantiles du monde actuel. D'ailleurs, lors de « *l'insight of township life* », il s'est agi de rapidement « rémunérer la performance ».²⁸³ Tout se monnaie, rien n'est gratuit. Il n'empêche, afin de surmonter ce rapport brutal de transactions « interraciales » qui se baseraient uniquement sur le paiement d'une prestation éphémère et répétée, il nécessite de poursuivre la relation dans le temps. Le guide touristique promet en fin de visite que notre prochaine rencontre sera, cette fois-ci, établie sur une relation donnant-donnant, visant à un échange de bons procédés et il tient parole. C'est une des facettes de ces *tours*. Il y a le risque que l'expérience soit factice et intéressée si dans les deux camps il n'y a pas un désir de briser et d'aller au-delà d'une simple prestation rétribuée (**Hanli** : *Il faut avoir « foot in the door »*, annexe 4. C'est-à-dire, parvenir à compléter la première étape du processus en saisissant l'opportunité de dépasser l'échange éphémère et singulier).

Sans vouloir disséquer et proposer une biographie du parcours de vie de Lwando, il est tout de même intéressant de remarquer, qu'à l'image de certains autres jeunes, celui-ci a laissé sa famille derrière lui au Cap oriental et a débarqué en 2010, soit à 18 ans, tout seul dans le *township*.

Lwando : Oui! Tu choisis par toi-même ce qui est bien ou mal... et tu suis ton chemin, tant que c'est positif, ils seront fiers de toi!²⁸⁴

Il s'est construit par lui-même. Cet « entrepreneur ethnique » va mettre en œuvre un certain nombre de stratégies à son arrivée dans le microcosme d'accueil.²⁸⁵ Cette persévérance, couplée d'un désir de participer à l'évolution du lieu dans lequel il a posé ces valises l'ont mené à un cumul de tâches. Ainsi, ce dernier est activement engagé dans l'ONG *Vision Afrika*, guide touristique pour une entité privée et effectue parfois des petits boulots pour arrondir ses fins de mois.²⁸⁶ Ce système D renforce la figure du *self made man* qui lui a conféré dans le *township* une certaine aura.²⁸⁷

²⁸³ Toutefois, il est possible de braver cette relation de *business* et aller au-delà d'un échange artificiel, via le simple paiement de l'information. Ce fut véritablement le cas avec Lwando et ses amis.

²⁸⁴ Annexe 3.

²⁸⁵ COSTES, L., La dimension "ethnique": Une explication du comportement économique des migrants?, *Revue française de sociologie*, Vol.35, No.2, 1994, p.232.

²⁸⁶ Il m'a récemment confié (11.01.2016) via Whatsapp avoir déniché un contrat de 5 mois à Telkom, une compagnie de telecommunication sud-africaine.

²⁸⁷ Système D (D pour débrouillardise). La débrouillardise étant comprise comme un « mélange d'inventivité, d'audace, de culot, de confiance en soi, d'autonomie, de ressources, esprit fertile en solutions

Quant à Thembi, guide touristique au sein de la compagnie '*Bites and Sites*', celle-ci va révéler au cours de l'entretien que, contrairement à Lwando, elle est très entourée (du point de vue familial) dans le *township*;

Thembi : *Oui! Car moi, par exemple, ça c'est mon oncle. Ma grand maman, toute ma famille est ici. Tout le monde est ici! Alors quand je dis que je rentre, c'est juste à cinq minutes de chez moi. Jusque chez mon oncle (rires...). Car quand certains disent « je rentre chez moi. », ils doivent rentrer au Cap oriental. Alors que dans mon cas, tout le monde est ici!*²⁸⁸

Native de Kayamandi, sa formation s'est voulue plus consensuelle. Elle étudie à l'Université dans le domaine du tourisme et à côté de cela effectue des cours de guide touristique en soirée et les week ends. Au-delà de la débrouillardise, ces jeunes développent de même des capacités intellectuelles complétant leurs facultés de base et/ou acquises de par leur ambition et motivation. En effet, lors de *l'insight of township life*, ce fut l'occasion de rencontrer un ami de Lwando, natif de Kayamandi, se spécialisant dans le tourisme avec pour ambition de devenir un expert dans ce domaine. Celui-ci nous a démontré tout son bagage et ses connaissances à ce propos durant la visite. Ce fut l'occasion d'une véritable discussion intellectuelle passionnante, qui plus est sur le terrain.

Ensuite, l'importance de l'esprit *ubuntu*, chère aux Xhosa et à Kayamandi, transparaît dans les propos tenus par Thembi. Selon elle, c'est avant tout le « nous » et non le « je » qui prime.

Thembi : « [...] D'ailleurs, je n'ai jamais dit c'est moi, Thembi. Je suis Thembi, de Kayamandi. Alors je représente le township dans son ensemble ! »²⁸⁹

Il y a là un désir certain de parler au nom de sa communauté et la représenter. Lwando, activement engagé au sein de l'ONG *Vision Afrika*, visant à permettre aux « *youth reaching their potential by taking responsibility for their own dreams* » (cf. Figure 22),



Figure 22 : Lwando, tout à gauche, et les jeunes de Kayamandi lors d'une randonnée organisée par l'ONG *Vision Afrika* à Table Mountain. 30.11.2015. Photo personnelle.

à toutes les situations, elle est associée à une certaine forme de confiance en soi: celle qui a conscience de ses capacités et qui sait s'appuyer sur elles dans une situation nouvelle, plutôt que de céder à la peur ou au sentiment d'impuissance. »; <http://www.ithaquecoaching.com/articles/debrouillardise-qualite-5188.html>, consulté le 16.12.2015.

²⁸⁸ Annexe 2.

²⁸⁹ Ibid.

visé de même à être reconnaissant vis-à-vis du microcosme qui l'a accueilli. Ces « entrepreneurs sociaux »²⁹⁰ jouent un rôle primordial dans un *township* qui tend à perdre la force de ses liens communautaires. Un lieu dans lequel, selon *Mama S.*, même les policiers locaux se désolidariseraient des problématiques des résidents de Kayamandi. Ce qui lui fait dire que;

Jonathan : Donc pour vous la sécurité est le principal...

Mama S. : *Ha ça oui ! La police n'est pas au courant de tout ça... que quelqu'un t'a attaqué !*

Jonathan : Et vous pensez que la police fait son travail ?

Mama S. : *Ils trouvent toujours des excuses... [...]*²⁹¹

Ces entrepreneurs maintiennent un semblant d'attache, une cohésion, un trait d'union bienvenu entre les différents membres du microcosme. Ainsi, au-delà de leur ambition personnelle, les retombées des *tours* permettent à ces débrouillards(es) de redistribuer les bénéfices de leur travail à la communauté dans son ensemble. Un exemple parmi d'autres est lors du *Nelson Mandela Day*, commémoré le 18 Juillet, une soupe géante est organisée par Thembi en association avec des *Mamas* du *township*. Tous les habitants s'empressent de participer à ce rassemblement et cela donne lieu à un riche moment d'échange et de partage. Ces forces mobilisatrices, intermédiaires idéales entre touristes et acteurs locaux,²⁹² participent, dès lors, à entretenir une solidarité en perte de vitesse depuis quelques années dans le *township*. Idéalement il s'agit d'aider « *Tout le monde... Car tu ne peux pas juste aider cette partie, car tu es de cette partie.* » (Thembi, annexe 2). Or, cet objectif paraît, malgré les bonnes intentions de ces derniers, utopique dans un lieu majoritairement occupé par des résidents informels et dont une partie infime des habitants formellement établis est engagée dans le secteur touristique. C'est un fort sentiment d'attache qui se dégage du discours de Thembi. Celle-ci vise à rendre une partie de ce qui leur a été conféré par leur lieu de vie. L'affection qu'ils ou elles éprouvent pour le *township* les amène à;

²⁹⁰ « Les entrepreneurs sociaux sont avant tout motivés par l'intérêt général. Le profit est pour eux un moyen, non une fin en soi. Ils cherchent à concilier initiative privée et solidarité, esprit d'entreprise et volonté de rendre l'économie plus humaine, rentabilité et partage des richesses. », <http://inm.qc.ca/blog/definition-dun-entrepreneur-social-selon-linm/>, consulté le 23.11.2015.

²⁹¹ Annexe 3.

²⁹² Ils ou elles sont directement au fait des réalités du terrain (« *qui est mieux placée que moi pour mener un tour ?* ». Cela leur permet de directement rétablir un semblant de justice et d'équité. De même, de transmettre à l'extérieur ou à des acteurs moins en contact au quotidien avec les autres résidents de Kayamandi, les soucis prioritaires de ces derniers. Ce qui permet d'agir le plus efficacement et méthodiquement possible.

Thembi : *Oui ! Et on reste attaché au lieu... car même ceux qui ont des bons emplois, ils ne bougent pas ! Donc ça n'est pas comme si, voilà maintenant « j'ai ça, ça et ça et maintenant je vais partir. » Non, ça ne marche pas comme ça. On reste toujours ensemble, attaché à la communauté !*²⁹³

De ce fait, pas même des opportunités grandissantes poussent les résidents à quitter leur microcosme d'origine ou d'accueil.²⁹⁴ Les liens affectifs prennent le dessus sur les ambitions personnelles et/ou de carrière. De même que le collectif tend à primer sur l'individuel.²⁹⁵

Enfin, à l'image des *Mamas* rencontrées, Thembi ne s'en cache pas (Ainsi qu'Hanli; **Hanli :** [...] *on fait du marketing mais...*). Le tourisme à Kayamandi s'apparente bien à un *business*, à un plan *marketing*. Néanmoins, la part du gâteau se doit d'être partagée dans le but d'un gain commun. C'est ce qui fait dire à la guide touristique que;

Thembi : *tu sais, tu dois être ouverte d'esprit dans ce business. Tu peux pas dire, « ça c'est mon bébé » ! Tu dois savoir comment collaborer avec les autres.*²⁹⁶

Ce *business* mène à une collaboration intéressée entre les divers acteurs. L'entretien mené avec Thembi est aussi l'occasion pour celle-ci de prendre des nouvelles de *Mama Shumi* quant à ses disponibilités. Ces réseaux et interconnexions forment une toile regroupant divers acteurs du *township*. Durant l'entretien, je me porte garant de la solvabilité de *Mama Shumi*. Me voilà en position d'intermédiaire, donnant des nouvelles de la situation actuelle de la *Mama*. Puis, l'objectif est clair; « *Jimmy m'a dit mais « d'inviter Jacky, de venir chez lui ». Pour euh... pour vendre ses bijoux aux touristes et euh... »* (annexe 4). L'objectif final est la transaction financière via la vente du ou des produit(s) aux visiteurs de passage. Concernant Thembi, celle-ci se doit de se démultiplier. Ainsi, étant l'unique guide de la compagnie, elle a pour tâche d'être

²⁹³ Annexe 2.

²⁹⁴ Néanmoins, le discours de Mr Sibula contredit quelque peu ce constat. « **Mr Sibula :** *Oui, tu vois... Mais les élèves qui sont nés à Kayamandi dès qu'ils acquièrent du succès, la plupart d'entre eux, ils ne restent pas à Kayamandi, ils s'en vont ! et s'éloignent même très loin... etc. Car ils croient qu'ils attiront de la jalousie sinon. Alors si ils pouvaient avoir une autre mentalité, celle de revenir et ramener leurs qualités, ça pourrait bénéficier d'avantage à la communauté qu'actuellement ! Tu vois ? »*, annexe 5. Ainsi, le *township* est-il en cours de mutation ? Donnant lieu à un *brain drain* malvenu. À priori, la tendance reste tout de même à l'attachement au microcosme d'après la majorité des discussions et observations menées mais il se peut que cette tendance soit en cours de transformation.

²⁹⁵ L'apport de la technologie n'a pas eu que des bienfaits dans la communauté. Malgré l'ouverture sur le monde externe, elle aurait participé à diminuer les liens réels entre les résidents du lieu. Ainsi; « **Mama Shumi :** *Pour les histoires ça n'est pas très bien par contre. Car il y avait une famille qui était ici de Transkei... Ce sont des transkeiens maintenant... Maintenant tout le monde sait tout sur tout... on est toujours en contact et au courant des derniers potins. Lujah :* *Y a plus rien à demander quand on se voit... (rires...).* », annexe 3. Cela participe à la transformation du *township* qui est en cours de métamorphose, malgré une certaine attache à des valeurs plus « traditionnelles ».

²⁹⁶ Annexe 2.

toujours disponible. Qu'importe son état de santé ou les aléas du quotidien, elle doit répondre présent. Comme ses propos tendent à le démontrer;

Jonathan : Et toi, tu es donc l'unique guide touristique dans l'agence ?

Thembi : *Pour 'Bites and Sites' ?*

Jonathan : Oui.

Thembi : *Oui ! A part si je suis malade... Mais on annule alors le tour. (rires...)*

III. Conclusion

Dans un premier temps, en fonction de la problématisation et des hypothèses, ainsi que la question et sous-questions posées, la conclusion vise à mieux cerner si cette recherche répond aux objectifs de départ. C'est-à-dire qu'il s'agissait d'observer un produit composé de multiples facettes (hyp.1) et dont les bénéfices ne sont pas uniquement répartis à une minorité infime du microcosme. Puis, il y a un intérêt certain porté aux stratégies entreprises par les acteurs locaux (hyp.2). L'idée étant de mieux cerner la marge de manœuvre de ces derniers, qui ne subissent pas simplement et « bêtement » l'offre qui tend à se développer dans leur cadre de vie. Mais qui ont une certaine emprise (entreprise/entremise) sur le produit « *townships tours* » et la direction souhaitée à Kayamandi. Dans un second temps, une ouverture vise à déconstruire brièvement cette offre, afin de quelque peu la repenser et d'offrir des idées/conseils afin de sans cesse l'améliorer et aller de l'avant. Enfin, que pourrait-il advenir de ce mémoire ? À savoir, il serait idéal de s'en servir comme tremplin vers la poursuite d'études académiques ou de par l'insertion dans une organisation d'aide au développement. À noter que l'idée du présent travail n'est pas de détruire/démonter un édifice, qui, que nous le voulions ou non, semble avoir de beaux jours devant lui et dont le désir de vouloir faire machine arrière paraît inopportun. En effet, plutôt que de simplement blamer ce phénomène qui tend à croître, il s'agit de viser à la compréhension de ses mécanismes et subtilités en y dénichant des solutions quant à son abaissement. Il apparaît, dès lors, que la solution de facilité soit de balayer tout aspect approuvé/constructif de la démarche;

Mrs Deyi : *« Not sure if I'll be of much use as I had only researched the topic quite lightly by merely looking at what I call "true township" tours vs their less threatening type "social justice" tours which are an interesting creature because they are often created and curated by people within the communities and/or*

"social justice" activists who see the tours as a way to create sympathy and understanding of the communities being toured. As you have read, I am very critical of both, for the following reasons. »²⁹⁷

Discussion des hypothèses

Premièrement, si nous nous attardons sur les hypothèses soulevées et leur affirmation ou non dans la réalité, quelques enseignements sont à tirer. La première hypothèse visait à explorer une expérience au-delà du *pseudo-event* conceptualisé par Urry (2002). Les traits caractéristiques de ce *pseudo-event* est que le tourisme culturel court le risque de mener à un « *staging of contrived experience to compensate for the lack of real real cultural experiences* ». ²⁹⁸ Les impacts et dérives socio-culturels de ces *tours* sont certains mais il s'agit de ne pas résumer cette expérience à cela. Ainsi, la « fabrication de l'authenticité » qui fut plus longuement discutée durant les chapitres I et II du développement thématique semble bien visible pour ce qui est de l'offre « *townships tours à Kayamandi* » mais n'est pas l'essence même du « produit ». De même, comment préserver « une certaine authenticité » dans un secteur touristique qui tend à « la marchandisation » et à s'élargir, via un tourisme de masse prenant le dessus sur celui d' « explorateurs », de « pionniers », d' « intéressés » ? ²⁹⁹ D'ailleurs, est-ce que cette « fabrication d'authenticité » n'est pas tout simplement produite par l'agent externe lui-même ? C'est là que la question du regard qui crée la différence et du « nous ne voyons bien que ce que nous voulons voir » interviennent. Il serait donc sans doute incongru, voire malhonnête d'uniquement d'imputer aux acteurs(rices) locaux(les) ou les agences/entités privées chargés de co-construire cette offre quant aux dérives d'artificialité de l'expérience parfois dénoncées. ³⁰⁰ Puis, au-delà de cette artificialité, des échanges, aussi inégalitaires et brefs soient-ils, s'instaurent. Un exemple parmi d'autres, est lors d'un repas pris chez *Mama Swartbooi* après une visite d'un *tour* effectué à

²⁹⁷ Le but n'est de loin pas de procéder à un procès d'intention. Néanmoins, nous sommes en droit de nous questionner sur la légitimité de cette personne à être aussi critique sur cette pratique. Elle, qui dans la même phrase avoue avoir « *researched the topic quite lightly* » mais est « *very critical* » sur celle-ci.

²⁹⁸ RAMCHANDER, P., *Towards the Responsible Management of the socio-cultural impact o Township tourism*. Submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Philosophiae Doctor in the Faculty of Economic and Management Sciences, University of Pretoria, Thesis Work Department of Tourism Management, 2004, p.10.

²⁹⁹ Néanmoins, les touristes participant aux *tours* aurait pour la majorité d'entre eux une certaine sensibilité de base; « **Hanli**: *les gens qui visitent Kayamandi en général, ce sont les gens qui sont vraiment intéressés par la vie quotidienne dans les townships. Ce sont des gens qui veulent savoir plus, qui veulent rencontrer des gens qui cherchent une expérience authentique.* », Annexe 4.

³⁰⁰ Puis, les *tours* donnent-ils lieu à l'apparition opportuniste de discours et pratiques chez les locaux ne faisant pas sens aux yeux de la vie communautaire des *townships*. C'est-à-dire, tout le "jeu de l'authenticité" pourrait être vu comme dynamique. Enclenchée pendant les *tours*, cette authenticité est potentiellement déclenchée hors des *tours*.

Kayamandi, nous en apprenons d'avantage sur son parcours de vie, via quelques anecdotes et histoires narrées. Au-delà d'un monologue visant à une construction et/ou convention sociale qu'est la « fabrication d'authenticité », ce moment donne lieu à un véritable échange et partage entre les différents acteurs de la tablee.³⁰¹ À savoir, la responsable de l'agence 'Bites and Sites', la guide touristique, la *Mama* et les quatre touristes de passage que nous étions. Il s'agit simplement dans les deux camps de choisir la direction que la discussion se doit de prendre. Voulons-nous la maintenir dans un rapport factice et superficiel ou briser la glace afin de susciter la curiosité de chacun ? C'est ainsi, que nos compères américains ont pu dévoiler les principaux défis qui sont à contrecarrer dans une société états-unienne en proie notamment à de violents clashes entre les minorités afro-américaines et la police. Puis, nous avons pu, Christian et moi-même, divulguer quelques aspects saisissants des contextes dans lesquels nous résidons, pour ce qui est respectivement de la Suisse et de la France. Bien que limité par le temps (environ 45minutes), cet échange fut un véritable moment de convivialité. Ou quand l'éphémère ne rime pas forcément avec l'insincère.

Par delà cet échange, l'offre se veut plutôt dynamique que statique. C'est-à-dire que synthétiser l'intégralité de l'expérience à un *pseudo-event* ou produit hybride semble omettre les fluctuations et stades qui composent l'ensemble du cheminement. Ainsi, nous zigzaguons au gré de vagues d'embarras, de surprises, d'étonnement ou de révolte. Il est ainsi délicat de se faire une idée précise, claire et concise du ressenti final que nous expérimentons. Nous sommes tantôt enchantés, tantôt écoeurés.³⁰²

« *It's ok for the experience to feel awkward at times, to be unsure as to how to react or even what to say and do. It's not Disneyland and it's not supposed to be.* »³⁰³

C'est là toute la particularité de la visite. Ce n'est de loin pas *Disneyland* et ça n'a pas l'ambition de le devenir. Diverses dimensions participent à créer une expérience unique et particulière qui semble à nul autre pareil.³⁰⁴ En ce qui concerne la dimension

³⁰¹ Les entretiens donnèrent aussi lieu à de véritables échanges. Une conversation ordinaire, un dialogue où l'on tente d'en apprendre davantage sur l'autre. Malgré que le discours de l'interviewé(e) prime.

³⁰² À l'image de l'expérience du chercheur en sciences sociales: entre désir d'objectification et ressenti émotionnel en tant qu'être sensible.

³⁰³ <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

³⁰⁴ « *So the brain, being the enterprising organ that it is, searches for something similar, and in the US that would be a poor neighborhood, a ghetto of some sort. But that's not at all what a township really is and because of that, so few even try to experience the beauty, albeit an awkward one, that townships happily share with anyone who takes the time to visit.* », <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015. C'est d'ailleurs ce qui rend la comparaison internationale délicate. Notamment avec les *tours* proposés dans les *Favelas* brésiliennes. Le contexte sud africain, de même que

culturelle, il y a la mise en valeur des forces du *township*, de par l'insistance des talents de certains artisans/artistes. Dès lors, nous mettons l'accent plutôt sur le plan de l'*agency* et de l'*empowerment* des acteurs locaux. N'omettons pas que;

« Chaque individu, chaque communauté où qu'il ou elle se situe dans l'échelle sociale possède un potentiel, des ressources et peut utiliser celles-ci pour améliorer ses conditions d'existence et tracer la route vers plus d'équité. »³⁰⁵

La pitié ou compassion sur laquelle les brochures, guides de voyage ou médias d'un point de vue plus large tendent à jouer semblent ne pas résumer l'expérience.³⁰⁶ C'est à nouveau ce qui compose la visite de phases dynamiques. Certes, nous éprouvons par moments des sentiments qui s'apparentent à de l'empathie envers le microcosme visité, mais ça n'est pas (le) tout. En ce sens, le *township tour* à l'image du « racisme » (cf. Guillaumin, 1972), serait-il un fait social total ?

Comprenons par là que « certains faits de la société ne peuvent être appréhendés à un seul niveau mais recouvrent une multitude de dimensions ».³⁰⁷ Le fil rouge de ce mémoire vise à lutter contre le risque d'essentialisation. D'autant que le phénomène traité recouvre de multiples facettes que tente d'amplifier le développement thématique abordé dans la partie analytique du présent travail. Les dérives d'« enveloppe homogénéisante » schématisent une réalité complexe et multidimensionnelle. D'ailleurs, la dimension socio-historique du *township* crée une rupture intergénérationnelle qui segmente le lieu entre un *Old (Insiders)* et *New (Newcomers)* Kayamandi. Comment, dès lors, catégoriser et définir 28'000 individus de la même façon alors même qu'au sein de la communauté, il y a de multiples visages et figures?³⁰⁸ Les frictions ne sont pas forcément visibles. Il n'empêche, à ce propos, Rock (2011) relève que;

brésilien est unique. Il s'agit de le garder à l'esprit et de ne pas trop rapidement tenter d'y trouver son semblable ou équivalent dans tel ou tel autre contexte, malgré que notre cerveau tend à comparer mécaniquement/automatiquement afin de se rassurer, comme le relève ce blogueur américain.

³⁰⁵ <http://upload.sitesystem.ch/B2DBB48B7E/5B4613A676/E177A053D6.pdf>, consulté le 23.12.2015.

³⁰⁶ « *The people are resolute, starting businesses and succeeding, and I don't think they want your pity but your understanding.* », <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

³⁰⁷ <http://terminalf.scicog.fr/cfm/fich->

[1.php?IDChercher=10406&numtable=&NomBase=SociologieMaestre.mdb](http://terminalf.scicog.fr/cfm/fich-1.php?IDChercher=10406&numtable=&NomBase=SociologieMaestre.mdb), consulté le 22.11.2015.

³⁰⁸ En ce sens, Guillaumin (1972) parle d'une forme de « masquage » de la différence. « Ce « *masquage* » se niche notamment dans la façon dont les minoritaires sont nommés, en référence aux catégorisations considérées (consciemment ou ouvertement) comme « *désignant des différences somato-biologiques* ». Interprétant ces désignations comme un refus de l'individualité. »; NAUDIER, D. et SORIANO, E., Colette Guillaumin. La Race, le Sexe et les Vertus de l'Analogie, *L'Harmattan*, "Cahiers du genre", num.48, 2010, p.202.

« It was during this phase of Kaya Mandi that real segmentation between the residents began to occur. On the one hand there were the individuals in the family quarters. They were the people with the traditional political voice in Kaya Mandi. They could generally be considered to be more educated, middle class professionals and, in most cases, had lived in Kaya Mandi for generations. On the other hand there were individuals who were new to Kaya Mandi, generally less educated, lower class labourers who lacked a political voice. »³⁰⁹

Puis, les entretiens semi-directifs et longues discussions en compagnie de Lujah et Lwando permettent de remarquer qu'au sein de ce *New Kayamandi*, il existe des scissions. Ainsi, ceux-ci se démarquent de certains jeunes, qui, d'après *Mama S.*;

Mama S. : [...] *C'est juste les plus petits qui sont coquins ! Et ils ne le font pas qu'à toi ! Ils s'en prennent même à nous-même ! Tu ne peux même pas sortir tranquillement de chez toi pour aller visiter quelqu'un ! Surtout la nuit ! Tu vas être embêté...*³¹⁰

Les premières victimes de ces « petits coquins » semblent donc les habitants du *township* eux-mêmes. J'ai pu remarquer une certaine lassitude, un sentiment de ras-le-bol du point de vue des résidents rencontrés quant à une insécurité croissante. Ce sont ces jeunes adolescents qui paraissent au cœur des préoccupations. Toutefois, à nouveau, afin de nuancer ce constat homogénéisant, pour ce qui est du groupe dénommé le *New(er) Kayamandi*, la randonnée du week end précédent mon retour en Suisse fut l'occasion de partager un moment fort agréable avec des jeunes de 11 à 15 ans. Des jeunes d'une exemplarité irréprochable, motivés, assidus et avalant les 800 mètres de dénivelé avec une surprenante aisance et dextérité.³¹¹ En bref, nous nous situons à Kayamandi dans un lieu de vie recelant diverses zones et styles de vie, quelque soit l'âge ou le sexe des individus en question. L'hétérogénéité du lieu fut d'ailleurs ce qui nous frappa d'emblée lors du premier *township tour*. Puis, l'esprit *ubuntu* a le mérite de rassembler, d'unifier les résidents, malgré les dissemblances.

« There are no avenues in Kayamandi. The streets are named after the first occupants. » This statement really stuck with me. Children play on streets named after their great-grandfathers. The history runs deep. I experienced a sense of belonging that I do not fully understand. [...] Kayamandi [...] should not be defined merely by its shortcomings. It is also a place where the value and importance of family is strong, where neighbours are not just strangers who happen to live near you, where stories are shared across generations. »³¹²

Kayamandi est un bel exemple de « vivre ensemble » dans un monde qui tend plutôt à l'individualisme et l'égoïsme. Il apparaît qu'il nécessite d'apprendre davantage

³⁰⁹ ROCK, D., *The Location Shall Be Called Kaya Mandi : A History of Kaya Mandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2011, p.88.

³¹⁰ Annexe 3.

³¹¹ « I can feel you have adventure in you. »/ « No time to rest ! »/ « You must never say never ! », telles furent trois phrases parmi d'autres exprimées par les jeunes adolescents durant la journée. La première phrase, philosophique, nous démontre toute la profondeur d'esprit et sensibilité de ces jeunes.

³¹² <http://www0.sun.ac.za/fvzs/a-day-in-the-life-of-kayamandi/>, consulté le 01.11.2015.

des forces qui composent ce lieu, plutôt qu'uniquement blamer certaines de ses tares. Hanli, concernant la période de deuil ayant suivi le décès du mari d'une des *Mama* avec laquelle elle collabore, mentionne que;

Hanli : *Absolument ! Elle n'est pas seule pour une seule seconde... Et euh... les gens, oui il y a une femme qui... c'est juste, c'est pas organisé mais c'est juste, c'est normal c'est... j'ai dis à mon mari « je suis presque jalouse », car on voit que c'est une communauté très...*

Jonathan : Soudée ? Très collectiviste ?

Hanli : *Oui, tout à fait, tout à fait...*³¹³

Nous nous soucions de notre prochain, le « moi » passe après le « toi », l'honnêteté et le respect sont au centre des relations sociales. Ce béaba de la vie en communauté, nous avons pu l'expérimenter au contact de résidents, qui, en plus sont d'une grande honnêteté, gentillesse, curiosité et ouverture d'esprit. De belles leçons de vie qui laissent à penser que l'avenir du *township* a le potentiel d'être radieux.³¹⁴ Ainsi, « vivre sans espoir, c'est cesser de vivre ».³¹⁵

*« By visiting Kayamandi, we're not supposed to see the past or the present necessarily, but we are supposed to see the future. »*³¹⁶

Les deux hypothèses tendent donc à se confirmer/se concrétiser dans la réalité. Concernant l'hypothèse 1, certes il y a des aspects de l'expérience moins reluisants tels qu'à certains moments du voyeurisme, l'entrée dans l'intimité d'acteurs pas forcément enclins à ce que des agents externes s'immiscent dans leur quotidien ou simplement les côtés parfois artificiels de l'expérience. Il n'empêche, cela se déroule bien « à certains moments ». C'est-à-dire qu'il s'agit de voir au-delà d'impacts socio-culturels néfastes qui ne fondent pas l'intégralité de la visite. C'est donc cette pluridimensionnalité de l'expérience qui prime. L'hypothèse 1 tendrait donc à se confirmer. Néanmoins, ce « *tourism impact* » se doit d'impérativement être pris à cœur/en considération. Ne serait-ce que du point de vue d'une certaine éthique et respect vis-à-vis du microcosme dans lequel cette pratique s'insère. C'est d'ailleurs le risque d'omettre ce principe de courtoisie qui fait dire à Ramchander (2004, p.9) que;

« Tourism development is usually justified on the basis of economic benefit, and challenged on the grounds of social, cultural, or environmental destruction. »

³¹³ Annexe 4.

³¹⁴ Sans pour autant omettre les challenges qu'il reste à surmonter.

³¹⁵ Fedor Dostoievski.

³¹⁶ <http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

En ce sens, cela nous amène à une question quelque polémique mais tout de même nécessaire; à savoir, ces *townships tours* ont-ils encore une certaine légitimité? Cette question philosophique pourrait faire l'objet d'une dissertation, un *essay* ou pourquoi pas un article scientifique. Ici, l'idée est plutôt de se demander si nous ne pourrions pas reconsidérer cette offre plutôt que la démonter. La déconstruire pour mieux la repenser.

Ceci nous mène à l'hypothèse 2. Ce qui semble flancher dans l'énonciation de cette dernière est l'homogénéisation contre laquelle le présent travail a, en outre, tenté de lutter. À savoir;

H2 : Les acteurs locaux de Kayamandi parviennent à développer un ensemble de stratégies leur permettant d'être inclus dans le maillon « *township tour* ».

À la place du « Les », le « Certains » aurait été peut-être préférable. Cependant, d'après les interviewés(es), les retombées des *tours* seraient directs et indirects. Il reste tout de même à s'assurer que, malgré les bénéfices partagés de ces *tours*, certains acteurs ne soient pas instrumentalisés. C'est précisément l'un des aspects sur lequel la question de recherche tend à insister, soit, une minorité d'acteurs ne bénéficie-t-elle pas de l'insertion dans la chaîne « *township tours à Kayamandi* » au détriment de la majorité du microcosme? Je dois malheureusement avouer que c'est là l'une des limites du présent travail. Il a été délicat de creuser cette hypothèse du fait qu'il fut difficile de se départir du discours des interviewés(es) et des intermédiaires ou amis avec lesquels je suis resté en contact et ai évolué tout au long des cinq mois. En Afrique du Sud, il n'est pas facile de briser la glace et de discuter librement avec le premier venu. Dès lors, interviewer des individus au dépourvu, que ça soit dans la rue ou à Kayamandi même, ne fut de loin pas chose aisée. C'est soit je me trouvais en compagnie de Lwando, lui-même guide touristique et donc engagé dans le secteur touristique ou je prenais le « risque » de m'y aventurer seul ou en compagnie d'un ami de l'Université en tentant de communiquer en anglais avec la personne.³¹⁷ Cela participe en partie à biaiser les résultats de la seconde hypothèse. Il n'empêche, la générosité et l'engagement d'acteurs locaux tels que Lwando ou Thembi démontre l'importance de ces fers de lance afin de créer une dynamique poussant le *township* vers l'avant. Au-delà, de la carrière et des

³¹⁷ À Kayamandi, une minorité éduquée s'exprime en anglais. La majorité du *township* parle l'isiXhosa et peine à jongler avec la langue de Shakespeare. Puis, au-delà de la barrière de la langue, la frontière socio-raciale tend à persister rendant l'échange amical, ordinaire et désintéressé relativement compliqué. Enfin, en compagnie de Lwando ou d'autres acteurs engagés dans le tourisme il était délicat d'aborder librement les côtés moins reluisants de l'insertion du tourisme à Kayamandi avec des acteurs « désengagés ».

ambitions personnelles de ces derniers, les intérêts de la communauté et le désir de partager le fruit du travail accompli semblent privilégiés. À ce propos;

Hanli : « [...] et euh... oui, donc Thembi elle a souvent des suggestions « qu'est ce qu'on fait cette fois-ci ? », « oh, j'ai entendu que cette personne là a besoin de quelque chose... » ou par exemple en hiver, il y avait un manque de... quoi ? de couvertures... ou de vêtements... mais donc c'est important d'avoir une personne comme Thembi... qui connaît bien sa communauté, donc elle sait si les gens, par exemple, avec les grands groupes, ils veulent souvent faire un don. Et puis, c'est elle qui est responsable d'identifier des gens ou quelque chose euh... qui peut profiter et euh... ça marche bien, parce que moi, comme « Outsider », je ne sais pas...³¹⁸

Ainsi, tels des éducateurs(rices) de rue, ceux(elles)-ci sont au fait des besoins prioritaires du microcosme dans lequel ils/elles baignent. D'autant pour ce qui est des *Newcomers*. En ce sens, Hanli relève qu'elle même est davantage au contact des *Insiders* et Thembi peut de ce fait cerner les besoins prioritaires d'une partie du *township* pas directement « saisissable » en tant qu'*Outsiders* (« **Hanli** : *Oui... oui ! Parce que moi je vois simplement ceux qui sont déjà établis... et qui sont connus...* », annexe 4). Puis, de cotoyer les résidents dans le privé leur confère aussi une légitimité à « parler au nom de ». Le « nous » tend à primer sur le « je ».

Repenser les townships tours

À l'avenir, il serait intéressant de viser à davantage de coopération entre acteurs externes et internes. À Kayamandi, la volonté est tout de même d'insérer un maximum l'acteur local en tant qu'expert du terrain sur lequel les *tours* se situent. Ce qui n'est pas forcément le cas de *tours* à plus grande échelle. Et concernant une expérience qui peut paraître éphémère, les *Homestays* offrent la possibilité de ne pas s'arrêter à un court après-midi passé dans le *township*, via un *tour* effectué, mais de dormir chez l'habitant(e).³¹⁹ Dès lors, il est fort à parier que l'expérience puisse évoluer dans le sens d'un échange plus original et établi. En effet, la sincérité ou authenticité de certaines phases des *tours* auxquels nous avons participé, nous laisse parfois songeurs. Est-ce une performance à mainte reprise répétée ou la spontanéité est-elle véritable ? C'est l'une des questions qui rapidement nous vint à l'esprit.

³¹⁸ Annexe 4.

³¹⁹ En ce sens, Christian a passé une semaine à Johannesburg en logeant chez l'habitant; passant la journée avec les locaux, dégustant des mets du terroir et participant à la vie festive et culturelle du lieu. Ce type d'expérience, partagé simplement avec un ami rencontré durant le semestre, a permis d'aller au-delà d'un rapport quelque peu factice et éphémère qu'engendrent certains *townships tours*. Ainsi, de vivre et être confronté au quotidien d'acteurs du *township* en échangeant durablement et véritablement.

« L'importance donnée à la représentation plutôt qu'à la réalité apparaît clairement. »³²⁰

Ce biais est délicat à transpasser. D'autant plus si nous partons du principe qu'à la fois le regard crée la différence, mais en même temps le fait d'être observé à un impact direct sur le comportement de l'observé(e) ou des observé(es); phénomène de désirabilité sociale. Comment donc maintenir un semblant d'authenticité dans un rapport d'emblée singulier et exclusif ? Est-ce d'ailleurs l'agent externe qui crée « le jeu » ou l'acteur local lui-même ? Ce phénomène de vases communicants forme un produit complexe et il est délicat de clairement définir le rôle de chaque pion.

Certains chercheurs et/ou intellectuels(es) craignent que ces *tours* ne fassent que légitimer/renforcer les hiérarchies pré(établies). Cette intériorisation et naturalisation des rapports engendreraient, d'après ceux-ci(elles-ci), une invisibilisation du privilège de certains Blancs sud-africain (ou Blancs tout court). « Cela va de soi ».³²¹

« *White privilege, like whiteness itself, is almost indefinable to white people. There are few words to describe the invisible.* »³²²

Ce constat est intrigant. Néanmoins, il tend à omettre la marge de manœuvre des populations « stigmatisées ». En bref, celles-ci ne sont pas unilatéralement victimes de l'insertion du tourisme dans leur microcosme. D'ailleurs, Thembi insiste au long de l'entretien quant à des réunions qui furent organisées avant d'établir ces *townships tours* afin de considérer les désirs et attentes de la population visitée. De même, le *Kayamandi Community Forum* fondé par ses soins, vise à développer les capacités des acteurs locaux et inciter les entrepreneurs à coopérer sous forme de réseaux et d'interconnections. Ce *Forum* agit comme support, aide et soutien aux entrepreneurs du lieu. Cela contrecarre de même le fait que « *tout le monde n'est pas toujours disponible non plus !* » (annexe 4). L'idée étant d'avoir une base de données à disposition permettant de distribuer la « performance » quant aux disponibilités de chacun. De ce fait, l'offre se diversifie et l'équipe de base se renouvelle de par des acteurs périphériques qui interviennent dans

³²⁰ PETERSON R. A., La fabrication de l'authenticité [La country music]. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992, p.6.

³²¹ D'après Guillaumin (1972), « La croyance en l'évidence de différences entre « *groupes naturels* », tout comme l'invention de « *l'idée de nature* » ne peuvent être séparés de la domination et de l'appropriation d'êtres humains. »; NAUDIER, D. et SORIANO, E., Colette Guillaumin. La Race, le Sexe et les Vertus de l'Analogie, *L'Harmattan*, « Cahiers du genre », num.48, 2010, p.203.

³²² <http://thoughtleader.co.za/gillianschutte/2013/10/11/a-comprehensive-guide-to-white-privilege-in-south-africa-3/>, consulté le 15.12.2015.

le « maillon ». ³²³ Quid d'individus n'étant pas parvenus à s'intégrer dans les plans de l'agence '*Bites and Sites*'. En effet, une certaine sélection naturelle s'effectue, éliminant de ce fait un certain nombre d'acteurs n'acceptant pas pour telles ou telles raisons de se plier/conformer aux exigences de l'agence en refusant de collaborer. L'objectif commun prime sur les ambitions personnelles. D'ailleurs, la qualité prévaut sur la quantité. ³²⁴

Les termes de coopération et d'union qui fait la force furent quelque uns des fils rouge de ce mémoire. Ils apparurent que ce soit de par les observations ou entretiens menés sur le terrain ou la complémentarité avec des individus qui ont compté dans l'évolution du processus de recherche, Christian ou Lwando, entre autres. L'esprit *ubuntu* est peut-être contagieux, qui sait? Il n'empêche, c'est vers une démarche coresponsabilisante et participative qu'il s'est agi rapidement de tendre. Cette démarche, chère à Bagele Chilisa (2012), a pour but de;

« *The process requires sensitivity to the culture of the researched and promotion of their participation and ownership of the research process.* » ³²⁵

Afin d'éviter que les résultats de la recherche donne lieu à ce que B.Chilisa appelle des « *empty findings* », les cartes se doivent d'être distribuées. C'est-à-dire que chaque individu, quelque soit son statut, à une voix, un ressenti, une âme qu'il s'agit de considérer. Cette collaboration d'« experts » dans leur domaine a pour but de tirer le meilleur de chaque élément. Ce respect des enquêtés(es) et éthique de la recherche sont des devises qui m'ont tenu à cœur tout au long du processus d'exploration. Il reste encore à savoir si cela est intégralement réalisable.

Une offre à peaufiner

Afin d'aller dans le sens d'un véritable échange, plus qu'un passage furtif sur du court terme, il nécessite de modifier un rapport paraissant quelque peu brutal et/ou factice qu'instaurent les *townships tours* entre les divers acteurs dans certains cas (pas forcément à Kayamandi). Au final, les hiérarchies courent le risque de rester maintenues et le touriste paraît potentiellement simplement venir les constater et les légitimer. Il y a peut-être lieu de penser davantage le rôle des acteurs locaux et viser encore d'avantage

³²³ Ce désir de flexibilité s'observe aussi quant à l'adaptabilité de l'offre en fonction de la clientèle. Un professeur, un médecin ou un sociologue n'aura peut-être pas les mêmes désirs. Dès lors, l'agence '*Bites and Sites*' adapte la visite à sa clientèle.

³²⁴ N'est-ce pas là ce qui rend la tâche d'inclure un nombre important d'acteurs dans la chaîne délicat? À savoir, que la qualité visée procède de ce fait à un tri, à une sélection.

³²⁵ CHILISA, B., *Indigenous Research Methodologies*, Sage Publications, 2012, p.101.

à leur *empowerment*. Ainsi, deux principes de base se devraient d'être idéalement appliqués;

« a strong involvement of the township residents into the tours has to be achieved. The interaction between residents and tourists is definitely a central aspect. »

&

« the communities should participate in the decision as to what will be shown and how they present themselves to the outside world. »³²⁶

En ce sens, la particularité des *tours* proposés à Kayamandi, que ça soit par l'agence '*Bites and Sites*' ou des entités privées, est qu'un tourisme responsable et inclusif est visé. L'idée est l'insertion du plus grand nombre d'acteurs via une coopération, en évitant tout empiètement entre l'agence, les entités privées et les acteurs locaux. Durant l'un des repas partagé au *township*, j'ai pu brièvement échangé avec une dame en charge de *tours* offerts par des entités privées. Celle-ci me confie au bout de quelques phrases, lorsque je lui demande « bien que cela puisse paraître une question polémique, quel est le ressenti de ces populations vis-à-vis de ces *tours* ? ». Elle-même, m'assure que certains *tours* dans le passé ont pu donner lieu à des dérives.³²⁷ Des groupes entiers venaient munis d'un attirail de caméras et d'appareils photos afin de bombarder les habitants de clichés. Des clichés qui étaient par la suite revendus en ville, comme si nous rentrions d'expédition d'un pays lointain et « exotique » et que nous désirions faire part de nos prouesses photographiques. Les temps ont, d'après elle, changé. Toutefois, elle réfléchit à des solutions visant à amener à un véritable dialogue et échange entre les divers acteurs de ces *tours*. Et cela, afin qu'il n'y ait pas simplement certains acteurs locaux qui soient en position passive et subissent le regard et l'insertion des touristes dans leur intimité. Elle prône une démarche plus inclusive et participative qui est nécessaire, selon elle. Gardons tout de même à l'esprit qu'entre la théorie et les actes il n'y a qu'un pas difficilement franchissable mais que les agences, compagnies et entités se doivent d'outrepasser par soucis d'éthique et équité.

³²⁶ ROLFES, M. & al., Township as Attraction ; An Empirical Study of Township Tourism in Cape Town, Universitat Potsdam, 2009, p.54.

³²⁷ « **Hanli** : Oui... Donc... Mais une fois on avait un groupe dont le... la, la guide qui les a amené n'a pas dit aux gens qu'ils allaient visiter un township ! Et elle avait peur et euh... (elle soupire...) Ho c'était, c'était tellement difficile, parce qu'elle, avant de commencer, elle a dit aux gens « ok, on va visiter une crèche, et euh... mais est-ce que vous avez votre savon, l'alcool pour laver les mains ? », après tout le monde avait...

Jonathan : Ha oui, là je pense que les locaux ont du se dire...

Hanli : Oui, elle a dit il faut pas euh... trop embrasser les enfants et euh... c'était un cauchemar ! Parce que les gens avaient tellement peurs qu'ils y avaient des gens qui ne voulaient pas manger le déjeuner parce que euh... il y avait un peu de panique là et c'était tellement désagréable pour notre équipe, entière. », annexe 4.

« Les producteurs tentent de comprendre pourquoi certaines de leur offre sont acceptées et d'autres non, afin de créer de nouveaux produits qui ressemblent le plus possible aux propositions bien accueillies. »³²⁸

De même, afin que l'offre ne devienne pas un simple produit ou attrape-touriste, il s'agit de véritablement le (re)penser dans ses subtilités les plus fines. La *disneyfication* des *townships* n'est certes de loin pas encore en marche, mais il nécessite de sans cesse faire évoluer l'offre en prenant en considération les intérêts de tous les acteurs inclus dans le maillon. Thembi, concernant son désir de procéder de la meilleure façon qu'il soit (« je voulais les (tours) faire de la manière la meilleure »), tend à prouver les bonnes intentions de départ des acteurs engagés dans l'offre. Il reste à savoir si ces dispositions sont concrétisées sur le terrain.

Une recherche appliquée

Idéalement, il serait génial de convertir/poursuivre/transformer ce mémoire de par une insertion dans une ONG et/ou la poursuite d'études postérieures. Puis, contrairement à la recherche fondamentale, « pratiquée dans le monde académique et donc financée sur des fonds publics »³²⁹, la recherche appliquée se veut avant tout dirigée vers un but ou objectif pratique déterminé. Ainsi, plusieurs portes de sortie permettraient de faire évoluer concrètement ce travail. D'autant qu'il y a véritablement le désir de poursuivre cet édifice dans le temps. De même que de rendre à la communauté de Kayamandi une partie de ce qui lui a été « pillé »; à savoir, son ses connaissances, son expertise et ses nombreuses anecdotes concernant le microcosme dans lequel elle évolue. À l'image de ce que prône Bagele Chilisa (2012), une recherche éthique, corresponsabilisante et participative, l'idée est de véritablement inclure les enquêtés(es) dans la coconstruction du projet en cours. Les authentiques experts se sont eux. Cette démarche *bottom-up* vise à avant tout considérer des individus que nous appelons en anglais des *common people*. C'est-à-dire que ce qui prime prioritairement est d'avoir à l'esprit quels sont leurs besoins, leurs attentes, leurs envies quant à l'évolution de leur(s) lieu(x) de vie. Il se peut tout à fait qu'ils/elles désirent par eux/elles même développer leur environnement. Néanmoins, diverses associations implantées dans le *township* participent à encadrer et améliorer le quotidien des résidents(es). Nous pouvons notamment penser à l'ONG *Vision Afrika*, dans laquelle

³²⁸ PETERSON R. A., *La fabrication de l'authenticité [La country music]*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992, p.3.

³²⁹ <http://books.openedition.org/cdf/1526>, consulté le 01.01.2016.

Lwando est engagé. Celle-ci vise à l'*empowerment* et à l'*agency* des acteurs(rices) locaux(les).³³⁰ Ainsi, sur le site internet de l'ONG, nous y lisons;

« *The Vision AfriKa programmes are developed and sustained on pillars of encouragement, personal ownership and responsibility. This approach complements the academic support offered to participants by enabling them to develop and pursue an internally-motivated and purpose-driven life. This sets the Vision AfriKa programmes apart from a purely academic support programme.* »³³¹

Dès lors, il s'agit avant tout d'encadrer, de supporter et de donner les clefs aux jeunes du *township* afin d'éclorre et de développer leurs capacités au maximum. Au delà de l'appui scolaire, il y a un désir profond de *Vision Afrika*, d'encourager les jeunes à accroître leur capital humain et social. Nous y promouvons l'intégrité, la persévérance, le travail d'équipe, le respect de soi et de l'autre, la responsabilité, la tolérance de la tradition *ubuntu*, l'humilité et la servitude. J'ai eu la chance de cotoyer les jeunes de l'association durant une journée passée à la montagne, et je dois avouer que j'ai été marqué par les valeurs intrinsèques et/ou acquises en partie de par l'insertion de ceux(elles)-ci dans l'ONG. Ainsi, comme tend à le rappeler le chapitre III du développement thématique du présent mémoire, les acteurs(rices) locaux(les) développent divers stratagèmes afin d'améliorer/s'adapter à leur quotidien. Nous jouons là avant tout sur les forces des résidents(es) du lieu et il serait intéressant de poursuivre cet édifice en participant à encore davantage mobiliser et encourager le développement des capacités de ces derniers(ères). L'éducation, la transition école-emploi³³², le sport, sont autant de moyens d'intégration permettant un épanouissement

³³⁰ Concernant l'*agency* des acteurs(rices) locaux(les) et leur faculté d'adaptabilité, Mary Douglas relève quant à la formation des modèles culturels au cours de la socialisation que; "selon elle, ces approches laissent de côté l'action constante des individus pour transformer et adapter leur culture. Ces deux ensembles de critiques balisent le domaine dans lequel elle entend développer une analyse de la culture. L'analyse culturelle ne considère pas la culture comme un système figé qui gouverne les actions des individus en modelant leur personnalité, mais comme un cadre de référence, certes donné, mais que les individus façonnent et transforment au cours de leurs interactions. Elle part des individus qui construisent le sens de leurs actions selon les exigences du contexte social dans lequel ils se trouvent. Dans leurs transactions, ils mobilisent des valeurs et des principes qui leur permettent d'agir avec les autres et de justifier leurs actions selon des modalités qui puissent être comprises et acceptées par les autres. Ces unités de culture sont une composante active dans les négociations entre les individus lorsqu'ils cherchent à produire un sens partagé. Elles présentent une certaine plasticité dont l'analyse culturelle cherche à rendre compte en faisant appel aux orientations et aux contraintes que présente le contexte social. »; CALVEZ, M., L'analyse culturelle de Mary Douglas: une contribution à la sociologie des institutions, SociologieS (online), Theory and research, 2006.

³³¹ <http://www.visionafrika.com/programme/>, consulté le 30.12.2015.

³³² Une transition qui resterait problématique, selon Mr Sibula; « **Mr Sibula** : car il y a beaucoup de jeunes hommes et filles qui n'étudient pas, ok, et même si ils ont étudié ils ont quelques qualifications ils n'ont pas

personnel et collectif. En bref, il y a un désir véritable de ne pas simplement « se contenter » et s'arrêter au présent travail, mais de viser plus haut et davantage concrétiser et élaborer ce tremplin.

forcément de travail. Même ceux qui sont qualifiés ne peuvent pas faire le travail auquel ils ont aspiré de par leurs études. Ils doivent aller à la cuisine et travailler dans le restaurant ! », annexe 5. Ainsi, malgré les qualifications acquises, les débouchés semblent maigres.

IV. Index des figures

Figure 1.....	26
Figure 2.....	31
Figure 3.....	32
Figure 4.....	35
Figure 5.....	39
Figure 6.....	39
Figure 7.....	42
Figure 8.....	50
Figure 9.....	52
Figure 10.....	58
Figure 11.....	59
Figure 12.....	59
Figure 13.....	62
Figure 14.....	66
Figure 15.....	70
Figure 16.....	75
Figure 17.....	76
Figure 18.....	77
Figure 19.....	79
Figure 20.....	81
Figure 21.....	89
Figure 22.....	99

V. Table des matières

	Page de titre.....	1
	Remerciements.....	3
	Sommaire.....	4
	Termes étrangers sollicités.....	5
I.	Introduction.....	7
	<i>Prologue</i>	7
i.	Problématisation.....	9
	<i>Raisonnement hypothétique</i>	13
ii.	Sources et méthodes.....	19
	<i>Sources</i>	19
	<i>Quatre catégories complémentaires</i>	20
	1. <i>Ouvrages/articles généraux</i>	21
	2. <i>Ouvrages/articles spécifiques</i>	23
	3. <i>Ouvrages/articles méthodologiques</i>	25
	4. <i>Sources diverses</i>	26
	<i>Méthodes</i>	27
	<i>Procédure de recueil des données</i>	29
iii.	Concepts clefs et cadre théorique.....	33
	<i>Définition des principaux concepts sollicités</i>	33
	<i>Cadre théorique</i>	41
II.	Développement thématique.....	46
	<i>Immersion progressive</i>	46
	<i>Jeux orchestraux bien goupillés</i>	49
	<i>Étude approfondie de l'offre « townships tours » à Kayamandi</i>	52
i.	Histographie de Kayamandi et « ses » townships tours.....	53
	<i>Bref détour historique</i>	53
	<i>Composition socio-démographique du lieu</i>	56
	<i>Voies d'entrée et de sortie</i>	59
	<i>Organisation interne</i>	60
	<i>Plusieurs lieux en un seul</i>	61
	<i>Infrastructures à disposition</i>	63
	<i>Des homestays aux townships tours</i>	63
ii.	Les imaginaires du <i>tour</i> dans la monstration de l'autre.....	64
	<i>Analyse de brochures</i>	66
iii.	Townships tours; « <i>Insiders</i> » et « <i>Newcomers</i> ».....	74
	i. Impact socio-culturel.....	74
	<i>Performances et mises en scène</i>	75
	ii. Organisation de l'espace; ouverture et séparation intérieure.....	82
	<i>Réactions passionnées</i>	89
iv.	Le <i>tour</i> et les stratégies développées par les acteurs locaux.....	92
III.	Conclusion.....	102
IV.	Index des Figures.....	116
V.	Table des matières.....	117
VI.	Bibliographie.....	118
VII.	Annexes.....	126

VI. Bibliographie

Ouvrages/Articles scientifiques

ALEINIKOFF, A.T. & al., *From migrants to Citizens: Membership in a Changing World*, Carnegie Endowment for International Peace, 2000.

ALLEN, L., & al., The impacts of tourism development on residents' perceptions of community life, *Journal of Travel Research*, 27 (1), 1988, pp. 16-21.

ASHLEY, C. & al., *Enhancing Community Involvement in Wildlife Tourism: Issues and Challenges*, Londres: International Institute for Environment and Development, 1998, pp.7-35.

ASHLEY, C. & al., Pro-Poor tourism : Putting poverty at the heart of tourism agenda, *Natural resource perspectives*, Number 51, 2000, pp.1-6.

ASHLEY, C. & al., *Pro-Poor tourism strategies : Making tourism work for the poor – a review of experience*, PPT report No 1, ODI, IIED, & CRT, 2001, pp.1-54.

BEAUD, S. & WEBER, F., *Guide de l'enquête de terrain*, Grands Repères Guides, 2010.

BANCEL, N. & al., *Zoos Humains; Au temps des exhibitions humaines*, La Découverte, 2004.

BRINK, C., *No lesser place : The Taaldebat at Stellenbosch*, Stellenbosch, 2006.

BULLIER, A., *Apartheid : l'écriture d'une histoire 1940-1990*, Université Paris 1, Palabre, Vol. V, n° 1, 2003.

BUTLER, R., *The Museum, the Tour, the Senses*, 2003, pp.1-12.

CALVEZ, M., *L'analyse culturelle de Mary Douglas: une contribution à la sociologie des institutions*, SociologieS (online), Theory and research, 2006.

CHILISA, B., *Indigenous Research Methodologies*, Sage Publications, 2012.

COMAROFF J.L. & Jean, *Ethnicity, Inc*, Chicago Studies in Practices of Meaning, University of Chicago Press, 2009.

CORNELISSEN, S., *The Global Tourism System; Governance, Development and Lessons from South Africa*, Ashgate, 2005.

COSTES, L., La dimension « ethnique » : une explication du comportement économique des migrants ?, *Revue française de sociologie*, Vol.35, No.2, 1994, pp.231-249.

DARKWA, I., *Post-occupancy evaluation of state-subsidised housing units in Kayamandi*, Stellenbosch, Thesis Work, University of Stellenbosch, 2006.

DOUGLAS, M., *Purity and Danger: An Analysis of the Concepts of Pollution and Taboo*, Routledge, 1966.

DOUGLAS, M., *Natural Symbols. Explorations in Cosmology*, London, Barrie and Rockliff/Cresset Press, 1970.

DUTOIT, N., *Informal Settlement Fires: Addressing the issue in Kayamandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2009.

EBOKO, F., L'Afrique du Sud, un passé si présent (Commentaire), *Sciences sociales et santé*, Volume 28, n°3, 2010, pp.109-114.

FAUVELLE-AYMAR, F.-X., Et l'Afrique du Sud inventa l'apartheid, *L'Histoire*2 (n°306), 2006, pp.34-34.

FERGUSON, J., *Global Shadows: Africa in the Neoliberal World Order*, Broché, 2006.

FOLIO, F., Villes post-apartheid au Kwazulu-Natal : une déclinaison du modèle de Davies. *L'Information géographique*, Vol. 68, no 4, 2004, pp. 320-339.

FOLIO, F., Les Township tours au KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) : d'une réappropriation historique et identitaire à l'avènement d'un socio-tourisme, *EchoGéo*, 2010, pp.1-26.

FOLIO, F., *Patrimonialisation et (re)valorisation touristiques dans la métropole d'eThekwinini (KwaZulu-Natal, Afrique du Sud) : à la croisée des enjeux politiques et économiques*, *Cybergeog : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 666, mis en ligne le 07 février 2014.

GENTLEMAN, A., "Slum tours: a day trip too far?", *The Observer*, May, 7, 2006.

GERVAIS-LAMBONY, P., Petite histoire d'espace et d'identité dans une ville sud-africaine. *Champs Psychosomatiques*, n° 21, 2001, pp. 119-131.

GIROUX, S. & TREMBLAY, G., *Méthodologie des sciences humaines ; la recherche en action*, ERPI, 2009.

GUILLAUMIN, C., *L'Idéologie raciste : genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton, 1972.

GOUDIE, S.C. & al., Transforming tourism: Black empowerment, heritage and identity beyond apartheid. *South African Geographical Journal*, 81 (1), 1999, pp. 22-31.

HANNERZ, U., The World in Creolisation, *Africa: Journal of the International African Institute*, Vol. 57, No.4, Sierra Leone, 1987-1987, 1987.

HARTWELL, L., *Two Different Approaches to Township Tours*. Political Sciences Department at the University of Pretoria, The Mamelodi Project, 2008.

GUYOT, S., Derrière l'écotourisme, le politique : conservation et discrimination territoriale en Afrique du Sud, *Revue Tiers Monde*, no 178, 2004, pp.341-363.

HOLDEN, A., *Tourism, Poverty and Development*, Routledge, 2013.

JOUNIN, N., Voyage de Classes. Des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers, *Cahiers libres*, Paris : 2014.

LAMY-GINER, M-A., GUÉBOURG, J-L., *Le tourisme international en Afrique du Sud, Cybergeo*, Espace, Société, Territoire, article 331, mis en ligne le 12 décembre 2005.

MCCOOL, S. F. & MARTIN, S. R., Community Attachment and Attitudes Toward Tourism Development, *Journal of Travel Research*, Vol 32, No 3, 1994, pp.29-34.

NAUDIER, D. et SORIANO, E., Colette Guillaumin. La Race, le Sexe et les Vertus de l'Analogie, *L'Harmattan*, "Cahiers du genre", num.48, 2010.

ONANA, J.-B., *Questions urbaines en Afrique du Sud*, L'Harmattan, 2000.

PERNEGGER, L. & GODEHART, S., Townships in the South African Geographic Landscape – Physical and Social Legacies and Challenges, Training for Township Renewal Initiative (TTRI), October 2007.

PETERSON R. A., La fabrication de l'authenticité [La country music]. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 93, L'invention du passé national /Le ghetto vu de l'intérieur, juin, 1992, pp.1-20.

RAMCHANDER, P., *Towards the Responsible Management of the socio-cultural impact o Township tourism*. Submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Philosophiae Doctor in the Faculty of Economic and Management Sciences, University of Pretoria, Thesis Work Department of Tourism Management, 2004.

RATTI, R. et SCHULER, M., Typologie des espaces-frontières à l'heure de la globalisation. *Belgeo*, 2013.

ROGERSON, C., Pro-Poor local economic development in South Africa : The role of pro-poor tourism. *Local Environment*, 11 (1), January 2006, pp. 37-60.

ROLFES, M., & al., *Townships as Attraction, an Empirical Study of Township in Cape Town*. Praxis Kultur- und Sozialgeographie, PKS 46, Universitätsverlag Potsdam, 2009.

ROCK, D., *The Location Shall Be Called Kaya Mandi : A History of Kaya Mandi*, Thesis work, Stellenbosch University, 2011.

ROSS, R., *A Concise History of South Africa*, Cambridge University Press, 2008.

ROY, P., *Les stratégies relationnelles*, La Découverte, 2010.

SCHEYVENS, R., *Tourism development: empowering communities*, Harlow, Prentice Hall, 2002a.

SELINGER, E., Ethics and Poverty Tours, Vol 29, No 1/2, 2009, pp.2-7.

SWANEPOEL, H. & DE BEER, F., *Community Development : Breaking the cycle of poverty*, Juta, 2011.

THEDE, N. et BEAUDET, P., De la lutte anti-apartheid aux mutations de la culture politique, *Politique africaine*, pp.22-32.

TOSUN, C., Limits to community participation in the tourism development process in developing countries, Vol 21, Issue 6, 2000, pp.613-633.

WEBER, F., Settings, Interactions and Things – A Plea for Multi-Integrative Ethnography, *Ethnography*, vol.2, no.4, 2001, p.292.

WELLS, H., *A critical reflection on cultural tourism in Africa : the power of European imagery*. Paper read at the ATLAS

Conference: *Cultural tourism in Africa: strategies for the new millennium*, Mombasa, Kenya, 14-16 December 2000.

Rapports

Enkanini (Kayamandi) Household Enumeration Report, Enkanini Community Leadership – Stellenbosch Municipality, 2012.

White Paper; The Development and Promotion of Tourism in South Africa, *Government of South Africa – Department of Environmental Affairs and Tourism*, May, 1996.

Sources web

<http://www.iol.co.za/news/south-africa/township-tour-safety-requires-black-guides-1.260399#.VO8-rvmG9qV>, consulté le 22.02.2015.

http://www.nytimes.com/2008/03/09/travel/09heads.html?_r=1&, consulté le 23.02.2015.

<http://www.vagabondish.com/dark-tourism-travel-tours/>, consulté le 23.02.2015.

<http://www.ilovecapetown.com/township-tours.htm>, consulté le 26.02.2015.

<http://www.brandsouthafrica.com/who-we-are>, consulté le 21.04.2015.

<http://africasacountry.com/what-if-black-people-invert-south-africas-township-tours/>, consulté le 23.04.2015.

<http://soafricaadventures.blogspot.ch/2012/08/day-11-contd-leap-mathscience-school.html>, consulté le 02.05.2015.

<http://africasacountry.com/what-if-black-people-invert-south-africas-township-tours/>, consulté le 10.05.2015.

<http://www.africafiles.org/article.asp?ID=3735>, consulté le 10.05.2015.

<https://www.facebook.com/AmoijaEvents/photos/a.861549730593506.1073741845.589726087775873/861550370593442/?type=1&theater>, consulté le 27.07.2015.

https://books.google.ch/books?id=8RL9CQAAQBAJ&pg=PP34&lpg=PP34&dq=coloured+township+of+kayamandi&source=bl&ots=MXPxtF_PT&sig=u3LLqdfWWkSmxd5zpbkLcBd-f6k&hl=fr&sa=X&ved=0CDAQ6AEwAmoVChMIyYOUk7DnxgIVTFnbCh0blQWr#v=onepage&q=coloured%20township%20of%20kayamandi&f=false, consulté le 08.08.2015.

http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2010.thomas_j&part=372028, consulté le 15.09.15.

http://www.sun.ac.za/english/Documents/Maps/Stellenbosch_Eng/Main%20campus%20map.pdf, consulté le 15.09.15.

<https://www.youtube.com/watch?v=3cuffFANKFug>, consulté le 17.09.2015.

<http://meaningandusageofidiomsandphrases.blogspot.co.za/2013/07/meaning-of-bridge-divide.html>, consulté le 17.09.15.

http://www.diss.fu-berlin.de/diss/servlets/MCRFileNodeServlet/FUFISS_derivate_00000003193/11_Chapter_4.pdf?hosts, consulté le 21.09.2015.

<http://www.dmp.co.za/projects/kayamandi-tourism-corridor/>, consulté le 21.09.2015.

http://www.lemonde.fr/afrique/article/2012/11/27/afrique-du-sud-plus-de-la-moitie-des-habitants-vivent-sous-le-seuil-de-pauvrete_1796617_3212.html, consulté le 23.09.15.

<http://landlopers.com/2014/08/03/township-south-africa>, consulté le 05.10.2015.

https://instagram.com/p/80tl3XAxT_/?taken-by=christian_helgi, consulté le 23.10.2015.

<http://www.bitesandsites.co.za/fr/xhosa-cooking/>, consulté le 24.10.2015.

<http://townshipstays.co.za/experience.html>, consulté le 14.11.2015.

<http://1libertaire.free.fr/GLapassade06.html>, consulté le 18.11.2015.

<http://www.oxforddictionaries.com/definition/english/township>, consulté le 21.11.2015.

<https://echogeo.revues.org/12243>, consulté le 21.11.2015.

<http://www.cnrtl.fr/definition/spectacularisation>, consulté le 22.11.2015.

<http://www.cnrtl.fr/definition/voyeurisme>, consulté le 22.11.2015.

<http://www.cnrtl.fr/definition/impact>, consulté le 22.11.2015.

<http://www.cnrtl.fr/definition/comp%C3%A9tition>, consulté le 22.11.2015.

<http://www.cairn.info/revue-romantisme-2010-4-page-23.htm>, consulté le 22.11.2015.

<http://www.deshumanisation.com/phenomene/freaks-shows>, consulté le 22.11.2015.

<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/coop%C3%A9ration>, consulté le 22.11.2015.

<http://inm.qc.ca/blog/definition-dun-entrepreneur-social-selon-linm/>, consulté le 23.11.2015.

https://www2.unine.ch/files/content/sites/maps-chaire/files/shared/documents/travaux_ecrits/chanel_sophie_creolisation.pdf, consulté le 23.11.2015.

<http://www.lejdd.fr/International/Ameriques/Actualite/A-Rio-de-Janeiro-des-favelas-version-bobo-612415>, consulté le 24.11.2015.

<http://www.mediaforjustice.net/a-comprehensive-guide-to-white-privilege-in-south-africa/>, consulté le 30.11.2015.

<http://www.mediaforjustice.net/the-ten-layers-of-oppression-when-you-are-black-and-poor-in-south-africa-2/>, consulté le 30.11.2015.

<http://www.grotius.fr/migrations-zimbabweennes-en-afrique-du-sud/>, consulté le 02.12.2015.

<http://www.one.org/us/2014/03/05/the-spirit-of-ubuntu-the-isixhosa-people-of-south-africa/>, consulté le 04.12.15.

<http://thoughtleader.co.za/gillianschutte/2013/10/11/a-comprehensive-guide-to-white-privilege-in-south-africa-3/>, consulté le 15.12.2015.

<http://www.visionafrika.com/programme/>, consulté le 30.12.2015.

<http://books.openedition.org/cdf/1526>, consulté le 01.01.2016.

<http://www.slateafrique.com/849/elephant-blanc-township>, consulté le 01.01.2016.

VII. Annexes

Annexe 1:

Entretien/Focus Group Mama Shumi – 25.09.2015 – lieu : Kayamandi – durée : 33minutes40sec.

L'entretien de Mama Shumi fait suite à la matinée d'observation faite dans le township. Nous sommes au contact de 3 jeunes du lieu, dont Lwando, qui se proclame comme n'étant pas un guide touristique de township habituel, mais plutôt un jeune résident du lieu qui vous fait découvrir « an insight of township life ». Nous arrivons donc aux environs de 13h45 dans la maison chaleureuse de cette Mama et l'entretien va se dérouler en compagnie des 3 locaux (Lwando, Lujah; artiste reggae et ami, ainsi qu'un ami de ces derniers, étudiant en tourisme au Cap) et de Christian, l'ami de sciences politiques et passionné de photographie m'ayant accompagné. A noter que j'ai pu, avant la journée, expliquer à Lwando mes objectifs de recherche et le désir de rencontrer des acteurs du lieu, si possible, et ce dernier a pu m'accorder cet entretien d'une grande richesse avec cette Mama. Mama Shumi, vêtue d'un peignoir et portant un turban, sans doute sortant de sa douche, nous accueille dans son salon, confortablement assise sur un canapé en cuir. Je me situe à sa gauche et Christian en face, à sa droite. Quant aux trois amis de Kayamandi, ils sont en face de Mama Shumi et vont parfois intervenir au cours de l'entretien. Nous sommes tranquillement installés au salon et l'entretien débute après que Lwando ait raconté en bref l'idée de notre rencontre. Celui-ci va expliquer que dans le cadre de ma thèse, je porte un intérêt particulier au township, et il va gentiment lui demander si il est possible de me narrer quelques uns de ses souvenirs, de même que son insertion progressive dans le tourisme; elle, qui a débuté par son Homestay, avant d'être activement incluse dans la chaîne « township tour ».

Lwando : Chère Mama, merci de nous accueillir ! Voilà euh... je vous avais parlé du désir de Jonathan d'en savoir un petit peu plus sur l'histoire du township, ainsi que sur votre expérience de lieu. J'espère que vous arriverez à lui donner quelques informations et je vous laisse donc lui en parler.

Mama S. : Haaaa (elle sourit). Voilà qui est intéressant... J'espère que je pourrai vous guider en ce sens. Mais vous savez, je ne suis pas toujours au clair avec ma mémoire (elle rie).

Jonathan : Ne vous inquiétez pas ! Je suis très honoré de vous rencontrer et tout ce que vous pourrez m'apporter durant cette discussion ne peut qu'être enrichissant. J'oserai juste, avant de commencer, vous demander si je peux me permettre d'enregistrer notre échange? euh... il s'agit simplement d'être fidèle à ce que vous me direz et ça me permettra de me rappeler plus encore de vos paroles.

Mama S. : Oui, faites seulement ! J'espère que je parviendrai à parler bien distinctement... Vous savez j'ai plus de facilité à m'exprimer en Xhosa mais j'ai toujours du plaisir aussi à exercer mon anglais (elle rie).

Jonathan : Ha, super, merci bien. Alors pour commencer, pourriez-vous simplement m'en dire un petit peu plus sur l'histoire de Kayamandi?

Mama S. : Alors, c'est en 1941 que s'est vraiment développé ce lieu. A la base... c'était vraiment petit. Je me rappelle, qu'à mon arrivée en 1944, nous étions peu nombreux et il y avait...euh...oui, c'est ça, il y avait majoritairement des hommes. On logeait dans les « Hostels », parfois nous étions 3, parfois 5. C'était petit et sommaire mais il y avait de l'emploi vous savez? Il y avait de l'emploi à l'époque...

Jonathan : Ha, je vois ! Donc vous êtes arrivée dès le départ dans ce lieu?

Mama S. : Oui, en effet. En 1944, ce qui fait un peu plus de 70 ans, déjà maintenant... J'avais alors 6 ans et ai suivi ma scolarité dans le township. Il y avait alors une seule école primaire et c'était pas toujours très facile de suivre les cours de manière assidue, étant donné que nous étions dans des classes bondées...

Jonathan : Ha oui? Vous étiez en principe combien par classe?

Mama S. : ça dépendait... il n'y avait pas vraiment de règles... en fait, l'enseignant commençait sa leçon d'une fois que la classe était pleine. Nous pouvions être 30, comme 50. Mais on était mélangé avec des étudiants plus jeunes ou plus âgés...

Jonathan : Ha d'accord... et je vois que vous parlez un très bon anglais ! L'avez-vous appris à l'école ?

Mama S. : Oui, à l'école, nous avons 3 langues à apprendre ; l'isiXhosa, l'anglais et l'Afrikaans. Donc j'ai rapidement appris l'anglais... même si je suis plus familière avec l'isiXhosa comme c'est la langue de mon enfance au Cap oriental et celle avec laquelle je parle en priorité dans le township.

Jonathan : Ha donc, vous avez aussi migré depuis le Cap oriental?

Mama S. : Oui, exactement ! Depuis le Transkei... Mon papa avait alors pu avoir une opportunité d'emploi après être arrivé deux ans avant nous au Cape occidental et ensuite nous l'avons rejoint avec ma maman et ma grande sœur. Je sais que ça n'a pas été facile pour tout le monde de rejoindre sa famille, donc nous étions des privilégiés...

Jonathan : Oui, d'ailleurs j'ai pu le lire ! Est-ce qu'il y avait donc majoritairement des hommes au départ à Kayamandi?

Mama S. : Oui, mais rapidement, on s'est rendu compte qu'il y avait besoin de femmes. Eux qui travaillaient dans les industries, à la mine ou dans les champs manquaient de temps pour cuisiner, faire le ménage ou les tâches euh... domestiques. Il y avait alors besoin de femmes dans le township et c'est pour cette raison principalement qu'elles sont arrivées par la suite.

Jonathan : Ha d'accord ! Et vous-même, à quelles tâches avez-vous été assignée?

Mama S. : Quel emploi j'ai effectué?

Jonathan : Oui, voilà...

Mama S. : Alors, après ma scolarité et même pendant, je me suis rapidement mise à cuisiner. Les hommes, vous savez, n'avaient pas le temps. Ils rentraient parfois à midi pour rapidement manger et repartaient au travail de suite. Ou le soir, ils rentraient tard et étaient fatigués. Il y avait un grand besoin des femmes pour les épauler...euh...ce qui veut dire que moi-même, je me suis mise à tricoter des habits, à cuisiner, à faire du pain. Et j'ai rapidement ouvert un petit business où les habitants avaient du plaisir à venir manger chez moi en échange de quelques rands ou venir chercher mon pain. Vous savez, il y avait assez de demandes...

Jonathan : Ha voilà qui est intéressant ! Donc les femmes avaient aussi leur mot à dire?

Mama S. : Oui ! Même si on devait s'adapter à l'emploi du temps des hommes... euh... je pense qu'on avait des opportunités et c'est ce qui a fait que d'autres Mamas du township (cf. Mama Swartbooi) ont pu créer des petits business qui nous permettaient de vivre décemment...

Jonathan : Je vois... Et à ce propos, en parlant d'opportunités. Est-ce que vous pensez qu'aujourd'hui c'est plus difficile pour les nouveaux arrivants de s'intégrer dans l'emploi?

Mama S. : Oui, vous savez maintenant c'est autre chose... les temps ont changé ! D'ailleurs, vous avez vu toutes ces « maisons » informelles? (elle soupire...) Quand je suis arrivé, il y avait seulement 170 maisons... maintenant, je ne sais pas combien il y en a... mais le township n'arrête plus de se peupler. Je ne sais pas comment on va faire pour accueillir tout le monde, mais c'est plus possible... et... ha oui c'était déjà quoi votre question, pardon?

Jonathan : Oui, je me demandais si, selon-vous, il est désormais plus difficile pour les nouveaux arrivants de s'intégrer dans l'emploi?

Mama S. : Alors je ne sais pas si c'est plus difficile mais en tout cas à notre époque les gens étaient au travail et on les voyait pas zoner dans les rues, vous savez. Puis, maintenant la plupart des nouveaux, je ne les connais pas. Avant, on était comme un petit village et je

pouvais sortir de ma maison tranquillement, sans me soucier de me faire voler ou dérober. Je pense que c'était plus sur avant et surtout avant que tous ces shacks voient le jour. Durant l'Apartheid, j'avais un permis qui faisait que les policiers pouvaient venir me contrôler à n'importe quel moment de la nuit, mais au moins ça régulait et faisait qu'il y avait pas n'importe qui qui rentrait dans le township...

Jonathan : Ha oui? Je sais que c'est une question sensible, mais pouvez-vous m'en dire un petit peu plus sur ces années-là?

Mama S. : Pfff... (elle soupire...) *Vous savez c'était brutal. Les policiers blancs nous traitaient comme des moins que rien. Et on vivait sous la peur d'être contrôlé à tout moment de la journée. On pouvait rentrer librement chez vous pour s'assurer que vous étiez bien là et on devait toujours demander l'autorisation de sortir du township. C'était violent... Et on avait nos propres bus, nos propres trains. Tout était séparé. Le pire était les contrôles. A tout moment on vivait sous la crainte de ces contrôles brutaux...*

Jonathan : Je comprends votre ressenti. Est-ce que vous pensez que la fin de l'Apartheid ait amélioré les choses?

Mama S. : *Je crois oui... même si tous a pas été réglé. Au moins maintenant on associe plus la présence d'un Blanc à des mauvaises intentions. Pour nous, dès qu'on voyait un Blanc, c'était un policier qui venait brutalement chez nous pour nous contrôler... euh... donc oui, il a fallu du temps pour qu'on change notre regard là-dessus...*

Christian : Ha d'ailleurs, je me demandais comment vous avez perçu l'ouverture du township au tourisme et des visites de Blancs dans votre intimité?

Mama S. : *Au début... cela était difficile! Ça nous rappelait des mauvaises années... et d'ailleurs on était toujours hanté par le spectre de l'Apartheid et on associait toujours un Blanc à des contrôles policiers ou de la brutalité. Donc au départ, c'est vrai qu'on se méfiait des personnes qui entraient de l'extérieur dans le township. Et on ne savait pas vraiment si elles nous voulaient du bien. Donc, il a fallu du temps, mais je crois qu'on s'y est fait. Et vous savez, les Blancs nous aident beaucoup maintenant. Il y a des projets qui se créent et cela participe à développer le township.*

Christian : Ha d'accord. Et qu'est-ce qu'il en est de l'usage de la photographie? Moi-même je suis toujours quelque peu réticent à prendre des photos sans l'acquiescement des personnes que je rencontre; hors ou dans le township d'ailleurs. Donc je préfère demander si ça dérange ou non la personne...

Mama S. : *Je crois que les gens s'y sont faits. Et vous savez c'est une fierté aussi pour certains habitants de présenter leur quotidien et je pense que l'attitude de la personne est importante. Si cela est fait dans le respect et l'échange, je crois que ça n'est pas un mal. Maintenant, je comprends que certaines personnes soient gênées ou embêtées dépendant du contexte dans lequel est prise la photo. Si c'est un enfant, par exemple, et que le père ou la mère du petit voit la scène sans être d'accord avec l'acte, cela peut poser problème. Donc, oui, je pense qu'il est bien de demander à la personne si cela lui va ou non d'être photographiée.*

Jonathan : Donc, vous pensez que le tourisme est bénéfique pour le développement du township?

Mama S. : *Oui, je crois. Et surtout que ça a créé des nouveaux rapports entre les gens. On s'est rendu compte qu'il y avait aussi des gentils Blancs (elle rit). Maintenant, chez moi j'ai des gens qui viennent parfois dormir ou je leur prépare un bon petit plat, en leur parlant de mes expériences du township. D'ailleurs, si vous voulez venir, je peux vous montrer l'album de mon unique voyage en dehors de l'Afrique du Sud, j'étais resté 3 semaines aux Etats-Unis et trois semaines en Irlande...*

Christian : Je m'excuse Mama... mais ça vous dérange si je prends une ou deux photos de votre discussion?

Mama S. : *(quelque peu embarrassée...).* Ha mais je suis en peignoir, vous savez, je sais pas si je suis sous mon meilleur jour (elle rit... de même que les trois jeunes).

Christian : Ha, je comprends. Je vais faire en sorte de trouver un angle parfait afin que vous soyez sous votre meilleur jour. Bien que je vous êtes parfaite comme ça!

Mama S. : Très bien.

Jonathan : ça serait avec plaisir de venir manger à l'occasion chez vous! J'ai des amis et amies qui demandaient d'ailleurs ou est-ce que l'on pourrait manger des aliments locaux sud-africains et peinaient à trouver ce type de restaurant à Stellenbosch.

Mama S. : *Oui, alors vous êtes les bienvenus(es). Il faut juste me prévenir à l'avance et je vous accueillerai avec grand plaisir.*

Jonathan : D'accord! D'ailleurs votre imifino (épinards sauvages), itshakalaka et...

Lwando : (avec l'aide de ses deux amis...) l'umngqusho!

Jonathan : Oui, c'est ça... votre pain aussi est super bon!

Mama S. : (elle rit...) *Oui, alors c'est quand vous voulez!*

Jonathan : Super! Sinon, pour en revenir à ce que vous me disiez quant au sentiment d'insécurité que vous ressentez désormais dans le township... est ce que vous pouvez m'en dire un peu plus?

Mama S. : *Oui maintenant il y a des groupes d'« Hooligans » prêts à vous dérober ou voler votre sac à main. Ils ne s'en prennent pas qu'aux Blancs, vous savez. Les gens mêmes du township les craignent. Mais vous savez, les gens sont dans le désespoir. Ils n'ont pas les opportunités qu'on avait à l'époque et certains sont aussi fainéants, ils boivent, se droguent et ensuite s'en prennent à vous. Mais ça reste quand même pas aussi violent que dans des townships au Cap, par exemple. Là, c'est directement avec une arme à feu qu'ils vont venir vous attaquer... hein? (en regardant Lwando et ses deux amis qui sont peut-être plus au courant qu'elle sur ces pratiques)*

Lwando : Oui (en chœur avec ses deux amis). C'est vrai qu'au Cap ça craint parfois...

Jonathan : Ah d'accord! Donc, à Kayamandi vous ne vous déplacez plus aussi librement qu'auparavant?

Mama S. : *Oui, et de toute façon je n'ai plus la force de le faire. Mais le soir, je sais qu'il y a des endroits qu'il faut éviter... c'est dommage, vous savez.*

Jonathan : Et êtes-vous heureuse tout de même d'y vivre?

Mama S. : *On est attaché à ce lieu. Ça fait 70 ans que je suis arrivé et à part des trajets au Cap oriental, j'y suis resté. Mais où est-ce que je pourrais aller d'autre de toute façon? Vous savez, les prix ailleurs sont déraisonnables et j'ai quand même mon business ici et mes enfants qui y habitent. Un de mes fils est le principal du gymnase de Kayamandi (dit-elle, avec une certaine fierté).*

Jonathan : Ha, joli travail!

Mama S. : *Oui mais éprouvant... (Lwando et ses deux amis valident ce propos d'un hochement de tête) Quand je le vois rentrer, il est souvent fatigué et ça prend beaucoup... beaucoup d'énergie. C'est un travail à plein temps et même hors du travail, il pense toujours à cela. Mais il a 54 ans maintenant donc il ne lui reste plus beaucoup d'années et j'essaie de lui dire de déléguer un petit peu les tâches car il a un grand stress au quotidien.*

Jonathan : J'imagine! Et quand est-ce que vous êtes retournés au Cap oriental pour la dernière fois?

Mama S. : *Ha ça doit faire longtemps... euh... il me semble que c'était en 2005, donc il y a déjà 10 ans. Vous savez, c'est un long voyage. Je n'ai plus le courage de le faire maintenant. Normalement je prenais l'avion jusqu'à East London et on venait me chercher d'East London au Transkei. Il arrivait que nous partions à 9h le matin et nous y étions à 9h le soir. Donc ça me prenait beaucoup d'énergie. Et puis, il faut dire que maintenant les opportunités d'emploi sont plus grandes dans cette région. Donc les gens ne dépendent plus seulement de notre aide financière. Même si ce n'est pas uniquement pour cette raison que j'y retourne...*

Christian : Ha et donc il est moins courant qu'auparavant que le township soit parfois déserté du fait que tout le monde rentre au Cap oriental?³³³

Mama S. : *Oui, c'est vrai qu'en Décembre il y a tout de même beaucoup d'habitants qui vont rentrer pour voir des proches et ramener aussi quelques provisions au lieu d'origine mais c'est pas comme avant où l'on rentrait fréquemment au Cap oriental et où les gens faisaient des allers-retours entre Kayamandi et leur lieu d'origine.*

Jonathan : Je vois. C'est une question un peu plus personnelle, mais combien êtes-vous au juste dans cette maison?

Mama S. : *Je vis seule... mais j'ai une aide à domicile maintenant. Je ne peux plus faire tout ce que je veux et elle m'est d'un soutien important. Je suis aussi occupée à cuisiner pour mes invités et j'ai plusieurs pièces à gérer à part la cuisine et le salon, il y a trois chambres et donc de l'espace. Ça fait que je suis toujours occupée, même si je dois faire gaffe de pas trop en faire... j'ai 76 ans, vous savez! Je ne suis plus toute jeune, donc mes déplacements sont limités.*

Jonathan : Ha ben vous ne les faites pas! (Je souris)... Et je voulais juste vous demander si vous pensez que les townships tours sont bénéfiques à la communauté dans son ensemble?

Mama S. : *C'est vrai que c'est possible que pas tout le monde bénéficie des retombées de ces tours de la même manière. Je sais que personnellement j'en profite mais c'est peut-être pas le cas de tous les habitants. Le problème est que pas tout le monde est intégré dans l'emploi de la même manière et euh... pas tout le monde peut se permettre de jongler avec les langues et accueillir des visiteurs pour une nuit, par exemple. Je fais moi-même partie des gens qui ont pu en bénéficier et j'en suis honoré. Maintenant au-delà des gens qui ne sont pas directement touchés par ces tours... Il y a tout de même des infrastructures et des projets qui se créent par le tourisme et qui sont bénéfiques à l'intégralité du township. Puis, j'espère que ça va aussi permettre de faire évoluer les mentalités. Il y a de la violence dans ce lieu, c'est vrai, mais il y a pas que ça. Et nous avons des belles valeurs, que nous sommes prêts à partager à l'extérieur.*

Jonathan : D'accord! Je vois... Merci en tout cas pour ces informations très riches et je pense que... (en regardant Christian, Lwando et ses amis)

Christian : Ce salon est tellement chaleureux! Cela me rappelle d'ailleurs la maison de ma grand maman, un lieu dans lequel on ne peut que se sentir bien!

Mama S. : *(elle rit)... Ho, merci!*

Christian : J'aime d'ailleurs beaucoup le fait que vous ayez exposé des petits objets partout. D'ailleurs, que représentent ces petites statuettes (en pointant du doigt l'étagère qui surplombe Mama S.)

Mama S. : *Ha, ça c'est de l'art africain (avec l'acquiescement de Lwando et ses camarades). Ce sont des petites statuettes représentant des guerriers de notre Province.*

Christian : Ha d'accord...

Lwando : Ok? (en nous regardant concernant le fait que nous ayons pu obtenir assez d'information quant à ce que nous voulions apprendre sur le township de Kayamandi, ses résidents et les impacts de ces townships tours et du tourisme en général).

Jonathan : Oui! Merci Mama pour ce moment très agréable. Nous avons pu en apprendre d'avantage sur ce lieu et nous en sommes très reconnaissants. D'ailleurs, j'espère revenir tout bientôt vous rendre visite!

Mama S. : *Ho, il n'y a pas de quoi, vous êtes les bienvenus!*

Il est 14h27, nous serrons chaleureusement la main et sortons de la maison de Mama S. Lorsque nous nous trouvons dehors, Lwando me demande s'il est possible d'offrir 100 rands à celle-ci pour le temps passé en sa compagnie. Je les lui donne volontiers, d'autant que ces 100 rands ne seront pas comptabilisés dans le prix de l'expérience faite dans le township durant la journée...

Notons tout de même que lorsque nous nous quittons Lwando me promet que les prochaines visites ne seront plus effectuées sous le coup (coût) de transactions financières. Passé cette relation « business », il est possible d'instaurer une relation d'amitié et qui se veut donnant-donnant. D'ailleurs, la promesse sera tenue, et en échange d'un clip vidéo tourné par Christian avec Lujah et d'autres artistes du lieu, ainsi que simplement des soirées ou journées passées ensemble, soit à Kayamandi, soit à Stellenbosch, de touristes ou chercheurs, nous devenons un groupe d'amis qui partageons de bons moments. Tout en pouvant notamment mener des observations au jour le jour, et avoir l'occasion d'effectuer l'un ou l'autre entretien (cf. entretien avec Mama Shumi du 12.10.2015, entre autres).

Annexe 2 :

Entretien Thembi (guitte touristique chez 'Bites and Sites') – 05.10.2015 – Lieu : Kayamandi – durée : 41min33sec.

L'entretien avec Thembi fait suite aux quelques emails échangés avec Hanli (de 'Bites and Sites'). Celle-ci devait être normalement présente, mais un empêchement professionnel ne lui a pas permis de se joindre à la discussion. Il n'empêche, cela a été l'opportunité d'un échange interpersonnel enrichissant avec cette habitante du township. J'arrive sur place vers 13h25, des petits s'amuse avec mon vélo, lorsque Thembi me rejoint devant le théâtre du lieu (Amazink). L'air décontractée, arborant des lunettes de soleil et affichant un large sourire, elle m'enlace dans ses bras après qu'elle se soit assurée que les petits me rendent le vélo. Nous discutons un court instant aux abords du Théâtre. Puis, nous nous déplaçons vers la maison de son oncle. Celui-ci est présent durant l'entretien et regarde la télévision, sans doute durant sa pause du travail, vêtu de son bleu de travail. Nous sommes assis tranquillement au salon et l'entretien débute après que Thembi ait accepté que j'enregistre l'entretien; il est précisément 13h31.

Jonathan : Merci beaucoup de m'accorder cet entretien! Comme je vous l'ai dit via email, suite à... au township tour auquel nous avons participé avec Christian, je souhaitais vous rencontrer pour... pour... enfin, en apprendre un petit peu plus sur l'histoire du township, mais aussi et surtout sur les townships tours proposés et les différents acteurs qui sont inclus dans ces tours. Je m'intéresse en priorité aux impacts de ces tours sur la communauté locale; notamment économiques.

Thembi : *Oui, c'est un plaisir de partager mes... mes quelques connaissances à ce sujet! Par quoi commencer? (rires).*

Jonathan : Oui, alors je voulais juste en savoir... euh... en savoir un peu plus sur Kayamandi. Et j'ai pu entendre parler de l'histoire de Kayamandi, mais je sais pas si vous pourriez me donner quelques éléments supplémentaires sur ce lieu? J'ai entendu dire que c'est à la base des hommes principalement qui ont migré depuis le Cap oriental. Et comment était-ce au départ? Vous savez si les femmes étaient présentes ou essentiellement des hommes pour des opportunités d'emploi?

Thembi : *Oui, alors la communauté était... bien sûr elle était découverte en 1921, mais le township a été formellement reconnu durant la fin des années 1940. Le point principal de cet ère, était spécialement au départ des personnes venant du Cap oriental, tu vois le Cap oriental est vraiment...*

Jonathan : Rural?

Thembi : *Oui, rural, voilà. Alors les personnes venaient en premier lieu pour des opportunités d'emploi. Alors certains des habitants du Cap oriental sont allés à Johannesburg dans les mines d'or et certains d'entre eux sont venus ici pour... pour trouver des meilleures opportunités. Mais quand ils sont arrivés ici... ils ont trouvé des opportunités d'emploi donc c'était plus ou moins ok. Mais au départ, c'était essentiellement des hommes qui étaient ici.*

³³³ En référence au 1^{er} township tour auquel nous avons participé.

Jonathan : Donc prioritairement des hommes seuls qui venaient depuis le Cap oriental sans les ou leur femme?

Thembi : *Oui, car en 1^{er} ici, il n'y avait rien... pour les femmes! Et les enfants... il y avait juste des maisons pour les hommes. D'ailleurs, nous nous trouvons là dans la partie qui était là à l'origine. Cette partie ici... oui.*

Jonathan : Ok, je vois. Et ces maisons étaient appelées des hostels?

Thembi : *Oui, oui... ces hostels étaient occupés par 2 ou 3 hommes qui restaient ensemble. Biensûr mon oncle a agrandi cette maison pour accueillir plus de personnes. Mais oui, c'était uniquement des hommes au départ qui restaient ici. Ils avaient parfois juste un contact de 3 mois... ou de 6 mois. Pour ici, oui. Et ils travaillaient de Janvier à Décembre puis ils retournaient voir leur famille. Jusqu'à ce qu'ils s'installent on non plus tard dans le township... (nous sommes momentanément interrompus par la cousine de Thembi qui chante depuis la pièce d'à côté).*

Jonathan : Ha, enchanté !

Thembi : *C'est ma cousine! Tu es sérieuse? (rires... Puis elle enchaîne avec quelques mots en isiXhosa).*

Sa cousine : *Ha nooon ! (Quelques peu embarrassée de ma présence...)*

Thembi : *(rires...)*

Jonathan : Comment dit-on « cousine » en isiXhosa déjà?

Thembi : *Ça c'est mon oncle... ma maman et lui sont frère et sœur. (visiblement elle n'a pas compris ce que je lui demandais. Petit malentendu)*

Jonathan : Ok, mais quel serait le mot en isiXhosa pour « cousine »? « uzama »?

Thembi : *Haaa... « umzala wam »! (ce qui veut dire « ma cousine »; « wam » étant le possessif « ma » en isiXhosa).*

Jonathan : Ha voilà, merci! En fait, ça m'intéresse car j'apprends un petit peu de votre langue avec Pumlan Sibula.

Thembi : *Ha, super! C'était mon professeur, mon professeur d'isiXhosa ! (surprise en bien que je l'aie aussi comme professeur). Oui, oui...*

Jonathan : Oui, c'est une belle langue... difficile à apprendre mais très intéressante!

Thembi : *Mais c'est un très bon professeur... alors je suis sûr que vous allez apprendre beaucoup avec lui. Il est tellement... euh... passionné !*

Jonathan : Oui, est c'est une super personne!

Thembi : *Oui! (elle sourie...)*

Jonathan : Oui ! Et alors, ensuite les hommes avaient besoin de femmes dans le township? Vous savez d'ailleurs quand elles sont arrivées?

Thembi : *Non mais... ils avaient... euh... ma grand-mère est arrivée en 1936. Mais pas directement. Elles rentraient au Cap oriental souvent. Tu sais? Mais ensuite tu sais elles sont arrivées. Parce qu'à cette époque les femmes n'étaient pas autorisées à rester. Car ils n'y avaient rien pour elles au départ. Mais ensuite les hommes avaient besoin d'elles et puis pour les enfants c'étaient plus facile si la famille était ensemble. Donc elles avaient des permis qui étaient... euh... délivrés, oui! au départ... mais c'est seulement plus tard qu'elles ont pu vraiment rester. Mais il a fallu plus de temps pour elles avant d'être reconnues formellement.*

Jonathan : Ha ok! Je vois... c'est intéressant!

Thembi : *Oui, il a fallu environ 20 ans. Pour avoir aussi des écoles pour avoir une école pour les enfants... et ça. Et ça et ça. Et ensuite les femmes se sont petit à petit installées...*

Jonathan : Ok! Alors vous diriez que c'est autour des années 1960 ou plus tôt que les femmes se sont définitivement... euh installées dans le township?

Thembi : *Euh je dirais plutôt les années euh... 50! Oui, d'ailleurs ma grand-maman était déjà là en 1936. C'était une des premières femmes à arriver.*

Jonathan : Oui, d'ailleurs Mama Shumi m'a confié qu'elle était là en 1944. Ou dans ces années-là...

Thembi : *(elle a la gentillesse d'aller demander à son oncle plus de détails; échange en isiXhosa.) Oui, ma grand maman est bien arrivée en 1936.*

Jonathan : Ha ok! et c'est intéressant. J'ai appris qu'en premier c'était un township... euh... non excusez-moi, en premier une Location, qui a ensuite tourné en township, ça a évolué d'une location à un township?

Thembi : *Non, en premier c'était des hostels qui étaient assemblés sans que ça soit une Location. Puis, c'est devenu une location et ensuite un township.*

Jonathan : Ok! Car vous sauriez ce qu'est la différence entre les deux?

Thembi : *Une location c'était simplement... un lieu pour des hommes et essentiellement composé par des baraquements nécessaires pour leur emploi. Un lieu sans femmes. Mais ensuite... un township, c'est un... un lieu qui contient une clinique, des écoles, etc. Enfin, toutes ces choses. Enfin, un lieu qui contient toutes ces infrastructures quoi! Là c'est un township!*

Jonathan : Ha ok, je vois! Et vous m'avez parlé des écoles, des infrastructures. Si j'ai bien lu, il y aurait deux écoles secondaires et deux... euh...

Thembi : *écoles primaires!*

Jonathan : Vous pensez que c'est suffisant pour le nombre d'élèves susceptibles d'étudier dans le township? Ou y a-t-il un problème de sureffectif, selon vous?

Thembi : *Biensûr qu'on aurait besoin de plus d'écoles... On va pas dire non! Surtout que la population de Kayamandi n'arrête pas de grandir. Et euh... Quand j'étais au gymnase, on était du style 50 et plus dans une seule classe.*

Jonathan : Woaouh! Avec un seul enseignant?

Thembi : *Oui, avec un seul enseignant. Maintenant c'est descendu à 35 ou 40... Tu sais? Mais il y a tout de même... Si vous prenez l'exemple de la 2^{ème} année de collège. Disons qu'il y a les classes A-B-C-D-E. Pour ces 5 classes, il y a 5 professeurs. Et ils ont pas le choix que de maintenir 35 à 40 élèves par classes. Car il y a simplement pas assez d'enseignants pour réduire le nombre d'élève par classe.*

Jonathan : Ha, oui. Je vois ce que vous voulez dire!

Thembi : *Mais ensuite il y a toujours la possibilité d'en discuter avec le principal. Ce qui empêche pas que les effectifs resteront à 35 étudiants par classe. Mais maintenant, c'est bien mieux qu'avant. Mais de nouveau la communauté est tellement grandissante que c'est pas juste nous les Noirs, bien que ça soit une communauté majoritairement noire. Maintenant il y a aussi les Coloured, il y a les Africains qui viennent des pays limitrophes. Les enfants commencent leur préscolarité ici. Ce qui veut dire qu'il y a beaucoup de chances pour qu'ils aient à l'école primaire, secondaire et au gymnase ici !*

Jonathan : Et qu'en est-il des personnes qui vont, soit à Cloetesville, soit dans les environs du Cap, à Stellenbosch ou au Cap pour y étudier ?

Thembi : *Oui... Mais nous avons toujours beaucoup d'enfants ici. Surtout que l'éducation est bien meilleure qu'auparavant. Alors, que tu sois un travailleur domestique ou juste une femme de ménage ou au chômage, il y a l'« Ikaya centre » et d'autres aides qui font que même si tu n'es pas employé, ton enfant peut accéder à une bonne éducation. En allant et pouvant accéder à toutes ces écoles. Alors maintenant il y a aussi moins de pression mise sur les parents. Tu peux t'en sortir malgré ta situation.*

Jonathan : Ha ok, ça c'est bien ! ça encourage aussi les petits à rester à Kayamandi plutôt que de s'exporter dans d'autres écoles...

Thembi : Oui, mais ce qui se passe maintenant. C'est que les enfants parfois commencent leur école dans d'autres endroits, mais ils reviennent toujours ici. Car maintenant le système d'éducation n'est pas le même, certes, mais pas loin d'être le même qu'ailleurs. Tu sais ? D'ailleurs, le gymnase de Kayamandi est l'un des meilleurs collèges dans les environs !

Jonathan : Ha c'est bien ! Et j'ai entendu que maintenant il y a un système de bourse qui facilite l'accès à l'Université.

Thembi : Oui, et maintenant l'école c'est plus simplement le fait de faire plaisir à ses parents en s'y rendant. C'est pour ton futur ! Et après que tu finisses ton gymnase, voilà tu peux, par exemple, accéder à l'Université ! Ce qui veut dire que tu dois bien faire à l'école. Alors maintenant les jeunes poussent afin d'avoir des bonnes notes. Car ils savent que c'est comme ça qu'ils vont percevoir des bourses et des programmes leur permettant d'aller dans les Universités du pays.

Jonathan : Mais car en Afrique du Sud, est-ce que vous avez la possibilité, si l'école ne semble pas faites pour vous, de s'orienter dans l'emploi... euh manuel ? Y a-t-il la possibilité entre l'école et l'apprentissage, par exemple ?

Thembi : Ok alors ici ce qu'il se passe... c'est que pas tout le monde finit l'école. Ne me comprends pas mal ! Mais maintenant tu trouves beaucoup de jeunes qui ont pour but de poursuivre leur scolarité. Tu sais, car c'est déjà assez difficile comme ça d'obtenir un emploi. Donc tu es dans une meilleure... euh pas meilleure mais une bonne situation si tu as un diplôme avant d'entrer dans le monde du travail. Mais après ça dépend de ce que tu veux aussi ! Mais il y a des programmes, par exemple, si tu veux être plombier ou volontaire. Ils vont vous tester et ensuite voir si vous pouvez être engagés.

Jonathan : Ok, alors vous n'allez pas nécessairement au gymnase ? Il y a d'autres possibilités ?

Thembi : Oui ! C'est pas comme si tout le monde était fait pour l'école...

Jonathan : Oui, je vois ! Car en Suisse, ça fonctionne aussi un peu comme ça. Tu peux choisir si tu veux t'orienter dans l'emploi manuel ou poursuivre tes études. L'école reste importante mais les portes sont ouvertes à d'autres possibilités.

Thembi : Oui... mhh... oui (elle acquiesce...)

Jonathan : Oui et quand vous parliez de Kayamandi qui a de plus en plus des transfrontaliers, des Coloured, etc. dans le township. Comment s'intègrent-ils ? Le rapport est-il délicat avec les anciens résidents ?

Thembi : Oh ! Les Coloured ? les africains ?

Jonathan : Oui, voilà ! Les arrivants d'autres horizons...

Thembi : D'une manière ou d'une autre, il se mélange avec les locaux ! Comme moi, je ne suis pas Noire comme une Noire typique. Maintenant tu as une Coloured personne comme moi... Dont le père est par exemple Coloured, la maman est Xhosa ou le père est Xhosa et... vice-versa. Donc depuis les années 80-90, le township n'est plus exclusivement Noir.

Jonathan : Ok, donc ça se passe bien ?

Thembi : Oui, car ça n'était pas un problème pour eux de venir s'installer ici. Des personnes 100% Xhosa ou Coloured, il n'y en a pas forcément beaucoup. On est déjà de cultures mixtes à la base. Après ça dépend plus selon tes cheveux, s'ils sont durs ou tu vois ? C'est des détails...

Jonathan : Ok... et donc euh... maintenant euh... j'ai entendu aussi que les Somaliens travaillent en principe dans les spazas, enfin dépendant de votre nationalité vous êtes orientés vers différents emplois ? Est-ce que ça fonctionne bien comme cela ?

Thembi : Oui ! euh... Tu sais les Somaliens, eux, ils sont toujours... tu vois... oui, dans le commerce. D'ailleurs, dans probablement 80 à 90% des magasins dans la communauté sont gérés par des Somaliens. Et... Les Nigériens biensûr c'est la drogue ! Les Congolais sont ceux qui réparent les voitures. Les Zimbabwéens sont ceux qui travaillent dans les restaurants. Car ils sont plus... euh... et même comme ils se tiennent, tu vois qu'ils sont très éduqués !

Jonathan : Les Zimbabwéens ?

Thembi : Oui ! La plupart d'entre eux... Du fait de leurs compétences. Ici ou pour d'autres raisons tu vois... Ils ont un certain bagage.

Jonathan : Ok ! Et qu'est-ce que les gens du Cap oriental font en priorité ? Sont-ils plus spécifiquement dans un domaine ?

Thembi : Tu ne peux pas dire « les gens du Cap oriental », car en fait nos racines sont pour la majorité de la population de Kayamandi là-bas...

Jonathan : Ha d'accord ! Je vois ce que vous voulez dire...

Thembi : Alors ça n'importe pas que tu y sois y allé ou non... Je suis née ici et je me sens du Cap occidental. Mais dans les faits, nous sommes tous de là-bas qu'on le veuille ou non !

Jonathan : Ok, alors quels types d'emplois les nationaux, donc sud-africains feraient en priorité ?

Thembi : Tu peux avoir des gens qui seront travailleurs domestiques... ou si tu es éduqué et allé à l'école, tu en as qui seront professeurs ou avocats ou docteurs... tu vois ? donc ça dépend ! de toi et ton background... si tu es allé à l'école et tu étudies ou tu as du talent de par ton background ou pour d'autres raisons, tu seras peut être une femme de ménage mais il y a plein d'autres débouchés.

Jonathan : Oui, et d'ailleurs je trouve que c'est ça qui rend le township si intéressant ! On y trouve diverses classes sociales qui cohabitent.

Thembi : Oui ! Et on reste attaché au lieu... car même ceux qui ont des bons emplois, ils ne bougent pas ! Donc ça n'est pas comme si, voilà maintenant « j'ai ça, ça et ça et maintenant je vais partir. » Non, ça ne marche pas comme ça. On reste toujours ensemble, attaché à la communauté !

Jonathan : Ha, d'accord. C'est aussi ce qui permet de maintenir une cohésion dans la communauté ?

Thembi : Oui ! Car moi, par exemple, ça c'est mon oncle. Ma grand maman, toute ma famille est ici. Tout le monde est ici ! Alors quand je dis que je rentre, c'est juste à cinq minutes de chez moi. Jusqu'à chez mon oncle (rires...). Car quand certains disent « je rentre chez moi. », ils doivent rentrer au Cap oriental. Alors que dans mon cas, tout le monde est ici !

Jonathan : Ha, ça c'est essentiel ! D'avoir la famille autour de soi...

Thembi : Oui ! et c'est aussi pourquoi parfois je suis parfois ivre de la veille (rires... elle m'avait confié avoir profité de sa journée de repos ce jour-ci afin de boire quelques bières avec son oncle et des amis la veille).

Jonathan : Et quelle est la relation de Kayamandi vis-à-vis de Stellenbosch ? Est-ce particulier ? Kayamandi fait partie de Stellenbosch ou est-ce que vous pensez que ces deux lieux sont séparés ?

Thembi : Enfin, je veux dire, quand tu es en ville... c'est euh... totalement différent ! mais maintenant et auparavant ça n'était pas la même chose. C'est un township à deux secondes de Stellenbosch. Et maintenant ils ont apporté des améliorations meilleures à Kayamandi qu'avant. Maintenant c'est plus... euh...

Jonathan : Connecté ?

Thembi : Oui...

Jonathan : Et j'imagine que ces townships tours ont participé à...

Thembi : Oui, à éduquer les gens ! Car dans les tours ça n'est pas seulement vous qui y participez. C'est aussi les locaux ! Car certains d'entre eux ne sont jamais allés dans ces lieux. Je leur en veux pas, à cause du passé et les stéréotypes par rapport aux townships comme étant des lieux dangereux. Mais allons ! Tu vois ? A cause du passé, mais là après 20 ans, même si sur certains problèmes, on arrive pas à se regarder droit dans les yeux ! Moi, je vois beaucoup de changement ! Par rapport à 10 ans en arrière en tout cas !

Jonathan : Et vous, quand avez-vous commencé à faire ces townships tours ?

Thembi : *Il y a 11 ans !*

Jonathan : Ha d'accord. Et comment les acteurs locaux ont perçu les premiers *townships tours* ? Est-ce qu'il a fallu un peu de temps pour qu'ils s'y habituent ?

Thembi : *Alors quand j'ai voulu commencé à faire ces tours, moi, après que je sois revenue du Cap. J'étais ok « maintenant je vais commencer « African Experience » ». Quand j'étais à nouveau à Kayamandi, j'ai organisé une réunion... pour... car quand j'étais une étudiante je voyais les Blancs aller dans les townships autour du Cap. Tu vois ? Mais ce n'était pas des tours... pas des vrais tours ! Et moi je voulais les faire de la manière la meilleure. L'idée était... d'éduquer. D'ailleurs tu as participé à mes tours ?*

Jonathan : Oui, j'y ai participé !

Thembi : *Ça n'est pas commerciale, ça n'est pas touristique. Tu vois, tu oublies même que c'est un tour ! Tu vois, l'idée c'est juste de passer un bon moment. Tu vois ? Et ensuite, j'ai décidé, moi, que je le ferai de la manière à ce que la communauté en bénéficie. Que tout le monde en bénéficie ! Car durant mes onze ans, ça n'a pas d'importance si c'est une ou 100 personnes. Personne n'a été volé ou quoique ce soit. Car ce n'est pas juste question de moi, c'est nous dans l'ensemble... D'ailleurs, je n'ai jamais dit c'est moi, Thembi. Je suis Thembi, de Kayamandi. Alors je représente le township dans son ensemble !*

Jonathan : Mais justement, est-ce que vous pensez qu'il est possible de venir en aide à toute la communauté ? Même la population résidant dans les secteurs informels ?

Thembi : *Biensûr, quand je parle de la communauté, je ne parle pas uniquement des gens qui habitent les maisons de briques. Je parle de tout le monde. Car durant le tour, nous allons à la maisonnette de certains résidents plus défavorisés. Et grâce aux tours, nous avons des habits, nous avons beaucoup de choses à leur apporter. Tu sais ? De la nourriture... et on ne donne pas qu'à eux !*

Jonathan : Ha je vois. Et c'est tant mieux, si vous parvenez à inclure tout le monde dans la chaîne !

Thembi : *Tout le monde... Car tu ne peux pas juste aider cette partie, car tu es de cette partie.*

Jonathan : Ok. Oui, car j'ai expérimenté un *tour* au Cap, qui était un *tour* proposé par un opérateur. Et j'ai eu l'impression qu'on a vu une image essentiellement idyllique du *township*, en nous masquant les zones informelles. Et comment vous est venue l'idée de coordonner votre offre avec Hanli (travaillant à l'Agence 'Bites and Sites') ?

Thembi : *On s'est rencontrée quand elle a débuté et on s'est dit pourquoi pas discuter de faire quelque chose en commun... et comme elle est aussi une femme passionnée. Tu sais ? Et j'aimais sa manière de penser et c'était réciproque et comme je fais les choses. Car les deux nous voulions instaurer un rapport... euh... oui, un rapport sain avec les locaux, c'est ça !*

Jonathan : Et toi, tu es donc l'unique guide touristique dans l'agence ?

Thembi : *Pour 'Bites and Sites' ?*

Jonathan : Oui.

Thembi : *Oui ! A part si je suis malade... Mais on annule alors le tour. (rires...)*

Jonathan : Ok, et 'Bites and Sites' a donc débuté ses *tours* il y a onze ans ?

Thembi : *Non ! « African Experience », ma compagnie, oui. Mais après, tu sais, tu dois être ouverte d'esprit dans ce business. Tu peux pas dire, « ça c'est mon bébé » ! Tu dois savoir comment collaborer avec les autres.*

Jonathan : Ok, car j'ai vu qu'il y a aussi des entités privées qui le font...

Thembi : *Oui ! Alors tu dois savoir même si tu as un plan génial... tu sais, c'est le seul moyen de faire aller la communauté de l'avant.*

Jonathan : Ok, alors vous collaborez principalement ?

Thembi : *Oui ! Tu peux pas dire « c'est mon... », tu vois ?*

Jonathan : Ha oui, donc ça vous arriverait par exemple de proposer des clients à d'autres guides si vous êtes débordés ?

Thembi : *Oui ! Et je pense que c'est pour le bien de la communauté. Comme ça c'est garanti que la communauté en bénéficie à la fin. Car ça permet d'inclure plus de membres dans le processus. C'est Kayamandi avant tout. Et en fait, c'est super pour nous ! Et maintenant les personnes ont commencé à remarquer et dire « ho », « heeee », tu vois ?*

Jonathan : Ok, et j'imagine que c'est un bon moyen afin d'éviter une compétition et des sentiments malsains entre les membres de la communauté ?

Thembi : *Oui !*

Jonathan : Et je vous l'avais déjà demandé, d'ailleurs il me semble que c'était Christian, sur la manière dont les locaux perçoivent ces *tours* ? Il me semble que vous m'aviez dit que c'était une bonne chose pour la communauté qui ressortait généralement...

Thembi : *Oui, car on entend toujours « oui, ne va pas au township car c'est vraiment dangereux et tout », ce qui est de la merde ! Tu sais ? Surtout aujourd'hui... Donc c'est pour ça que là les gens peuvent dire « hé viens boire une bière » ou juste montrer tel qu'ils sont vraiment. Je suis pas allé au travail, alors je prends simplement du bon temps et me relaxe, tu vois ce que je veux dire. Je suis quelqu'un de normal !*

Jonathan : Oui, je vois. Et d'ailleurs la manière dont vous réalisez vos *tours* permet d'aller à la rencontre des gens. Le fait de marcher et ne pas simplement être véhiculé d'un lieu à l'autre laisse plus de place à la rencontre des acteurs locaux.

Thembi : *Oui !*

Jonathan : Et sinon, je voulais vous demander à propos du *Kayamandi Community Forum*. Donc c'est un moyen de venir en aide aux entrepreneurs locaux ? Comment ça marche ?

Thembi : *Alors pour le moment... car on a commencé l'année passée ! Moi je suis la présidente. Mais tu sais les gens, pfff (elle soupire). Ils sont tellement stress, stress, stress. En fait le point principal de ce forum c'est de rassembler toutes les personnes qui veulent participer aux retombées du tourisme. Que tu aies un certain talent ou pas. Tu peux joindre le forum et après on sait... « Jonathan vient car c'est peut-être... un artiste ou quoique ce soit. » Après on a une base de donnée comme ça ça permet de ne pas toujours aller chez Jimmy par exemple, tu comprends ? Ou on va pas aller à chaque fois chez telle ou telle personne. Donc c'est pour essayer d'inclure le maximum de monde possible à Kayamandi.*

Jonathan : Ha voilà qui est très intéressant ! Car je voulais justement vous demander si les *tours* sont toujours les mêmes. Donc vous essayez toujours de vous adapter et de faire évoluer l'offre ?

Thembi : *Oui ! Mais après tu sais c'est pas facile avec les gens... « est-ce qu'on va recevoir l'argent ? ». « C'est votre business, vous savez ? Ce que je peux faire c'est en tant que présidente... » si cette personne fait si ou ça, après on peut se rendre chez elle et l'idée c'est juste que les gens soient représentés et puissent démontrer leurs qualités.*

Jonathan : Et donc, vous essayez aussi d'adapter les *tours* à votre clientèle ?

Thembi : *Oui ! Car desfois il peut y avoir des docteurs, des enseignants ou qui que ce soit et peut-être ils voudront se rendre à la clinique, ou visiter les écoles et voir les étudiants, etc. Donc on leur demande en fonction. Et j'essaie durant le trajet d'avoir au moins toutes les choses qu'ils voulaient voir. Donc c'est pour ça que le Forum a vu le jour. Afin d'être flexible en terme de clientèle qu'on reçoit.*

Jonathan : Ok, et donc vous allez directement à la rencontre des habitants intéressés à participer au Forum ?

Thembi : *Je suis la Présidente du Forum. Donc on fait une réunion chaque mois et toutes les personnes qui veulent venir sont autorisées à venir. C'est ouvert ! Mais à nouveau, tu sais les gens « il fait froid, c'est humide, etc. » Donc souvent je dois m'y rendre par moi-même et malheureusement je n'ai pas toujours le temps pour ça. C'est ton business si tu ne parviens pas à te vendre. Tu sais, personne ne pourra*

m'enlever mon propre business à moi. Mais à nouveau si tu veux pas être sous la pluie, prends ton parapluie, car voilà je ne pas te forcer à faire quelque chose si tu n'en as pas l'envie.

Jonathan : Ha je vois ! Et j'étais aussi très intéressé par la manière dont *Mama Shumi* et *Mama Swartbooi*...

Thembi : *Ha comment va-t-elle ? Quand as-tu parlé avec elle ?*

Jonathan : Elle... euh. On est allé chez elle la semaine passée et elle nous a confié être un petit peu faible mais qu'elle essayait de faire de son mieux. Mais elle nous a confié que pour elle d'aller simplement prendre l'air et se déplacer en dehors de sa maison lui réclamait beaucoup plus d'énergie qu'auparavant. Mais elle a été très gentille ; nous avons d'ailleurs eu une très bonne discussion et elle avait beaucoup à nous dire, et elle était très enthousiaste de notre présence.

Thembi : *Est-ce qu'elle vous a dit si elle prenait du monde pour manger ?*

Jonathan : Oui ! Elle prend toujours du monde et nous y retournons d'ailleurs la semaine prochaine en principe. C'était vraiment un bon moment de la rencontrer. Et je voyais toute la fierté qu'elle avait à nous parler de ce qu'elle a accompli. Et donc elle continue, comme *Mama Swartbooi* à recevoir des invités ?

Thembi : *Oui ! Alors on a collaboré avec Mama Swartbooi car elle était malade. C'est pour ça que je me demande si je ferais pas mieux de l'appeler et comprendre si elle va bien ou pas. Si elle est ok...*

Jonathan : Ha oui, elle serait certainement ravie. Et j'y pense maintenant, mais je n'ai plus pensé à vous demander par rapport à l'utilisation de l'appareil photo durant les *tours* proposés, qu'est ce que vous dites aux touristes qui vous accompagnent ?

Thembi : *Non, je leur dis simplement qu'ils peuvent prendre des photos, c'est ok. Et il n'y a pas de règles, ok ? Mais si ils veulent prendre une photo spéciale, ils doivent me le demander. Et après je demande la permission des locaux.*

Jonathan : Oui, et d'autant plus si c'est un portrait j'imagine ?

Thembi : *Oui, mais sinon ils sont assez libres... mais ils doivent juste demander !*

Jonathan : Ha je vois... Merci, je crois qu'on a pu aborder déjà beaucoup d'éléments. Ha oui, juste pour terminer, vous-même qu'avez-vous effectué comme formation ?

Thembi : *Alors après le gymnase, je suis allée à l'Université dans le domaine du tourisme et ensuite ai fait des cours supplémentaires afin de m'orienter dans le tourisme guidé.*

Jonathan : Ha d'accord. Et c'est donc ce qui vous a amené à devenir guide ?

Thembi : *Non, en fait, j'ai toujours aimé parler. Et je voyais beaucoup de personne en ville qui venait juste pour le vin ou les vignes et je me suis dit « non, ça c'est la merde ! » et après je me suis dit que j'allais commencer mon propre business. En me spécialisant dans les townships tours. Et qui est mieux placée que moi pour mener un township tour ? Qui vient de la communauté... Tu vois ? Bien sûr que c'était difficile au départ... Mais voilà...*

Jonathan : J'imagine bien ! Mais je pensais aussi l'autre jour à cela et me disais que pour les locaux d'avoir du monde de l'extérieur qui vient à eux, ça peut aussi être une opportunité de rencontrer du monde. Et pour vous-même, aussi, j'imagine ?

Thembi : *Bien sûr ! Tu vois, à moins que je gagne à la loterie, je ne me rendrai certainement jamais dans ton pays. Mais tu vois, c'est bien qu'aujourd'hui, un jour tu es en Allemagne, le lendemain tu es ici et là. Tu vois ? Tu en apprends donc beaucoup sur les autres pays. Et c'est un échange. Les locaux apprennent aussi un petit peu des visiteurs. C'est pour ça que j'adore mon métier !*

Jonathan : Oui, et d'ailleurs j'avais lu que le gouvernement avait désiré diversifier l'offre touristique notamment en promouvant les *townships tours*...

Thembi : *Oui, et d'ailleurs c'est ce qui fait que les Touristes ne viennent plus simplement à Stellenbosch que pour le vin. Ils voient plus que cela ! Ça c'est super !*

Jonathan : Oui, je vois ! (voyant qu'elle paraît montrer qu'on a fait un peu le tour, je la remercie chaleureusement et nous nous quittons après avoir échangé quelques phrases de manière plus informelle vers 14h30)

Elle me confiera notamment que les pièces de théâtre et les spectacles à AmaZink sont temporairement en standby, du fait que le lieu a fermé ses portes il y a peu mais rouvrira en principe. C'est une salle qui fait à la fois office de restaurant et de théâtre et ce fut le premier espace du type dans un township sud-africain. Ce lieu accueille principalement des artistes locaux et Lujah (ami artiste reggae) en fait partie. Il aurait été sympathique de pouvoir participer à l'une des représentations. Toutefois, lors de la demi-finale de la coupe du monde entre la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, AmaZink a rouvert ses portes et ce fut un grand moment de partage entre les résidents locaux et nous-mêmes devant le grand écran installé pour l'occasion. La ferveur, bien que le rugby n'étant pas le sport roi dans le township au détriment du football, y était d'ailleurs bien plus grande que dans les restaurants ou bars de la ville...³³⁴

Annexe 3:

Second entretien avec *Mama Shumi* – 12.10.2015 – Lieu : *Kayamandi* – durée : 1h10.

*Ce second entretien avec Mama Shumi fait suite à sa proposition lors de notre première rencontre de nous montrer les photographies de ses voyages aux Etats-Unis, en Hollande et en Irlande, il y a de cela 16 ans (1999). Après avoir échangé quelques Whatsapps avec Lwando, nous parvenons finalement à nous rencontrer à 15h le Lundi 12 Octobre, directement à son domicile. Initialement prévu à 12h, ce changement d'horaire n'aura pas permis à Christian de se joindre à nous. Toutefois, c'est avec un grand plaisir que je rejoins Lujah et Lwando dans le township. Nous nous rencontrons vers le Théâtre Amazink après que je sois débarqué à vélo autour des 14h55 et rentrons dans la maison de Mama Shumi, sur la Swartbooi Street (*Mama Swartbooi* étant une autre *Mama* du lieu et qui a d'ailleurs donné son nom à la rue dans laquelle elle réside), élégamment habillée d'un tailleur noir et d'un chapeau de la même couleur, assise à la cuisine, va par la suite venir s'asseoir, albums en mains, à la table de la salle à manger avec nous. Elle nous fait alors passer ses albums, puis au bout de quelques échanges, elle se met à compter des anecdotes tout aussi intéressantes les unes que les autres. *Mama Shumi* est assise au fond d'une longue table en bois, je me trouve à l'autre extrémité mais pas en face d'elle, Lujah étant à ma droite dans la rangée et Lwando en face de moi. Je profite, après quelques échanges informels, donc pour demander à *Mama Shumi* si il est possible de mettre l'enregistreur en route, après son acquiescement, l'entretien débute de manière quelque peu improvisée, mais il débute tout de même...*

Mama Shumi : *... Car ça me prenait 10 à 15 heures jusqu'au Transkei, toute seule !*

Jonathan : Ha, vous voyageiez toute seule ?

Mama Shumi : *Le monde n'était pas cruel à cette époque ! Je pouvais partir de ma maison à 9h. A 20h, j'étais à Queenstown. Tu sais où se trouve Queenstown ?*

Jonathan : Non !

Lwando : Au Cap oriental...

Mama Shumi : *ça faisait environ 11h pour aller à Queenstown ! Ensuite il restait 2h... On conduisait entre les villes.*

Jonathan : (en regardant les photographies de ses voyages...) Vous aviez donc 60 ans durant ces voyages ?³³⁵

³³⁴ https://www.instagram.com/p/9RXaegxYn/?taken-by=christian_helgi, consulté le 27.11.2015.

³³⁵ Faisant référence à ce qu'elle m'avait confié avant l'entretien.

Mama Shumi : *Attend que je réfléchisse... (elle compte sur les doigts de sa main). Je suis plus sur maintenant... mais en tout cas j'ai arrêté de beaucoup voyager quand j'ai passé la soixantaine... Juste pour aller au Transkei avec le fils de mon enfant... Mais maintenant je vais à Woodstock car je sais que c'est vraiment proche.*³³⁶ *(Elle échange quelques mots en Xhosa avec Lujah lorsqu'elle lui passe l'album). Ma jambe est vraiment pas en bonne état... Aujourd'hui ! Car j'ai beaucoup conduit ce week end...*

Jonathan : Où avez-vous été ?

Mama Shumi : *J'ai été à un enterrement à Kayelitsha...*

Jonathan : Ha oui !

Mama Shumi : *(semblant s'étonner) Tu sais où se trouve Kayelitsha ?*

Jonathan : Oui, c'est l'un des townships du Cap, il me semble...

Mama Shumi : *Oui, il y a Kayelitsha et Gugulethu. Même ce week end, je vais beaucoup voyager. J'ai un service, on va beaucoup conduire, vendredi, samedi, dimanche. Pour l'église « Mother's Union ».*³³⁷ *On va aller partout... Mais j'hésite à aller, car si j'y vais, je vais devoir dormir hors de chez moi. Sur le parterre ! Couchée sur des matelas... J'ai dit « non, non, non ! » J'ai pas envie de dormir ailleurs que chez moi... Je ne peux plus ! Pour une journée, ça va... As-tu déjà entendu parler des chutes du Niagara (en faisant référence aux photographies qu'elle fait passer) ?*

Jonathan : Non ! (n'ayant pas bien compris sa question...).

Mama Shumi : *Où habites du déjà ?*

Jonathan : J'habite à Stellenbosch...

Mama Shumi : *(rires...) Non je dis pas ici... Je veux dire outre-mer ?*

Jonathan : (rires...) Haaaa... en Suisse !

Mama Shumi : *Ha d'accord. J'étais à Rochester, aux Etats-Unis.*

Jonathan : Ha d'accord ! (silence...) J'ai été aussi une fois en Amérique à New York, puis au New Jersey sur la côte Est. J'y suis resté 2 semaines et demi et me réjouis d'y retourner !

Mama Shumi : *Ha moi j'étais à Rochester... J'y suis resté 3 semaines ! (en faisant référence à une photographie) ça c'est une dame que j'ai visité en Hollande ! Sur cette photo ci ! J'ai visité leur maison... C'était bien, car j'y suis resté 3 semaines et gratuitement. J'avais réservé mon ticket de vol.*

Lujah : Et quel était le prix du ticket ?

Mama Shumi : *Dans ces année-là, c'était autour des 17'000!*

Lujah : Un billet d'avion ? (l'air étonné)

Mama Shumi : *Oui ! Donc j'ai payé la moitié par moi-même en argent... et l'autre moitié je l'ai payée en cuisinant.*

Jonathan : Oui et je voulais vous demander *Mama* l'autre fois et j'y ai plus pensé... Mais quand avez-vous commencé à recevoir des touristes de passage chez vous ?

Mama Shumi : *En 1900... 1999 !*

Jonathan : Ha d'accord... donc il y a de cela 16 ans déjà ?

Mama Shumi : *Il y a de cela 16 ans... oui ! Mais ça a commencé différemment... Les autres gens étaient entraînés, ils étaient organisés par SATS (South African Theological Seminary).*³³⁸ *C'est un autre groupe de personnes. Car ils vous entraînent et ensuite ils organisent des gens afin qu'ils viennent rester chez nous à tous moments. Ensuite, on cuisine pour eux, on fait tout. Mais j'ai été chanceuse de pouvoir le faire... Je n'ai pas été entraînée, moi.*

Jonathan : Ha, vous avez donc réussi par vous-même ?

Mama Shumi : *J'ai tout fait... Je contrôlais jusque ce qu'ils faisaient ! Je m'asseyais parfois et si besoin je donnais un coup de main. Mais après d'une fois qu'ils restaient, ils disaient tous « je veux rester avec Mama Shumi ! » Je sais pas ce que j'avais de spécial (rires général...) Peut-être la cuisine ou quelque chose d'autres ? Je sais pas... Mais c'était peut-être la liberté que je leur laissais. Ils savaient que chaque fois qu'ils venaient je leur disais ce qu'il fallait faire et ne pas faire ! Tu sais les gens veulent parfois te faire dire des choses qu'ils ne seraient pas supposer faire... Alors je leur disais qu'il vaut mieux ne pas aller dehors tard le soir ! Tout seul... Car vraiment les gens n'étaient pas acceptés là. C'était encore l'Apartheid à cette époque. Alors si tu vas dehors, tu dois organiser d'être avec une personne locale... (elle enchaîne avec quelques mots en Xhosa avec Lujah) Haaaa ils veulent aller dehors aussi vite qu'ils arrivent !*

Jonathan : Les gens qui venaient chez vous ?

Mama Shumi : *Oui ! Ils veulent aller dehors à tout prix...*

Jonathan : Oui, j'imagine qu'ils se disent qu'ils sont comme à la maison...

Mama Shumi : *Oui, mais pas ici ! Les gens doivent utiliser un guide touristique pour vous amener dans les alentours...*

Jonathan : Et donc vous avez des gens qui viennent de partout dans le monde ?

Mama Shumi : *Biensûr ! Pas mal d'allemands... D'américains ! Mais ils ne venaient pas en famille... Ils venaient par eux-mêmes. Parfois ils venaient par eux-mêmes et restaient ensemble en se rencontrant directement chez moi. Et s'ils passaient un bon moment ensuite ils poursuivaient leur route ensemble. Il n'y avait pas de problème ! C'était du bouche à oreille. « tu sais cette Mama fait à manger, etc. ». Car on faisait le diner, le souper et il y avait cette endroit pour sortir appeler Amazink. Est-ce que tu l'as vu ?*

Jonathan : Oui, je l'ai vu ! Un endroit où vous pouvez aller manger et...

Mama Shumi : *Mais maintenant il est fermé ! L'autre jour je leur ai demandé... je voulais aller y manger ! avec des gens de l'Eglise... mais ils ont dit que c'était fermé ! Je sais pas pourquoi ils ont fermé... On pouvait aller y boire de la liqueur d'ailleurs (rires général...)*

Jonathan : Et avez-vous perçu le fait de rencontrer tous les touristes de passage comme une chance ?

Mama Shumi : *Oui, biensûr ! Car tous les groupes qui viennent ici... Connaissent tout le monde et disent « ha, tu es resté avec Mama Shumi ? » Je leur dis « ok, vous venez ! Pas de problème... »*

Jonathan : Oui et j'imagine que s'ils passent la nuit, c'est un moyen de discuter un peu plus avec vous et d'en apprendre d'avantage sur eux ?

Lujah : Oui, et d'ouvrir votre esprit d'autant plus ?

Mama Shumi : *Oui...*

Jonathan : Mais vous aviez des gens qui vous aidaient ?

Mama Shumi : *Oui ! C'est comme ça que je fonctionnais avec mon business... Ce que je faisais c'est que je m'organisais en fonction des visites. Si je savais que des invités... euh... venaient, la veille on préparait des plats ; que ça soit éplucher et tout ça. Comme ça quand les touristes arrivaient, il y avait plus qu'à poser les plats sur la table. Mais j'étais celle qui gérait ! je voulais cuisiner ma propre cuisine. Mais après quand les touristes avaient fini, ils y avaient ceux qui nettoyaient les plats. Ils gagnaient quand même pas trop mal grâce à ça !*

Jonathan : Ça c'est bien d'avoir des gens qui vous aident !

³³⁶ Quartier proche du centre historique du Cap.

³³⁷ <http://www.mothersunion.org/about-us>, consulté le 12.10.2015.

³³⁸ Institution religieuse d'éducation à distance sud-africaine.

Mama Shumi : Ha, oui, oui, oui. Il ne faut pas avoir peur, il faut juste leur donner des opportunités. Et parfois les aliments qu'ils restaient, on les mangeait.

Jonathan : Donc, vous étiez 4 ou 5 personnes ensemble ?

Mama Shumi : 5 !

Jonathan : Ha ce sont de belles photos !

Mama Shumi : Oui ! Des petits enfants... Et celle-là c'est une photo d'un prêtre. C'était le premier Blanc à me dire « tu veux aller outre-mer ? » J'ai dit « Oui ! Oui ! Oui ! » (S'en suivent quelques échanges en Xhosa).

Jonathan : Mama je voulais vous demander, quels sont, selon vous, les soucis prioritaires de Kayamandi ? (Voyant qu'elle se demande où je veux en venir, je poursuis...) Enfin, je veux dire, quels sont les apports que le gouvernement, par exemple, pourrait apporter au lieu ?

Mama Shumi : Mais le gouvernement a fait beaucoup ici... Pour les nouveaux arrivants... C'est juste les plus petits qui sont coquins ! Et ils le font pas qu'à toi ! Ils s'en prennent même à nous-même ! Tu peux même pas sortir tranquillement de chez toi pour aller visiter quelqu'un ! Surtout la nuit ! Tu vas être embêté...

Jonathan : Donc pour vous la sécurité est le principal...

Mama Shumi : Ha ça oui ! La police n'est pas au courant de tout ça... que quelqu'un t'a attaqué !

Jonathan : Et vous pensez que la police fait son travail ?

Mama Shumi : Ils trouvent toujours des excuses... L'autre fois, ils ont dit qu'ils n'avaient pas assez de barrières (ou clôtures de police) Mais au moins maintenant on les voit, ils sont visibles ! Les jeunes si ils voient la police, ils détalent, et après on ne sait plus où ils sont (elle soupire...) Donc on ne peut pas leur en vouloir ! Ni le gouvernement... Car le gouvernement a dit « ok, on va vous fournir en barrières ! » Mais ces nouveaux policiers, ils ne nous connaissent pas vraiment. Donc ils ne prennent pas autant soin de nous que ça. Ils y a beaucoup de gens du Transkei, qui ne nous connaissent pas vraiment. J'ai même été arrêtée en personne ! J'étais venue visiter mes parents... Mais je devais obtenir un permis et leur dire où j'allais !

Jonathan : Ok, donc ça c'était durant l'Apartheid ?

Mama Shumi : Oui ! Juste avant 1994... Mais ils avaient au moins un système ! Si tu veux venir visiter, tu te dois d'obtenir un permis...

Jonathan : Ok, donc, selon vous, c'était un moyen de réguler les va-et-vient ?

Mama Shumi : Oui, car ensuite tu obtiens un permis... et on vous demandait « où vas-tu demain ? quand vas-tu partir ? », « à 6h ! », et ainsi de suite...

Jonathan : Et sinon, je voulais vous demander aussi, quels sont, selon vous, les principales forces, les principaux aspects positifs du township ?

Mama Shumi : Pardon ?

Jonathan : Quels sont, selon vous, les aspects les plus reluisants du township ? Enfin, les choses positives qu'il s'y passe...

Mama Shumi : Le fait que les touristes puissent y rentrer et sortir plus librement maintenant... Et maintenant on a plus besoin de permis ! Mais pour ta sécurité, il faut sortir du township. D'ailleurs, la semaine dernière, il y a eu un autre Blanc qui s'est fait dérober... Vendredi passé ! C'est une dame qui a dit à mon fils ! Il était en train de monter dans le township et je crois qu'ils l'ont suivi... Rapidement... et ils ont choisi quel chemin suivre et ils l'ont attrapé (souples...).

Jonathan : (En faisant référence à l'une des photos...) Ha je vois ! Ce sont les chutes du Niagara, au Canada ?

Mama Shumi : Oui, voilà !

Jonathan : Woaouh ! Je me réjouis d'y aller... Et la météo avait l'air tellement belle ce jour-là !

Mama Shumi : C'était parfait !

Lujah : C'est quoi ?

Jonathan : Les chutes du Niagara, au Canada ! Il me semble que ce sont les deuxièmes plus larges cascades du monde.

Mama Shumi : Oui, il me semble aussi... D'ailleurs ils disent que ce sont les plus grandes ! Mais les plus belles sont les chutes Victoria !

Jonathan : Ha c'est en... en...

Mama Shumi & Lujah : Zambie ! Oui...

Jonathan : Ha oui, c'est juste. J'ai entendu dire qu'elles étaient super belles...

Mama Shumi : Elle sont très belles oui... les chutes Victoria ! Et les chutes du Niagara...

Jonathan : Et vous-mêmes, c'est un peu une question qui touche au privé, mais avez-vous des enfants ?

Mama Shumi : Oui, je te l'avais dit l'autre fois...

Jonathan : Ha oui, un fils qui travaille au Gymnase de Kayamandi ?

Mama Shumi : Oui, c'est mon seul enfant... Et les week ends, ils est prêtre ! A l'église Anglicane...

Jonathan : Ha, vous avez aussi l'église Anglicane dans le township ?

Mama Shumi : Oui, il y a tellement d'églises ici ! Je ne peux même pas les compter... tellement il y en a ! Car il y a les anglicanes, zionistes, je crois qu'il y en a plus de 10 !

Jonathan : Ha oui, c'est intéressant ! Vous vous rendez régulièrement à l'église ?

Mama Shumi : Oui, j'y vais régulièrement... Même quand j'ai des problèmes... Maintenant c'est mes jambes qui m'embêtent ! Mais j'espère, et j'ai la foi !

Jonathan : Ha, je vois. Ma grand maman se rendait régulièrement à l'église aussi ! Tous les dimanches et parfois durant la semaine aussi !

Mama Shumi : Moi j'avais beaucoup de travail à faire... mais quand j'avais du temps, je m'y rendais. Mais je devais nettoyer les habits à l'église, il y avait beaucoup à faire. Je devais nettoyer l'église et poncer le bois.

Jonathan : Ha, vous y travailliez ?

Mama Shumi : Non, je le faisais bénévolement ! Mais plus maintenant... Plus maintenant !

Jonathan : Ha ça c'est une jolie photo aussi ! Avec les fleurs et le beau ciel bleu derrière. Vous les avez toutes pris vous-mêmes les photos ?

Mama Shumi : Non, quelqu'un d'autre les a prises...

Jonathan : Et comment vous avez vécu le fait de découvrir l'Europe pour la première fois ?

Mama Shumi : Pour moi c'était une surprise ! Car c'était mon baptême de l'air... (rire général...)

Jonathan : Ha ! C'est effrayant la 1^{ère} fois (rires...)

Mama Shumi : Ouiiiiii... Mais c'était un super moment ! Mais la première fois, j'étais toute perdue... (rires...)

Jonathan : A l'aéroport ?

Mama Shumi : A l'aéroport, oui... Je n'ai pas pu trouver d'où partait mon avion... Je n'ai pas compris où je devais entrer avec toutes ces portes d'embarquement. Et quand j'arrive à la dernière porte, l'avion était parti ! Tu vois ? Je crois que mon sucre était à son apogée... tellement j'étais stressée ! Mais cette dame était une vraiment gentille femme. Elle m'a dit : « Mama, ne t'inquiète pas, tu vas rentrer à la

maison en toute sécurité ». Et ils ont pris mes bagages et ci et ça. Ils ont dit qu'ils m'avaient trouvé un autre vol et j'ai cru qu'ils m'avaient sauvé la vie, car j'étais tellement soucieuse. Dans un monde dans lequel j'étais livrée à moi-même...

Jonathan : Oui, rater l'avion peut être vraiment stressant ! (rire général...) Je sais qu'une fois j'ai dû courir et étais à travers l'aéroport et étais à deux doigts de le rater...

Mama Shumi : (rires...)

Jonathan : Vous voliez depuis le Cap ?

Mama Shumi : *Oui, depuis le Cap! On avait fait escale à Paris... J'ai effleuré Paris quand je rentrais...*

Jonathan : Ha, vous avez eu l'opportunité de visiter la ville ?

Mama Shumi : *Non, on est resté essentiellement dans l'aéroport...*

Jonathan : Ha, d'accord ! J'y suis jamais allé... je me réjouis de voir cette ville !

Lujah : ça c'est l'école Makupula, enfin le Gymnase de Kayamandi (en faisant référence à une des photos qui passe...). Ça c'est certains des professeurs du Gymnase !

Lwando : Ha, ça c'est Madame Cawk !

Lujah : Oui, c'est bien Madame Cawk !

Mama Shumi : *Cette prof a été là durant de nombreuses années...*

Lujah : Tu sais jouer aux dominos (en faisant référence à une des photos...) ?

Jonathan : Non, je ne suis pas terrible... Mais mon grand-père y jouait beaucoup. Et aussi les jeux de cartes, il passait des soirées entières à notre chalet...à...y jouer !

Mama Shumi : *Je crois que ce petit est venu deux ou trois fois ici avec ses parents (à nouveau référence à l'une des photos...) C'est un gentil enfant ! Il aime bien les bonbons !*

Jonathan : Puis-je prendre une photo de vous en train de regarder les photos (rires...) ?

Lwando : C'est comme Christian « est-ce que je peux prendre une photo de toi en train de prendre une photo ? » (rires...).

Jonathan : Et maintenant c'est vous en train de regarder les photos (rires...).

Mama Shumi : *Celle-ci c'est l'une de celle qu'on a prise quand on était en train de voyager... depuis le bateau. Et celle-ci vers les chutes du Niagara ! On était aspergé...*

Jonathan : Ha oui, j'ai entendu que vous y êtes vites mouillés !

Mama Shumi : *Oui, on a reçu de l'eau sur tout le corps... C'est pour ça qu'on avait des petites vestes de pluie.*

Lwando : Alors cette photo n'a pas été prise au même endroit ?

Mama Shumi : *Oui, c'est juste avant de prendre le bateau...*

Jonathan : Ha, le Cap... c'est à Camps Bay (référence à une photo...)?

Lujah : Oui, c'est à Camps Bay.

Jonathan : Et où êtes-vous allée aux Etats-Unis ?

Mama Shumi : *A Rochester ! Rochester... (Nous rangeons les photos...) Les dimanches nous allions à la messe et c'est pourquoi j'ai rencontré ces afro-américains (en se référant à l'une des photos)...*

Jonathan : Oui, la religion est sacrée aux Etats-Unis...

Mama Shumi : *Oui... Et le second voyage je suis allé en Irlande ! Oh les gens sont très croyants, ils prient beaucoup et aiment chanter. A chaque coin de rue, il y a des lieux pour aller prier ou chanter. Tu restes là et fais ta prière...*

Jonathan : Oui, en Irlande la religion est très importante... j'y ai habité deux ans d'ailleurs ! Et je me rappelle qu'à l'école notamment, ce sont des nonnes qui nous donnaient la leçon.

Mama Shumi : *Oui...*

Jonathan : Vous y êtes restée trois semaines ?

Mama Shumi : *Oui, trois semaines. Je crois que je suis allée à l'église deux fois. Quand j'y étais...*

Jonathan : Oui, c'est aussi un beau pays l'Irlande ! Très vert...

Mama Shumi : *C'est un très beau pays oui... j'ai vraiment apprécié !*

Jonathan : D'ailleurs, vous avez du rencontré beaucoup de moutons ? (rires...)

Mama Shumi : *Oui, et la plupart des gens sont des fermiers... et ils aiment boire... beaucoup boire (rires...)*

Jonathan : De la Guinness !

Mama Shumi : *Oui ! (rire général...)*

Jonathan : La bière locale...

Mama Shumi : *Oui, et ils adorent la liqueur !*

Jonathan : Oui, le whisky aussi est populaire...

Mama Shumi : *Oui, et même le matin... cette famille chez qui j'étais ne cuisinait jamais ! Même pas le déjeuner !*

Lwando : Tiens, je te passe le pain. C'est fait maison... Si tu veux goûter ...

Jonathan : Pourquoi pas ? (rires...) Oui, j'ai déjà eu l'occasion de goûter...

Mama Shumi : *Ne dis pas que tu l'as déjà goûté ! La dernière fois... c'était quand la dernière fois ? (de manière assez sèche...)*

Jonathan : (je tente de m'expliquer sur ce que je voulais dire par là...) Non j' imagine que le vôtre est encore meilleur que les précédents, mais j'avais eu l'occasion de goûter ce pain local quand j'étais chez Mama Swartbooi...

Mama Shumi : *Ha tu es aussi allé là ?*

Lwando : Haaa, ok !

Jonathan : Et on est allé à Mzoli's à Gugulethu et on a pu goûter au pain local, itshakalaka, imifino, c'était très bon ! La manière dont vous assaisonnez la viande est d'ailleurs exquise ! Quelle est la sauce que vous utilisez ?

Lujah et Mama Shumi : La sauce Barbati.

Mama Shumi : *Ha, tu es allé là ? à Mzoli's ?*

Jonathan : Oui !

Mama Shumi : *J'y suis jamais allée... Mais pour aller goûter le pain et la viande, ça me dirait bien ! Quel était le prix du pain ?*

Lujah : ça dépend ce que tu commandes !

Mama Shumi : *Mais j'ai entendu dire que cet endroit marchait du tonnerre. Ils y vendent même de la liqueur ! Ou est-ce bien le cas ?*

Lujah : Non, les magasins de liqueur sont dehors... Lui, à l'intérieur, ne fait que vendre la viande...

Lwando : Oui... tu dois même payer pour parquer ta voiture !

Jonathan : Oui, et tu paies l'entrée 30 rands...

Mama Shumi : *Ha d'accord... j'y suis jamais allée !*

Lwando : Quand es-tu y allé ?

Jonathan : C'était une journée avec la classe de photographie de Christian... et on a passé une bonne partie de la journée à Gugulethu. Et on a pu notamment en apprendre beaucoup sur l'histoire du lieu, on a pu voir les statuettes à l'effigie des Gugulethu 7 et on nous a raconté aussi l'histoire d'Amy Biehl... (Quelques échanges en Xhosa...)

Lwando : Prend seulement une assiette !

Mama Shumi : *Vers le Cap, il y a Table Mountain... Je crois que je suis y allé deux fois, mais maintenant ce n'est plus pour moi ! Et de toute façon tu vois les mêmes choses à chaque fois que tu y retournes... Tu sais Table Mountain ? J'étais aussi toujours en train d'y aller...*

Jonathan : Vous êtes allée au sommet ?

Mama Shumi : *Oui, j'y suis allée ! Au sommet...*

Jonathan : Vous êtes montée à pied ? Ou avec la...

Lujah : La cabine ?

Mama Shumi : *Oui, on est pas monté à pied. On a pris la cabine...*

Jonathan : Oui, je comprends. C'est vraiment raide !

Mama Shumi : *Oui, mon dieu ! Surtout avec mes jambes... (rires...) Ensuite on est allé à Robben Island. On a vu le lit à Madiba !*

Jonathan : (silence...) Je suis allé deux fois à Table Mountain...

Lwando et Mama Shumi : Tu y es allé deux fois ?

Jonathan : Oui ! Et 8 fois à Stellenbosch peak (rires...) Les montagnes me manquent ! En Suisse, on a beaucoup de 4000m, je me réjouis d'en gravir un !

Lujah : Ha c'est beau ! Table Mountain est juste au-dessus des 1000m il me semble...

Jonathan : Ha d'accord ! Mmmh, c'est très bon. Et *Mama*, est-ce que vous vous rendez parfois à Stellenbosch ?

Mama Shumi : *En ville ?*

Jonathan : Oui !

Mama Shumi : *Oui, cela m'arrive... Mais plus très souvent maintenant. Pourquoi j'irais là moi ? C'est une ville, tu veux y aller acheter des choses, mais quoi ? Maintenant j'ai ce jeune aide chez moi. Si j'ai oublié quelque chose, il va en ville le chercher. Ou sinon mon fils m'y amène et j'y fais ce que je veux. (échanges en Xhosa...)*

Jonathan : Merci de m'avoir montré vos belles images ! J'imagine que ce sont de jolis souvenirs pour vous ?

Mama Shumi : *Oh oui ! D'ailleurs, avant que je ne devienne malade, je vais choisir quelles sont les meilleurs afin d'avoir de bons souvenirs. Qu'on se rappelle aussi que j'avais cet âge, j'étais comme ça, etc. Celle-ci fait référence à une partie de la Hollande, on est resté 3 semaines aussi en Hollande... (échanges en isiXhosa à nouveau...)*

Lujah : (Lui qui a fait 6 mois en France son service civil me demande en français...) c'est quoi ça en français ?

Jonathan : Le pain !

Mama Shumi : *C'est quoi le sens de cela ? (elle, qui a visiblement saisie la question de Lujah...)*

Lujah : *Isonka* (pain en Xhosa) !

Mama Shumi : *Le pain ?*

Jonathan : Oui, nous disons le pain en français...

Mama Shumi : *Le pain... (rires...)(échanges en Xhosa...)*

Lwando : (faisant sans doute référence à la discussion en Xhosa) Kayamandi n'est plus pareil, tu sais !

Lujah : Trop dangereux maintenant !

Mama Shumi : *Tu ne dois pas être trop sûr de toi, et dire « je suis en sécurité et ça ! » Même s'ils me connaissent, ils ne font pas de cas.*

Lwando : Tu ne peux pas être trop sûr de toi.

Mama Shumi : *Oui, tu ne peux pas l'être...*

Lwando : Car même s'ils te connaissent, ils vont quand même te voler...

Mama Shumi : *Ils te volent, malgré que ça soit toi, quelqu'un qu'ils connaissent... Et la police ne fera pas de cas si tu ne leur dis rien. Tu dois leur dire « j'ai vu celui-là ! » Et leur dire « il ressemble à ça... »*

Lwando : Mais ils préfèrent s'en prendre aux cibles faciles... les gens ivres (rires...) Si tu es trop ivre et que tu rentres chez toi tout seul, tu dois savoir que quelque part sur ton chemin...

Mama Shumi : *Ils vont t'attraper !*

Lwando : C'est donc mieux d'être accompagné !

Mama Shumi : *Aie, aie aie... (elle soupire...)*

Jonathan : Et même vous deux vous... vous pensez que vous êtes des cibles potentielles ?

Lujah : Oui...

Jonathan : Même si vous connaissez les jeunes en question ?

Lujah : Par exemple, on avait pour habitude d'aller faire la fête les week ends ou à la fin du mois. Mais maintenant, c'est difficile pour nous de sortir, car il y a beaucoup de choses qui se passent. Certaines personnes se font poignarder, voler, tu sais ? Alors, c'est mieux pour nous de *chiller* à l'intérieur.

Lwando : Mais ça va être Décembre maintenant !

Jonathan : Ha car en Décembre ça peut être mauvais ?

En cœur : Oui, c'est le pire !

Lwando : C'est très mouvementé...

Lujah : Tous les week ends, tu entends des mauvaises histoires...

Jonathan : Ha, ok. Comment vous l'expliquez ?

Lwando : Ça part du fait que ce sont spécialement les jeunes qui viennent après notre génération. Ce sont ceux là qui posent problème et qui rendent la vie à Kayamandi délicate pour une partie de la population...

Jonathan : Je vois. Et pourquoi en Décembre ?

Lwando : Car tout le monde est ici... Et les jeunes sont en vacances... Les vacances scolaires... alors les petits tuent le temps.

Jonathan : Ha ça me fait penser, même si le contexte est totalement différent, mais en France les jeunes de 13-14 ans dans certains quartiers n'écoutent même plus leurs grands frères. Et c'est inquiétant, car s'ils n'écoutent pas leurs grands frères, qui ils vont écouter ?

Lujah : Personne ! Ou il faut espérer que quand ils vont grandir, ils se diront « hé, ça c'est mal, ça c'est bien. Il faut que je choisisse dans quel camp je veux aller... »

Jonathan : Oui, j'espère qu'ils vont s'assagir...

Mama Shumi : *Peut-être... (elle soupire...) Oui, ils sont coquins. Ils voient des gens se faire tabasser et même tuer et ils répètent les mêmes gestes... (échange en Xhosa).*

Jonathan : Et, en général les jeunes hommes font à quel âge la cérémonie de circoncision ?

Lujah : A 18 ans !

Jonathan : Ha je vois, donc tu penses que ça serait un moyen pour certains jeunes de s'assagir ?

Lujah : Oui, je le pense ! ça aide... car on leur apprend beaucoup de valeurs là... comment se comporter en adulte, alors je pense oui que ça peut être utile mais le problème est que la personne est libre ou non de choisir si elle veut suivre ces valeurs.

Jonathan : Oui, je vois. C'est clair que si le jeune décide de ne pas respecter ces valeurs, le problème reste le même. Oui et il peut se rendre à la cérémonie en disant « je vais me comporter ainsi » et quand il rentre...

Mama Shumi : *Il revient à la normal... à la réalité.*

Lujah : Alors, oui, c'est comme ça. Mais sinon, ils nous apprennent beaucoup de choses positives !

Jonathan : Et où est-ce que vous vous rendez pour la cérémonie ?

Lujah : Alors ça peut être fait ici, ça peut être fait au Cap Est...

Mama Shumi : *Ça peut être aussi fait à l'hôpital... Mais tu peux avoir quelques soucis s'ils savent que tu l'as fait à l'hôpital... malgré qu'à l'hôpital c'est quand même plus sûr que ceux qui le font dans les buissons...*

Lujah : Tu veux encore du pain ?

Jonathan : Pourquoi pas ?

Lujah : Pourquoi pas ? (en français... rires...).

Jonathan : Merci, c'est « enkosi » ?

Mama Shumi : *Enkosi kakuhle !*

Jonathan : *Enkosi Kakule !* Oui, j'enseigne... euh pardon j'étudie un peu de Xhosa avec Pumlanzi Sibula... Pumlanzi, vous voyez ?

Mama Shumi : *Pumlanzi ? Où est-ce que tu le rencontres ?*

Jonathan : A l'Université... C'est mon Professeur...

Mama Shumi : *Ha d'accord.*

Lujah : Es-tu ici dans le cadre de ton service civil ?

Jonathan : Non...

Lujah : Alors dans quel cadre es-tu venu ici ?

Jonathan : Alors en fait c'est dans le cadre d'un échange international universitaire... Pour un semestre ! Et je n'ai pas beaucoup de cours à suivre, je me focalise donc principalement sur mon travail de mémoire. Mais oui je crois que c'est une belle Université, dans un beau cadre !

Lujah : Oui, j'ai d'ailleurs aussi fait un échange avec l'idée d'apprendre mieux le français... Ha d'ailleurs on en avait parlé la dernière fois que l'on s'est vu !

Jonathan : Mais oui comme on en avait parlé l'autre jour, Stellenbosch est un monde à part ! C'est d'ailleurs dommage que certaines personnes sortent très peu de cette petite bulle...

Mama Shumi : *Oui, mais tu sais il y a encore beaucoup de préjugés sur le lieu dans lequel on vit. Les gens se disent « ha ils vont nous tuer à Kayamandi », ce qui est un mensonge...*

Jonathan : Oui et il me semble qu'à Stellenbosch même certaines personnes vous découragent de sortir des murs de cette ville...

Mama Shumi : *Oui, et je crois qu'il est important d'aller voir plus loin que cela. Tu as beaucoup à apprendre ! et de voir d'autres visages... Sinon tu auras rien vu !*

Jonathan : Oui. Mais sinon il faut avouer que c'est un très beau cadre... et la météo ajd, et hier est très agréable...

Mama Shumi : *Oui, à cette période de l'année... c'est très agréable ! C'est bien mieux que quand il fait froid !*

Jonathan : Et est-ce que vous retournez parfois au Cap oriental ?

Mama Shumi : *Oui, cela m'arrive... Mais pas pour y rester longtemps... à l'époque j'y restais parfois un mois ! mais maintenant plus de 3 semaines, j'y vais pas...*

Jonathan : Et le Cap oriental est donc bien plus rural qu'ici ?

Mama Shumi : *Oui... il y a encore beaucoup de fermiers, d'agriculteurs... Mais je ne veux plus y retourner, à cause des toilettes. Ils n'ont pas de toilettes comme les nôtres ! Tu n'as pas de quoi te laver ou prendre un bain... Ces toilettes sont très vétustes !*

Lujah : Oui, c'est très rural... Mais maintenant ils essaient de le développer un petit peu. Mais c'est un petit peu. Ça prend tu teeeeemps.

Jonathan : Et vous deux, vous y retournez ?

Lwando : Souvent, oui ! Oui, j'y vais normalement en Décembre... Car mon père reste à Kiserdane. Il y travaille... On se voit en Décembre, au Cap oriental...

Jonathan : Oui et j'ai entendu que y avait pas mal de jeunes qui vivent à Kayamandi et qui ont leurs parents qui résident au Cap oriental...

Lwando : Oui...

Jonathan : Et j'imagine que pour certains jeunes ça ne doit pas être facile de ne pas avoir...

Lujah : quelqu'un qui peut les guider ?

Jonathan : Oui...

Lwando : Moi je m'y suis fais...

Jonathan : Oui et c'est un moyen aussi de suivre ton propre chemin...

Lwando : Oui ! Tu choisis par toi-même ce qui est bien ou mal... et tu suis ton chemin, tant que c'est positif, ils seront fiers de toi !

Jonathan : Oui et grâce à la technologie maintenant il est plus facile de rester en contact...

Lwando : Oui ! Je respecte énormément la personne qui a inventé le téléphone portable... (rires...).

Mama Shumi : *Oui, c'était un numéro 1 ! C'est quelqu'un de très ingénieux...*

Lwando : Oui, je respecte ce mec... Peu importe qui c'est...

Mama Shumi : *Pour les histoires ça n'est pas très bien par contre. Car il y avait une famille qui était ici de Transkei... Ce sont des transkeiens maintenant... Maintenant tout le monde sait tout sur tout... on est toujours en contact et au courant des derniers potins.*

Lujah : Y a plus rien à demander quand on se voit... (rires...).

Lwando : Et même desfois ils sont plus au clair sur ce qui se passe ici que nous-mêmes (rires...) (échanges en Xhosa).

Jonathan : Oui... il y a des bons et moins bons aspects (rire général...).

Lujah : Tu vois les petits dehors (il jette un œil par la fenêtre), ils ont attrapé un oiseau.

Jonathan : en le chassant ?

Lujah : Oui, ils l'ont attrapé ! Ces petits, derrière la voiture...

Jonathan : Mmmmh... ce pain est nourrissant mais tellement bon !

Lwando : Oui... bien que je sois repu, je n'ai qu'une envie, c'est de continuer à manger, car c'est tellement délicieux...

Mama Shumi : (rires...) *Le désavantage au Transkei, ce sont les plages... il y a plein d'endroit au Transkei, qui n'ont pas de plages... on aime aller aux plages ! pour rencontrer des gens...*

Lujah : Et qu'en est-il de l'Europe ?

Jonathan : Oui, on en a quelques-unes... mais depuis d'où je viens, en Suisse, il faut compter 3h30 de voiture. On doit se rendre en Italie ! Ou en France...

Lwando : Italie ?

Jonathan : Oui...

Lwando : Ha d'accord... alors tu es à 3h de l'Italie ?

Jonathan : Non, alors je suis même à 40 minutes de la frontière italienne et à 30 minutes de la frontière française...

Lujah : Ha d'accord...

Jonathan : Oui, la Suisse est plus ou moins au milieu de l'Europe, entourée aussi par l'Allemagne, le Lichtenstein et l'Autriche...

Lwando : Tu peux aller partout !

Jonathan : Oui et je dois avouer que j'ai un coup de cœur pour l'Italie... avec de la bonne nourriture et des gens très dynamiques ; parfois un peu fous pour certains, mais c'est une belle folie ! (rire général...).

Lwando : Et ils sont toujours tirés à quatre épingles...

Jonathan : Oui et leur langue est très belle...

Lujah : Peux-tu l'a parlé ?

Jonathan : Si, posso parlare un po di Italiano... (rires...) C'est une langue de racine latine, donc qui est assez similaire au français...

Mama Shumi : *C'est bien de voyager... Tu apprends beaucoup sur les autres et toi-même. Moi j'aime voyager... Mais tout est très cher maintenant !*

Lwando : Ce n'est pas comme avant...

Mama Shumi : *Oui, ça n'est pas comme avant...*

Lwando : Avant le vol, c'était 17'000 rands... pour aller aux Etats-Unis...

Lujah : Maintenant ça serait combien ? Peut-être autour des 25'000rands ?

Jonathan : Ça j'en suis pas sûr... car le prix des vols, je crois, est moins cher qu'à l'époque, je dirais que maintenant ça serait plutôt autour des...

Lujah : 10 ou 15'000 rands ?

Jonathan : Oui, exactement... Mais après le coût de la vie là-bas est très cher ...

Lujah : Oui ! (rires...) Les Etats-Unis j'ai entendu dire que c'était très cher ...

Jonathan : Oui et la Suisse n'en parlons pas...

Lujah : Oui, la Suisse est très chère paraît...

Jonathan : Oui... par contre le salaire est élevé donc c'est ce qui fait que pour un Suisse, y vivre reste abordable. C'est plus pour les gens de passage que le prix est très salé. Par contre, pour nous de voyager, c'est très abordable. Je dirais qu'en France ou Italie dépend où, nous payons deux fois moins cher qu'en Suisse...

Lujah : Même à Paris ?

Jonathan : Peut-être pas à Paris oui... (rire général...).

Lujah : Oui, Paris est très cher !

Mama Shumi : *Oui, c'est bien de voyager car tu vois des choses dont tu n'as pas l'habitude. C'était amusant car quand je suis allée à Paris, on a dormi dans l'avion. Et quand on s'est réveillé c'était le plein jour, le soleil s'était levé et on se sentait tout bizarre...*

Jonathan : Ha à cause du décalage horaire ?

Lujah : Oui le décalage horaire (rires...).

Jonathan : Ha je l'ai expérimenté en allant aux Etats-Unis une fois... mais ici on a pas eu ce problème (rires...).

Lwando : Et alors tu penses aller au Lesotho ?

Jonathan : Non, je pense qu'on va simplement aller 4-5 jours à Knysna...

Lujah : Pensez aussi à aller au Cap Est... Tu peux avoir des informations dès que tu y arrives... Queenstown est sympa ou East London...

Jonathan : Ha d'accord. Oui, le Lesotho est un peu trop loin je pense...

Lujah : Oui ! Tu devrais y retourner... Surtout que pour vous c'est moins cher que de venir sur le Cap...

Lwando : Oui, depuis la Suisse si tu vas sur Johannesburg ou Durban, c'est bien moins cher que de venir directement sur le Cap.

Jonathan : Ha oui, c'est juste. Et c'est aussi un coin qui a l'air super le Lesotho !

Mama Shumi : *J'aimerais beaucoup voir le Swaziland...*

Jonathan : Ha oui ! Le Mozambique a l'air très beau aussi. Ils y parlent portugais il me semble...

Lwando : Oui... et aussi le xichangana...

Lujah : Oui, c'est un sorte de Xhosa... un peu similaire au Xhosa.

Jonathan : Ha ok... avec les mêmes racines ?

Lujah : Oui...

Jonathan : Et vous m'avez dit que vous avez appris l'anglais à l'école *Mama* ?

Mama Shumi : *Oui, à l'école... avec l'afrikaans. On a grandi avec l'anglais et l'afrikaans. Nos professeurs voulaient qu'on sache le plus de langues possibles... ils avaient un programme strict de langues à apprendre. Le lundi c'était Xhosa, le mardi c'était anglais, et ainsi de suite. Si un professeur voyait que tu arrêtais de parler Xhosa, il le notait et le disait directement au Principal. Et tu étais puni pour ça.*

Lujah : Tu étais en détention ? (rires...).

Mama Shumi : *Oui...*

Jonathan : Oui, et j'imagine que l'école était plus stricte à l'époque ?

Mama Shumi : *Ah, ça oui ! c'est pas l'école actuelle... c'était vraaiment stricte !*

Lujah : Oui, qu'est ce qu'il se passe maintenant à l'école ?

Mama Shumi : *Ha les enfants font ce qu'ils veulent...*

Lujah : Tu peux aller et venir quand tu veux. Tu peux sécher l'école...

Jonathan : Oui, ma sœur enseigne à l'école secondaire et elle me confie que parfois elle a plus l'impression de faire la police qu'enseigner...

Mama Shumi : *Oui, mon fils quand il rentre du travail est parfois tellement fatigué ! Car les enfants veulent faire ce qu'ils veulent.*

Lujah : Mais cette école (le collège) est plus décent maintenant... Quand il est devenu principal, cette école est devenue plus décente !

Lwando : Oui c'était notre Principal. On restait dans les bungalows vers le stade quand on était puni et il faisait très froid en hiver...

Mama Shumi : *Oui, il aime punir...*

Jonathan : Oui, c'est parfois pas un mal...

Lujah : Oui, car maintenant si c'est l'heure d'aller à l'école, c'est l'heure d'aller à l'école et tout le monde est en cours ! C'est plus facile pour les Professeurs de se concentrer sur l'enseignement.

Mama Shumi : *Oui, mais il est fatigué maintenant... je peux vous le dire ! et il me dit qu'il ne sait pas comment il va faire pour continuer son travail jusqu'à 65 ans... il est fatigué de ces jeunes.*

Jonathan : Ha oui, c'est 65 ans l'âge de la retraite en Afrique du Sud ?

Lwando : Oui, mais ils devraient l'abaisser car on meurt jeune ici.

Lujah : Oui, surtout maintenant...

Mama Shumi : *Tu reçois ta pension, ensuite tu meurs... Tu n'as pas le temps d'apprécier ta retraite...*

Lujah : Ils devraient l'abaisser à 50 ans...

Mama Shumi : *Ha je crois que 55 ans serait le mieux... Que tu puisses profiter de ta retraite et de l'argent que tu as gagné... et mon fils a commencé à enseigner à 22 ans. Et il appréciait auparavant son travail mais maintenant il est fatigué car il a aussi des petits enfants qui lui prennent beaucoup d'énergie. (échanges en Xhosa...)*

Lwando : Oui il a encore 10 ans à tirer...

Jonathan : Les pires... (rires...) Non, j'espère pour lui que ça sera 10 belles années...

Lujah : Oui et peut-être qu'il va travailler 5 ans et ensuite arrêter...

Mama Shumi : *Oui, surtout que durant les week ends, il anime la messe... Ca réclame aussi beaucoup d'énergie ! Mais maintenant il a des gens qui l'aident !*

Jonathan : Ha d'accord. (silence...) oui la prochaine fois il y aura sûrement d'autres amis qui vont se joindre si ça va *Mama* ?

Mama Shumi : *Oui, ils sont les bienvenus... et je pourrai aussi préparer de la viande !*

Jonathan : Super. Et en tout cas merci beaucoup ! Et j'espère que vous apprécierez le chocolat...

Mama Shumi : *Oui, je vais le dévorer durant la nuit (rires...)*

Jonathan : Je vous comprends (rires...) et vous en apporterai d'avantage la prochaine fois, ma sœur qui est de passage m'amène d'ailleurs du chocolat suisse la semaine prochaine !

Mama Shumi : *Ha, c'est très gentil !*

Vers 16h10, nous quittons donc la maison de Mama Shumi, après lui avoir chaleureusement serré la main. Celle-ci arbore un large sourire et semble se réjouir de notre prochaine rencontre. Lorsque nous sortons de la maison, je propose à Lujah et Lwando une bière au Shebeen du coin, mais ceux-ci sont occupés et ne peuvent se libérer. Il m'empêche, ils me raccompagnent généreusement au rond-point formant l'entrée routière centrale du township et nous nous saluons en nous promettant de nous revoir rapidement !

Annexe 4:

Entretien avec Hanli (Agence 'Bites and Sites') – 14.10.2015 – Lieu : 47 Church Street, Stellenbosch, à la terrasse de sa compagnie.

Durée : 57 :33.

Cet entretien fait suite à quelques échanges par emails avec Hanli. Celle-ci, suite à l'entretien mené avec Thembi (guide touristique à Kayamandi), m'a gentiment proposé la possibilité de rediscuter avec elle, du fait qu'elle n'avait pas pu venir au précédent entretien dû à un empêchement professionnel. C'est donc tout naturellement que cet entretien s'est achalandé après quelques échanges via Whatsapp, nous nous mettons d'accord sur le lieu de rendez-vous, ainsi que sur l'heure, à savoir, à midi directement à l'agence d'Hanli confortablement assis en terrasse. Hanli m'appelle aux environs de midi, me confiant qu'elle doit juste trouver une place de parc et me rejoint à la terrasse vers 12h05. L'entretien débute vers 12h10, après que je lui aie demandé si je pouvais enregistrer notre discussion afin d'être aussi fidèle que possible à son discours. Hanli va gentiment parler en français durant l'entretien,³³⁹ elle, qui a enseigné cette langue durant quelques années. L'entretien débute (elle paraît d'ailleurs enchantée de pouvoir exercer un petit peu la langue).

Jonathan : C'est gentil ! Oui alors je voulais te demander euh... enfin une première question peut-être d'introduction, (nous sommes interrompus quelques secondes par un serveur qui amène du thé à Hanli...) Oui, une question où tu pourrais juste t'introduire en quelques mots et comment tu en es arrivée à travailler à l'agence ?

Hanli : *Alors 'Bites and Sites', ça a commencé parce que moi je crois que la cuisine et la culture euh... vont ensemble ! On peut pas vraiment connaître une culture, sans connaître la cuisine. Donc ça c'est l'idée derrière euh... 'Bites and Sites' et quand j'ai commencé c'était tout à été... quand j'ai tout recherché en fait, euh... ça aurait été sensé être basé à Stellenbosch dans le centre-ville historique, etc. Mais euh... à cette époque-là j'ai fait un cours de business et euh... il y avait un guide de Kayamandi qui le faisait avec moi et euh... c'est lui qui nous a amené à Kayamandi pour voir un peu ce qu'il faisait là et c'était en 2010 et euh... à travers d'autres gens dans le tourisme j'ai connu...*

Jonathan : Thembi ?

Hanli : *Une des hôtesse... Thembi deux ans plus tard... seulement, mais j'ai connu une autre Mama et Mama Swartbooi et j'ai vu comment ils accueillent les gens chez eux, ils font un repas, etc. et pour moi ça... oui c'était, c'était idéal car je voulais pas être exclusivement sur le centre-ville de Stellenbosch parce que cela ne représente pas...*

Jonathan : Tout l'ensemble de la...

Hanli : *Oui c'est ça... et c'est pour ça aussi qu'on a par exemple introduit le « Cape Malay cooking »³⁴⁰ mais c'est juste le cas de rencontrer les gens au bon moment ! Donc, oui, tout a commencé ensemble finalement en Septembre 2010.*

Jonathan : Et ça c'est fait assez naturellement ?

Hanli : *Oui, c'est ça... mais euh... on a juste, cela a quand même évolué parce qu'on a, par exemple, j'ai rencontré euh... des artistes à Kayamandi... euh... et on a commencé à donner un peu plus d'importance aux artistes aussi à Kayamandi. On a par exemple rencontré Jimmy qui fait la poterie euh... est-ce que ça c'est le bon mot, « poterie » ?*

Jonathan : « Poterie », oui !

Hanli : *Ok, donc euh... et de se rendre compte qu'on pouvait en fait aider aux entrepreneurs à Kayamandi. On pouvait les soutenir euh... au début il y avait pas tellement de visites à Kayamandi ! Donc ça c'était notre défi en fait. Euh... à Stellenbosch même cela a grandi plus vite... mais euh... il y a deux ans en fait qu'on a vraiment vu...*

Jonathan : Ha, une différence ?

Hanli : *Oui, remarquable ! En fait... et comme ça on a pu commencer à, par exemple, payer Jimmy ! Pour nous donner une démonstration, acheter des petits cadeaux pour nos... nos clients et juste euh... euh... et comme ça c'est vraiment... c'est une équipe ! On peut pas... mois je ne peux pas...*

Jonathan : Vous fonctionnez ensemble ?

Hanli : *Oui, c'est cela... Absolument ! Chaque personne est importante dans l'équipe...*

³³⁹ Cela s'est fait de manière assez naturel. Nous avons commencé à discuter en français et l'intégralité de la discussion c'est poursuivi dans cette langue. Toutefois, à l'un ou l'autre moment de la discussion Hanli va se référer à certains termes en anglais, soit plus explicites, soit du fait que quelques mots ne lui reviennent tout simplement pas directement en français.

³⁴⁰ <http://www.bitesandsites.co.za/fr/cape-malay-cooking/>, consulté le 17.10.2015.

Jonathan : Oui, et d'ailleurs ce que Thembi m'a confié c'est que vous tentez toujours d'inclure de nouvelles personnes, vous n'allez pas juste dire « ok, c'est Jimmy », vous essayez d'inclure d'autres euh...

Hanli : *Oui ! Tout à fait... et tout le monde n'est pas toujours disponible non plus ! Donc il faut avoir... mais euh... mais maintenant ce que j'aime beaucoup c'est que, par exemple, j'ai raconté à Jimmy qu'il y a une autre femme qui fait aussi des bijoux que je connais d'ailleurs et euh... (nous sommes brièvement interrompus par un appel téléphonique...)*

Jonathan : Pas de problème...

Hanli : *Pardon !*

Jonathan : Pas de problèmes... c'était, oui alors ça a permis aussi d'inclure d'autres personnes ? Et peut-être aussi j'y pensais, mais de diversifier l'offre et de pas toujours avoir les mêmes personnes au centre du processus ?

Hanli : *Oui... et euh... ce que je voulais dire en fait, c'est que j'aime beaucoup c'est que les entrepreneurs avec lesquels on travaille eux ils aiment aussi incorporer d'autres gens, donc, par exemple, j'ai raconté à Jimmy qu'il y avait cette femme Jacky que j'ai rencontré et eux... elle, elle fait des bijoux vraiment très... elle est très créative, etc. et Jimmy m'a dit mais « d'inviter Jacky, de venir chez lui ». Pour euh... pour vendre ses bijoux aux touristes et euh... aux voisins de Jimmy. Jones qui est Zimbabwéen, qui, lui, a ses petites statues, etc. Donc il y a une volonté de euh...*

Jonathan : De créer une dynamique ? D'inclure des voisins ?

Hanli : *Oui, c'est ça... et c'est aussi parce que Jimmy m'a dit... Lui il s'est rendu compte que, par exemple, si il a plus de euh... euh... d'œuvres d'art, il en vend plus ! et plus il y a d'autres artistes aussi, il y a... c'est comme un petit marché, presque.*

Jonathan : Oui et c'est ce qui permet je pense d'éviter qu'il y ait des sentiments de jalousie et d'envie. Ça fonctionne plus en collaboration... ça c'est aussi ce que Thembi m'a dit et je trouvais intéressant via le Kayamandi Community Forum l'idée c'est d'inclure aussi des gens plutôt que de mettre une personne en avant et que d'autres se disent « moi je peux pas en bénéficier »...

Hanli : *Oui... Tout le monde n'aime pas ça ! Mais notre équipe ce sont des gens qui préfèrent collaborer. Parce que moi je crois vraiment que c'est dans l'intérêt de tout le monde de...*

Jonathan : Et surtout je me dis que dans une communauté comme Kayamandi, le côté collectif, le côté « on fonctionne ensemble » est très important...

Hanli : *Oui... Et surtout je pense que les gens... euh... notre équipe, par exemple, Thembi mais Mama Swartbooi leur argent c'est pour leur famille... euh... et eux ils aiment aider aux gens dans leur église... et dans la communauté ! Donc Thembi, par exemple, elle me... pour « Mandela Day », une semaine avant, Thembi m'a dit « ok, Hanli, qu'est-ce qu'on fait pour « Mandela Day » ? Comment est-ce qu'on va contribuer quelque chose à Kayamandi ? » Et j'adore ça... Thembi euh... elle est jeune, elle est dynamique...*

Jonathan : Plein d'idées ?

Hanli : *Oui, et elle comprend ce qu'on veut faire avec 'Bites and Sites', que ça n'est pas simplement des visites touristiques et euh...*

Jonathan : Un petit peu froides ?

Hanli : *Oui, oui... euh... qu'on veut vraiment faire une contribution et aider les gens ! Mais c'est pour euh... c'est vraiment pour célébrer ! ce qu'on fait à Kayamandi et on veut montrer un autre côté... oui...*

Jonathan : Ok, et ça je me demandais aussi, mais vous êtes l'unique agence implantée ?

Hanli : *Il y a quelques guides basés au Cap qui parfois font des visites euh... mais c'est pas, c'est pas très publié ou je sais pas...*

Jonathan : Oui, c'est un peu plus informel ?

Hanli : *Oui ! Parce que les gens vont... Oui, je pense que l'idée de venir à Kayamandi ça c'est un peu nouvelle parce que les gens... tout le monde va à Kayelitsha, à Gugulethu donc euh... et même les touristes qui viennent à Stellenbosch ils font toujours des visites à Kayelitsha, par exemple. Donc euh... ça c'est aussi notre défi ! de montrer aux gens que non en fait vous pouvez le faire juste ici, à Kayamandi, à 3 kilomètres du centre-ville euh... et ça c'est important !*

Jonathan : Et ça participe aussi d'un tourisme responsable ?

Hanli : *Absolument !*

Jonathan : J'ai vu d'ailleurs sur le site que vous mettez vraiment ça en avant...

Hanli : *Oui, parce que sinon il y a pas de sens, vraiment pour moi... c'est... oui on veut aussi gagner de l'argent mais euh... si c'était seulement ça j'aurais déjà arrêté...*

Jonathan : Oui et d'ailleurs je trouvais très intéressant la fierté que Mama Swartbooi, aussi j'ai rencontré Mama Shumi, d'avoir pu aussi collaborer à cela et elle était très fière de dire « ben, j'ai été aussi une business woman aussi... » et je trouve y a un côté aussi très enfin, mettre en avant les forces des personnes...

Hanli : *Absolument ! Et eux ce sont des entrepreneurs qui font leurs propres choses, donc ils ont leur petite entreprise et euh... donc ce n'est pas... je dirais ce ne sont pas nos employés ! mais euh... donc tout est euh...*

Jonathan : Oui, vous collaborez avec eux ?

Hanli : *C'est ça... et ça marche bien ! Parce qu'on reçoit des « booking »³⁴¹, je les téléphone, on organise tout, on paie tout nous pour le service, et on s'agrandit ensemble... Oui, donc c'est bien pour moi parce que je suis pas obligée de payer des salaires euh... mais eux ce que j'aime aussi, c'est que, par exemple, si on a des journalistes ou euh... je peux leur dire, par exemple, « est-ce que je peux payer, par exemple un peu moins, parce qu'il y aura un article dans tel ou tel magazine, etc. ? » et ils sont toujours d'accords Mama Swartbooi et Thembi. Elles disent « ok, on donne un prix spécial », donc elles comprennent vraiment et Jimmy aussi il comprend vraiment le « big picture ».³⁴² Je dirais qu'ensemble euh... ça va réussir !*

Jonathan : Oui, et conscients qu'au final tout le monde y gagne ?

Hanli : *Oui, que parfois on voit pas tout de suite euh... l'argent ou peut-être on en gagne un peu moins, parce qu'on fait du marketing mais...*

Jonathan : Au long terme c'est bénéfique ?

Hanli : *Oui... oui. Donc, on a aussi, on a quand même perdu une ou deux personnes à Kayamandi, qui étaient dans notre équipe, 3 peut-être. Mais c'est euh...*

Jonathan : Ça je pense c'est un petit peu des conflits de personnes ?

Hanli : *Oui, c'est ça... et c'est des gens qui euh... qui ne comprennent pas notre vision en fait ! euh c'est immanquable mais ça marche pas... Oui, il faut vraiment avoir la bonne équipe... euh, ça je me suis rendu compte ! il faut avoir les bonnes personnes. Pas beaucoup de personnes, plutôt...*

Jonathan : La qualité plutôt que la quantité ?

Hanli : *C'est ça ! oui... oui. Et euh... et les relations entre nos visiteurs, ça c'est le plus important ! en fait. Comme Thembi, elle est super avec les visiteurs. Donc... et c'est ce lien là qui est le plus important !*

Jonathan : Au centre ?

³⁴¹ Réservations.

³⁴² La vue d'ensemble/globale.

Hanli : *Oui, tout à fait !*

Jonathan : Et je me demandais, est-ce que vous prenez en compte, par exemple, sur... sur *TripAdvisor* les commentaires qui sont postés ou est-ce que vous prenez en compte des fois les *feedbacks* de vos clients afin d'améliorer votre offre ?

Hanli : *Oui... oui... On a fait des changements. Pour Kayamandi il y avait pas vraiment de feedbacks qui ont changé les choses mais au centre-ville oui. On écoute toujours, on, on essaie de... euh à la fin d'une visite on pose des questions ou euh... on essaie vraiment et aussi avec les journalistes, les gens on essaie toujours de voir « qu'est-ce qu'on peut améliorer, qu'est-ce qu'on peut changer ? » et dans notre équipe aussi on discute souvent « ok qu'est-ce que vous pensez, qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on peut changer quelque chose ? ». Donc euh... oui, je crois que c'est important car...*

Jonathan : C'est ce qui fait avancer ?

Hanli : *Oui, absolument ! On peut pas offrir quelque chose et il y a des problèmes ou c'est pas ce que les clients veulent... en fait. Ou expérimenter...*

Jonathan : Ha je vois. Parce que dans l'équipe vous êtes combien en fait ?

Hanli : *Donc, l'équipe de base, je dirais c'est Thembi, Mama Swartbooi et Jimmy. Et Pusha, Jacky, Jones... Il y a d'autres artistes mais eux... euh... comme Jimmy il fait une démonstration euh... on les paie pour ça ! Mais ceux qui vendent seulement leurs œuvres... enfin on en achète pour nos clients, des petites choses, des petits cadeaux mais on ne les paie pas. Pour y être... c'est euh... on leur donne une plateforme. Oui, pour rencontrer les gens... Mais je leur dit aussi que c'est euh... leur responsabilité de discuter avec les gens, de, de former ce lien parce que c'est pour ça qu'on essaie d'introduire l'équipe, de parler, d'expliquer, de demander quelques questions parce que je crois que c'est important si on veut le soutien des gens, il faut qu'ils tombent amoureux en fait de notre équipe. Oui... euh... Mais euh... c'est pour ça, non mais j'adore l'équipe, c'est vraiment...*

Jonathan : Vous êtes soudés ?

Hanli : *Oui, j'ai jamais été déçue par cette équipe... donc ce sont des gens qui sont oui sérieux mais euh... qui adorent, ils adorent ce qu'ils font ! et c'est peut-être...*

Jonathan : Oui, passionnés ?

Hanli : *Oui, tout à fait, tout à fait...*

Jonathan : Et euh... je me demandais au début quand vous avez commencé vos *tours* est-ce que, c'était peut-être, je sais pas, peut-être pas délicat ? Mais je sais pas est-ce que vous avez du faire, je sais pas, enfin comment expliquer ça...

Hanli : *Pose ta question ! (rises...)*

Jonathan : Est-ce qu'il a fallu un peu de temps pour que les gens le perçoivent comme quelque chose de normal ou est-ce qu'au début les locaux étaient un peu surpris de voir ces *tours* ?

Hanli : *En fait, au début... ça existait déjà ! Mais c'était juste... surtout à cause des volontaires ! Depuis, je sais pas, 20 ans peut-être. Il y a des volontaires qui sont à Kayamandi et les « homestays »³⁴³, cela a commencé en 2005 plus ou moins je pense, donc quand nous on a commencé, ça existait déjà ! euh... mais c'était juste pas... pas si souvent ! de voir des visiteurs... mais par exemple, il y a, je crois que ce sont des suédois euh... qui ont fondé euh... le « Trust Center »³⁴⁴ à côté d'AmaZink, donc il y avait déjà beaucoup de gens qui ont euh... contribué et des étrangers surtout et quelques églises de Stellenbosch qui faisaient déjà des bonnes choses à Kayamandi. Donc, pour moi, et ça c'est une discussion que j'avais déjà avec Vuyo, avec qui j'ai commencé, j'étais inquiète, parce que je voulais pas que les gens locaux, qu'ils pensaient être comme dans un zoo et que les... les gens un peu... « voyeuristic », qu'est-ce que c'est en français ?*

Jonathan : Voyeuriste...

Hanli : *Oui... Donc... j'ai parlé avec Vuyo et Thembi plus tard, parce que ça c'était en fait pour moi...*

Jonathan : Quelque chose d'important ?

Hanli : *Oui... oui !*

Jonathan : Et d'ailleurs, je me demandais aussi si c'est pour ça que vous faites des petits groupes, plutôt que des grands groupes ?

Hanli : *C'est ça... absolument ! Et avec les groupes plus larges, on essaie de les diviser et peut-être un groupe il fait d'abord le repas ou on a un deuxième guide ou euh...*

Jonathan : Oui et je pense aussi que pour les locaux, c'est un moyen de pas avoir l'oppression d'un grand groupe qui arrive comme ça et qui...

Hanli : *Oui... oui. Et c'est pour ça aussi que pour nous, de marcher à Kayamandi, de... les petits groupes, surtout on dit en fait, en général c'est un maximum de douze personnes, euh c'est seulement si c'est des groupes particuliers de 24, par exemple, ça on fait mais c'est plutôt basé chez Mama Swartbooi. Jimmy il vient, il fait sa démonstration là, donc c'est un peu moins de promenade, etc. mais euh... on essaie, oui, c'est un peu plus concentré et avec 24 personnes on peut pas vraiment...*

Jonathan : Oui, je vois ce que tu veux dire... et pour la photographie, est-ce qu'il y a eu des scènes où toi tu t'es retrouvée un peu embarrassée ? Parce que je me dis si tout le monde vient et... tu essaies des fois de dire aux...

Hanli : *Oui... ben en fait heureusement la plupart des gens sont euh...*

Jonathan : Ha, ils sont sensibles à ça ?

Hanli : *Oui, c'est ça, oui, oui. Et ça aussi je pense pour nous... surtout avec les, avec les grands groupes c'est peut-être un peu différent mais euh les gens qui visitent Kayamandi en général, ce sont les gens qui sont vraiment intéressés par la vie quotidienne dans les townships. Ce sont des gens qui veulent savoir plus, qui veulent rencontrer des gens qui cherchent une expérience authentique. Et donc pour nous, c'est vraiment... on a jamais eu quelqu'un de...*

Jonathan : déplacé ?

Hanli : *Oui... Donc... Mais une fois on avait un groupe dont le... la, la guide qui les a amené n'a pas dit aux gens qu'ils allaient visiter un township ! Et elle avait peur et euh... (elle soupire...) Ho c'était, c'était tellement difficile, parce qu'elle, avant de commencer, elle a dit aux gens « ok, on va visiter une crèche, et euh... mais est-ce que vous avez votre savon, l'alcool pour laver les mains ? », après tout le monde avait...*

Jonathan : Ha oui, là je pense que les locaux ont du se dire...

Hanli : *Oui, elle a dit il faut pas euh... trop embrasser les enfants et euh... c'était un cauchemar ! Parce que les gens avaient tellement peur qu'ils y avaient des gens qui ne voulaient pas manger le déjeuner parce que euh... il y avait un peu de panique là et c'était tellement désagréable pour notre équipe, entière.*

Jonathan : Oui, et je pense pour les gens aussi, parce que de voir des gens en face qui ont peur et ça, ça crée un sentiment de...

Hanli : *Oui... et donc là... après, j'ai euh... (rises...) J'ai euh... je pense c'était il y a 4 ans ou plus. Et c'était vraiment dur pour notre équipe entière, c'était désagréable, parce qu'il y avait cette tension. Donc j'ai écrit un email à cette dame après, c'était très difficile pour moi parce que je suis pas comme ça...*

Jonathan : Oui, tu n'aimes pas être trop rentre-dedans ?

³⁴³ Logement chez l'habitant.

³⁴⁴ Ikhaya Trust centre : centre socio-culturel venant en aides aux jeunes et moins jeunes sans emploi du township.

Hanli : *Non... non. Mais je lui ai dit, je suis désolée mais c'est inacceptable d'avoir un comportement pareil. Je lui ai dit cela, cela et ça fait peur. Il ne faut pas faire ça et de respecter notre équipe ! Donc... et finalement elle est revenue ! Cette année, elle était là encore, mais on avait nos règles, c'était... donc je voulais protéger notre équipe ! Donc, c'était... mais ça c'est parce que la guide n'a pas averti les gens ! et elle avait peur, donc...*

Jonathan : ça partait pas forcément d'une mauvaise intention ?

Hanli : *Non... non ! Et eux, en fait ils voulaient... les gens veulent toujours contribuer, donc les gens qui viennent à Kayamandi, souvent en famille, en grand groupe, souvent et si il y a des enfants, ils apportent des collants ou des bonbons...*

Jonathan : Ou des habits ?

Hanli : *Oui... et ça leur donne tellement de joie ! De distribuer les choses... Donc euh... et ça c'est vraiment un groupe sur 200 ou je sais pas combien (rires...) mais c'est parce qu'ils ne savaient pas. Ce qui allait se passer ! Mais c'était une leçon pour moi. De, de vérifier que les gens comprennent ce qu'il va se passer, comment ça se passe, ce qu'ils vont... oui, qu'il faut pas avoir peur. Donc on a appris une grande leçon ! (rires...).*

Jonathan : Oui, c'est comme ça aussi qu'on avance...

Hanli : *Oui... oui...*

Jonathan : Et toi-même, comment ça t'es arrivé cette sensibilité pour Kayamandi ? Tu avais déjà une sensibilité pour les townships ?

Hanli : *Pas tellement ! Les cultures m'intéressent... les cultures diverses ! Mais euh... Kayamandi quand j'ai rencontré les gens là c'était pas possible, j'avais juste un amour pour Kayamandi, donc euh...*

Jonathan : Oui, et c'est des gens très simples, très accueillants...

Hanli : *Oui ! Et euh... Moi je suis chrétienne et j'ai vraiment l'impression que Kayamandi c'est aussi... c'est dans ma vie pour une raison, j'ai vraiment cet amour pour Kayamandi que je ne sais pas expliquer.*

Jonathan : Oui et il y a des valeurs que je trouve très honnêtes, très... et la foi y est très importante...

Hanli : *Oui, oui ! et euh... et aussi pour moi, être en Afrique du Sud c'est aussi... parce que nous on a passé 5 ans à Londres ! et euh... mon mari est fiscaliste et ses clients euh... sont des gens qui... qui quand les choses vont pas bien en Afrique du Sud, ils retirent leur argent et veulent s'installer ailleurs, etc. et pour moi c'était vraiment important de voir quand cela a commencé nos visites avec Cape Malay, Kayamandi et Stellenbosch, ce sont des gens qui sont là, qui aiment être ici et qui, c'est leur vie ! C'est ma vie... donc on a pas envie de s'installer en Australie ou ailleurs...*

Jonathan : Oui, ils se sentent bien dans leur « ici » ?

Hanli : *Oui, oui ! Et je vois tellement de bonnes choses... de bienveillance... et cela me rend très optimiste ! Pour l'Afrique du Sud... Malgré la politique, etc. Parce que ce qu'on voit dans les journaux, etc. ce n'est pas ce que je vois au quotidien...*

Jonathan : Et tu penses que ces townships tours ça a aidé à Kayamandi à s'inclure dans Stellenbosch ? Enfin de renforcer un petit peu les liens ?

Hanli : *Oui, je pense quand même, parce qu'on... on aimerait voir plus de sud-africains bien sûr dans ces...*

Jonathan : Oui d'ailleurs c'est une question que je voulais te demander...

Hanli : *Oui... Et heureusement on a déjà eu plusieurs journalistes sud-africains en afrikaans et anglais qui ont... ont écrit des articles sur Kayamandi et sur... et cela je crois que ça aide déjà car il y a des histoires positives et les gens... les sud-africains ils veulent entendre des histoires positives et voir des bons exemples. Donc Mama Swartbooi et Thembi et Pusha et Soleka qui est la cheffe de Sizamele Creche euh... ces femmes ont déjà été dans les grands journaux du Cap avec leurs histoires...*

Jonathan : Oui c'est une fierté ?

Hanli : *Oui tout à fait... Pour elle... Mama Swartbooi a déjà été sur euh... sur oris g, à la radio, pour expliquer sa cuisine... et c'était... elle a 74 ans... c'est...*

Jonathan : Des belles histoires ?

Hanli : *Oui ! Et euh... Et elle a partagé son histoire en afrikaans parce qu'elle parle aussi afrikaans et moi je pense que ça c'est formidable parce que même si on a pas beaucoup de sud-africains qui viennent, parce que c'est aussi je crois, pour les sud-africains, payer quelqu'un pour...*

Jonathan : C'est ça... c'est ce que je me demandais oui...

Hanli : *Pour... (rires...) Oui, pour visiter un township, c'est peut-être un peu bizarre ! Et le problème, c'est si on a pas d'amis qui habite dans un township il y a pas... donc c'est seulement si on a peut-être un collègue qui habite dans un township et qui, qui vous invite de venir rendre visite, si cela n'arrive pas, on a pas vraiment de raisons d'y aller... pour faire quoi ? vraiment... donc euh... je crois que c'est ça... que c'est encore très séparé. C'est pas qu'on... parce que les gens préfèrent ça... je sais pas...*

Jonathan : Oui, et il y a aussi le fait que les gens du township restent très attachés à leur lieu d'habitation...

Hanli : *Tout à fait... tout à fait. et ça Thembi m'a appris, le fait qu'il y a des gens qui ont des bons boulots, qui gagnent pas mal d'argent et qui restent là ! Parce que leur famille est là, leur culture... et euh...*

Jonathan : Et finalement c'est compréhensible...

Hanli : *Oui, oui... et il y a... j'ai vu ça aussi avec la mort du mari de Mama Swartbooi. On était hier, moi et Thembi et c'est super de voir les gens venir... il y a... on a vidé le salon, on a mis des chaises partout et... et elle est assise là Mama Swartbooi et il y a des gens qui viennent tout le temps. Qui secouent la main de Mama Swartbooi et qui s'installent là et on leur donne du thé, du café, des biscuits et ils restent là pour la soutenir ! Et cela va durer jusqu'à la semaine prochaine ! Et...*

Jonathan : C'est des bonnes leçons pour nous-mêmes...

Hanli : *Absolument ! Elle n'est pas seule pour une seule seconde... Et euh... les gens, oui il y a une femme qui... c'est juste, c'est pas organisé mais c'est juste, c'est normal c'est... j'ai dit à mon mari « je suis presque jalouse », car on voit que c'est une communauté très...*

Jonathan : Soudée ? Très collectiviste ?

Hanli : *Oui, tout à fait, tout à fait...*

Jonathan : Oui et d'ailleurs Thembi m'a dit « quand je travaille, c'est pas Thembi qui est mise en avant, mais la communauté dans son entier »...

Hanli : *Oui, c'est incroyable ! Et le fait que les familles habitent ensemble et on a l'impression que ça marche bien, je sais pas (rires...) j'imagine pas toujours... mais euh... oui j'ai vu ça hier et Thembi m'a dit que cela va continuer euh... l'enterrement c'est samedi le 24 parce qu'il y a de la famille qui vient du Cap oriental et le problème, le seul problème c'est que ça coûte une fortune pour donner du thé et du café et du gâteau à tout le monde ! Parce qu'il y a vraiment des centaines de...*

Jonathan : Convives ?

Hanli : *Oui... Mais les gens apportent aussi des choses... mais oui pour moi c'est... moi et Thembi on va ensemble à l'enterrement donc ce sera intéressant de... de voir ça aussi !*

Jonathan : Je pense que c'est des cérémonies qui sont intéressantes à voir du point de vue du rapport entre les gens et pis...

Hanli : *Oui, absolument ! Donc elle m'a dit que Mama Swartbooi en fait, en général la femme est assise sur un espèce de matelas pour la semaine et elle y reste mais elle m'a dit « ho, je crois pas que Mama Swartbooi c'est une femme qui va rester sur le matelas ».*

Jonathan : Parce qu'elle est trop active ?

Hanli : *Oui, c'est ça ! Donc euh... et la semaine prochaine on a une famille de 5 personnes qui viennent à Kayamandi et moi et Thembi on a discuté en fait la semaine dernière parce qu'on était un peu inquiètes pour son mari, il était très malade et nous déjà on allait voir Mama Shumi, etc. Mais Mama Swartbooi on s'est dit qu'est ce qu'elle va faire ? Elle peut pas juste rester sur sa chaise pendant deux semaines et euh... en fait elle a besoin de l'argent pour l'enterrement donc elle a parlé à sa famille déjà lundi et elle a dit « tout est bon, on continue... »*

Jonathan : Wouah ! Ça montre aussi la force intérieure qu'elle a...

Hanli : *Absolument ! Wouah... euh... oui mais euh... oui, donc mais pour moi, moi je le considère vraiment un privilège de travailler avec ces gens-là !*

Jonathan : Et ce que je trouvais aussi très intéressant, que Thembi m'a confié, elle m'a dit « à moins que je gagne à la loterie, je doute que je puisse venir dans votre pays », donc que le monde vienne entre guillemets à eux, c'est un point...

Hanli : *Oui... oui. Parce qu'on a vraiment des gens d'un peu partout qui viennent à Kayamandi, y a pas euh... un groupe particulier ! et euh...*

Jonathan : Alors oui... les touristes en général ça serait d'un peu partout dans le monde ?

Hanli : *Oui ! A... A Stellenbosch, ici, on a au moins la moitié au moins qui sont des américains, mais des américains très intéressés ! Par la culture, la cuisine, etc. A Kayamandi, on a un peu de tout. Beaucoup d'allemands, d'hollandais, de français, d'américains... vraiment un peu de tout... des suédois...*

Jonathan : Donc il n'y a pas forcément un groupe qui serait...

Hanli : *Non ! Mais là aussi on a... à cause des volontaires qui travaillent à Kayamandi... eux ils reviennent souvent avec leur famille ! et là c'est surtout des... des américains, des allemands et des... des néerlandais ! En fait... Mais... Et les volontaires ils s'installent à Kayamandi ! Chez les familles... et ils utilisent les taxis, pas de problème. Mais euh... bien sûr on va pas se promener à minuit toute seule...*

Jonathan : Oui d'ailleurs je discutais de ça avec Mama Shumi et elle me disait qu'elle voyait une différence par rapport à 30 ans en arrière...

Hanli : *Vraiment ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?*

Jonathan : Elle m'a dit, bon bien sûr qu'aussi elle est un peu plus faible, mais qu'elle est moins tranquille de sortir toute seule. Et même Lwando et son ami me confiaient qu'ils ne se sentaient plus forcément de sortir dans tel ou tel Shebeen, car il y a des nouveaux arrivants qui...

Hanli : *Oui... mais ça c'est un peu partout ! Je ne sais pas pourquoi... il y a vraiment...*

Jonathan : Elle, elle m'a expliqué... bon bien sûr elle ne met pas le système de l'Apartheid en avant... mais le fait qu'il y ait un papier d'identité ça permettait de réguler les entrées et les sorties, et ça faisait que tu avais moins d'arrivées... enfin de beaucoup de monde en même temps, de manière informelle...

Hanli : *Oui...*

Jonathan : C'est dommage pour le township qui semblait avant très pacifié...

Hanli : *Oui... oui ! Oui, on met aussi, on voit aussi des euh... des grilles de sécurité, etc.*

Jonathan : Et ça ça semble encore renforcer le côté... euh... enfin de voir toutes ces grilles...

Hanli : *Tout à fait ! Parce que les sud-africains ne voient même pas les grilles. C'est partout donc...*

Jonathan : Oui, au regard ça semble créer des barrières symboliques par les barbelés, les fils électriques...

Hanli : *C'est vrai, c'est vrai ! Et c'est ça que j'aime aussi à Kayamandi, par exemple, parce que cela m'a fait penser, par exemple, à nos voisins dans notre rue... (rires...) Donc maintenant je crois on fait plus d'efforts avec nos voisins parce que je vois comment c'est...*

Jonathan : Comment ça fonctionne là-bas ?

Hanli : *Oui... Et c'est... Il faut connaître ses voisins, il faut avoir un lien et... vraiment c'est comme si je suis un peu...*

Jonathan : Imprégnée de la culture de Kayamandi ?

Hanli : *Oui, tout à fait ! Et ça ça me gêne de, si je sais pas... parce qu'on a, par exemple, une voisine qui avait le cancer récemment et on ne le savait pas... et... elle est très gentille, on la voit de temps en temps. On l'a invité pour un dîner mais à Kayamandi ça ne se passe pas comme ça qu'on sait pas que sa voisine était à l'hôpital...*

Jonathan : Tout le monde est au courant ?

Hanli : *Tout à fait ! et euh... Donc oui, ça c'est... J'apprends des leçons chez les gens de Kayamandi...*

Jonathan : Oui, et je me dis que pour toi si tu te comportais de telle manière à Kayamandi et d'une toute autre manière dans la privée, ça serait bizarre... Mais je me dis que ça doit pas être toujours très facile (rires...).

Hanli : *Oui... (rires...) Absolument ! Et ce sont les murs, même les murs sont des barrières. Mais absolument, parce qu'il y a très peu de murs à Kayamandi ! Et euh... Donc oui, pour moi c'est un don en fait pour moi de vivre, de voir ça ! De voir comment ça fonctionne... Mama Swartbooi m'a raconté quand elle était... qu'est-ce que c'est ? Ses enfants... euh... les enfants ne savent pas toujours qui est vraiment dans leur famille. Parce que tout le monde est là tout le temps et donc parfois quand ils sont des adolescents, ils se rendent compte « ha ok, ce monsieur là n'est pas en fait mon cousin, c'est juste un ami ou un... un voisin ! » Donc et euh... J'ai appris, et surtout avec les gens xhosa, mais je crois que c'est avec toutes les tribus en fait... c'est pour ça qu'il parle de « cousin-brother ». On ne dit pas « mon cousin », c'est mon « cousin-frère »... Donc c'est quand même un frère... Donc et ça au début je comprenais pas tous ces « cousin-brothers », « cousin-sisters » euh... et maintenant je comprends parce que c'est tellement... les liens sont tellement forts !*

Jonathan : *Umzala wam... (mon cousin en isiXhosa...) Toi tu parles un petit peu d'isiXhosa d'ailleurs ?*

Hanli : *Comment ?*

Jonathan : Tu parles un petit peu l'isiXhosa ?

Hanli : *Ha pff (elle soupire...), juste quelques phrases ! Oui...*

Jonathan : J'essaie d'apprendre... mais c'est pas facile, hein ?

Hanli : *Non... non ! Et les... les... je trouve que les livres euh... y a pas vraiment une bonne méthode je trouve, je n'ai pas trouvé encore une méthode très...*

Jonathan : Logique ?

Hanli : *Oui... oui ! Et c'est du vocabulaire... des centaines de mots... et en fait le Xhosa écrit, c'est... ça ressemble pas trop au Xhosa oral... et moi je suis pas très forte à l'oral... il faut voir l'écrit... et je sais pas si tu as remarqué mais à Kayamandi de toute façon les gens c'est comme un test, si tu dis « Molo » (Bonjour à une seule personne...), ça va on te regarde, mais quand tu peux enchaîner avec « unjani » (comment allez-vous ?), là ça change... euh... oui, immédiatement ! « ha ok... »*

Jonathan : ça change le rapport ?

Hanli : *Absolument... Parce qu'on pense ha ok, tu prends un peu au sérieux. Euh... même si c'est juste une phrase !*

Jonathan : D'ailleurs c'est pour ça que j'ai suivi quelques cours à l'Université, c'est juste de montrer que tu sais un ou deux mots...

Hanli : *Oui... oui ! Et même pour remplir d'essence la voiture, de dire ça en Xhosa... mais même pas, c'est même pas tellement facile parce qu'il y a des Jouna (pas certain du mot utilisé) aussi, on sait pas toujours... oui dans le passé c'était facile ! on reconnaît facilement les*

Xhosa mais maintenant avec les Jouna je suis pas toujours sûre... et on ne peut pas non plus parler Xhosa... c'est un Jouna donc ça devient de plus en plus difficile... compliqué ! (rires...) Je trouve. Non mais c'est vrai, juste... juste dire aux gens « oh, il fait beau aujourd'hui ! », mais c'est normal...

Jonathan : Des petites attentions ?

Hanli : *Oui, tout à fait ! C'est comme les gens qui essaient de parler un peu français... ou afrikaans ! Surtout pour un Afrikaans, personne veut parler afrikaans, donc si quelqu'un dit quelque chose en afrikaans, on est tout de suite impressionné. Tout de suite... (rires...)*

Jonathan : *Oui, merci je pense on a pu un petit peu tout aborder... Je voulais juste, après je comprends si tu veux pas tout dévoiler, mais quand vous proposez vos tarifs, j'ai vu que vous faisiez un tarif pour manger et un tarif un peu moins cher, et donc ce tarif-là vous l'avez fait pour des gens qui ont un plus petit budget ?*

Hanli : *Oui, tout à fait... L'idée, au début, c'était d'avoir ce tarif-là pour que les sud-africains puissent aussi venir (rires...) Mais cela n'a pas vraiment marché ! Mais on a quand même beaucoup plus de jeunes qui viennent...*

Jonathan : *Oui, des backpackers ?*

Hanli : *Tout à fait ! Mais en fait, mais comment ça marche ? Pour le « standard meal »³⁴⁵, le grand, bien sûr, je paie plus pour Mama Swartbooi et Thembi en fait. Donc 'Bites and Sites' ne gagne pas plus avec le « standard meal » qu'avec le mini tour. Mais notre équipe, gagne plus. Mais c'est aussi plus de travail... pour Mama Swartbooi elle met deux jours à préparer euh...*

Jonathan : *Les plats ?*

Hanli : *Oui... Tout à fait ! Et pour... Nettoyer sa maison ! Tout ranger, tout ça. Donc euh... Mais c'est... mais c'est intéressant de voir il y a quand même, il y a toujours des gens qui veulent le repas entier mais euh... la moitié du temps, on prend...*

Jonathan : *Donc les deux fonctionnent assez bien ?*

Hanli : *Oui... oui. Euh... et il y a pas vraiment... Oui, parce que le problème est qu'on voit par exemple, « ok. 600 rands », pff (elle soupire...) « c'est super cher, c'est un peu un « rip off »³⁴⁶, c'est super cher, mais si on voit tous les gens qui sont inclus et donc... donc je crois que c'était important d'avoir un tarif plus bas. Euh... pour montrer que l'idée c'est pas de... de voler l'argent (elle rie...) des touristes mais euh... mais quand même, ça marche encore bien !*

Jonathan : *Et je me demandais, est-ce qu'aussi d'autres personnes de la communauté vont en bénéficier indirectement ?*

Hanli : *Oui ! C'est par exemple avec « Sizamile Crèche », je me rappelle plus, est-ce qu'on a visité la crèche ?*

Jonathan : *On l'a visité oui...*

Hanli : *Et ce qui était... mais c'est Thembi qui m'a introduit... qui m'a... qui m'a fait à Soleka. Mais là, par exemple, on avait une école de lions euh... euh... et les étudiants sont venus il y a deux ans parce que Paul Riis gymnasium a un espèce d'échange avec cette école et on avait un groupe de je sais pas... c'était un grand groupe ! de 24... Donc on a divisé entre deux guides, etc. et une partie du groupe, des filles surtout euh... âgées de 17 ans, ou 16-17 ans, euh... il pleuvait ce jour là et quand donc on a visité « Sizamile », ha, c'était ha (elle soupire...), il faisait froid, il y avait de la pluie qui entraît, par le... par le toit et euh... donc, elles ont vu le menu et c'était un menu très Xhosa, c'était... mais elles étaient tellement choquées que ces filles ont décidé de... de trouver des fonds pour « Sizamile » et pour leur Bac, en fait, dans leur dernière année, elles ont collectionner, finalement c'était 5 ou 6'000 euros...*

Jonathan : *Pour aider cette crèche ?*

Hanli : *Oui... et l'année dernière, en Août, les profs, deux des profs et quelques étudiants sont venus à Paul Riis... mais aussi on a visité Kayamandi, ils ont donné le chèque à Soleka, et Soleka ne savait pas qu'il y avait un tel don. Et elle pouvait réparer toutes sortes de choses... acheter des matelas, un frigo, un ordinateur, congélateur, euh... euh... toutes sortes de travaux qui étaient trop chers, qu'elle ne pouvait pas faire avant ! Euh... et c'est incroyable ! et chaque année maintenant, ils viennent... euh... visiter la crèche, demander, ils envoient des emails, envoient des photos... euh et ça c'est à cause de Thembi !*

Jonathan : *Et d'avoir un suivi dans le temps...*

Thembi : *Oui... oui ! Donc il y a vraiment un lien spécial entre cette école et euh... donc on voit ça ! ça c'est un peu exceptionnel, ce... un grand don comme ça ! mais euh... mais quand même !*

Jonathan : *Oui, c'est des belles histoires...*

Hanli : *Oui, et d'ailleurs Thembi m'a dit par exemple après ça, elle m'a dit « ok, maintenant il faut... », elle regarde aussi est-ce qu'il y a d'autres crèches ? parce que « Sizamile » a reçu maintenant beaucoup d'argent... et on veut pas que toute... toute l'aide...*

Jonathan : *Vienne là ?*

Hanli : *Oui... donc de temps en temps, elle... par exemple, pour Mandela Day, elle a dit « ok, faisons la soupe, on peut peut-être... » et en fait elle avait une petite équipe de femmes à Kayamandi euh... qui a préparé la soupe dans leur Shack, en fait. Et c'était dans une rue, qui était euh... je sais pas, il y a 2 ou 3 ans, il y avait eu un incendie énorme à Kayamandi. Je pense qu'il y avait plus ou moins je veux pas dire des bêtises, mais 800 Shacks quelque chose...*

Jonathan : *Oui, je crois que j'en ai entendu parler... Un gros incendie ?*

Hanli : *Oui, c'était incroyable... euh... et c'était dans la rue où cet incendie a commencé où elle faisait la soupe, avec du pain, et pour Mandela Day, ces femmes ont distri... distribué la soupe et tout le monde venait avec leur petit... euh boîte en plastique et c'était... c'était incroyable de voir en premier je pense le fait que les femmes voulaient faire ça, qu'elles étaient... qu'elles donnaient leur temps, leur énergie à préparer un énorme pot de... (elle rie...) de soupe ! et euh... oui, donc Thembi elle a souvent des suggestions « qu'est ce qu'on fait cette fois-ci ? », « oh, j'ai entendu que cette personne là a besoin de quelque chose... » ou par exemple, en hiver, il y avait un manque de... quoi ? de couvertures... ou de vêtements... mais donc c'est important d'avoir une personne comme Thembi... qui connaît bien sa communauté, donc elle sait si les gens, par exemple, avec les grands groupes, ils veulent souvent faire un don. Et puis, c'est elle qui est responsable d'identifier des gens ou quelque chose euh... qui peut profiter et euh... ça marche bien, parce que moi, comme « outsider », je sais pas...*

Jonathan : *C'est ça... c'est une bonne intermédiaire entre toi et les gens et...*

Hanli : *Oui, c'est ça ! Parce qu'il y a des choses comme « Proud Curest », SOAP aussi, il y a des organismes qui sont bien installés déjà qui ont beaucoup de fonds, et qui n'ont pas besoin de... donc j'aime le fait qu'elle peut iden... identifier euh... des besoins qui sont pas très...*

Jonathan : *Je vois. Que toi tu pourrais pas tout de suite percevoir ?*

Hanli : *Oui... oui ! Parce que moi je vois simplement ceux qui sont déjà établis... et qui sont connus. Et ça c'est peut-être pas l'idée... mais on veut pas oui... donc c'est super, j'aime ça ! J'ai toujours, si je suis libre, si je n'ai pas une visite à Stellenbosch, je vais toujours avec parce que j'aime...*

Jonathan : *Passer du temps là-bas ?*

Hanli : *Oui... oui !*

Jonathan : *Et maintenant, est-ce que tu as beaucoup de connaissances là-bas qui font que tu te sentes assez libre d'y aller par toi-même ?*

³⁴⁵ Menu standard.

³⁴⁶ Une arnaque.

Hanli : *Oui, de temps en temps. Je vais souvent voir Mama Swartbooi... Et Jimmy, pour, par exemple, mettre en ordre Jimmy... Comment on dit ça ? Par exemple si on a commandé quoique ce soit, du matériel... et euh... je prends ma voiture donc je... oui, en général, je prends ma voiture mais j'ai pas... j'ai pas peur ! euh... oui, pour moi donc oui... non... et il faut aussi pas être naïve non plus je crois...*

Jonathan : *Oui, c'est vrai qu'il faut trouver l'équilibre entre avoir peur et être trop naïf... D'ailleurs je me suis rendu compte, ça m'arrivait d'entrer souvent à vélo comme je suis à Mount Simon Estate, et une fois j'ai eu un problème avec le vélo et suis rentré à pied, et je venais de faire les courses et je me suis retrouvé un peu dans un traquenard et me suis fait dérober un poulet. Mais bon, c'est une bonne leçon et le fait de marcher là, seul, Blanc,...*

Hanli : *Oui... (rires...)*

Jonathan : *C'était une bonne leçon ! J'ai appris qu'il y a des choses qu'il ne vaut mieux pas faire...*

Hanli : *Oui ! Parce que... parce que parfois ce sont des gens qui sont très gentils ! Mais il y a peut-être un individu qui n'est pas... pas trop gentil ! Oui... mais c'est difficile ! On avait... en fait il y avait un groupe de Stellenbosch qui voulait... mais ce sont des gens qui font des sorties ensemble ! Et c'est en fait, ce groupe « Stellenbosch quoi ? »... Enfin c'était un groupe Facebook ou quelque chose... qui organisent des sorties de « Mountain Biking » ou quoique ce soit... et eux ils voulaient faire Kayamandi et finalement il y avait trop peu de gens mais au début il m'a demandé si... ce Monsieur, c'est un architecte à Stellenbosch est-ce que je peux... euh donner une garantie de sécurité à Kayamandi ?*

Jonathan : *C'est dur à dire...*

Hanli : *J'ai dit non, on a jamais eu de problèmes en cinq ans mais désolé, comment est-ce que je peux garantir à 100% que ?... Oui, donc c'est difficile quand les gens, quand les gens disent « est-ce que je peux apporter mon appareil photo ? », je dis « ho, on a jamais eu de problèmes », c'est un journaliste, mais c'est pas absolu !*

Jonathan : *Oui, d'ailleurs Mama Shumi me disait que le problème principal à Kayamandi était la sécurité et que la police n'était pas aussi présente que cela...*

Hanli : *Je pense pendant la journée ! Surtout pendant la semaine... euh... oui, y a pas... le week end les gens ont peut être trop bu, le vendredi ou le samedi, là c'est peut-être pas idéal mais non vraiment en cinq ans on a...*

Jonathan : *Jamais trop eu de...*

Hanli : *Non, vraiment ! Une fois j'avais peur du chien... y avait une route... et les chiens étaient un peu méchants, et moi j'adore les chiens...*

Jonathan : *De voir des Blancs...*

Hanli : *Oui (rires...) mais c'est Vuyo qui était le guide à cette époque-là et il m'a dit « ho, les chiens de Kayamandi sont racistes ! » (rires...).*

Jonathan : *Oui, elle m'avait dit ça aussi, je crois que c'est Thembi (rires...)*

Hanli : *Oui, ils aiment pas trop les Blancs... Oui... Mais donc c'est parce que tu habites tout prêt de ?...*

Jonathan : *J'habite à Mount Simon Estate oui...*

Hanli : *Ha c'est joli Mount Simon Estate ! C'est là que les joueurs de rugby sont basés, n'est-ce pas ?*

Jonathan : *Oui, il y a quelques joueurs de rugby et c'est vrai que c'est un complexe joli, oui. Et j'ai remarqué, que c'est un endroit que je trouve... pour moi qui travaille sur Kayamandi, parce que je vois beaucoup de choses qui se passent, parce que je vois des passages entre Cloetesville et Kayamandi, et toi tu serais au courant du fait que des gens vont soit étudier, soit travailler d'un township à l'autre ?*

Hanli : *Entre Cloetesville et Kayamandi ?*

Jonathan : *Oui...*

Hanli : *Ha je sais pas en fait...*

Jonathan : *J'étais assez étonné... je demanderai peut-être à Thembi ! Je voyais, soit des écoliers qui vont de Kayamandi à Cloetesville ou l'inverse...*

Hanli : *Haaa... ça c'est fort possible en fait ! Parce que euh... j'ai euh... j'ai, dans le tourisme bien sûr j'ai rencontré beaucoup de gens de Cloetesville, Jamestown, Kayamandi, etc. et j'ai euh... des amis à Cloetesville qui euh... en fait c'est quand on a fait ce cours de euh... de business euh... qu'il y avait des gens de euh... en fait moi j'étais la seule personne blanche parce qu'en fait j'étais pas, j'étais pas... C'était en fait pas pour les gens de Kayamandi mais j'ai amené quelqu'un et puis ça avait l'air tellement intéressant que j'ai demandé « est-ce que c'est possible pour moi de venir ? » et donc euh... oui ça c'était tout au début ! aussi... donc c'est comme ça que j'ai aussi rencontré beaucoup de gens... mais euh... c'était intéressant de voir que euh... les gens métis de Cloetesville, par exemple, qui était des... des amis, euh... avaient peur d'aller à Kayamandi ! Pour eux aussi la culture était trop différente... et donc... il... il fallait faire un cours de business ensemble, afin de devenir amis et puis, ils sont allés aussi à Kayamandi ! Donc ce n'est pas... Donc il y a beaucoup plus de divisions qu'on ne le pense. En fait...*

Jonathan : *Oui, d'ailleurs, on dirait vraiment qu'il y a 3 mondes qui vivent un petit peu côtes à côtes...*

Hanli : *Oui... oui !*

Jonathan : *Et ce que je trouvais intéressant là que ce que tu as dit sur la relation business, j'ai pu remarqué ça aussi avec Lwando qui est un jeune du township, j'ai du passer par là et maintenant je suis plus en contact avec lui, mais en fait tu passes en premier par là afin d'être dans une relation donnant-donnant par la suite... et je trouve que c'est bien qu'on ait réussi à passer cette première phase...*

Hanli : *Oui ! Il faut avoir « foot in the door », oui, il faut... il faut connaître quelqu'un et c'est... et c'est en fait c'est bizarre, mais c'est un peu difficile en Afrique du Sud... il faut avoir un lieu et... euh... mais Stellenbosch et le tourisme c'est l'idéal... qu'est ce que c'est « une plateforme » ? en français...*

Jonathan : *Oui, plateforme, tu peux le dire... je n'ai pas le mot en anglais, mais je vois ce que tu veux dire...*

Hanli : *Pour rencontrer les gens, pour former ces liens... parce que les gens veulent... euh... surtout à Stellenbosch, il y a une volonté de euh... de travailler ensemble, de se connaître mieux et je vois ça beaucoup dans le tourisme entre les gens Coloured, Blancs, Noirs euh... mais je sais pas, peut-être parce que dans le tourisme, les gens qui travaillent dans le tourisme en général s'intéressent aux cultures différentes, je sais pas... euh... donc j'adore ça ! Oui...*

Jonathan : *Oui... Et donc, toi-même tu avais fait des études de business et ensuite tu t'es tournée vers le tourisme ?*

Hanli : *En fait non... j'ai... j'ai étudié les langues ! et j'étais institutrice et j'ai enseigné le français en fait pendant longtemps... à Londres aussi, puis à l'Alliance française quand on est revenu en Afrique du Sud. Oui... mais je voulais faire... j'en avais un peu marre de l'enseignement (rires...) Mais oui... et puis j'ai fait un certificat comme guide touristique... en fait c'est très... c'est très simple en Afrique du Sud de devenir guide... Soit tu fais une... deux ans, un gymnase ou quelque chose ou si tu as déjà un diplôme, tu fais déjà un certificat de 3 ou 6 mois. Oui, c'est pas difficile... et...*

Jonathan : *ça serait des cours journaliers ou après le travail ?*

Hanli : *On avait seulement 3 ou 4 jours au Cap... Et puis, on faisait des euh... euh, oui on est un peu autodidactes ! et fallait faire des devoirs, etc. et puis un examen oral, c'était même pas écrit. Donc oui, c'est pas trop difficile...*

Jonathan : Ha ok. Et après je pense que par le travail, l'expérience c'est là que tu te formes ?

Hanli : *Oui... oui. Par exemple, 'Bites and Sites' à Stellenbosch, on a pas vraiment fait beaucoup de choses sur Stellenbosch dans notre cours, donc il fallait trouver des livres et étudier l'histoire de Stellenbosch et comme Thembi, elle devait étudier l'histoire de Kayamandi, etc. donc c'était... c'est un peu comme on trouve sa niche, un peu... la spécialité !*

Jonathan : Oui, je vois. Et je trouve intéressant aussi qu'un jeune du township m'ait dit que maintenant il est dans des études du tourisme, pour venir un peu expert là dedans et c'est bien si une dynamique se crée dans cette direction...

Hanli : *Tout à fait ! et il y a vraiment une augmentation dans le « township tourism ». Un peu partout... Il y a des township tours qui sont vraiment pénibles... et affreux et... euh... où on respecte pas les gens ! Mais ça... oui donc, qui sont déprimants je pense...*

Jonathan : Oui et ce que je trouve particulier, c'était l'expérience d'un grand township tour à Gugulethu... et...

Hanli : *Combien de gens ?*

Jonathan : On était une trentaine... Il y avait 15 étudiants internationaux et 15... Et c'était une classe de photographie et tout le monde s'est jeté, lorsque nous sommes arrivés dans une pièce sur des petits jouaies du Marimba, mais suite à cette épisode un peu embarrassant, la magie a pris le dessus d'une fois que les petits se sont mis à jouer et que Christian les a accompagné... Et comme je l'ai dit à Thembi, vous la manière dont vous le faites, je trouve qu'il y a un très grand respect... un...

Hanli : *C'est notre désir...*

Jonathan : Le respect au centre ?

Hanli : *Oui, sinon on l'arrêtera... Mais... mais oui, Thembi non c'est, oui elle est géniale, j'aime beaucoup...*

Je coupe le magnétophone en voyant que nous semblons un petit peu avoir fait le tour et s'en suivra une conversation sur des éléments plus informelles. Je vais en profiter notamment pour dire à Hanli que je pourrai lui envoyer, d'une fois le rapport écrit terminé, le fruit mon travail, après que celle-ci me l'ait demandé. Nous nous quittons donc aux alentours des 13h15 après un échange constructif et riche d'enseignements...

Annexe 5 :

Entretien avec Pumlan Sibula (Professeur d'isiXhosa à l'Université de Stellenbosch) – 05.11.2015 – Lieu : Bosman Street (The Unit for isiXhosa), Stellenbosch. Durée : 35 :02.

Cet entretien s'est déroulé au bureau de Mr Pumlan Sibula, après que nous nous soyons échangés quelques emails afin de fixer un rendez-vous. A noter, que Mr Sibula, a, durant le semestre, été mon professeur d'isiXhosa et le sachant assez débordé, j'ai préféré lui demander en fin de semestre (passé les examens) si il était possible de le rencontrer afin d'en apprendre d'avantage sur le township de Kayamandi, ainsi que sur la culture et les caractéristiques de ces individus originaires du Cap oriental. J'arrive aux alentours de 11h20, l'entretien étant fixé à 11h30. J'offre une plaque de chocolat suisse à Mr Sibula qui m'avoue qu'il aurait été préférable de lui envoyer une série de questions avant l'entretien.³⁴⁷ Je lui demande s'il est possible de l'enregistrer et celui-ci accepte en semblant, toutefois, se questionner sur le pourquoi de cet enregistrement. Je lui explique donc que c'est dans le cadre d'une recherche en sciences sociales qui privilégie la compréhension d'un phénomène et l'idée de l'enregistrement est avant tout d'être le plus fidèle possible à son discours. Je lui confie de même que je pourrais lui envoyer le résultat de la retranscription de l'entretien avec plaisir... Il acquiesce et nous débutons l'entretien dans la foulée...

Jonathan : Alors, quand avez-vous débuté à enseigner à Kayamandi ?

Mr Sibula : *J'ai commencé en 1993... Oui, je venais du Cap oriental d'où j'enseignais depuis 3 ans... et ensuite j'ai commencé là... au gymnase de Kayamandi. Oui, j'ai enseigné durant 10 ans là, de 1993 à 2003, oui c'est ça...*

Jonathan : Alors, vous enseigniez donc déjà avant d'arriver à Kayamandi ?

Mr Sibula : *Oui, j'enseignais déjà... j'enseignais au Cap oriental. J'enseignais déjà donc avant d'arriver à Kayamandi oui. Tu vois ?*

Jonathan : Oui... et donc d'emblée vous avez enseigné au gymnase de Kayamandi ?

Mr Sibula : *Oui, à l'ancien gymnase de Kayamandi. Pas celui qu'il y a maintenant... le Makupula...*

Jonathan : Ok, alors il était situé à un autre endroit du township ?

Mr Sibula : *Non, non, non... il est juste vers... tu vois où Mama Shumi habite ?*

Jonathan : Oui, oui...

Mr Sibula : *Cette école là... ça c'est le gymnase ! Car celle que tu vois en bas, c'est le nouveau gymnase ! Celui-là a été transformé de primaire à secondaire à gymnase...*

Jonathan : Ha d'accord ! Et en principe vous aviez combien d'élèves par classe ? Était-ce gérable ?

Mr Sibula : *Mmmh... Comme j'enseignais pour l'année euh... j'ai commencé en 8^{ème} année. Dans la classe, j'avais 50 élèves et j'enseignais aussi l'anglais ! à cette année... et j'étais... mais la plupart de mes sujets était l'isiXhosa, 11^{ème} et 12^{ème} année ! Tu ne pouvais pas avoir une classe de 30 élèves... un peu plus de 30 ! de 40 à 50... Imagine enseigner dans ces conditions... Les Essay, la grammaire. Tu vois ? Tout ! Alors, c'était... c'était pas bien !*

Jonathan : Oui, j'imagine et pour vous et pour les étudiants ?

Mr Sibula : *Exactement ! D'avoir une attention individuelle pour chaque étudiant est quelque chose que chaque enseignant rêverait de pouvoir réaliser mais cela ne pouvait tout simplement pas se dérouler ! Et j'imagine que même maintenant ça n'est pas possible... Car le nombre d'élèves est toujours élevé ! Toujours en surnombre. Enfin je veux dire le nombre d'élève est toujours très élevé... Oui...*

Jonathan : Et je me demandais si l'accès des étudiants de Kayamandi à l'Université est toujours difficile aujourd'hui ?

Mr Sibula : *Tu veux dire « hard » (difficile en anglais) ?*

Jonathan : Oui !

Mr Sibula : *Ouiiii... c'était difficile ! A cause de la langue... c'est la première... euh non la seule raison. C'est la langue. Spécialement, même si les étudiants de Kayamandi ils viennent ici, ils ont leurs parents qui travaillent ici, ils vont en tirer quelques avantages. Ils sont prêts à aller à d'autres Universités. Dans lesquels ils peuvent apprendre l'anglais. Car ici, l'afrikaans, quand c'était... enfin quand tu rentres à l'Université, tu dois parler l'afrikaans...*

Jonathan : Ha... à Stellenbosch spécialement ?

Mr Sibula : *Oui... tu vois ? Mais c'est mieux que d'autres facultés. Pour moi c'était facile d'étudier ici ! Car quand j'ai commencé à enseigner à Kayamandi... Je... euh j'enseignais mais en même temps j'avais des cours... euh pour mon Bachelor. Et ensuite j'ai... euh j'ai complété... Euh j'ai commencé avec Unisa Correspondence... Afin d'obtenir mon Bachelor ! Et après ça, quand j'ai été diplômé, avec Unisa, je suis venu ici à Stellenbosch pour le Master... euh pour les Honours et le Master. C'était facile... car quand tu es en année de Senior (postgraduate = master), tu parles anglais, et tu as de l'attention de la part du Professeur...*

Jonathan : Ha d'accord... Et pour vous, d'enseigner à Kayamandi et ici, voyez-vous une grande différence ?

³⁴⁷ Sans doute désirait t-il s'y préparer au mieux ? En tous les cas, c'est ce qui m'a semblé être le sens de sa remarque sur le moment.

Mr Sibula : *Oui, c'est mieux d'enseigner ici (Sous-entendu à l'Université de Stellenbosch). Car les étudiants se mêlent entre eux, ils savent aussi pourquoi ils sont là ! Tu vois ? Et au moins les classes sont agréables... Pas comme là ! (sous-entendu gymnase de Kayamandi). Tu as un temps flexible. Tu peux... tu peux décider ce que tu veux faire ! Il n'y a pas de principal... de « boss » qui te dit : « fais ça, fais ça et ça ! »... oui comme si on était des enfants. Ici, tu as cette liberté... de travail.*

Jonathan : *Oui... et je me demandais si à Kayamandi il y avait des étudiants de Cloetesville ou d'autres quartiers de Stellenbosch ?*

Mr Sibula : *à Kayamandi ?*

Jonathan : *Oui...*

Mr Sibula : *Non... il n'y avait pas d'étudiants de Cloetesville... uniquement des étudiants de Kayamandi qui vont à Cloetesville car ils veulent apprendre l'afrikaans ! tu vois ?*

Jonathan : *Ha oui, je vois... Afin d'accéder à l'Université ?*

Mr Sibula : *Oui, car si ils apprennent l'afrikaans après ils peuvent accéder à l'Université plus facilement, en effet. Mais même en ayant appris la langue, si ils n'ont pas un certain statut, c'est très difficile d'accéder à l'Université car ça coûte une grande somme d'argent ! Les parents ne reçoivent pas forcément... comment c'est déjà ? euh... ils travaillent pour... euh ils sont travailleurs domestiques, la plupart d'entre eux ne reçoivent pas assez d'argent pour envoyer leur(s) enfant(s) à l'école. Tu vois ? La vie n'est pas facile...*

Jonathan : *Je vois... et vous pensez que Kayamandi est toujours connecté à Stellenbosch ou ce sont deux petits mondes à part ?*

Mr Sibula : *Tu vois, le problème est que les gens de la ville (sous-entendu Stellenbosch), ils ne veulent pas se rendre à Kayamandi. Les gens de Kayamandi, ils veulent venir en ville... euh ils viennent en ville car ils en sont dépendants ! ça c'est le problème... Tu vois ? et même maintenant tu trouves des étudiants... des étudiants d'autres Universités... Spécialement les étudiants internationaux, quand ils viennent à Stellenbosch, ils se rendent à Kayamandi. Ils y font le tour, etc. Il n'y a pas de craintes... mais les gens d'Afrique du Sud, autour de Stellenbosch, ils ne peuvent pas. Ils ont peur ! Je ne sais pas pourquoi...*

Jonathan : *Oui, c'est dommage... Et je voulais vous demander si vous pouviez m'en dire un peu plus sur la culture isiXhosa et notamment l'acte de circoncision chez les jeunes hommes ?*

Mr Sibula : *Oui, qu'est-ce que tu voudrais approfondir ?*

Jonathan : *En savoir un peu plus sur l'importance de cet acte chez les jeunes hommes afin de devenir un adulte.*

Mr Sibula : *Oui... c'est quelque chose qu'il s'agit de faire... car si tu ne le fais pas, les autres vont te dénier ou te regarder de haut. Et tu seras discriminé... euh... tes propres frères vont te discriminer ! Les gens autour de toi, la communauté, bref tout le monde. Tu dois y aller... c'est une étape à travers laquelle un garçon devient un homme. Et après ça, tu peux être capable de faire... euh de performer des tâches communautaires, tu peux même te marier, qu'importe... Si tu préfères te marier, qu'importe ce que tu fais ! Tu vois ? Mais tu dois... mais ce jour est le jour où l'âge importe. Tu choisis d'avoir 18 ans... mais cette année les garçons, car ils voient que leur groupe, leur pair y vont, ils décident d'y aller aussi. Sans avoir la permission de leur parent ! Car les parents se doivent d'être prêts ! Afin de tout préparer... Car quand ils vont là, s'ils massacrent quelque chose, ils boivent, comme de la bière traditionnelle, et des gens doivent venir pour le renvoyer chez lui. Mais pour ceux qui restent, il y a une petite cérémonie qui est faite après 8 jours et même après ça, après 3 semaines, il doit revenir à la maison afin d'être reçu par la communauté, etc. et il doit se munir de nouveaux habits. Tu vois ? Alors, si les parents ne sont pas prêts financièrement, ça va créer... un sorte de...*

Jonathan : *Clash entre euh...*

Mr Sibula : *Exactement ! Un sorte de euh... enfin ce n'est pas joli !*

Jonathan : *Oui d'ailleurs Mama Shumi m'a parlé d'une forme de clash entre les anciens résidents de Kayamandi et les nouveaux arrivants...*

Mr Sibula : *Exactement ! Car tu vois les gens de Kayamandi, ce sont eux qui étaient là depuis longtemps ! Ils regardent ceux qui arrivent maintenant comme « ok, ils viennent du Cap oriental, ils connaissent rien », etc. tu vois ? Mais pourtant ceux qui y résident depuis longtemps, venaient aussi du Cap oriental... Tu vois ? Mais maintenant tu vois car les nouveaux résidents arrivent et doivent rester dans les shacks, certains d'entre eux, et n'ont pas de maisons, car ils regardent pour... tu vois ? Alors, c'est comme ça. Quand ils viennent, ils viennent pour prendre leur... c'est comment déjà ? leur travail.*

Jonathan : *Alors ça crée un peu de tension ?*

Mr Sibula : *De la tension, oui !*

Jonathan : *Et je voulais vous demander à quel point la population de Kayamandi se sent-elle attachée à sa terre d'origine ? Apprécie-t-elle d'y rentrer ?*

Mr Sibula : *Biensûr ! ça fait partie de la culture... de retourner à la maison... de faire, de performer tout type de rituel ! Qu'importe ! tu les fais car tu appartiens au Cap oriental et que nos ancêtres ne sont pas ici ! Même moi, quand je mourrai, je ne veux pas être enterré ici, je veux être enterré chez moi. A la maison, je veux dire où j'étais né. Où sont mes parents... Tu vois ? Nous... comment dire ? Nous croyons qu'ici ce n'est pas notre terre natale. Tu vois ? Nous voyons ici la ville... Tu vois ? L'esprit de nos ancêtres n'est pas ici... il est à la maison (rires...) tu vois ?*

Jonathan : *Oui, et j'imagine que c'est ce qui fait que les gens de Kayamandi sont très attachés à leur langue maternelle qu'est l'isiXhosa ?*

Mr Sibula : *Exactement... tu vois ? car l'isiXhosa dans le Cap oriental est un peu différent de celui parlé ici... car celui qui est parlé ici est mixé avec de l'anglais et de l'afrikaans. C'est difficile de trouver quelqu'un qui parle un isiXhosa pur. Tu vois ? Les gens vont avoir tendance à mixer trois langues entre elles... mais quand ils retournent à la maison, la langue est ranimée. Tu dis « ok, ok » et certains mots que tu as perdu, tu les retrouves à ta terre natale en discutant avec les autres personnes. Oui...*

Jonathan : *Ok ! Et donc à l'école y avait-il d'autres langues enseignées aux élèves ?*

Mr Sibula : *Oui, alors c'est seulement l'anglais ! et l'isiXhosa... je ne suis pas sûr de l'isiXhosa. Dans d'autres écoles des alentours oui... mais oui, oui. Mais les langues principales sont l'anglais et l'isiXhosa. La langue la plus enseignée est l'isiXhosa... sinon c'est un sujet échoué, s'ils n'apprennent pas l'isiXhosa... Car ils doivent avoir une première langue... et une deuxième langue ! Car les deux langues sont notées... tu vois ?*

Jonathan : *Oui et je voulais vous le demander auparavant, je n'y ai plus pensé, mais quelles sont les principales problématiques que recouvrent ce lieu ?*

Mr Sibula : *Oui je crois simplement qu'ils auraient du construire des lieux pour eux comme ils les avaient promis... Ils ont voté en 1994, ils ont promis une meilleure vie pour tout le monde, tu vois ? Une meilleure éducation mais tu vois (rires...) c'est facile de promettre mais ils doivent... je veux dire, remplir les promesses faites car les gens maintenant sont fatigués ! tu vois ? Ils n'y croient plus ! Ils ne voient pas pourquoi ils devraient voter de telle ou telle manière... tu vois ? Si ils peuvent améliorer les choses promises... car il y a beaucoup de jeunes hommes et filles qui n'étudient pas, ok, et même si ils ont étudié ils ont quelques qualifications ils n'ont pas forcément de travail. Même ceux qui sont qualifiés ne peuvent pas faire le travail auquel ils ont aspiré de par leurs études. Ils doivent aller à la cuisine et travailler dans le restaurant ! Tu vois ? et je suis sûr que tu as vu quand tu es allé au restaurant... la plupart des gens qui sont dans la cuisine sont des gens de couleur noire. Ceux que tu vois au garage, sont tous Noirs.*

Jonathan : *Oui d'ailleurs nous avons remarqué que les Noirs sont au service des Blancs...*

Mr Sibula : *Oui, tu vois ? et même au restaurant, ils se doivent d'être cachés à l'arrière... Pas même au service, ils se doivent d'être invisibles... Ils sont... enfin c'est un des problèmes... (rires...).*

Jonathan : *Oui c'est parfois choquant pour nous autres, malgré qu'il est évident que chez nous il y a aussi quelques problématiques qui restent à résoudre...*

Mr Sibula : *Mmmmh, je vois... et je suis sûr que tu as remarqué que quand tu te ballades avec un Noir, les gens vont te regarder et se dire « ho, qu'est ce qui se passe ? » ou comme ça... C'est juste ridicule ! Mais si tu vas dans d'autres pays comme Outremer, rien ! Tu te sens juste...*

Jonathan : *Confortable ?*

Mr Sibula : *Exactement ! Confortable... les gens te traitent bien. Ils ont pas un certain « ok, wouah... qu'est-ce qu'il fait maintenant ? ok... » toutes ces choses amusantes... Je crois que l'Afrique du Sud doit encore grandir... Spécialement le Cap occidental ! et le Cap. Car c'est de là que les problèmes viennent.*

Jonathan : *Vous pensez qu'il va falloir encore du temps ?*

Mr Sibula : *Oui, ça va encore prendre du temps...*

Jonathan : *Oui, car ça paraît même être un sentiment à l'intérieur des gens...*

Mr Sibula : *Oui... Mais je ne pense pas qu'à Johannesburg ça soit comme ça. Tu vois ? Dans d'autres Provinces... mais ici c'est mauvais ! car tous ces roten ables (pas certain du mot utilisé !) de... ils viennent de l'autre côté... et après ils viennent ici. Car ici c'est pas... ils viennent se joindre, alors c'est pourquoi ça devient plus grand ici ! Mais d'autres Provinces sont vraiment bien. Elles sont vraiment bien... oui.*

Jonathan : *Et je voulais vous demander ce que vous avez pensé des revendications d'« Open Stellenbosch » ?*

Mr Sibula : *Je pense... spécialement pour moi... que c'est bien ! car cela montre que l'Université va un jour reconnaître... biensûr que ça prend du temps afin d'accommoder d'autres langues comme l'isiXhosa mais ça veut dire maintenant que grâce à « Open Stellenbosch », ça va aller de l'avant ! Car on ne veut pas juste parler isiXhosa ! On veut qu'elle soit utilisée comme langue académique aussi, à un moment donné.*

Jonathan : *Ok, au même niveau que l'afrikaans, l'anglais... ?*

Mr Sibula : *Exactement ! Biensûr nous savons que nous pouvons pas aller jusqu'à être au même niveau que l'anglais mais au moins jusqu'au niveau de l'afrikaans, si ils peuvent essayer. Tu vois ?*

Jonathan : *Oui, pour nous c'est une année intéressante. Avec aussi la manifestation quant aux taxes universitaires !*

Mr Sibula : *Oui, mais ça c'était un peu effrayant... (rires...) Car dans d'autres endroits, pas ici à Stellenbosch, dans d'autres endroits ça a pris des proportions démesurées. Ils voulaient même euh... organiser un rassemblement où l'on interdisait des choses, enfin c'était pas bien.*

Jonathan : *Oui, c'est dommage lorsque le mouvement devient violent...*

Mr Sibula : *Oui, c'est pas bien... quand ça devient violent et qu'on vandalise des choses ! car les choses qui sont vandalisées, il faudra les rembourser et il faudra de l'argent pour les rembourser. Donc c'est dommage à cause de ça. Mais biensûr qu'il y aura toujours des éléments perturbateurs partout. Car ces gens veulent juste profiter de la situation pour exprimer leurs revendications de manière violente.*

Jonathan : *Et je voulais vous demander si vous-même vous aviez remarqué le fait que de plus en plus les Blancs venaient à Kayamandi ?*

Mr Sibula : *J'en ai même amené ! C'est juste cette année et l'année passée que je ne l'ai pas fait... Sinon je les ai toujours amené à Kayamandi ! pour... pour... spécialement pour euh... les amener dans des endroits comme ça et aussi pour les amener chez Shumi... je les ai aussi amené chez Shumi. Elle avait pour habitude de cuisiner aussi ! etc. Oui les gens ont du plaisir à voir « Umlungu »³⁴⁸. ils ont du plaisir à voir les « umlungu », oui...*

Jonathan : *Et pensez-vous que c'est le cas pour l'intégralité de la communauté ? ou pour certaines personnes ça fait bizarre ?*

Mr Sibula : *Non... non, non. Je pense pas que ça soit étrange pour eux car ils connaissent « umlungu », tu vois ? et ensuite, car ils respectent « umlungu », car ils savent que « umlungu » ont l'argent, tu vois ? (rires...).*

Jonathan : *J'imagine que c'est aussi un moyen pour la communauté de faire face à des Blancs auxquels ils ne seraient pas forcément confrontés au quotidien ?*

Mr Sibula : *Oui et les membres de la communauté voient des Blancs qui les aident... qui n'ont pas forcément peur d'eux. Qui aident à construire les Eglises, qui les aident en tant que volontaires dans les écoles, les étudiants internationaux aussi y vont et aident les élèves locaux euh... leur donnent des leçons, etc. oui, tu vois ? et la nouvelle génération grandit en sachant plus sur les « umlungu ». Je veux dire, contrairement à l'ancienne génération ! Qui avait tendance à craindre, à avoir peur d'« umlungu » à cause du passé, de l'histoire. Tu vois ? Car les Blancs sud-africains du passé, ils voulaient être craints !*

Jonathan : *Oui, Mama Shumi m'a parlé du fait que la police rentrait de manière agressive dans le township...*

Mr Sibula : *Oui... tu vois ? Et tu ne pouvais pas parler aux « umlungu ». tu ne pouvais pas parler aux « umlungu » ! Oui, c'était un pêché si tu parlais aux « umlungu ». (rires...)*

Jonathan : *Oui et il faut dire que c'est encore assez récent, il y a de ça seulement 20 ans...*

Mr Sibula : *Oui... non vraiment c'était vraiment mal... mais nous aspirons au meilleur ! Nous aspirons au meilleur !*

Jonathan : *Oui... et je voulais aussi vous demander, quelle formation avez-vous fait au juste ?*

Mr Sibula : *Alors en tant que Professeur, en premier je suis allé au gymnase, j'ai étudié... ma majeure était l'éducation ! Comme je voulais enseigner et apprendre toutes les méthodes d'enseignement. Et avec aussi... avec aussi la Bible ! Comme je viens d'une famille chrétienne, j'ai suivi une éducation chrétienne... et aussi l'éducation. Donc ça c'était au gymnase... et ensuite quand j'ai joint Unisa, j'ai ma majeure qui était éducation à nouveau et isiXhosa. Et ensuite ici, j'ai dû faire isiXhosa, euh... poésie, littérature,... oui, ça c'est mon background.*

Jonathan : *D'ailleurs en parlant de religion, j'ai remarqué que dans le township elle prend une grande place...*

Mr Sibula : *Exactement... même quand les cours commencent, certains jours de la semaine, les élèves débutent les cours avec la prière, tu vois ? avant qu'ils se rendent en cours, ils commencent par la prière. Tu vois ? avant de lundi à vendredi on priait, mais maintenant ça arrive peut-être deux fois par semaine, tu vois ? ou une fois par semaine... Oui, mais je pense que ça n'est pas assez car il y a beaucoup de crimes, il y a beaucoup de choses qui ne tournent pas rond, les gens ont besoin de... car je suis un croyant... les gens ont besoin de... comment dire ?... ils ont besoin de se trouver ! de... de... d'apprendre à être obéissant ! se trouver eux-mêmes ! oui...*

Jonathan : *Oui, d'ailleurs certains résidents de Kayamandi m'ont confié que l'insécurité était un des nouveaux dangers du township...*

Mr Sibula : *Oui du fait des crimes notamment... Oui et d'ailleurs il faut se méfier même en ville, mais à Kayamandi ou même partout la nuit. D'y aller tout seul... il faut aller avec des gens qui au moins connaissent quelqu'un ! et ensuite tu es en sécurité (rires...) car autrement tu...*

³⁴⁸ Les Blancs.

Jonathan : Oui, je comprends... et au fait où logiez-vous quand vous étudiez à Stellenbosch ?

Mr Sibula : *Alors je ne pouvais pas rester à... à... ok, alors durant les trois premières années d'enseignement, j'étais logé dans une petite maison pour les professeurs et je résidais là. Durant trois ans et ensuite j'ai loué un appartement en ville. Mais plus tard j'ai acheté une maison à Ida's Valley... tu connais Ida's Valley ?*

Jonathan : Ha oui, un des quartiers Coloured ?

Mr Sibula : *Oui, exactement ! Alors je logeais là et il y a six ans je suis allé m'installer pas loin de l'aéroport...*

Jonathan : Oui et d'ailleurs en parlant d'Ida's Valley, j'ai pu lire que certains résidents auparavant logeaient au centre de Stellenbosch et ont été déplacé de force à la périphérie dès l'instauration de l'Apartheid...

Mr Sibula : *Oui, c'est bien possible ! Malheureusement à cette époque, j'étais pas présent ici, donc je ne sais pas vraiment. Mais oui, j'en ai entendu parlé mais je n'étais pas par là. Tu vois ?*

Jonathan : Et c'est ce qui rend ce pays si intéressant et révoltant en même temps...

Mr Sibula : *Oui, le fait qu'on est séparé et réparti dans la ville en fonction de notre couleur de peau ! c'est dommage oui... mais toute l'Afrique du Sud est comme ça. Mais Dieu merci Mandela ! tu vois ?*

Donc quand est-ce que tu rentres chez toi ?

Jonathan : le 05 Décembre...

Mr Sibula : *Ha, le jour de mon anniversaire ! (rires...).*

[...] -> discussion informelle.

Mr Sibula : *Où en es-tu maintenant ? en Master ?*

Jonathan : Oui, je suis en Master, et...

Mr Sibula : *En sciences sociales ?*

Jonathan : Oui et la thématique vise à lier tourisme et développement et de mieux comprendre si le tourisme peut amener du positif pour la communauté et de voir si ce ne sont pas simplement deux ou trois membres de la communauté qui bénéficient des retombées du tourisme mais si c'est dilué dans la communauté et comme vous l'avez mentionné malgré que certains acteurs soient au centre de la chaîne, il y a aussi des retombées indirectes, de par l'aide et la distribution d'habits ou autres...

Mr Sibula : *Ha d'accord...*

Jonathan : Oui et c'est intéressant d'être sur le terrain ! et de voir la vraie Afrique du Sud... Pas celle simplifiée et caricaturale dépeinte par certains médias...

Mr Sibula : *Oui c'est toujours comme ça dans les médias ! Tout ce qui compte, c'est de vendre des papiers...*

Jonathan : Oui et d'ailleurs c'est ce qui distingue notre point de vue, du point de vue de certains journalistes, nous tentons de cerner un phénomène dans sa globalité...

Mr Sibula : *Oui... je vois ! C'est pas comme si tout était mal... il y a des choses qui sont mauvaises, des choses qui sont bonnes... je te comprends !*

Jonathan : Et d'ailleurs Kayamandi paraît très hétérogène...

Mr Sibula : *Oui, tu vois... Mais les élèves qui sont nés à Kayamandi dès qu'ils acquièrent du succès, la plupart d'entre eux, ils ne restent pas à Kayamandi, ils s'en vont ! et s'éloignent même très loin... etc. Car ils croient qu'ils attiront de la jalousie sinon. Alors si ils pouvaient avoir une autre mentalité, celle de revenir et ramener leurs qualités, ça pourrait bénéficier d'avantage à la communauté qu'actuellement ! Tu vois ?*

Jonathan : Oui un sorte de *brain drain*, qui ne permet pas aux habitants de bénéficier de ce capital humain...

Mr Sibula : *Oui, car ils ne reviennent pas, tu vois ? c'est ce qui est mal... tu vois ? c'est ce qui est mal...*

[...] -> discussion informelle.

Jonathan : Et vous retournez au Cap oriental en Décembre ?

Mr Sibula : *Oui ! Autour du 18... Tout le monde y retourne autour de cette période en principe. On passe rarement notre Noël ici... On doit passer notre Noël avec nos familles respectives ! Tu vois ? Et ici ça devient vraiment calme durant Noël... Stellenbosch est mort, mort, mort... Plein d'endroits que tu vois où les gens mangeraient sont fermés ! Les touristes doivent aller manger ailleurs...*

Jonathan : Oui ça me rappelle d'ailleurs ma situation personnelle. Je viens d'un petit village en Suisse et nous avons toujours un grand plaisir à y rentrer lorsque nous étudions à la ville durant la semaine... En tout cas merci beaucoup pour ces informations !

Mr Sibula : *De rien ! Tu souhaiterais d'ailleurs qu'on se revoie ?*

Jonathan : Merci, mais je pense qu'on a pu aborder pas mal d'éléments... Peut-être je vous renverrai une ou deux questions par email si ça vous convient ?

Mr Sibula : *Oui, sans problèmes... Car si tu veux en savoir un peu plus, il y a Mr Xaba est un Professeur de sociologie... dans le Département de sociologie !*

Jonathan : Ha donc il aurait quelques renseignements à procurer sur Kayamandi ?

Mr Sibula : *Oui, d'autant plus que sa femme est de Kayamandi !*

Jonathan : Pourriez-vous juste noter son contact ?

Mr Sibula : *Oui, biensûr... et dis-lui que tu viens de ma part... tu veux que je trouve son email ?*

Jonathan : Volontiers !

Mr Sibula : *Alors son nom de famille est Xaba... Dis lui que tu viens de ma part oui, car il me dit toujours de faire quelque chose pour lui... et il apprécie d'aller à l'Eglise... c'est un bon Monsieur !*

Jonathan : Merci beaucoup !

Annexe 6:

Aide-mémoire

1. Parcours de vie/éléments historiques (particularité du contexte socio-racial)
 - Dans un premier temps, viser à ce que la personne s'introduise. (manière d'entrer librement dans la discussion)
 - Intérêt aux challenges principaux qui se présentent actuellement en Afrique du Sud ou qui l'attendent dans un avenir proche.
 - Connaissances éventuelles de Stellenbosch et son rapport particulier à Kayamandi (bulles, mondes à part, références aux couleurs,...). Insistance sur le processus de migration à Kayamandi; si connaissances de la personne (interview des résidents locaux ou experts), de même que thématique de l'emploi -> répartition dans l'emploi (cf. nationalité; origine ? migration interne/externe. Somaliens/Zimbabwéens à part ?), rapports socio-raciaux/genrés.
 - Particularité des *townships*. Selon lui ou elle, quelles sont les problématiques prioritaires que recèlent ces lieux ? (inactivité -> clash intergénérationnel, incendies accidentelles/criminelles -> étroitesse entre maisonnettes informelles, infrastructures manquantes, etc.)
 - Mais aussi, quelles sont ses forces ? (créativité artistique, jeunesse, dynamisme, entrepreneuriat, volonté,...)
2. *township tours*
 - Comment y avez-vous été introduit ? Si ça n'est pas un/une touriste ayant participé, intérêt au désir de la personne ou non de participer à l'occasion à cette expérience.
 - Quelles sont vos préconceptions, vos premières impressions lorsque l'on vous parle de *townships tours* ? Premiers mots qui vous viennent à l'esprit (cf. étude post *township tours*).
 - La réalité est-elle autre ? Les stéréotypes ont-ils été confirmés/modifiés ? De même, que si la personne y a participé (Avez-vous perçu divers styles de vie/statuts ? hétérogénéité des lieux, pluralité d'acteurs locaux, etc.). Puis, intérêt à l'éventuel voyeurisme, embarras potentiel ressenti par la personne.
 - Parlez-nous de l'organisation du *tour* en question. Question pour la dame de l'agence (Hanli)/guide touristique ou les touristes. -> intérêt au fil conducteur, au procédé (routine) potentiellement similaire de cette expérience. Est-ce l'unique agence à proposer des *tours* à Stellenbosch ?
 - Qu'en est-il des avantages de se déplacer à pied ? -> plus d'échanges, moins brutal, plus éthique, etc. Moyen aussi de se distinguer d'autres tour-opérateurs, comparaison.
 - Avez-vous perçu une image globale du *township* ? Quels sont les lieux qu'on ne vous aurait pas montré ? Probable insistance sur la partie immergée de l'iceberg.
 - Rôle du guide local ? Intermédiaire, lien entre le « Nous » et le « Eux ». Le fait qu'il y soit né lui confère-t-il une certaine légitimité ? Petit entrepreneur (cf. *Kayamandi Community Forum*).
3. Impacts (rapports humains)
 - Pouvez-vous m'en dire plus sur les personnes rencontrées au fil du *tour* ? Pour les touristes. Quelles sont les personnes que vous penseriez rencontrer en priorité dans un *township* ? Question factuelle/descriptive d'observation.
 - Comment les communautés locales perçoivent-elles une présence étrangère ? En principe, des Blancs dans un univers non-blanc. Réf. au spectre de la police externe blanche potentiellement toujours présente. Intérêt aux moments d'embarras, durant lesquels la personne ne se sent pas à sa place (cf. « The awkward beauty of visiting a Township in South Africa »).
 - Qu'en est-il du rôle de la photographie dans tout cela, selon vous ? Oppression, « zoo humain », safari urbain, « dehumanization of the oppressed » ou alors permettant de figer un instant « t » en bonne compagnie, de mettre en valeur le dynamisme local, etc. Victimization vs empowerment/agency.
 - Avez-vous véritablement pu entrer en contact avec la population locale ? Réf. à la potentielle artificialité (comédie/mise en scène du *tour*; c'est-à-dire que nous serions guider d'un personnage haut en couleur du lieu à l'autre, parlant anglais, ayant un sens aigu de la communication et une certaine roublardise. Sans interférer avec d'autres habitants -> *tour* orienté ? Gagnants vs Perdants.
4. Impacts économiques/stratégiques
 - Si ce n'est pas trop indiscret, combien avez-vous payé pour le *tour* en question ? Quel est le prix que vous proposez ? (touriste/agence) -> proposer une fourchette si nécessaire. Informations sur comment l'argent est redistribué ? Que ça soit sur le site potentiel de l'agence ou simplement de la part des informations obtenues par le ou la guide touristique.
 - Est-il possible de venir en aide à la majorité de la communauté ? Question quelque peu polémique... mais permettant de mieux cerner si il y a des laissés(es)-pour-compte. Intérêt aux retombées directes et indirectes.
 - Insistance sur la potentielle coopération/compétition/cooptation (stratégies relationnelles) entre les divers acteurs ? Relations hybrides ? Qu'en est-il du risque de probables jalousies/envies qui pourraient éclore de la part de ceux ou celles qui se sentiraient mis(es) de côté ?
 - Qu'en est-il de la figure du ou de la guide touristique ? Petit entrepreneur(se) ? Pouvez-vous m'en dire plus sur ses traits caractéristiques ? De même, qu'en est-il de la *Mama* vous ayant sans doute chaleureusement accueilli ? Femme « breadwinner(euse) »/petit business/homemade-selfmade woman/Journée type (intw *Mama*) ? Creuser le ressenti ou l'expérience des personnes interrogées quant aux impressions qu'elles ont eu de ces personnes.
5. Données sociodémographiques³⁴⁹
 - Pourriez-vous me donner votre âge ?
 - Sexe : Masculin/Féminin/Autre :...
 - Votre état civil ? Marié(e)/Célibataire/Partenariat dissous/Partenariat enregistré/Veuf(ve)/Autre :...
 - Nationalité ? / Formation ? / Profession ?
 - Langue maternelle ? Autres langues parlées ?
 - Questionner *Mama Shumi* sur le fait qu'elle soit la seule à gérer le foyer familial ou non ? -> *Homemade woman*.
 - Lieu d'habitat
 - Nombre d'enfants

³⁴⁹ À noter qu'il a été délicat de creuser ces dimensions. J'ai tenté de les aborder au mieux durant l'entretien de façon naturelle mais ne suis rarement parvenu à toutes les couvrir. Puis, je craignais qu'enchaîner ces questions en fin d'entretien ne s'apparente à un interrogatoire de la police.

